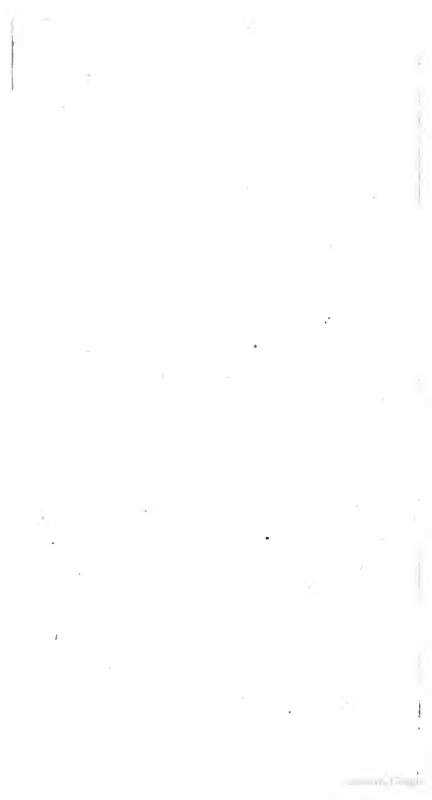




SERMONS
DU PERE
BOURDALOUË,

de la Compagnie de JESUS,

POUR LES FESTES DES SAINTS,

Et pour des Vestures & Professions Religieuses.

TOME SECOND.

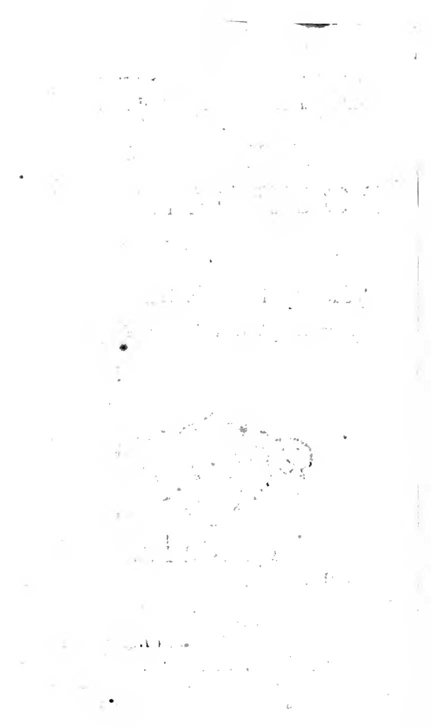


A PARIS,

Chez RIGAUD, Directeur de l'Imprimerie Royale, ruë de la Harpe.

M. DCCXII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



SERMONS
CONTENUS DANS CE VOLUME.



SERMON



SERMON POUR LA FESTE DE Ste MAGDELAINE.

Et ecce mulier quæ erat in civitate peccatrix, ut cognovit quod Jesus accubuisset in domo Pharisæi, attulit alabastrum unguenti; & stans retrò secus pedes ejus, lachrymis cœpit rigare pedes ejus, & capillis capitis sui tergebat.

En mesme temps une femme de la ville qui estoit de mauvaise vie, ayant sceû que Jesus-Christ mangeoit chez un Pharisien, y apporta un vase d'albastre plein d'une huile de parfum; & s'estant prosternée à ses pieds, elle commença à les arroser de ses larmes, & elle les essuya avec ses cheveux. En saint Luc, chap. 7.



CETTE femme que l'Evangile nous represente aujourd'huy, & qui doit faire tout le sujet de nos considerations, selon la pensée des Peres

& dans le sentiment mesme de l'Eglise, c'est la bienheureuse Magdelaine, dont l'histoire vous est aussi connuë, qu'elle est pour vous édifiante & touchante. *Mulier in civitate peccatrix :* Femme, il est vray, pecheresse, mais predestinée de Dieu, pour estre un vaisseau d'élection & de sainteté ; femme autrefois decriée par les desordres de sa vie, mais ensuite illustre par sa penitence ; femme auparavant le scandale des ames, mais depuis, l'exemple le plus éclatant d'une parfaite conversion. Voilà, dis-je, Chrestiens, ce qui nous est icy proposé, & ce que Dieu par une providence particuliere a voulu rendre public, afin que les grands pecheurs du monde eussent dans la personne de cette Sainte, & un puissant motif de confiance, & un vray modelle de penitence : un puissant motif de confiance, pour ne pas tomber dans le desespoir, quelque éloignez de Dieu qu'ils paroissent ; & un vray modelle de penitence, pour ne pas presumer de la misericorde de Dieu jusqu'à negliger le soin de leur salut. Car je puis bien dire à une ame chrestienne engagée dans le peché, ce que saint Ambroise parlant de David, disoit à l'Empereur Theodose : *Qui secutus es errantem, sequere pœnitentem ;* Ame criminelle & infidelle à Dieu, si vous avez eû

Ambr.

le malheur de ſuivre Magdelaine dans ſes égarements, conſolez-vous : car puiſqu'elle a trouvé grace auprés de Dieu, que n'avez-vous pas droit d'eſperer ? mais tremblez, ſi l'ayant ſuivie dans ſes égarements, vous ne la ſuivez pas dans ſon retour & dans ſa penitence. Et en effet, que ne devez-vous pas craindre, ſi un exemple auſſi ſalutaire & auſſi convaincant que le ſien, qui a converti tant de cœurs endurcis, ne fait pas la meſme impreſſion ſur vous ? Magdelaine, Chreſtiens, eſt la ſeule qui paroiſſe dans l'Evangile s'eſtre addreſſée à Jeſus-Chriſt en veûë d'obtenir la remiſſion de ſes pechez. Les autres qui eſtoient juifs d'eſprit & de cœur auſſi-bien que de religion, ne recouroient à luy que pour obtenir des graces temporelles, pour eſtre gueris de leurs maladies, pour eſtre delivrez des demons qui les tourmentoient ; & ſi Jeſus-Chriſt les convertiſſoit, c'eſtoit preſque contre leur intention : mais Magdelaine cherche Jeſus-Chriſt pour Jeſus-Chriſt meſme, & dans le ſentiment d'une veritable contrition. Taſchons donc à nous former ſur ce grand modelle, & pour cela implorons le ſecours du ciel par l'interceſſion de Marie, *Ave Maria.*

DOnner ſur la penitence des regles & des preceptes, c'eſt un long ouvrage, Chreſtiens, & qui ſouvent ne produit rien moins dans les eſprits des hommes que ce qu'on en attendoit & que l'on avoit droit de s'en promettre. Mais donner un modelle vivant de la penitence, c'eſt une inſtruction abregée, dont tous les eſprits ſont capables; & une eſpece de conviction, à laquelle il eſt comme impoſſible de reſiſter. Or c'eſt ce que j'entreprends aujourd'huy. Il n'y a perſonne dans cet auditoire, en quelque diſpoſition & en quelque eſtat qu'il puiſſe eſtre, qui n'ait beſoin de ſe convertir; car nous diſons tous les jours à Dieu, & nous ne croyons pas luy faire une priere inutile: *Converte nos Deus*, Seigneur, convertiſſez-nous. Soit que nous ſoyons dans l'eſtat de ſa grace, ſoit que nous n'y ſoyons pas; ſoit que nous commencions à marcher dans la voye de Dieu, ſoit que nous y ſoyons plus avancez, il y a pour nous un certain changement de vie auquel Dieu nous appelle & en quoy conſiſte noſtre converſion. Il eſt donc important que nous ayions devant les yeux une idée ſenſible, où nous puiſſions reconnoiſtre tous les caracteres d'une vraye penitence. Or c'eſt ce que l'Evangi-

Pſal. 84.

le nous propoſe dans la perſonne de Magdelaine. Car je trouve que ſa penitence a eû trois qualitez : qu'elle a eſté prompte, qu'elle a eſté genereuſe, & qu'elle a eſté efficace. Penitence de Magdelaine, penitence prompte, pour ſurmonter tous ces retardements ſi ordinaires aux pecheurs ; c'eſt la premiere partie. Penitence genereuſe, pour triompher de tous les obſtacles, & en particulier de ces reſpects humains qui arreſtent tant de pecheurs ; ce ſera la ſeconde partie. Penitence efficace, pour ſacrifier à Dieu tout ce qui avoit eſté la matiere & le ſujet de ſon peché ; vous le verrez dans la troiſieme partie. Je m'en tiendray à ce que nous dit l'Evangile, dont je veux ſeulement vous faire une ſimple expoſition.

I. PARTIE.

LA promptitude à ſuivre l'attrait & le mouvement de l'eſprit de Dieu, quand il s'agit de converſion, c'eſt le premier caractere de la veritable penitence, & celuy que je remarque d'abord dans l'exemple de la bienheureuſe Magdelaine. *Ut cognovit*, dit l'Evangeliſte, ſitoſt qu'elle connut : c'eſt à dire, dans le moment meſme que Dieu luy ouvrit les yeux, & que la grace par ſes ſaintes lumieres luy éclaira l'eſprit, elle renonça à ſon peché. Elle

n'hesita point, elle ne delibera point, elle n'écouta point l'esprit du monde qui luy inspiroit de ne rien precipiter, & de ne pas faire legerement une demarche d'un aussi grand éclat, & qui devoit avoir d'aussi longues suites que celle-là. Elle n'eût point de mesures à prendre, ni d'affaires à regler, avant que d'en venir à l'execution. Tous ces delais que l'amour propre tasche à menager quand une ame chrestienne est sur le poinct de se convertir, & comme parle saint Gregoire Pape, qui sont déja une demie victoire remportée sur elle par le demon ; tous ces raisonnements, disons mieux, tous ces pretextes, que la prudence du siecle ne manque pas d'opposer à un pecheur, pour luy persuader qu'il ne faut point aller si viste, & que dans les choses mesmes de Dieu on ne sçauroit proceder avec trop de circonspection, tout cela, dis-je, ne fit nulle impression sur son cœur. Elle n'attendit point un temps plus commode & une occasion plus favorable : pourquoy ? parce qu'elle agissoit déja par l'esprit de la penitence. Or en matiere de penitence, dit saint Chrysostome, à une ame qui connoist Dieu, il n'est pas mesmes permis de deliberer, non plus qu'en matiere de foy il n'est pas mesmes permis de douter. Qui-

conque doute volontairement, n'a pas la foy, disent les theologiens ; & quiconque delibere, n'a pas l'esprit ni la vertu de la penitence. Car à parler exactement, la penitence est l'accomplissement actuel de tous les desirs & de toutes les deliberations. Se convertir, ce n'est pas raisonner, mais conclure ; ce n'est pas proposer, mais executer ; ce n'est pas vouloir se resoudre, mais estre déja resolu : d'où il s'ensuit, que tandis que je consulte, que je raisonne, que je delibere, je ne me convertis pas.

Voilà, Chrestiens, ce que Magdelaine comprit d'abord, & voilà pourquoy le texte sacré porte, *Ut cognovit*, dés qu'elle connut. Ah, mes Freres, remarque saint Augustin, que cette parole exprime bien le mystere de la grace ! *Ut cognovit :* elle se convertit dans l'instant mesme qu'elle connut, parce que le temps de la connoissance est celuy de la penitence. En effet, adjouste ce saint Docteur, on ne se convertit point sans connoistre ; & connoistre à l'égard des predestinez & des élus, est le poinct decisif de la conversion, parce que dans un predestiné, cette connoissance dont je parle produit infailliblement l'amour, & que l'amour est la conversion parfaite du pecheur. Il y avoit des années

entieres que Magdelaine estoit engagée dans le desordre d'une vie scandaleuse, & qu'elle ne se convertissoit pas ; pourquoy ? parce qu'elle ne connoissoit pas encore ce qui la devoit toucher, ou pour m'exprimer plus correctement, parce qu'elle ne le connoissoit pas de cette maniere speciale qui fait le discernement des ames dans l'exercice de la penitence. Elle n'attend pas à demain pour se convertir, parce qu'elle ne sçait pas si elle connoistra demain, de cette espece de connoissance particuliere qui fait que l'on se convertit veritablement. Elle se convertit aujourd'huy, parce qu'elle connoist aujourd'huy, *Ut cognovit*. Auparavant, quoyqu'elle eust des lumieres plus que suffisantes, pour estre inexcusable devant Dieu & pour comprendre ce que Dieu demandoit d'elle, on peut dire qu'elle estoit dans les tenebres & dans l'aveuglement du peché, & c'est pour cela qu'elle ne cherchoit pas Jesus-Christ. Demain ce rayon favorable de grace dont elle est prevenuë, auroit peut-estre cessé pour elle, & c'est pour cela qu'elle ne remet pas à ce lendemain. C'est aujourd'huy qu'elle est éclairée, & c'est aujourd'huy qu'elle marche : *Ambulate, dum lucem habetis.*

Joan. c. 12.

Mais encore qu'est-ce que connut Mag-

delaine, qui la determina en si peu de temps, & qui fut capable de la porter à une conversion si subite & si prompte? Ce qu'elle connut? deux choses: premierement, que cet homme qu'elle cherchoit, estoit Jesus, c'est à dire Sauveur, & Sauveur des ames; *Ut cognovit, quod Jesus esset:* & en second lieu, que ce Sauveur estoit dans la maison du Pharisien, c'est à dire, que la maison du Pharisien estoit le lieu marqué dans l'ordre de la predestination divine, où elle devoit trouver l'autheur de son salut; *Ut cognovit quod Jesus esset in domo Pharisæi.* C'est ce qui l'oblige à ne point differer. Elle connut que cet homme qui passoit dans Jerusalem pour un prophete, estoit en effet le Messie promis par les prophetes, & par consequent le Sauveur du monde, & de-là vient qu'elle se hasta de recourir à luy. Elle ne considera point, dit saint Gregoire Pape, que ce Jesus estoit un Dieu de majesté devant qui les Anges tremblent; que c'estoit un Dieu de sainteté, qui a en horreur les ames mondaines & impures; que c'estoit un Dieu severe & juste, qui ne peut se dispenser de punir les crimes; que c'estoit un Dieu-homme, venu pour la ruine, aussibien que pour la resurrection de plusieurs en Israël: tout cela l'auroit troublée, &

euſt pû apporter du retardement à ſon deſſein. Elle ferma donc les yeux à tout cela. De toutes les qualitez de Jeſus-Chriſt, elle n'enviſagea que celle de Jeſus meſme, *Ut cognovit quod Jeſus eſſet*. C'eſt un Sauveur, dit-elle, & je ſuis perduë; c'eſt un redempteur, & je ſuis eſclave; c'eſt un medecin, & je ſuis accablée de maux. Allons, & pourquoy remettre? nous n'en trouverons jamais un plus puiſſant ni plus miſericordieux que luy; reculer c'eſt luy faire injure, & diminuër la gloire de ſon nom: car puiſqu'il eſt Jeſus & Sauveur, pourquoy ne me ſauvera-t-il pas dés aujourd'huy; & pourquoy ne me donneray-je pas à luy dés ce moment, puiſque dés ce moment je luy appartiens, & que je ſuis le prix de ſa redemption? Mais il eſt chez le Phariſien qui l'a invité à manger, & ce ſera un contretemps de l'aborder dans une pareille conjoncture. Ah, Chreſtiens, un contretemps? Au contraire elle ſe haſte, parce qu'elle ſçait qu'il eſt chez le Phariſien, *Ut cognovit quod Jeſus eſſet in domo Phariſæi*. Bien loin d'attendre qu'il en ſoit ſorti, elle ſe fait un devoir de l'y trouver; & elle ne veut point d'autre heure que celle où elle apprend qu'il eſt à table avec les conviez, parce qu'en meſme temps Dieu luy fait connoiſtre dans le ſecret du cœur,

que ce moment là eſt le moment precieux & bienheureux pour elle, le temps de la viſite du Seigneur, le jour du ſalut auquel ſa converſion eſt attachée; que le Sauveur n'eſt entré chez le Phariſien que pour cela; que c'eſt là, & non point ailleurs, que la grande affaire de ſa converſion ſe doit traiter; que ce banquet eſt l'occaſion menagée dans le conſeil de la providence, uniquement pour cette fin; que Jeſus-Chriſt l'y attend, qu'il y eſt avec tous les remedes de ſa grace & de ſa miſericorde pour la guerir, & que ſi elle laiſſe paſſer cette heure & ce moment, elle cauſera un déſordre dans la diſpoſition de ſon ſalut éternel dont les ſuites ſeront irreparables. Encore une fois, Chreſtiens, voilà ce que Magdelaine connut, & ce qui la rendit ſi diligente & ſi active. *Ut cognovit.*

Mais ſur-tout elle aima; elle fut penetrée de cette charité divine, qui ſelon le Prophete royal, par l'impreſſion de ſes mouvements, change les ames qu'elle ſanctifie, en autant d'aigles myſterieuſes. Or puiſqu'elle aima ce Dieu fait homme, de l'amour le plus ſaint & le plus parfait, il ne faut pas s'étonner qu'elle rompiſt ſi promptement les liens qui la ſeparoient de luy & qui l'attachoient au monde: car aimer & vouloir eſtre un moment ſans ſe

A vj

remettre dans les bonnes graces de celuy qu'on aime, sans luy satisfaire dés qu'on luy a déplû, sans accomplir ce qu'il desire, ce qu'il demande avec instance, & ce qui dépend de nous, ce sont des choses qu'il est bien difficile d'accorder ensemble dans les amitiez du siecle, mais qui deviennent absolument incompatibles dans l'amour de Dieu.

Appliquons-nous donc l'exemple de cette illustre penitente, & pour commencer à en tirer le fruict que Dieu prétend, permettez-moy de raisonner avec vous & avec moy-mesme sur la difference de sa conduite & de la nostre. Car enfin, mes chers Auditeurs, c'est sur quoy il faut aujourd'huy que nous nous expliquions à Dieu; & si nous ne le faisons pas, c'est sur quoy Dieu nous jugera. Qu'il faille nous convertir un jour, nous le sçavons: que pour cela il faille renoncer à des engagements & à des commerces qui sont les sources de nos desordres, nous n'en disconvenons pas; qu'estant tombez dans la disgrace de Dieu, ce soit une necessité indispensable de faire penitence, nous en sommes convaincus: mais quand sera cette penitence, mais quand sera ce renoncement, mais quand sera cette conversion, c'est à quoy nous ne repondons jamais. Il

y a peut-estre des années entieres que nous roulons dans un train de vie, ou lasche & imparfaite, ou mesmes impie & criminelle, entassant chaque jour pechez sur pechez. Nous voyons bien qu'il en faut sortir, que perseverant dans cet estat nous remplissons insensiblement la mesure de nos crimes, & qu'enfin nous pourrions mettre ainsi le comble à nostre reprobation. Cependant nous n'entreprenons rien. Nous terminons tous les jours des affaires de nulle consequence, ne voulant pas qu'elles demeurent indécises; & pour celle de nostre conversion, qui est l'importante affaire, nous ne la concluons jamais.

De dire qu'à en user de la sorte, il y a non pas de la temerité & de l'imprudence, mais de l'enchantement & de la folie, parce que c'est manquer à la plus essentielle charité que nous nous devions à nous-mesmes; de s'étendre sur les trois risques affreux que nous courons en differant nostre penitence, l'un du temps, l'autre de la grace, & le troisiéme de nostre volonté propre qui nous manquera; d'insister sur le caprice & sur la bizarrerie de nostre esprit, qui fait que nous voulons toûjours faire penitence dans un temps chimerique & imaginaire où elle ne dépend pas de nous, c'est à dire dans le futur, & que

nous ne la voulons jamais faire dans un temps réel où elle est en nostre pouvoir, c'est à dire dans le present ; de vous monstrer l'excés de vostre presomption, qui va jusques à prétendre que la grace vous attendra, & qu'aprés l'avoir cent fois rebutée, nous ne laisserons pas de la trouver preste, dés qu'il nous plaira qu'elle le soit; de deplorer le peu de connoissance que nous avons de nous-mesmes, quand nous croyons que nous serons toûjours maistres de nostre cœur pour en disposer à nostre gré ; enfin de vous remettre dans l'esprit ces pensées terribles des Peres de l'Eglise, que tout ce que nous gagnons à differer c'est de nous rendre encore Dieu plus irreconciliable, c'est d'éloigner de nous sa misericorde, c'est d'amasser un thresor de colere pour le jour de sa justice, c'est de nous endurcir dans le peché, & de devenir par une suite necessaire plus incapables de la penitence chrestienne, à moins que Dieu forçant, pour ainsi parler, toutes les loix de sa providence, ne fasse un coup en nostre faveur, qui dans l'ordre mesme surnaturel doit passer pour un miracle : tout cela, je l'advoüë, ce sont des raisons pressantes, touchantes, convaincantes, & qui bien meditées devroient aller d'abord, comme dit saint Paul, jusqu'à diviser vos-

ſtre ame d'elle-meſme par l'effort de la contrition, *Pertingens uſque ad diviſionem animæ.* Mais ces raiſons aprés-tout nous touchent communément aſſez peu. Quoyqu'elles ſoient priſes de noſtre intereſt, cet intereſt ne regardant que des biens inviſibles & des biens à venir, il agit ſi lentement ſur nous, qu'à peine nous fait-il faire la moindre démarche. Autant que celuy du monde eſt efficace pour nous exciter, autant celuy-cy eſt-il foible & languiſſant. Nous nous aimons, nous craignons de nous perdre ; & neanmoins inſenſez que nous ſommes, nous ne prenons nulle ſeûreté, nous demandons toûjours tréve ; & au hazard de tout ce qui en peut arriver, nous diſons toûjours à Dieu, *Patientiam habe in me.* Que nous manque-t-il donc pour nous rendre plus vifs & plus agiſſants ? ah, Chreſtiens, un peu de cette charité qui triompha du cœur de Magdelaine, & dont les operations ſont auſſi promptes, que ſes conqueſtes ſont miraculeuſes. Car voilà, mes Freres, dit ſaint Bernard, le privilege & le myſtere de l'amour de Dieu. Ce que la crainte de noſtre damnation ne peut obtenir de nous, l'amour de Dieu l'obtient ſans reſiſtance. Avec la crainte de l'enfer on delibere ; mais avec l'amour de Dieu on agit. A peine l'a-t-on

Hebr. c. 4.

Matth. c. 18.

ſenti, que l'on court, que l'on vole dans la voye des commandements. C'eſt aſſez d'avoir une étincelle de ce feu ſacré, que Jeſus-Chriſt eſt venu repandre ſur la terre; avec cela on a honte d'avoir tant diſputé, avec cela on ſe fait des reproches d'avoir ſi long-temps reſiſté à Dieu.

Or à quoy tient-il qu'il ne prenne dans nos cœurs, ce feu divin? Magdelaine connoiſſoit-elle mieux Jeſus-Chriſt que nous ne le connoiſſons; & meſmes ne puis-je pas dire que nous le connoiſſons mieux qu'elle ne le devoit connoiſtre, lorſqu'elle s'attacha ſi fortement & ſi promptement à ce Dieu Sauveur? La foy du chriſtianiſme ne nous en decouvre-t-elle pas des choſes, qui eſtoient alors cachées pour cette penitente? Pourquoy donc tarder davantage? & ſans aller plus loin, pourquoy avant que de ſortir de cette Egliſe & de nous retirer de cet autel où Jeſus-Chriſt eſt encore, non plus en qualité de convié, comme il eſtoit chez le Phariſien, mais en qualité de viande & de breuvage, en qualité de victime immolée pour nous, en qualité de ſacrificateur & de paſteur, pourquoy, dis-je, ne nous pas donner à luy? Faiſons une fois ce que tant de fois nous avons propoſé de faire; & diſons luy: non, Seigneur, ce ne ſera ni dans une année ni dans un mois, mais dés aujour-

d'huy : car il n'eſt pas juſte que je veüille temporiſer avec vous. Ce ne ſera point quand je me trouveray degagé de telle & telle affaire ; car il eſt indigne que les affaires du monde retardent celle de mon Dieu. Ce ne ſera point quand je me verray ſur le retour de l'âge ; car tous les âges vous appartiennent, & ce ſeroit un outrage pour vous bien ſenſible, de ne vouloir vous reſerver que les derniers temps & le rebut de ma vie. Dés maintenant, Seigneur, je ſuis à vous, & j'y veux eſtre. Recevez la proteſtation que j'en fais, & confirmez la reſolution que j'en forme devant vous. C'eſt ainſi, Chreſtiens, que nous imiterons la promptitude de Magdelaine. Il y aura des obſtacles & ſur-tout des reſpects humains à ſurmonter ; mais c'eſt encore pour cela, que noſtre penitence, comme celle de Magdelaine, doit eſtre genereuſe. Vous l'allez voir dans la ſeconde partie.

II. PARTIE.

RIen n'eſt plus oppoſé à la vraye penitence que cette veüe de la creature, que nous appellons reſpect humain ; & la raiſon qu'en apporte ſaint Chryſoſtome, eſt bien naturelle : parce que la penitence, dit-il, eſt une vertu eſſentiellement fondée ſur le reſpect que nous avons pour Dieu, ou pluſtoſt n'eſt rien autre choſe

qu'un respect pour Dieu aimé, reveré, & jugé digne d'estre recherché preferablement à toutes les creatures. Or Dieu conceû de la sorte & cette preference dûë à Dieu ainsi expliquée, exclut necessairement tous les respects humains. Cependant, Chrestiens, il faut l'advoüer & le reconnoistre avec douleur, c'est un dangereux ennemi que ce respect humain, puisque la grace, toute puissante qu'elle est, est tous les jours obligée de luy ceder; puisque c'est le plus grand obstacle qu'elle trouve dans le cœur de l'homme; puisqu'elle a besoin pour le surmonter de toute sa vertu, & qu'elle n'est jamais plus efficace ni plus victorieuse que lorsqu'elle en vient à bout. Or c'est ce qu'elle a fait, & de la maniere la plus éclatante, dans la personne de la bienheureuse Magdelaine. D'où je conclus toûjours que la penitence de cette Sainte nous est justement proposée par le saint Esprit comme le modelle de la penitence des pecheurs. Verité dont vous estes déja persuadez, mais qui vous touchera encore plus sensiblement, à mesure que je vous la representeray dans la suite de nostre Evangile.

Car prenez garde, s'il vous plaist: Magdelaine se sent appellée de Dieu; & la grace qui opere en elle, par un mouvement

ſecret la preſſe de s'aller jetter aux pieds de Jeſus-Chriſt dans la maiſon du Phariſien. Mais quoy ? ira-t-elle ſe produire au milieu d'une aſſemblée, dans un repas de ceremonie ? s'expoſera-t-elle à la cenſure des conviez ? ſe fera-t-elle paſſer pour une imprudente & une inſenſée, aprés s'eſtre déja decriée comme une femme perduë ? donnera-t-elle ſujet de parler à toute une ville, & que dira-t-on de ſon procedé ? comment interpretera-t-on cet empreſſement ? quelle matiere de diſcours & de raillerie, pour ceux qui ne penetrant pas dans ſes intentions, jugeront d'une telle action avec malignité ? Ah, mes Freres, repond ſaint Auguſtin, voilà l'ennemi terrible & redoutable dont il faut que Magdelaine, ou pluſtoſt que la grace triomphe. Cette crainte de la cenſure & des jugements du monde, ce reſpect humain, c'eſt le ſecond demon qu'elle ſçait vaincre, & dont elle s'affranchit. Elle a eſté juſqu'à preſent une femme mondaine & ſans pudeur, dit Zenon de Verone (cette penſée eſt belle & vous paroiſtra auſſi ſolide qu'elle eſt ingenieuſe) elle a eſté juſqu'à preſent une femme mondaine, & elle en a retenu le front; voilà pourquoy elle ne ſçait ce que c'eſt que de rougir, *Frons meretricis facta eſt tibi, neſcis erubeſcere.* C'eſt à

Jerem. c. 3.

dire, pour appliquer ces paroles à mon ſujet, quoyque dans un ſens bien different de celuy de l'Ecriture, Magdelaine a quitté le luxe d'une mondaine, l'impureté d'une mondaine, l'avarice inſatiable d'une mondaine, les artifices & les ruſes d'une mondaine, parce que tout cela ne pouvoit ſervir qu'à ſa perte & à ſa ruine ; mais elle s'eſt reſervée le front d'une mondaine, pour ne point rougir, parce que cela pouvoit luy eſtre encore utile & eſtoit meſmes neceſſaire à ſa penitence : *Fons meretricis facta eſt tibi.* Et pourquoy, adjouſte ſaint Gregoire Pape, rougiroit-elle d'aller trouver Jeſus-Chriſt & de luy decouvrir ſes playes, puiſque c'eſt luy ſeul qui doit eſtre l'autheur de ſa gueriſon ? Non non, dit ce ſaint Docteur, cela n'entroit pas dans une ame auſſi éclairée & auſſi ſolidement convertie que Magdelaine. Elle avoit trop de ſujets en elle-meſme qui la confondoient, pour en prendre d'ailleurs ; & elle ne crut pas que rien de tout ce qui eſtoit hors d'elle luy duſt cauſer de la honte, parce qu'elle ſçavoit bien que tout ſon mal eſtoit au dedans d'elle-meſme : *Quia ſemetipſam graviter erubeſcebat intùs, nihil eſſe credidit quod verecundaretur foris.*

Greg.

C'eſt ainſi qu'elle raiſonna, & c'eſt ainſi que l'amour qu'elle conceût pour Jeſus-

Christ, la rendit genereuse ; convertissant en elle (ne vous offensez pas de ce terme) convertissant en elle, si j'ose ainsi parler, l'effronterie du peché dans une sainte effronterie de la penitence. Car pourquoy ne me seroit-il pas permis de m'exprimer de la sorte, puisque Tertullien nous parle bien de la sainte impudence de la foy ; & que la charité n'est pas moins hardie à mépriser dans la veûë de Dieu, les considerations du monde, que la foy dans la pensée de cet autheur, à se glorifier des humiliations de la croix. Mais, me direz-vous, quels respects humains Magdelaine eût-elle à surmonter dans la demarche qu'elle fit en se declarant au Sauveur du monde & devant une nombreuse compagnie ? C'estoit une pechéresse connuë, & qui passoit pour telle dans Jerusalem : que pouvoit-elle donc avoir à menager, ou à craindre ? Ah, mes chers Auditeurs, c'est pour cela mesme que suivant les loix du monde, elle avoit tout à craindre & à menager. Il est vray, c'estoit une pechéresse & une pecheresse connuë, *Mulier in civitate peccatrix* ; mais vous sçavez ce que produit le peché dans nous, & ce qui seroit presque incroyable, si l'experience ne le verifioit pas. L'effet du peché, sur-tout quand il est formé en habitude, est de nous rendre

honteux pour le bien, & en mesme temps hardis & effrontez pour le mal. Au lieu que Dieu ne nous a donné la honte, ou pour parler plus exactement, le principe de la honte, que comme un preservatif contre le peché; le peché dont le caractere est de pervertir en toutes choses l'ordre de Dieu, fait que nous employons cette honte à ce qui devroit estre le sujet de nostre gloire, je veux dire aux exercices & aux devoirs de la penitence chrestienne; & que nous faisons gloire de ce qui devroit estre le sujet de nostre honte, c'est à dire du peché mesme. Ainsi un homme du siecle aura fait une profession ouverte d'estre impie & libertin, & il ne s'en sera pas caché : forme-t-il la resolution de changer de vie ? dés-là il devient timide, & n'ose plus, ce semble, paroistre ce qu'il veut estre & ce qu'il est. Il ne rougissoit pas d'une action criminelle, & maintenant il rougit d'une action de pieté. De mesmes une femme du monde se sera peu mise en peine de causer du scandale à toute une ville, & en cela elle se sera renduë indépendante des respects humains : mais qu'elle prenne le parti de retourner à Dieu, & qu'on luy parle d'en donner des marques, pour satisfaire à l'obligation d'édifier par sa conduite ceux qu'elle a scan-

dalisez par ses mauvais exemples, c'est à quoy elle oppose cent difficultez. Elle n'a pas craint de passer pour mondaine, & elle craint par dessus tout de passer pour devote, c'est à dire pour servante de Dieu.

Voilà le desordre du peché ; mais que fait la grace de la penitence ? elle corrige ce desordre, en restablissant dans nous un ordre tout contraire. Car au lieu que le peché nous rendoit hardis pour le mal & timides pour le bien, cette grace de conversion nous rend hardis pour le bien & honteux pour le mal. Dans l'estat du peché nous avions des égards pour les hommes, & nul respect pour Dieu ; & la penitence nous inspirant le respect de Dieu, nous affranchit de celuy des hommes. En fut-il jamais une preuve plus sensible, que l'exemple de Magdelaine ? Etudions, Chrestiens, étudions cet admirable modelle. Elle entre chez le Pharisien ; elle paroist dans la salle du festin avec un saint mépris des conviez, sans craindre de les troubler, sans s'arrester à ce qu'ils diront, sans se distraire un moment en leur rendant des civilitez inutiles, & mesmes sans penser à eux : voilà le respect de la creature aneanti. Mais en mesme temps elle n'ose paroistre en face devant Jesus-Christ. Elle se tient derriere luy, les larmes aux

yeux, *Stans retrò*. Elle demeure prosternée à ses pieds, *Secùs pedes*; & elle a tant de veneration pour sa personne, qu'elle n'a pas l'asseûrance de luy parler : voilà le respect de Dieu restabli dans son cœur. Elle est exposée à l'injustice d'autant de censeurs, qu'elle a de témoins de sa penitence. Le pharisien la condamne comme une pecheresse, & le blasme en retombe sur Jesus-Christ mesme : *Hic si esset propheta, sciret utique quæ & qualis est mulier quæ tangit illum, quia peccatrix est:* si cet homme estoit prophete, il sçauroit que celle qu'il souffre à ses pieds, est une femme de mauvaise vie. Sur quoy saint Gregoire de Nysse prenant la defense de Jesus-Christ, fait une reponse bien judicieuse. Tu te trompes, Simon, dit-il à ce pharisien; & en voulant raisonner, tu peches dans le principe. Tu crois que Jesus-Christ n'est pas un prophete, parce qu'il souffre que Magdelaine l'approche; & c'est pour cela qu'il est prophete & plus que prophete, puisqu'il a eû la vertu de l'attirer. Car ce don d'attirer les pecheurs & de les sanctifier, est la grace particuliere des prophetes & des hommes de Dieu. Ainsi le pharisien tomba dans une double erreur. Car il ne crut pas Jesus-Christ prophete, & il l'estoit: il crut Magdelaine pecheresse, & elle

Luc. 7.

elle ne l'estoit plus : il jugea ce qui n'estoit pas, & il ne connut pas ce qui estoit. Mais quoyqu'il en soit, Magdelaine méprisa ses jugements & ses erreurs; & animée du seul amour de Dieu qui la possedoit, elle s'alla jetter aux pieds de Jesus-Christ : voilà ce qui s'appelle une penitence genereuse, & ce que nous sommes indispensablement obligez d'imiter.

Car soyons bien persuadez, Chrestiens, de cette maxime, & establissons-la comme une des regles les plus certaines de nostre vie : tandis que le respect humain nous dominera, tandis que nous nous rendrons esclaves des jugements des hommes, tandis que nous craindrons d'estre raillez & censurez, quoyque nous fassions, nous ne sommes point propres pour le Royaume de Dieu. Qu'est-ce qui arreste aujourd'huy les effets de la grace dans la pluspart des ames ? Qu'est-ce qui empesche mille conversions, qui se feroient infailliblement dans le monde ? un respect humain. Un homme dit, si je m'engage une fois à mener une vie chrestienne & reguliere, quelle figure feray-je dans ma condition ? Une femme dit, si je renonce à ces visites & à ces divertissements, quelles reflexions ne fera-t-on pas ? On se donne l'allarme à soy-mesme ; on se demande, comment pourray-je soutenir

la contradiction & les discours du monde ? Avec cela il n'y a point de bons desirs qui n'avortent, point de resolutions qui ne s'évanoüissent, point de ferveurs qui ne s'éteignent. On voudroit bien que le siecle fust plus équitable, & que sans choquer ses loix ni s'attirer ses mépris, il y eust non seulement de la seûreté, mais de l'honneur mesmes selon le monde à prendre le parti de la vraye pieté ; car on sçait que c'est le meilleur parti : on se tiendroit heureux de l'embrasser, & on ne doute point que l'on n'y trouvast des avantages bien plus solides que par tout ailleurs. Mais la loy tyrannique du respect humain nous retient ; & l'on aime mieux en se perdant, se soumetttre à cette loy, que de se maintenir dans sa liberté en sauvant son ame. Or c'est cette loy, Chrestiens, qu'il faut combattre & détruire en nous par la loy souveraine de l'amour de Dieu. Que dira-t-on de moy si je change de conduite ? on en dira tout ce qu'on voudra ; mais je veux estre fidelle à mon Dieu : or je ne puis luy estre fidelle, & avoir ces complaisances pour les hommes ; c'est saint Paul qui me l'apprend ; *Si hominibus placerem, Christi servus non essem.* Il faut donc que je sois resolu à déplaire aux hommes, à estre raillé & contredit des hommes, pour com-

Galat. c. 1.

mencer de vivre à Dieu. Mais je feray parler de moy dans le monde : le monde parlera selon ses maximes, & moy je vivray selon les miennes. Si le monde est juste, s'il est chrestien, il s'édifiera de ma conduite ; & s'il ne l'est pas, bien loin de chercher à luy plaire, je dois l'avoir en horreur. Or il ne l'est pas, & il est mesmes perverti jusqu'à ce poinct, de ne pouvoir souffrir la vertu, sans la censurer. Il faut donc que je le reprouve, & que je le deteste luy-mesme. Mais je passeray pour un esprit leger, pour un esprit foible, ou pour un hypocrite. Si je suis tel que je dois estre, toutes ces idées s'effaceront bientost, & ma conduite repondra à tous ces reproches. Mais quoyque je fasse, on me méprisera : que je sois méprisé, j'y consents ; je ne le puis estre pour un meilleur sujet. N'est-ce pas pour cela que je suis chrestien ? Dans la religion que je professe, les mépris du monde sont plus honorables que tous ses éloges.

Mais cette resolution que je prends, est bien difficile à soutenir. Difficile, Chrestiens ? vous vous trompez, permettez-moy de vous le dire. Rien n'est plus aisé. Car ce que vous voulez faire pour Dieu, ne l'avez-vous pas fait cent fois, & ne le faites-vous pas encore tous les jours pour le

monde & pour les interests du monde ? J'en appelle à vostre propre temoignage. Y a-t-il respect humain que vous ne surmontiez pour une fortune temporelle, que vous ne surmontiez pour une passion, que vous ne surmontiez pour vostre santé, & cela sans peine ? Or il est bien indigne que vous trouviez difficile pour Dieu, ce qui vous devient si facile pour mille autres sujets. Mais quand la chose seroit aussi difficile que vous le prétendez, n'est-il pas juste que vous fassiez quelques efforts pour le salut ? N'est-ce pas une assez importante affaire, & pouvez-vous en achepter trop cher le succés ? Dieu n'est-il pas un assez grand maistre, & quand il s'agit de rentrer en grace avec luy, qu'y a-t-il d'ailleurs à menager ? Cependant, Chrestiens, il reste encore un dernier caractere que doit avoir nostre penitence, comme celle de Magdelaine, qui fut une penitence efficace, & c'est ce que je vais vous expliquer dans la troisieme partie.

III. PARTIE.

ON ne peut mieux exprimer en quoy consiste l'efficace de la penitence chrestienne, que par ces admirables paroles de saint Paul : *Sicut exhibuistis membra vestra servire immunditiæ & iniquitati ad iniquitatem, ita nunc exhibete membra vestra ser-*

Rom. c. 6.

vire justitiæ ad sanctificationem : mes Freres, disoit aux Romains le grand Apostre, comme vous avez fait servir vos corps à l'impureté & à l'injustice, pour commettre des actions criminelles ; il faut maintenant que vous les fassiez servir à la justice & à la pieté, pour mener une vie toute sainte. Car c'est en cela que vostre penitence paroistra veritable & solide. Il faut que ce qui a esté la matiere de vostre peché, devienne la matiere de vostre penitence. Ce que vous avez donné au monde, lorsque vous en estiez les esclaves, il faut maintenant que vous le donniez à Dieu ; & les mesmes choses que vous avez employées à vostre vanité & à vostre plaisir, vous devez desormais les employer aux exercices de la religion. Autrement ne vous flatez pas d'estre bien convertis. Je n'en jugeray que par là, & je ne feray que par là ce juste discernement de ce que vous estes & de ce que vous n'estes pas.

Or ne diroit-on pas, Chrestiens, que saint Paul avoit entrepris de faire dans ces paroles le portrait de Magdelaine & de sa penitence ? Qu'est-ce que Magdelaine aux pieds du Sauveur ? Ah, répond saint Augustin, c'est une idole du monde changée en victime & consacrée au vray Dieu ; c'est, adjouste ce saint docteur usant des

propres termes de l'Apostre, l'injustice & l'iniquité mesme qui donne des armes à la pieté, le luxe qui en fournit à l'humilité, la mollesse & la delicatesse de la chair qui preste secours à la mortification & à l'austerité, afin d'accomplir cette parole de l'Apostre, *Exhibete membra vestra arma Deo.* Venons au détail. Ainsi les yeux de Magdelaine avoient esté comme les premiers organes de ces honteuses passions, qui commencent dans les ames mondaines par la curiosité de voir & par le desir d'estre veû ; mais si ses yeux l'avoient perduë, c'est de ses yeux qu'elle tire ce qui doit contribuer à la sauver. Ses yeux avoient allumé dans son cœur l'amour du monde ; & c'est par les pleurs qui coulent de ses yeux, qu'elle l'éteint. Elle n'en avoit jusques-là versé que pour de prophanes objets, & que pour leur marquer une tendresse criminelle dont elle se piquoit ; mais, dit-elle, j'en verseray pour mon Dieu, & je n'en verseray que pour luy. Non seulement j'en verseray pour luy, mais sur luy, puisqu'il s'est rendu visible. Je l'arroseray de mes larmes ; & mes larmes ainsi purifiées, me purifieront moy-mesme. J'en laveray les pieds de mon Sauveur, & j'obtiendray par là d'estre lavée dans son sang. *Felices lacrymæ*, conclut

Leo.

ſaint Leon, *quæ dum culpas abluerunt priſtinæ converſationis, virtutem habuere baptiſmatis!* Heureuſes larmes, qui tinrent lieu de bapteſme à Magdelaine, & qui l'ayant renduë millefois coupable, eurent enfin le pouvoir & la vertu de la juſtifier! Magdelaine dans l'exterieur de ſa perſonne avoit eſté vaine juſqu'à l'excés : idolaſtre d'une beauté periſſable, & n'oubliant rien de tout ce qui pouvoit luy attirer & luy conſerver des adorateurs, elle s'eſtoit ſur-tout attachée au ſoin de ſes cheveux, que Tertullien appelle une impudicité étudiée & affectée, *Confictam & elaboratam libidinem.* Mais ces cheveux qu'elle a cultivez avec tant d'affectation & tant d'étude, luy ſeront-ils inutiles dans ſa converſion? non, Chreſtiens, l'eſprit de penitence qui l'anime, luy apprend à en faire un nouvel uſage. Ils avoient eſté juſques-là l'ornement d'une teſte pleine d'orgüeil, & deſormais ils ſeront employez à l'exercice de l'humilité la plus profonde. Magdelaine s'en ſervira pour eſſuyer les pieds de Jeſus-Chriſt; & en eſſuyant les pieds de ce Dieu Sauveur, cette pechereſſe effacera toutes les taches de ſes pechez. Je ſerois infini, ſi je m'arreſtois à toutes les preuves que me fournit l'Evangile pour eſtablir & pour confirmer ma propoſition.

Tertul.

C'estoit une femme sensuelle que Magdelaine : parfums, odeurs, liqueurs precieuses, c'estoient ses delices. Mais que sera-ce pour elle dans sa penitence ? Ah, si dans ses mains elle porte encore un parfum exquis, ce n'est plus pour contenter ses sens, mais pour le repandre sur les pieds de son Dieu. Les disciples mesmes de Jesus-Christ en seront surpris, ils en murmureront, ils s'en scandaliseront: *Ut quid perditio hæc?* Mais elle sçait ce qu'elle fait, & elle ne croit pas devoir rien menager quand il s'agit de temoigner à son Sauveur la vivacité de son repentir & la sensibilité de son amour. Pour cela elle n'a rien de si cher à quoy elle ne veüille renoncer ; pour cela elle est disposée à se sacrifier elle-mesme. Trop heureuse si son sacrifice est agreable, & que Dieu daigne accepter une hostie tant de fois prophanée, mais enfin sanctifiée par le feu tout celeste & tout sacré qui la consume.

Matth. c. 26.

Tels sont desormais les sentiments de Magdelaine ; & sans s'arrester à de vains sentiments, tels sont les effets de sa penitence. Or voilà, Mesdames (car c'est surtout à vous que j'addresse cette morale) voilà par où vous pourrez juger vous-mesmes de la sincerité de vostre retour à Dieu & de vostre conversion. Tout le reste est

équivoque, eſt trompeur, eſt faux. Ayez en apparence les plus beaux ſentiments; tenez le langage, ou le plus ſublime & le plus élevé, ou le plus vif & le plus touchant, tandis que vous en voudrez demeurer là, ſans en venir aux meſmes effets que Magdelaine, ne comptez, ni ſur tout ce que vous direz, ni ſur tout ce que vous penſerez ou que vous croirez penſer. Vous avez dans vous-meſmes, auſſi-bien que cette fameuſe penitente, tout ce qui peut contribuer à voſtre ſanctification, & vous pouvez dire à Dieu comme David: *In me ſunt Deus vota tua*; oüy, Seigneur, je reconnois que tout ce que vous deſirez de moy, eſt en moy, & c'eſt pour cela que je ſuis abſolument inexcuſable ſi je ne vous le donne pas. Ces habits, Meſdames, dont vous vous faites une ſi vaine gloire, & qui entretiennent voſtre luxe; ces ajuſtements qui occupent preſque tout voſtre eſprit, & à quoy vous employez plus de temps qu'à l'affaire de voſtre ſalut, & qu'à toutes les affaires meſmes humaines dont Dieu vous a chargées; cet amour de vous-meſmes, qui vous fait rechercher avec tant de ſoin toutes les douceurs de la vie, les compagnies, les jeux, les ſpectacles; ſur tout cet amour de voſtre corps, qui vous rend ſi attentives à le maintenir dans un

Pſal. 55.

certain éclat, à relever son lustre par tous les déguisements d'une artificieuse mondanité, à luy procurer toutes ses aises, toutes ses commoditez, voilà de quoy la penitence doit faire en vous un holocauste à Dieu.

Je pourrois vous dire que le seul christianisme devroit vous porter à le faire, ce sacrifice. Car pour peu que vous fussiez entrées jusqu'à present dans le veritable esprit de la religion que vous professez, vous auriez compris que c'est un esprit de retraite, un esprit d'humilité & de mortification; & qu'il n'est pas possible d'accorder ensemble la retraite chrestienne & les assemblées du monde, l'humilité chrestienne & le faste du monde, la mortification chrestienne & la mollesse du monde. Mais ce qui est un devoir si indispensable pour vous en qualité de chrestiennes, combien plus encore l'est-il pour des pecheresses & des penitentes? Si dans une supposition imaginaire, tous ces divertissements & ces plaisirs mondains, toutes ces delicatesses & ces superfluitez ne vous avoient pas éloignées de Dieu; si vous aviez sçeû avec tout cela luy estre fidelles, peut-estre tout cela vous auroit-il esté moins defendu. Mais lors que vous ne pouvez ignorer à combien d'égarements & de pechez tout

cela vous a conduites, quel pretexte pouvez-vous avoir pour n'y pas renoncer ? comment pouvez-vous revenir ſincerement à Dieu, & cependant aimer ce qui ſi long-temps vous en a ſeparées ? comment pouvez-vous quitter de bonne foy voſtre peché, & ne quitter pas ce qui en a eſté la ſource empoiſonnée ? comment pouvez-vous le haïr, & ne vouloir pas le détruire ? Or vous ne le détruirez jamais, tandis que vous n'en couperez pas la racine. Le meſme principe aura toûjours les meſmes ſuites, & la meſme cauſe produira toûjours les meſmes effets.

Pourquoy la penitence de Magdelaine fut-elle une penitence durable ? parce que ce fut une penitence efficace. Du moment que cette ſainte penitente eût ſacrifié à Dieu tout ce qui avoit entretenu juſques-là ſes deſordres, elle s'attacha ſi fortement à Jeſus-Chriſt, qu'elle luy demeura toûjours étroitement & inſeparablement unie. Elle s'attacha à ce Dieu Sauveur, dit ſaint Bernard, dans tous les eſtats où depuis il fit paroiſtre ſon adorable humanité ; c'eſt à dire qu'elle s'attacha à Jeſus-Chriſt vivant, qu'elle s'attacha à Jeſus-Chriſt mourant, qu'elle s'attacha à Jeſus-Chriſt mort & enfermé dans le tombeau, qu'elle s'attacha à Jeſus-Chriſt reſſuſcité & triomphant,

enfin qu'elle s'attacha à Jesus-Christ glorieux dans le ciel. C'est ce que nous sçavons de l'Evangile ; & s'il ne nous parle plus de Magdelaine aprés l'Ascension du Fils de Dieu, la tradition nous apprend où elle se retira, quelle vie dans sa retraite elle mena, quels exercices de pieté & de mortification elle pratiqua, avec quelle ferveur & quelle perseverance elle les continua. Interrompit-elle jamais en effet sa penitence ? Ah, Chrestiens, quelle merveille & quelle instruction pour nous ! Tous ses pechez luy avoient esté remis, & elle en avoit eû une revelation expresse de

Luc. c. 7. la bouche mesme de Jesus-Christ : *Remittuntur tibi peccata tua.* Cependant bien loin de diminuer ses austeritez, elle les redoubla. Si le Sauveur du monde luy dît,

Ibid. allez en paix, *Vade in pace* ; elle comprit que cette paix ne devoit estre que dans le cœur ; ou si vous voulez, elle comprit que cette paix devoit consister à se faire une guerre perpetuelle, à ne se pardonner rien de tout ce que son divin maistre luy avoit pardonné, à se traiter d'autant plus rigoureusement qu'il l'avoit traitée avec plus de douceur, à crucifier sa chair, à la couvrir du cilice, à l'extenuer par l'abstinence & par le jeusne. Elle le comprit, dis-je, & voicy, Chrestiens, un mystere que le

monde ne peut se persuader, & dont la seule experience vous convaincra, si vous vous mettez en estat, comme Magdelaine, d'en faire l'épreuve. Plus vostre penitence sera efficace, c'est à dire plus elle sera severe, en retranchant de vos personnes tout ce qui flatoit vos sens, tout ce qui favorisoit vos passions, tout ce qui faisoit le prétendu bonheur de vostre vie ; & plus alors cette penitence, qui semble au dehors si triste & si dure, vous deviendra douce & aimable, parce que vous y trouverez l'abondance de la paix.

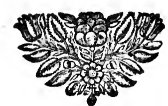
Car ce ne fut point une parole sans effet que celle de Jesus-Christ à Magdelaine, *Vade in pace* ; mais cette parole divine opera dans son cœur tout ce qu'elle signifioit. Dans un moment cette mondaine degagée de la servitude du monde, commença à gouster la sainte liberté des enfants de Dieu. Dans un moment cette ame exposée à tous les troubles que cause immanquablement l'amour du monde, commença à joüir d'un repos inalterable. Dans un moment cette conscience dechirée de mille remords, commença à sentir cette joye interieure que donne une sainte asseûrance, & que l'Ecriture compare à un repas delicieux. Dans un moment cette pecheresse, delivrée de son peché com-

me d'un fardeau qui l'accabloit, commença à se trouver toute remplie de l'onction de la grace. Ce n'estoit point en se menageant elle-mesme, en s'épargnant, en sauvant de ses premieres habitudes tout ce qu'elle en eust crû pouvoir reserver sans crime ; ce n'estoit point, dis-je, par là qu'elle se fust establie & maintenuë dans un calme si parfait. Mais c'est en se dépoüillant de tout, en se refusant tout, en s'immolant toute entiere elle-mesme, qu'elle se mit dans une disposition si tranquille & si heureuse. Car au milieu de toutes les rigueurs de sa penitence, quel soutien & quelle consolation estoit-ce pour elle, de penser qu'elle satisfaisoit à Dieu, qu'elle s'acquittoit auprés de la justice de Dieu, qu'elle reparoit la gloire de Dieu, qu'elle se tenoit en garde contre tout ce qui pouvoit luy faire perdre l'amour de Dieu, qu'elle purifioit son cœur & le disposoit à recevoir les plus intimes communications de Dieu ? Et d'ailleurs qui peut dire de quelles douceurs secrettes Dieu combloit cette ame ainsi purifiée & preparée, de quelles lumieres il l'éclairoit, de quel feu il l'embrasoit, de quelles visites il la gratifioit ; quels sentiments, quels transports il y excitoit ?

Voilà, Chrestiens, ce que vous éprou-

verez vous-meſmes ; & ſi vous ſortez de ce diſcours, determinez comme Magdelaine à cette penitence efficace qui eſt le caractere des ames bien converties, voilà ce que je puis vous promettre de la part de Dieu. *Vade in pace :* allez en paix, & n'écoutez point les retours de la nature. Le ſacrifice que je vous demande, l'effraye ; & plus vous donnerez d'attention à ſes frayeurs, plus elles augmenteront & vous troubleront. Mais comptez ſur la parole de Jeſus-Chriſt, & malgré toutes les frayeurs, entreprenez, commencez, agiſſez : bientoſt vous verrez que c'eſtoient des frayeurs chimeriques. Je ne vous dis pas que vous recevrez toutes les faveurs divines dont Magdelaine fut gratifiée dans ſon deſert ; mais ſans que Dieu vous faſſe part de ces dons extraordinaires & miraculeux, je dis que par un miracle de ſa grace encore plus grand, il vous rendra doux ce qui vous ſemble plus amer ; qu'il vous rendra, non ſeulement ſupportable, mais leger, mais agreable & aimable, ce qui vous paroiſt plus peſant ; que dans le renoncement meſme à toutes les conſolations du ſiecle, il vous fera trouver la plus pure & la plus ſenſible conſolation. Ah, s'écrioit ſaint Auguſtin, parlant de ſa penitence & de ce qu'il y ſentit, quel plaiſir

fut-ce tout à coup pour moy de me passer de tous les plaisirs ; & ces vanitez humaines où j'avois pris tant de goust, qu'elles me devinrent insipides ! Quoyqu'il en soit, mon cher Auditeur, puisque vous avez peché, il n'y a point d'autre moyen de salut pour vous que la penitence ; ou tout autre moyen sans celuy-la, vous est inutile. Dieu pouvoit vous le refuser ; mais il vous l'accorde encore : il vous fait voir l'exemple de Magdelaine pour vous exciter, il vous tend les bras pour vous inviter, il vous parle par la bouche de son ministre pour vous appeller. Entrez dans la voye qui vous est ouverte : ne dussiez-vous y trouver que des épines, il faut la prendre & y marcher. Car c'est la seule voye qui vous reste pour vous preserver du souverain malheur, & pour arriver à l'éternité bienheureuse que je vous souhaite, &c.



SERMON
POUR LA FESTE
DE
SAINT IGNACE
DE LOYOLA.

Fidelis Deus, per quem vocati estis in societatem Filii ejus Jesu Christi Domini nostri.

Dieu est fidelle, par qui vous avez esté appellez à la compagnie de son Fils Jesus-Christ nostre Seigneur. Dans la premiere Epistre aux Corinthiens, chap. 1.

C'Est aux chrestiens de Corinthe, & en general à tous les fidelles que l'Apostre saint Paul addressoit ces paroles: mais il me semble que je puis en particulier les appliquer au saint Patriarche dont nous celebrons la feste, & qu'elles luy conviennent d'une façon toute speciale, puisqu'il fut appellé de Dieu pour l'establissement d'un ordre que l'Eglise a approuvé, & qu'elle authorise encore sous le titre de la Compagnie de Jesus. Dieu qui pour sa

gloire vouloit employer Ignace & l'engager dans une milice sainte, se servit de ses dispositions naturelles, & luy laissa ses idées guerrieres, mais en les tournant vers un autre objet, & luy proposant, non plus des provinces & des terres, mais des ames à conquerir. Il quitta les armes du siecle, mais pour se revestir des armes de la foy. Il cessa de combattre les ennemis de l'Estat, mais pour combattre les ennemis de l'Eglise; & la compagnie qu'il entreprit de former & dont Dieu luy inspira le dessein, fut la compagnie de Jesus-Christ. *Fidelis Deus, per quem vocati estis in societatem Filii ejus Jesu Christi.* D'autres Fondateurs avant luy n'avoient point crû blesser les regles d'une humilité chrestienne & d'une modestie religieuse, en donnant aux saints ordres qu'ils ont establis, les augustes noms de l'adorable Trinité, du saint Esprit, des personnes divines ; & c'est sur le modelle de ces grands hommes & par la mesme inspiration d'en-haut, que saint Ignace de Loyola choisit pour la compagnie dont il a esté l'instituteur, l'adorable nom de Jesus. Quoy qu'il en soit, mes chers Auditeurs, nous allons voir conformément aux paroles de mon texte, la fidelité de Dieu dans la vocation d'Ignace, & la fidelité d'Ignace à suivre la vocation de

Dieu. Dieu fidelle en appellant Ignace à la compagnie de ſon Fils, ce ſera la premiere partie. Ignace fidelle en repondant à Dieu qui l'appelloit, ce ſera la ſeconde. De l'une & de l'autre nous apprendrons ce que nous pouvons attendre de Dieu, & ce que Dieu attend de nous dans les conditions où il nous fait entrer. Voilà tout le ſujet de ce diſcours. Vierge ſainte, c'eſt ſous vos auſpices que cet homme Apoſtolique renonça au monde, pour ſe devoüer à ce Sauveur que vous avez porté dans voſtre chaſte ſein. Ce fut un des plus zélez defenſeurs de vos glorieux privileges & de voſtre culte. Vous m'accorderez, pour le loüer dignement, le ſecours que je vous demande. *Ave Maria.*

I. PARTIE.

JE dis que Dieu dans la vocation de ſaint Ignace s'eſt monſtré merveilleuſement fidelle, *Fidelis Deus.* Mais envers qui cette fidelité a-t-elle paru? Premierement envers l'Egliſe, pour l'intereſt de laquelle Dieu ſuſcita ce grand homme, lors qu'il luy inſpira le deſſein d'une vie Apoſtolique. Secondement envers Ignace meſme, quand Dieu le rendit capable de ſoutenir cette ſainte entrepriſe, & que par des dons de grace extraordinaires, il le mit en eſtat de l'executer. Voilà l'idée generale de cette premiere partie.

Quand Ignace fut appellé de Dieu aux fonctions de l'Apostolat, vous le sçavez, Chrestiens, l'Eglise avoit besoin de secours, & Dieu par fidelité estoit engagé à luy en fournir. C'estoit un temps où l'heresie s'élevoit de toutes parts, & déja commençoit à souffler le feu de ces fameuses rebellions dont les restes fument encore. Or le Fils de Dieu ayant promis authentiquement à son Eglise que jamais les portes de l'enfer ne prévaudroient contre elle, il ne pouvoit luy manquer dans une pareille rencontre, & en consequence de sa parole, il luy devoit donner de nouvelles forces pour la defendre. Je ne prétends point vous faire entendre par là, que saint Ignace ait esté un homme necessaire à l'Eglise de Jesus-Christ : non, Chrestiens, ce n'est point là ma pensée, & je dirois bien plustost de luy, ce que saint Gregoire Pape disoit en general des hommes Apostoliques, dans une instruction qu'il leur addresse : l'Eglise de Jesus-Christ a esté necessaire à Ignace, parce qu'Ignace n'a pû se sanctifier que dans l'Eglise de Jesus-Christ ; mais Ignace n'a point esté & ne pouvoit estre necessaire à l'Eglise de Jesus-Christ, parce que l'Eglise de Jesus-Christ a bien pû se passer d'Ignace & se conserver sans luy. Il est vray, mes chers Audi-

teurs : mais aussi ferois-je tort & à saint Ignace & en quelque sorte à Dieu mesme, si je ne disois qu'Ignace, tout serviteur inutile qu'il estoit, fut choisi de Dieu pour la defense de l'Eglise, & que sa vocation a esté l'un des moyens que Dieu avoit preparez pour faire voir à son Eglise qu'il ne l'abandonnoit pas, & qu'il vouloit luy estre fidelle. *Fidelis Deus per quem vocati estis.*

Reconnoissez-le d'abord, Chrestiens, par un trait admirable de la providence. Bien d'autres en ont fait la remarque, & c'est pour cela mesme qu'elle paroist plus vraye, & que je puis avec plus de raison la faire à present. Tandis que Luther léve l'étendart contre l'Eglise & luy declare la guerre, Dieu touche le cœur d'Ignace, & l'appelle pour l'opposer à cet heresiarque. Quelle fidelité, Seigneur ? ainsi en aviez-vous autrefois usé, faisant naistre un Augustin en Afrique, le mesme jour que Pelage l'ennemi de vostre grace estoit né dans l'Angleterre ; & n'ayant jamais permis dans la suite des siecles, que vostre Eglise fust attaquée par un nouveau persecuteur, sans luy procurer d'ailleurs & en mesme temps un nouveau defenseur. Ainsi, dis-je, ô mon Dieu, avez-vous toûjours gardé la foy à cette divine épouse ; & ne

semble-t-il pas que vous ayez voulu luy en donner un gage particulier dans la vocation d'Ignace? *Fidelis Deus.*. En effet, qu'est-ce qu'Ignace, selon les veuës de Dieu? c'est un homme né pour la destruction de l'heresie, voilà son caractere; fondateur d'un institut dont l'essence est de combattre les ennemis de la foy, comme il est declaré dans les bulles des souverains Pontifes, voilà sa profession; de qui tout le zéle a esté employé pour l'Eglise, à étendre ses conquestes, à faire observer ses loix, à maintenir l'usage de ses sacrements, à inspirer au peuple du respect pour ses ceremonies, à conserver les fidelles dans son obeïssance, à y ramener les heretiques; sans que pour cela il ait jamais épargné ni soins, ni travaux, ni force, ni credit, ni repos, ni santé, ni reputation, ni vie: voilà quels ont esté les emplois d'Ignace. Un homme qui dans l'ordre qu'il a establi, ne s'est proposé que de transmettre ce zéle à un nombre infini de successeurs; c'est à dire, de preparer à toutes les Eglises du monde des missionnaires fervents, des predicateurs Evangeliques, des hommes dévoüez à la croix & à la mort, des troupes entieres de martyrs dont il a esté le pere: voilà les fruits de sa compagnie. Encore une fois, mes chers Auditeurs, un

homme de ce caractere, dans un temps où le schisme & l'erreur entreprenoient de renverser tout & de tout perdre, n'estoit-ce pas un secours manifeste que Dieu reservoit à son Eglise; & ce secours ne doit-il pas estre consideré comme une marque sensible de la fidelité de Dieu pour elle? *Fidelis Deus.*

Ah, Chrestiens, permettez-moy de le dire icy, c'est de là qu'est venuë toute la haine des heretiques contre la personne & le nom d'Ignace. Voilà ce qui a rendu son institut, & ce qui rend encore ses enfants si odieux à nos religionaires. Je ne sçais pas, mes Freres, disoit saint Jerosme, par quelle fatalité il arrive que tous les ennemis de l'Eglise sont les miens; mais j'en benis Dieu, & c'est une gloire pour moy, que mon nom soit dechiré par ceux qui dechirent la robbe de Jesus-Christ. On vient de me dire qu'Heluidius a écrit depuis peu contre moy une sanglante satyre; mais je me console, puisque c'est avec la mesme plume, qui a écrit des blasphesmes contre Marie: car quel avantage que Jerosme, qui est le serviteur, soit traité comme la mere? *Ut eodem quo Mariæ detraxit calamo, me laceret; & caninam facundiam servus Domini pariter experiatur & mater.* Vous faites assez vous-mesmes,

Hieron.

Chreftiens, l'application de ces paroles. Si faint Ignace eftoit demeuré dans la grotte de Manreze, s'il s'eftoit contenté de pleurer & de faire penitence pour les pechez du monde, s'il avoit fondé un ordre de folitaires, fon nom mefmes parmi les heretiques feroit en benediction. Mais il a parlé contre les ennemis de l'Eglife, mais fa vocation a efté de fe prefenter au Vicaire de Jefus-Chrift & de fe confacrer par eftat aux miffions du Siege Apoftolique, mais Dieu a voulu qu'il levaft des troupes auxiliaires pour combattre l'herefie ; avec cela ne devoit-il pas s'attendre aux plus violentes perfecutions ? & en cela mefme, n'a-t-il pas efté une preuve vivante de la fidelité de Dieu envers fon Eglife, à qui le ciel avoit deftiné un homme fi ferme, fi conftant, fi zelé pour la fecourir ? Tout cecy eft general : difons quelque chofe de plus marqué.

Ce que j'admire davantage dans la vocation de faint Ignace, c'eft la conduite que la providence y a fait paroiftre, pour retrancher la fource des maux dont fon Eglife eftoit affligée. Car prenez garde, Chreftiens : de plufieurs defordres d'où l'herefie avoit pris naiffance, le principal eftoit celuy-cy ; l'ignorance des chofes de la foy qui regnoit parmi les peuples, jointe à la

à la mauvaise éducation de la jeunesse. Consultez les Ecrivains qui en ont parlé : voilà la porte par où entra le demon de l'erreur, pour porter ses coups à l'Eglise & pour ruiner l'ancienne religion. Mais que fait Dieu en suscitant Ignace ? il donne à l'Eglise un preservatif contre ce mal si dangereux & si pernicieux. Car à quoy Ignace est-il specialement appellé, & pour quelle fin ? pour enseigner, pour instruire, pour apprendre aux peuples à connoistre ce qu'ils sont, pour déraciner de leurs esprits l'ignorance de nos mysteres, pour y jetter les premieres semences de la doctrine de la foy ; en un mot, pour former de vrays chrestiens, de mesmes que le Prophete avoit esté envoyé pour servir de maistre aux nations : *Ecce dedi eum praeceptorem gentibus.* C'est pour cela que parmi les grandes affaires dont il estoit chargé, & sur lesquelles on le consultoit de toutes parts comme un oracle, il faisoit une de ses plus importantes occupations d'aller dans les ruës de Rome catechiser la populace, d'expliquer aux simples les poincts de la foy, d'assembler les femmes & les enfants dans les places publiques, pour leur donner les principes du salut : spectacle qui seul attiroit toute la ville, jusques aux Prelats mesmes & aux Cardi-

Isa. c. 55.

naux, à qui il preschoit par l'exemple de son humilité, tandis qu'il instruisoit les autres & qu'il les touchoit par la vertu de sa parole. C'est pour cela que lors qu'Ignace envoyoit ses freres au secours de quelque Eglise, il leur recommandoit avant toutes choses le soin du catechisme, les avertissant que c'estoit là ce qui avoit converti le monde; que la science du catechisme avoit esté celle des Apostres; que l'Evangile n'avoit esté d'abord annoncé que par le catechisme; que s'ils vouloient donc se rendre utiles à l'Eglise de Dieu, ils devoient negliger toute autre fonction plustost que celle du catechisme, & se souvenir que selon la parole du Fils de Dieu mesmes, une des preuves de la mission de Jesus-Christ fut d'evangeliser les pauvres: *Pauperes evangelisantur.* C'est pour cela qu'il a voulu que toute sa compagnie se fist un devoir particulier de l'instruction de la jeunesse. L'heresie avoit pris pour maxime de commencer par là, & de s'emparer des jeunes ames, afin de les corrompre plus aisément: Ignace luy en oste le moyen, & luy enleve cet avantage. En effet, il y avoit déja dans l'Eglise chrestienne de grands & de florissants ordres, instituez pour prescher la parole de Dieu. Saint François & saint Dominique en

Matth. c. 11.

avoient establi deux dont les succez remplissoient toute la terre : mais il n'y en avoit point encore qui par profession fust engagé à ce divin employ de former la jeunesse & de la sanctifier. Or c'est le secours que Dieu, par un effet de sa fidelité, preparoit à son Eglise dans la personne d'Ignace : tellement que ce saint fondateur pouvoit dire aprés le Sauveur du monde, *Sinite parvulos venire ad me*, laissez venir à moy ces ames innocentes, puisque Dieu m'a fait l'honneur de me choisir pour les cultiver. Enfin c'est pour cela que Dieu donna ordre à Ignace de fonder des colleges & des écoles publiques, non point précisement pour y enseigner les sciences prophanes, il estoit trop rempli de celle des Saints ; non point pour des interests temporels, il y avoit renoncé en quittant le monde : mais pour nourrir dans la vertu de jeunes enfants plus susceptibles à cet âge tendre des saintes impressions qu'ils reçoivent, & pour leur faire sucer de bonne heure le lait de la pieté. Ah, Chrestiens, quels fruits de grace cette divine institution n'a-t-elle pas produits ? combien d'ames ont esté garanties de l'enfer ? combien de villes & de provinces ont esté maintenuës dans l'integrité de la foy ? combien d'Estats ont esté preservez de la

Marc. 10.

contagion de l'herefie ? Car il eft remarquable que dans tous les lieux du monde où cette inftitution a efté receûë, jamais l'herefie n'a dominé & qu'elle y eft bientoft tombée en décadence. D'où je conclus que Dieu en appellant faint Ignace, s'eft monftré fidelle, non feulement à toute l'Eglife en general, mais à toutes les parties qui la compofent : fidelle à tous les Royaumes de la chreftienté, fidelle à toutes les nations de la terre, fidelle à tous les ordres de la republique, fidelle à tous les âges & à toutes les conditions des hommes, puifqu'il n'y a pas une condition ni un âge, pas une nation ni un empire à qui ce grand Saint, en confequence de fa vocation, n'ait confacré fon travail & fes fervices. *Fidelis Deus per quem vocati eftis in focietatem Filii ejus Jefu Chrifti Domini noftri.*

Mais allons plus avant, & voyons de la part de Dieu une autre efpece de fidelité à l'égard mefmes d'Ignace. Quel myftere, mes chers Auditeurs, & quelle conduite ? Ignace eft appellé de Dieu, mais à quoy ? à une fin dont il paroift abfolument incapable ; à une entreprife pour laquelle il n'a, ni talent, ni ouverture, ni difpofition d'efprit. Il eft deftiné à diriger les ames, & c'eft un foldat élevé dans

les exercices de la guerre & sans usage des choses divines. Il est question d'instruire les peuples, & Dieu prend un homme sans lettres & sans étude. Il s'agit d'instituer un grand ordre, & de former un corps de religion qui se repande dans tout l'univers ; mais Ignace est seul, destitué de credit & de forces, réduit à une pauvreté extresme qui l'a dépoüillé de tout ce qu'il estoit selon le monde. Hé, Seigneur, pouvoit-il dire aussi-bien que Jeremie, où m'envoyez-vous, & qui suis-je ? Je ne fais que de naistre à vostre grace. A peine ay-je ouvert les yeux pour vous connoistre : je ne suis encore qu'un enfant ; & quand il faut parler de vous, je ne sçais pas prononcer une parole. Comment donc me confiez-vous un tel ouvrage ? Tu l'entreprendras, luy repond le Seigneur, & tu en viendras à bout. Ne dis point que tu es un enfant, *Noli dicere, puer sum* ; car il est de ma fidelité, aprés t'avoir choisi, de te donner tous les moyens necessaires pour l'accomplissement de ce grand dessein. Aussi, Chrestiens, n'est-ce pas un miracle que tout ce que le Seigneur opere dans Ignace presque au moment de sa conversion, pour en faire un instrument propre à avancer la gloire divine & à procurer le salut des ames ? Ignace n'est pas plustost

Jerem. c. 1.

entré dans cette ſolitude où il fut d'abord conduit par l'eſprit de Dieu, que le voilà comme transformé dans un autre homme. Il a paſſé toute ſa vie dans l'embarras de la Cour, & le bruit des armes: & dans un inſtant il eſt rempli de dons extraordinaires; il reçoit la grace d'une oraiſon ſublime; les jours & les nuits ſuffiſent à peine pour contenter le gouſt qu'il y trouve. Il y employe les ſemaines entieres, ſans autre aliment ni autre ſoutien, tant il eſt abſorbé dans ce ſaint exercice. Ce ne ſont que raviſſements, qu'extaſes, où ſon corps paroiſt élevé de terre. Dieu ſe decouvre à luy par les communications les plus intimes. Il voit ſenſiblement Jeſus-Chriſt dans le ſacrifice de l'Autel; il traitte avec la Reine des Anges; il penetre juſques dans le ſanctuaire pour y contempler Dieu meſme, & la Trinité de ſes perſonnes; jamais cet adorable myſtere ne fut revelé à un homme mortel plus clairement qu'à Ignace. Il ſemble que ce ſoit un ſaint Paul tranſporté dans le ciel, & joüiſſant déja de la viſion bien-heureuſe. Luy-meſme proteſte qu'aprés ce qu'il a veû il eſt preſt de mourir pour la foy, quand il n'y auroit plus d'écriture, ni de tradition. D'où vient ce changement, Chreſtiens? c'eſt qu'Ignace pour remplir ſa vocation, doit

estre un homme de Dieu ; & parce qu'il a esté jusqu'à present tout autre, il faut que Dieu en fasse un homme nouveau. Or il le fait par cette profusion de lumieres & de graces ; & c'est en cela mesme que consiste la fidelité de Dieu envers ce saint Patriarche.

Mais ce n'est point assez qu'Ignace soit éclairé pour luy-mesme ; il faut encore qu'il le soit pour les autres, & Dieu en a-t-il pris soin ? Lisez, mes chers Auditeurs, lisez ce livre admirable des exercices, que ce saint solitaire composa dans sa retraite ; ce livre qui a receû tant d'éloges dans l'Eglise de Dieu ; ce livre dont les souverains Pontifes ont voulu estre les approbateurs, à qui le saint Siege a donné des graces & des privileges si authentiques ; ce livre dont l'usage a produit tant de conversions & tant de merveilles dans le monde ; ce livre dont les fruits sont encore aujourd'huy si abondants, & dont l'excellente methode se pratique avec tant de succés dans le christianisme. Voyez, s'il y a rien de plus solide pour la conduite des ames, rien de plus prudent pour les regles de la foy, rien de plus certain pour le discernement des esprits, rien de plus relevé pour les maximes du salut. Qui fut l'autheur de cet ou-

vrage ? Ignace. Mais quel Ignace ? permettez-moy de parler ainsi. Est-ce Ignace consommé dans la vie spirituelle aprés plusieurs années depuis sa penitence ? non: mais Ignace sortant du monde, mais Ignace un mois aprés avoir quitté l'épée & s'estre donné à Dieu. Cela ne tient-il pas du prodige ? mais ce prodige c'est une fidelité que Dieu croit devoir à la personne de son serviteur. Il l'a choisi pour l'instruction des peuples : dés-là sa providence l'oblige à luy donner toutes les connoissances des plus grands maistres. *Fidelis Deus per quem vocati estis.*

Il y a plus : Ignace est un étranger, c'est un mendiant, c'est un inconnu ; il n'a ni accés dans Rome, ni pouvoir. Il n'importe : va, luy dit Dieu, va dans cette Capitale de l'univers ; c'est là que j'ay basti mon Eglise, & c'est là que tu formeras une compagnie dont je seray specialement le chef. Ne mesures point l'entreprise par tes forces : plus tu es foible, mieux elle reüssira. Toutes les puissances s'y opposeront, celles de l'enfer & celles de la terre, la sagesse des politiques, la passion des interessez, le zéle des uns, la malice des autres ; on te rejettera comme un miserable, on t'accusera comme un novateur, on te condamnera comme un ambitieux : mais

je te feray fidelle; *Ego tibi Romæ propitius ero.*

Ce font icy, Chreftiens, les propres paroles que faint Ignace entendit de la bouche de Jefus-Chrift mefme, quand ce Dieu Sauveur fe fit voir à luy dans cette celebre apparition, dont il l'honora pour l'animer à pourfuivre conftamment la fondation de fon ordre. Paroles que des efprits prophanes ont voulu corrompre par une licence qui approche de l'impieté: mais paroles éternellement glorieufes à ce faint Inftituteur, qui receût une affeûrance de la protection divine pour le lieu mefme où Dieu l'avoit d'abord donnée à faint Pierre & à toute fon Eglife. C'eftoit un oracle que ces paroles, & vous en fçavez l'iffuë. Jamais ordre ne fut plus combattu que celuy d'Ignace dans fon inftitution, & jamais ordre ne fut approuvé avec des marques plus fenfibles de la providence. Les cardinaux s'affemblent pour l'examiner, & tous fe fentent divinement émeûs & comme forcez à l'authorifer. L'un d'eux, tout declaré qu'il eftoit contre le deffein d'Ignace, advouë enfin qu'il n'y peut plus refifter, & qu'il y reconnoift malgré luy le doigt de Dieu. On fait paroiftre ce pauvre, ce nouveau venu; il eft admis honorablement par le Pape, on le

reçoit au nombre des fondateurs & des patriarches de l'Eglise, on luy expedie des bulles, on luy donne des pouvoirs, sa compagnie prend naissance : & qu'est-ce que cela, si ce n'est pas toûjours un effet de l'inviolable fidelité de Dieu ? *Fidelis Deus, per quem vocati estis.*

Mais Dieu souffre qu'Ignace soit persecuté. Voilà ce que l'incredulité de tout temps a produit contre la providence sur les ames justes. Hé bien, Chrestiens, que concluez-vous de là ? Ignace a vescu dans la persecution : donc Dieu ne luy a pas esté fidelle. Ah, gardons-nous de tirer cette consequence si opposée aux principes de nostre foy. Autrement, il faudroit dire que Dieu n'a pas mesmes esté fidelle à son Fils, & que de tous les Saints qui joüissent de la gloire, il n'y en a pas un qui ne pust former contre la providence de Dieu la mesme plainte. Non, mes chers Auditeurs, ne raisonnons point de la sorte. Dites plustost avec moy que les persecutions furent pour saint Ignace les plus évidents & les plus illustres temoignages de la fidelité de son Dieu, & vous parlerez en chrestiens.

Car pourquoy ce grand Saint a-t-il souffert tant de contradictions & de violences, a-t-il essuyé tant d'outrages, a-t-il esté

noirci de tant de calomnies ? ne vous l'ay-je pas dit d'abord ? ce fut pour l'interest de Dieu & pour sa justice. L'eust-on deferé à Barcelone comme un visionaire & un illuminé, s'il n'eust pas embrazé tous les cœurs par ses exhortations ferventes & pathetiques ? L'eust-on confiné à Alcala dans un cachot obscur, s'il n'eust pas réduit des femmes trés qualifiées aux saintes rigueurs de la penitence en les ramenant de leurs desordres ? Luy eust-on preparé dans Paris le traitement le plus indigne, s'il n'eust pas gagné à Dieu des hommes Apostoliques pour estre les compagnons de son zéle ? N'est-ce pas en haine de la conversion de François Xavier, qu'on attenta sur sa personne ? D'où luy vint cette tempeste qui se forma contre luy à Rome par un parti nombreux & puissant, sinon parce qu'il s'estoit hautement declaré contre un predicateur qui preschoit le Lutheranisme ? Mille autres semblables sujets, n'est-ce pas ce qui luy a suscité tant de persecutions ? Or je vous demande : souffrir de la sorte, estoit-ce une marque que Dieu luy fust infidelle, puisque les persecutions sont les graces les plus exquises dans l'ordre de la predestination des Saints ; puisque leurs souffrances sont regardées dans le christianisme comme une

beatitude ; puiſqu'il eſt certain que dans tout l'Evangile Jeſus-Chriſt les a ſpecialement promiſes à ceux qui ſeroient les herauts de ſa gloire ? Dites-moy, mes chers Auditeurs, ſi c'eſtoit abandonner Ignace, que de le faire participer au ſort des Apoſtres & des élus ? Mais d'ailleurs quand Dieu adjouſte à tout cela une protection viſible & éclatante, & que par des reſſorts inconnus aux hommes, mais infaillibles, il fait tourner la perſecution à la gloire de ce ſaint homme ; quand Dieu luy donne la grace comme à un autre Joſeph de regner, pour ainſi dire, dans ſa priſon, d'y attirer les peuples, d'y enſeigner, d'y exhorter, d'y convertir les ames ; quand on dit publiquement à Alcala, que pour voir ſaint Paul dans les chaiſnes, il n'y a qu'à voir Ignace dans les fers ; quand il ſort des cachots de Salamanque avec une approbation juridique de ſa doctrine, ce qui luy gagne un nombre infini de ſectateurs ; quand Dieu change en un moment le cœur de ceux qui prétendoient le deshonorer dans l'univerſité de Paris, & qu'au lieu de le traiter auſſi outrageuſement qu'ils ſe l'eſtoient propoſé, ils ſe jettent à ſes genoux, publient ſon innocence & font un éloge de ſa vertu ; quand ſes perſecuteurs dans Rome ſont punis de Dieu par

des chastiments exemplaires ; quand mille autres traits de providence donnent évidemment à connoistre avec quelle attention le ciel veilloit sur luy & le soutenoit dans les traverses, peut-on dire qu'il en eust esté delaissé ; & par une consequence toute contraire, ne faut-il pas reconnoistre que Dieu jamais ne fut plus fidelle à Ignace que dans les croix & les afflictions ? *Fidelis Deus per quem vocati estis in societatem Jesu-Christi.*

Or pour tirer de cette premiere partie quelque instruction dont nous puissions profiter, voilà, mes chers Auditeurs, comment Dieu nous sera fidelle à nous mesmes dans les conditions où il nous appelle, & où nous entrons par les ordres & sous la conduite de son adorable providence. Prenez garde, s'il vous plaist : je ne dis pas que Dieu nous sera fidelle dans les conditions où nous nous serons engagez de nous-mesmes sans le consulter & sans égard à ses desseins. Je ne dis pas qu'il nous sera fidelle dans ces estats & dans ces ministeres où nous nous serons ingerez, non selon son gré, mais selon le nostre, selon le caprice qui nous guide, selon l'interest qui nous attire, selon l'ambition qui nous pousse, selon le plaisir qui nous flatte. Sur tout je ne dis pas qu'il nous sera fidelle

dans ces occasions dangereuses où la seule passion nous conduit, & où la seule passion nous retient. Car de quelle fidelité nous peut-il estre redevable, lors qu'il ne nous a rien promis; c'est trop peu, lors qu'il nous a mesmes expressément menacez de retirer son secours, & de nous en priver? Je dis donc seulement qu'il nous sera fidelle, quand ce sera luy qui nous aura choisis, & que nous nous conformerons à son choix; quand ce sera luy qui nous aura envoyez, & que nous aurons ses divines volontez à executer; quand ce sera luy qui nous aura appellez, & que nous ne suivrons point d'autre vocation que la sienne. Ouy, Chrestiens, c'est alors que nostre Dieu nous sera fidelle, qu'il fera descendre sur nous l'abondance de ses graces, qu'il nous éclairera de ses lumieres, qu'il nous revestira de sa force, qu'il nous garantira du peril, qu'il nous consolera dans nos peines, qu'il fera tout reüssir à sa gloire & pour nostre salut. Car voilà ce qu'il ne nous peut refuser sans blesser tout à la fois & sa bonté, & sa sagesse, & sa justice; sans manquer à la parole qu'il nous a si solemnellement donnée, & que tant d'exemples ont confirmée. Cependant observez bien encore la promesse que je vous fais de sa part, & prenez-en bien

le sens. Je ne prétends pas qu'il fera toûjours reüssir les choses selon nos idées humaines, & que nous n'aurons point de combats à livrer, point d'obstacles à surmonter, point mesmes de mauvais succés selon le monde à supporter. Ce n'est point là ce qu'il a voulu nous faire entendre, en nous asseûrant qu'il seroit avec nous, & que nous pourrions toûjours compter sur son assistance.

Mais je prétends que soit que nos entreprises succedent selon nos veüës, ou qu'elles échoüent ; soit que nous soyons dans l'estime publique, ou dans le mépris ; quoy qu'il arrive, il sçaura tirer de tout sa gloire, & faire tout servir à nostre avancement & à nostre sanctification. Mais une telle fidelité de la part de Dieu n'est pas ce que nous demandons. Nous voudrions qu'il nous fust fidelle pour nous élever, pour nous distinguer, pour nous faire en tout paroistre avec éclat. La moindre difficulté qui nous arreste, la moindre disgrace qui nous humilie, le moindre revers qui nous dérange, c'est assez pour troubler nostre foy & pour nous faire accuser la providence du Seigneur. Si le saint Patriarche dont je fais l'éloge, en eust jugé comme nous, il eust bientost abandonné l'ouvrage qu'il avoit entrepris & commen-

cé. Il euſt crû devoir ceder à tant d'orages & à de ſi rudes tempeſtes dont il ſe vit aſſailli. Mais au plus fort de la perſecution, il eſpera, comme Abraham, contre l'eſperance meſme : car il ſçavoit que Dieu a des voyes ſecrettes qu'il n'eſt pas obligé de nous réveler, & que quand il paroiſt plus éloigné de nous, c'eſt ſouvent alors qu'il en eſt plus prés. Agiſſons donc avec confiance ; & ſeûrs que Dieu nous ſera fidelle comme à Ignace, ſoyons nous meſmes, comme Ignace, fidelles à Dieu : c'eſt le ſujet de la ſeconde partie.

II. PARTIE.

SAint Paul écrivant aux Corinthiens, leur fait en peu de paroles le portrait & l'éloge d'un homme Apoſtolique, quand il leur dit que c'eſt le miniſtre de Jeſus-Chriſt & le diſpenſateur des myſteres de Dieu : *Sic nos exiſtimet homo ut miniſtros Chriſti & diſpenſatores myſteriorum Dei.* Or vous ſçavez, mes Freres, adjouſte ce grand Apoſtre, que lors qu'il s'agit d'un diſpenſateur, la premiere choſe qu'on attend de luy, c'eſt la fidelité à ſon maiſtre : *Hic jam quæritur inter diſpenſatores, ut fidelis quis inveniatur.* Selon qu'il a plus ou moins eſté fidelle, nous le jugeons plus ou moins digne de loüanges & des recompenſes attachées à ſon miniſtere. Prenons

1. Cor. c. 4.

Ibid.

nous-mesmes cette regle, mes chers Auditeurs, pour nous former une juste idée du merite & de la gloire de saint Ignace. Il fut appellé à cette excellente fonction de ministre du Dieu vivant pour la defense de l'Eglise, & pour le salut des peuples. Voyons donc si dans la discussion de sa vie, il se trouvera tel que le veut saint Paul, ou plustost que Dieu luy-mesme le demandoit, *Ut fidelis quis inveniatur.* Car il ne suffisoit pas que Dieu parust fidelle envers luy, il falloit qu'il repondist à Dieu, qu'il remplist la vocation de Dieu, & qu'il fust ainsi fidelle à Dieu. Fidelité tellement necessaire, que Dieu tout-puissant qu'il est, n'en pouvoit faire sans cela un parfait ministre de l'Evangile. Comprenez, s'il vous plaist, ma pensée. Dieu sans cela en pouvoit faire un prophete & un homme de prodiges : c'est à dire, que Dieu sans cela pouvoit luy donner la connoissance de l'avenir, & luy faire voir dans le futur les évenements les plus éloignez, qu'il a veûs en effet & prédit plus d'une fois ; que Dieu pouvoit le rendre terrible aux demons, qu'il a mis en fuite d'une seule parole & chassez des corps ; que Dieu pouvoit repandre sur son visage une splendeur toute miraculeuse, & semblable à celle des bienheureux ; estat où saint Phi-

pe de Néri témoigna l'avoir apperceû ; que Dieu pouvoit luy conferer la grace des guerisons, qu'il a souvent operées pendant sa vie, & qu'il opere encore aprés sa mort. Enfin, que Dieu pouvoit luy communiquer mesmes la vertu & le pouvoir de ressusciter les morts, temoin celuy de Barcelone, dont il est parlé dans la bulle de sa canonization. Pour tout cela il ne falloit que la seule fidelité de Dieu, parce qu'Ignace proprement ne contribüoit rien à tout cela : mais tous ces avantages & toutes ces graces n'estoient point assez pour former un ouvrier Evangelique, & un digne ministre du Seigneur. Il luy falloit quelque chose de plus, & quoy ? ah Chrestiens, il falloit sur tout que ce fust un homme mort à luy-mesme ; un homme crucifié au monde & à sa chair ; un homme zelé pour la gloire de Dieu, & prest à tout entreprendre & à tout sacrifier pour elle ; un homme à qui le salut des ames fust plus cher que toutes les choses de la terre, que son repos, que sa santé, que sa vie mesme. Voilà comment la fidelité du serviteur devoit seconder la fidelité du maistre qui l'employoit, & comment elle l'a secondée en effet. J'en ay les preuves, que je tire de l'histoire de ce grand Saint, & que je vous prie de bien écouter.

En quoy confiſte le vray caractere d'un miniſtre & d'un diſpenſateur fidelle ? en deux choſes, repond ſaint Jean Chryſoſtome, interpretant les paroles de ſaint Paul : ſçavoir, dans le ſoin qu'il prend d'acquerir toutes les diſpoſitions que requiert ſon miniſtere, & de s'en rendre capable, c'eſt la premiere ; & dans le zéle qu'il fait paroiſtre, à s'acquitter de ſon miniſtere, & à ne rien épargner pour en remplir toute la meſure, c'eſt la ſeconde. Quiconque en uſe de la ſorte dans l'adminiſtration des dons de la grace qui luy ont eſté confiez, peut eſtre regardé comme un veritable diſpenſateur de la maiſon de Dieu. Or ſi cela eſt, j'oſe dire que jamais homme ne merita cette éminente & glorieuſe qualité avec plus de juſtice qu'Ignace de Loyola ; & en le diſant, je n'avance rien dont il ne me ſoit aiſé de vous faire convenir avec moy. Vous l'allez voir.

Car pour commencer d'abord par le ſoin qu'il eût de ſe diſpoſer à ſon miniſtere, que ne fit-il point pour ſe mettre en eſtat de ſuivre la vocation de Dieu, & pour devenir un ſujet propre à la converſion des ames & à leur ſanctification ? C'eſtoit un homme du monde, un homme tel que je vous l'ay d'abord repreſenté, ſans nulle teinture des lettres & ſans nulle autre

ſcience que celle des armes : mais au moment qu'il a compris à quoy Dieu le destine, que conclut-il ? que dit-il ? Vous le voulez, Seigneur, & j'y conſents : mais avant toutes choſes, il faut donc faire de moy un homme nouveau. Il faut ceſſer d'eſtre tout ce que je ſuis, afin de pouvoir eſtre tout ce que vous prétendez que je ſois : car quelle apparence que je puiſſe ſervir à vos adorables deſſeins, en demeurant ce que j'ay eſté ? Il faut donc en quelque ſorte me détruire moy-meſme. Et puiſque cela ne ſe peut que par de violents combats contre moy-meſme, que par une mortification continuelle, que par une parfaite abnegation, c'eſt par là que je vais entrer dans la ſainte carriere où vous m'appellez ? Tels furent les ſentiments d'Ignace, telle fut ſa reſolution ; & vous ſçavez, Chreſtiens, comment il l'executa.

Le ſuivrons-nous à Manreze, & dans cette grotte devenuë ſi fameuſe par ſa penitence ? faut-il vous dire quelle vie il y mena, quelles auſteritez il y pratiqua, quelles abſtinences & quels jeunes il y obſerva ? c'eſt ce que vous avez entendu cent fois, & ce que vous ne pouvez ignorer. Vous ſçavez où le porta une ſainte haine de luy-meſme ; qu'il ne voulut point d'autre nourriture que le pain & l'eau, ni d'au-

tre lit que la terre; que les diſciplines ſanglantes & reïterées chaque jour juſqu'à trois fois, furent ſes exercices les plus ordinaires; qu'il fit du cilice ſon veſtement; que par un ſtratageſme particulier & nouveau, pour repouſſer les attaques de l'ennemi qui le troubloit, & pour calmer les peines interieures qui luy déchiroient cruellement l'ame, il refuſa à ſon corps durant huit jours entiers tout ſoulagement & tout aliment; que dans cette guerre ſi vive & ſi animée qu'il declara à ſes ſens, toute ſa prudence conſiſta à ne point écouter la prudence humaine; que par là il ſe réduiſit bientoſt dans la derniere foibleſſe, & que dés-lors il ſembla prendre pour maxime, non pas de vivre, mais d'endurer une longue & perpetuelle mort. Voilà, dis-je, de quoy vous eſtes ſuffiſamment inſtruits.

Mais encore pourquoy tant de rigueurs? ſi vous me le demandez, Chreſtiens, je vous reponds toûjours que ce fut par un double motif, de fidelité envers Dieu, & de fidelité envers le prochain. Je dis de fidelité envers Dieu, parce qu'il ne crut pas pouvoir travailler efficacement à l'édification de l'Egliſe de Dieu, s'il ne commençoit par ſa propre deſtruction; de meſmes que ces Ninivites à qui Jonas preſcha avec tant de

ſuccés la penitence. Souffrez que j'applique icy cette figure. Le Prophete leur annonça qu'aprés quarante jours leur ville
Jon. c. 3. ſeroit renverſée de fond en comble, *Adhuc quadraginta dies, & Ninive ſubvertetur.* Cette parole s'accomplit-elle ? ne s'accomplit-elle pas ? Elle ne s'accomplit pas ſelon la lettre, diſent les Peres & les Interpretes, puiſque Ninive ſubſiſta toûjours : mais dans un ſens plus ſpirituel & plus relevé, adjouſtent-ils, elle ſe verifia, puiſqu'au temps marqué par le Prophete les Ninivites ſe reconnurent, ſe convertirent, changerent de mœurs, de coutumes, de vie, enſorte qu'on pût dire que ce n'eſtoit plus deſormais l'ancienne Ninive, mais une autre élevée ſur les ruines de la premiere ; tant la face des choſes parut differente. C'eſt ainſi que je me figure Ignace ſortant de Manreze, aprés avoir conſumé dans le feu de la plus ſevere mortification tous les reſtes du monde, de la chair, du peché ; & ſe preſentant à Dieu, pour luy dire avec la meſme confiance qu'Iſaïe :
Iſa. c. 6. *Ecce ego, mitte me* ; me voilà preſt maintenant, Seigneur, à recevoir vos ordres. Vous cherchez un homme qui les publie, & qui vous faſſe connoiſtre : envoyez-moy. Je ne ſuis plus cet Ignace autrefois l'eſclave du monde & de la vanité. Tout

ce que j'eſtois, eſt mort dans ma perſonne, & je ne penſe qu'à vous obéïr : *Ecce ego, mitte me.* Fidelité donc envers Dieu, & je dis de plus, fidelité envers le prochain. Car ſi ce ſaint penitent ſe menagea ſi peu, c'eſt qu'il conceût que pour faire quelque progrés auprés des ames dont Dieu vouloit luy confier la conduite, il falloit qu'il fuſt impitoyable envers luy-meſme ; que ſans cette ſeverité pour luy-meſme, il ſeroit incapable de porter le poids du miniſtere Evangelique, d'en ſoutenir le travail & d'en ſurmonter les difficultez ; que s'il ne mouroit à luy-meſme, il n'auroit jamais auprés des peuples ce credit ſi neceſſaire pour s'inſinuer dans leurs eſprits, & pour les perſuader ; & que dés qu'ils remarqueroient en luy quelque recherche de luy-meſme, ils perdroient toute creance en ſes paroles, & ne s'attacheroient qu'à ſes exemples. Principes bien contraires à ceux de ces prétendus zélez, qu'on a veûs de tout temps dans le chriſtianiſme, & qui voulant s'ériger en maiſtres abſolus des conſciences, ont eſtabli pour fondement de leur conduite la ſeverité envers les autres, & l'indulgence envers eux-meſmes. Apoſtres de la penitence pour la preſcher, & ſes deſerteurs quand il a eſté queſtion de la pratiquer. Ennemis declarez d'une

vie commode lors qu'il a ſeulement fallu la combattre dans une pompeuſe morale, mais attachez à toutes les commoditez de la vie lors qu'il s'eſt agi de les prendre & de ſe les procurer. Hypocrites phariſiens, contre qui le Sauveur du monde s'eſt tant élevé, & qu'il a ſi bien marquez dans l'Evangile, en diſant que tout leur zéle ſe terminoit à charger leurs freres de fardeaux lourds & accablants, tandis qu'ils ne vouloient pas meſmes les toucher du doigt.

Cependant une vertu ſans lumiere & ſans connoiſſance ne ſuffit pas à un homme Apoſtolique. Il doit eſtre éclairé, puiſqu'il doit inſtruire les autres ; & ſi ſon zéle n'eſt conduit par la ſcience, fuſt-il d'ailleurs le plus pur & le plus ardent, c'eſt un zéle dangereux, & qui peut donner en mille écüeils. Que fera donc Ignace, & deſormais eſt-il en eſtat d'entreprendre des études peu ſortables à ſon âge, & de s'avancer dans les ſciences dont il ignore juſques aux premiers élements ? Ah ! Chreſtiens, laiſſons agir ſa fidelité. Elle eſt humble, elle eſt genereuſe & conſtante, c'eſt aſſez : tout luy conviendra. Elle fera paſſer cet homme de trente trois ans par tous les degrez ; elle le réduira dans la pouſſiere d'une claſſe au rang des enfants ; elle le ſoumettra à la diſcipline d'un maiſtre ; elle luy

luy donnera toute la patience & toute la fermeté qu'il faut pour devorer les premieres épines de la grammaire, & pour en supporter tous les dégouts. Que je consulte là dessus certains esprits forts du siecle, que sera-ce à les entendre parler & selon leurs idées mondaines, qu'une telle resolution ? ce sera foiblesse, ce sera bassesse d'ame, ce sera folie. Mais moy je prétends que jamais Ignace ne fit rien pour Dieu de plus heroïque & de plus grand : pourquoy ? parce que jamais il n'eût plus de violence à se faire, pour reprimer tous les sentiments humains, & pour vaincre toutes les repugnances de la nature. Icy bien different de son adorable maistre, lors mesmes qu'il travailloit à pouvoir un jour l'imiter. Jesus-Christ encore enfant, s'assit au milieu des Docteurs dans le temple de Jerusalem; & Ignace, cet homme déja formé, est assis parmi des enfants dans une école publique. Jesus-Christ s'éleva au dessus de son âge pour enseigner, & Ignace s'abbaisse au dessous du sien pour recevoir des enseignements. Jesus-Christ dans sa douzięme année fit la fonction de Docteur, & Ignace à trente trois ans prend la qualité de disciple. Les Scribes & les Pharisiens furent dans l'étonnement de voir la sainte asseûrance de Jesus-Christ ; &

tout ce qu'il y a dans Barcelone de gens censez & raisonnables, est ravi d'admiration en voyant la docilité d'Ignace. Quelle difference, mes chers Auditeurs, & tout ensemble quel rapport entre l'un & l'autre, puisque l'un & l'autre n'eûrent en veüe que de s'employer aux affaires de Dieu & de luy temoigner leur fidelité.

Luc. c. 2. *Nesciebatis quia in his quæ Patris mei sunt, oportet me esse?*

Ce fut cette mesme fidelité qui attira Ignace dans Paris, pour y reprendre avec une ardeur toute nouvelle le cours de ses études; qui luy en fit essuyer tous les ennuis, toutes les fatigues, toutes les humiliations; & qui dans l'extresme & volontaire pauvreté qu'il avoit choisie comme son plus cher heritage, & dont il ressentoit toutes les incommoditez, l'engagea à se retirer dans un hospital, à mendier luy-mesme son pain de porte en porte, à se dégrader selon le monde, & à se mettre dans la vile condition de valet, suivant l'exemple de son Sauveur; *Formam servi accipiens.* Quel estat pour un homme jusques-là distingué, & par sa naissance, & par ses emplois! Mais que nous importe, dit-il, à quelle condition nous nous trouvions réduits, quand c'est pour l'avancement de la gloire de Dieu, & pour l'accomplisse-

Philip. c. 2.

ment de ſes éternelles & ſupreſmes volontez ? Soyons pauvres, ſoyons dépendants, ſoyons eſclaves, ſoyons dans le rang le plus abjet & le plus bas, pourveû que Dieu ſoit par là honoré & le prochain ſanctifié. Et pourquoy ne m'en coûteroit-il pas autant pour me former à la milice du ciel, qu'il m'en a couſté pour me ſignaler dans celle de la terre ? Rien ne m'a rebutté, lors qu'il a eſté queſtion d'acquerir la ſcience des armes ; en dois-je moins faire pour acquerir la ſcience du ſalut ? Touché de ces ſentiments, il redouble ſes ſoins & ſon attention : la moindre negligence qui luy échappe, eſt pour luy un crime qu'il ſe reproche amérement, & dont il ſe punit rigoureuſement. Dieu le ſoutient, il le benit, & voicy la merveille que nous ne pouvons aſſez admirer. C'eſt que ce zelé diſciple, tout diſciple qu'il eſt, commence à devenir maiſtre. Déja inſpiré d'en-haut & dirigé par l'eſprit de Dieu, il jette les premiers fondements de cette Compagnie dont il devoit eſtre l'inſtituteur & le pere. Déja dans l'univerſité de Paris il s'aſſocie neuf compagnons, illuſtres par les talents de leur eſprit & par leur ſçavoir, mais plus illuſtres encore par leur pieté & par leur zéle. Dans le ſein de noſtre France, & dans la capitale de

ce Royaume, Ignace léve déja ces troupes auxiliaires que Dieu reſervoit à ſon Egliſe ; & qui d'année en année croiſſant toûjours, & groſſies de toutes parts, devoient ſe répandre dans toutes les parties du monde. Car, permettez-moy de le remarquer icy, c'eſt à noſtre France que le monde chreſtien eſt redevable de ce ſecours ; c'eſt là qu'Ignace s'eſt inſtruit ; là que ſa ſainteté s'eſt élevée, s'eſt perfectionnée, s'eſt conſommée ; là qu'il s'eſt tracé le plan de ſa compagnie, & qu'il a trouvé de dignes ſujets pour le ſeconder & la faire naiſtre ; là que de concert & portez du meſme zéle, ils ſe ſont tous dévoüez à la gloire du Seigneur & au ſervice des ames ; de là enfin qu'ils ſont ſortis pour aller ſe preſenter au ſouverain Pontife, & pour mettre la main à l'œuvre de Dieu qu'ils avoient meditée. Auſſi le glorieux fondateur de la compagnie de Jeſus reconnut-il toûjours dans la ſuite qu'il devoit tout à la France, la regardant comme ſon berceau, ou pour mieux dire, la regardant comme ſa mere, & s'appliquant à luy envoyer des ouvriers qui puſſent l'acquitter envers elle, & luy rendre en quelque ſorte ce qu'il en avoit receû.

Mais revenons, & diſons que ſi ſaint Ignace a fait paroiſtre une pleine fidelité

en se preparant à son ministere, il n'a pas moins dignement rempli l'autre devoir d'un parfait dispensateur, en travaillant sous les ordres du maistre qui l'avoit appellé, & selon la forme que Jesus-Christ mesme luy avoit tracée. Vous sçavez, Chrestiens, que la gloire est un bien propre de Dieu, & qui n'appartient qu'à Dieu. Il nous abandonne toutes les autres choses, jusqu'à sa grace, dit saint Augustin : mais pour la gloire, c'est son fonds, & un fonds inalienable. Il ne la cede à personne, & s'il y a quelque bien qu'il puisse attendre de la part des hommes & en particulier de ses ministres, c'est celuy-là. Voilà pourquoy le Fils de Dieu disoit de luy-mesme, qu'il estoit venu sur la terre pour y chercher, non pas sa gloire, mais celle de son pere; que c'estoit l'unique fin de sa mission & l'unique fin de la mission de ses Apostres. *Non quæro gloriam meam.* Et parce que cette gloire de Dieu consiste en partie à estre connu des hommes, à en estre adoré & aimé, c'est pour cela que ce mesme Sauveur adjoustoit, qu'il estoit venu pour la conversion des pecheurs & la reparation du monde, *Non sum missus, nisi ad oves quæ perierunt*; & qu'il n'avoit choisi ses Apostres, que pour estre les cooperateurs de ce grand ouvrage : *Po-*

Joan. 8.

Matth. c. 15.

sui vos ut eatis, & fructum afferatis. Joan. c. 15.

Or cecy posé, mes chers Auditeurs, voulez-vous juger de la fidelité d'Ignace dans l'execution des desseins de Dieu sur luy ? voyez quelle fut l'ardeur & l'étenduë de son zéle pour la gloire divine & pour le salut des ames. Quel vaste champ s'ouvre devant moy, & ce qui me reste de temps peut-il suffire à une si abondante matiere ? Puis-je vous marquer mille traits particuliers ? puis-je vous dire tout ce qu'Ignace a entrepris, tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a souffert, non seulement pour la gloire de Dieu, mais pour la plus grande gloire de Dieu ; & non seulement pour le salut de ses freres, mais pour leur plus haute perfection ? Je ne vous le representeray point dans cet étang à demi glacé, où il se plongea luy-mesme jusqu'au cou : s'estimant heureux de pouvoir par cet étrange stratagesme arrester un seul peché, & retenir par ce spectacle un malheureux que son libertinage portoit vers l'objet criminel de sa passion. Je ne vous parleray, ni de ses ferventes predications & des fruits merveilleux qu'elles produisirent ; ni de ses soins auprés des malades, pour sauver leurs ames, encore plus que pour soulager leurs corps ; ni de ses penibles voyages, tantost pour courir au secours

d'un fugitif, qu'il eust pû poursuivre selon les loix d'une rigoureuse justice, & qu'il assista selon l'esprit de la plus pure charité; tantost pour visiter les saints lieux, & pour reparer la gloire de son maistre là où elle avoit esté, & où elle estoit tous les jours si outrageusement blessée; tantost pour parcouvrir les villes & les bourgades, & pour repandre par tout la bonne odeur de Jesus-Christ. Je ne vous diray rien des saints establissements qu'il institua, & des maisons qu'il bastit pour estre consacrées à la penitence, se souvenant que son Sauveur n'avoit pas exclu du Royaume celeste les femmes perduës, & qu'elles pouvoient autant glorifier Dieu dans leur retraite, qu'elles l'avoient deshonoré dans leur peché. Tout cela, & bien d'autres preuves de sa fidelité & de son zéle, je les laisse; car ce détail seroit infini. Je m'attache à un seul fait plus general, mais aussi plus éclatant, & par où je conclus ce discours.

C'est, Chrestiens, cette institution d'une compagnie dont l'unique fin est la gloire de Dieu & le salut du prochain; dont tous les sujets ne doivent servir qu'à la gloire de Dieu & au salut du prochain; dont toutes les veûës, tous les interests, toutes les fonctions, tous les travaux ne

doivent tendre qu'à la gloire de Dieu & au ſalut du prochain. D'une compagnie, qui ſans ſe renfermer dans l'enceinte d'une province ou d'un empire, doit annoncer la gloire de Dieu & ſon ſaint nom dans tout l'univers, *Euntes in mundum universum* ; doit preſcher l'Evangile à tous les peuples, ſans diſtinction d'âge, depuis les enfants juſques aux plus avancez ; ſans diſtinction de qualitez & d'eſtats, depuis les plus pauvres & les plus petits juſques aux plus riches & aux plus grands, *Prædicate Evangelium omni creaturæ*. D'une compagnie, qui ſans ſe borner à un moyen pluſtoſt qu'à l'autre, fait profeſſion d'embraſſer tous les moyens de glorifier Dieu & de ſanctifier les ames : les écoles publiques & l'inſtruction de la jeuneſſe, la connoiſſance des lettres & divines & humaines, le miniſtere de la ſainte parole, la direction des conſciences, les aſſemblées de pieté, les miſſions & les retraites. D'une compagnie, qui pour ſe degager de tout autre intereſt que celuy de Dieu & des ames qu'il a rachetées de ſon ſang, renonce ſolemnellement à tout ſalaire & à toute dignité ; qui pour eſtre plus étroitement liée au ſervice de l'Egliſe de Dieu, s'engage par un vœu exprés à s'employer par tout où les ordres du ſou-

Marc. c. 16.

Ibid.

verain Pontife & du Vicaire de Jesus-Christ la destineront, falluft-il pour cela s'exposer à toutes les miseres de la pauvreté, à toutes les rigueurs de la captivité, à toutes les horreurs de la mort. D'une compagnie, qui par la misericorde du Seigneur & par la force toute-puissante de son bras, perpetuée de siecle en siecle & toûjours animée du mesme esprit, à la place des ouvriers qu'elle perd, en doit substituer d'autres, pour leur succeder, pour heritier de leur zéle, pour cultiver les mesmes moissons, pour soutenir les mesmes fatigues, pour essuyer les mesmes perils, pour combattre les mesmes ennemis & avec les mesmes armes, pour remporter les mesmes victoires, ou pour faire de leur reputation, de leur repos, de leur vie, les mesmes sacrifices. Aidé de la grace & en suivant toute l'impression, aprés avoir conceû & medité le dessein de cette compagnie, l'avoir ensuite conduit avec autant de sagesse que de constance & de force, l'avoir executé avec succés & porté enfin à toute sa perfection, dites-moy, Chrestiens, si ce n'est pas avoir esté fidelle à Dieu, non seulement comme ces bons serviteurs de l'Evangile, en de petites choses, *In modico fidelis*, mais dans une des plus difficiles & des plus grandes entreprises?

Luc. 19.

Or voilà ce qu'a fait saint Ignace de Loyola. Je ne dis pas, voilà ce qu'il s'est proposé, voilà ce qu'il a ébauché, voilà ce qu'il a commencé ; mais je dis, voilà ce qu'il a luy-mesme achevé, ce qu'il a luy-mesme consommé, & à quoy luy-mesme il a mis la derniere main. C'est luy qui par la ferveur de ses prieres, par l'abondance des lumieres divines, par l'élevation & la vaste étenduë d'un genie superieur, par la droiture & la profondeur de ses reflexions, par l'invincible fermeté & la grandeur de son courage, a formé l'idée de cet institut, en a dicté toutes les regles, en a marqué toutes les fonctions, en a levé toutes les difficultez, en a reüni toutes les parties, en a composé tout le corps, l'a nourri, l'a fortifié, l'a fait agir jusqu'aux extremitez de la terre. Dire donc d'Ignace qu'il a esté le fondateur de la Compagnie de Jesus, c'est faire en un mot l'éloge complet de sa fidelité envers Dieu, & par consequent envers le prochain. Car c'est vous donner à entendre, que non content de glorifier Dieu par luy-mesme, il l'a glorifié par tant de missionnaires, envoyez au de-là des mers & aux nations les plus reculées, pour y publier l'Evangile & y détruire l'infidelité ; qu'il l'a glorifié par tant de predicateurs, em-

ployez auprés des fidelles pour leur enseigner leurs devoirs & les retirer de leurs desordres ; qu'il l'a glorifié par tant de sçavants hommes, consumez de veilles & d'études, pour confondre l'heresie & pour defendre la religion ; qu'il l'a glorifié par tant de martyrs, exposez aux glaives, aux feux, aux croix, aux tourments les plus cruels pour l'honneur de la foy, & pour signer de leur sang le temoignage qu'ils luy rendoient ; qu'il l'a glorifié d'un pole du monde à l'autre, où il a eû la consolation de voir les membres de sa compagnie s'étendre pour la conqueste des ames & l'accroissement du Royaume de Jesus-Christ.

Ce n'est pas assez, & pourquoy n'adjousterois-je pas, qu'il le glorifie encore, non seulement dans le Ciel où Dieu a couronné ses travaux ; mais dans toute l'enceinte de cet univers où ses enfants, sous sa conduite & par son esprit, travaillent à maintenir l'ouvrage de leur Pere, & y consacrent tous leurs soins ? Car ce que saint Paul a dit en parlant d'Abel, & de l'offrande qu'il presenta à Dieu pour l'honorer, je puis bien icy l'appliquer au saint Instituteur dont je fais l'éloge, & à la compagnie qu'il a laissée aprés luy, comme la depositaire de ses sentiments, &

l'heritiere des graces dont il fut si abondamment pourveû : *Et per illam defunctus adhuc loquitur*. Ouy, mes chers Auditeurs, c'est par elle qu'Ignace, tout mort qu'il est, parle encore, & fait retentir sa voix dans toute la terre; c'est par elle qu'il distribuë le pain d'une saine doctrine aux enfants de la maison du Pere celeste; c'est par elle qu'il va à travers les tempestes & les orages, au milieu des bois & dans le fond des deserts, chercher les brebis égarées d'Israël & les appeller ; c'est par elle qu'il dirige tant d'ames saintes, qu'il touche tant de pecheurs, qu'il convainc tant d'heretiques, & qu'il éclaire tant d'idolastres. Pardonnez-moy, Chrestiens, & permettez-moy de rendre aujourd'huy ce temoignage à une compagnie dont je reconnois avoir tout receû, & à qui je crois devoir tout. Temoignage fondé sur une connoissance certaine de la droiture de ses intentions & de la pureté de son zéle, malgré tout ce que la calomnie a prétendu luy imputer, & les noires couleurs dont elle a tasché de la defigurer & de la ternir. Au reste quand je m'explique de la sorte, ce n'est point à l'avantage des enfants que je le fais ni pour les relever, mais uniquement pour relever le Pere, ou plustost pour relever la gloire de Dieu,

Hebr. c. 11.

à qui les enfants, comme le Pere, doivent tout rapporter. Non, Meſſieurs, vous ne nous devez rien, ſi vous le voulez; & ſi vous nous deviez quelque choſe, je vous dirois tout le contraire de ce que diſoit ſaint Ambroiſe aprés la mort du grand Theodoſe, dont il faiſoit l'éloge funebre. Il monſtroit les deux heritiers de l'Empereur preſents à cette ceremonie, & s'addreſſant au peuple, il s'écrioit: *Reddite filiis quod debetis patri*; rendez aux enfants ce que vous devez au Pere. Je renverſerois la propoſition; & vous preſentant Ignace, je m'écrierois: *Reddite patri quod debetis filiis*; ce que vous croyez devoir aux enfants, rendez-le au Pere. Car c'eſt au Pere que tout eſt dû, puiſque les enfants n'agiſſent que par les regles que le Pere leur a preſcrites, que par l'eſprit qu'il leur a inſpiré, qu'avec les moyens qu'il leur a fournis. Je dirois encore mieux: tout ce que vous pouvez devoir, ſoit au Pere, ſoit aux enfants, rendez-le à Dieu; car c'eſt à Dieu, & à Dieu ſeul, le principe de tout, que tout honneur appartient.

Ambr.

Ainſi vous parlerois-je: mais j'ay quelque choſe à vous dire qui vous touche de plus prés, & à quoy il vous eſt encore plus important de faire une ſerieuſe attention.

Car ce qui a fait, mon cher Auditeur, toute la ſainteté d'Ignace & ce qui l'a élevé à une ſi haute perfection, c'eſt d'avoir eſté fidelle à Dieu. Pourquoy n'eſtes-vous pas ſaint comme luy, & pourquoy meſmes n'eſtes-vous rien moins que ſaint ? Examinons quelle eſt la cauſe de cette difference. D'où vient qu'Ignace fut un homme de Dieu, & que vous eſtes un homme du monde; qu'il n'eût de penſées que pour Dieu, & que vous n'en avez que pour le monde; qu'il ne ceſſa point de glorifier Dieu, & que vous ne ceſſez point de l'outrager ? Remontons à la ſource. Eſt-ce que Dieu ne veut pas tirer de vous ſa gloire ? eſt-ce qu'il ne vous appelle pas à la ſainteté de voſtre eſtat ? eſt-ce qu'il vous refuſe les graces & les moyens neceſſaires pour y parvenir ? Peut-eſtre vous le perſuadez-vous, & peut-eſtre aimez-vous à vous entretenir dans cette fauſſe perſuaſion, pour avoir lieu de vous authoriſer dans le relaſchement & dans le déreglement où vous vivez. Mais c'eſt une erreur dont il faut aujourd'huy vous detromper. Je vous l'ay dit, & je le repete: dans quelque eſtat que vous vous trouviez par les ordres de la providence, vous devez & vous pouvez vous y ſanctifier; vous le devez, puiſque c'eſt voſtre voca-

tion ; & vous le pouvez, puiſqu'en conſequence de cette vocation, Dieu vous offre ſon ſecours & eſt toûjours preſt à vous le donner. Mais ſi Dieu vous eſt fidelle comme il le fut à Ignace, eſtes-vous comme Ignace, fidelle à Dieu ? Vous voulez que Dieu faſſe tout, & qu'il ne vous en couſte rien. Mais ſaint Ignace s'eſt fondé ſur une maxime bien oppoſée, ſçavoir que ne pouvant rien faire ſans Dieu, il n'eſtoit pas d'une moindre neceſſité pour luy de faire tout avec Dieu. Voilà le principe qui l'a fait agir, & le mal eſt que vous prenez toute une autre regle. Ce grand ſaint a ſçeû diſtinguer entre la grace & l'action ; la grace qui nous previent de la part de Dieu, & l'action qui la ſuit de noſtre part ; & il a conclu que ce n'eſtoit pas la premiere, mais la ſeconde qui nous ſanctifioit, & que la premiere ſans la ſeconde eſtoit meſmes le ſujet de noſtre condamnation. Au lieu que vous confondez l'une & l'autre, au lieu que vous attendez tout de l'une ſans prendre ſoin d'y adjouſter l'autre, croyant volontiers que la grace de Dieu ſuffit, & vous mettant peu en peine d'y repondre. Ah ! Chreſtiens, n'oubliez jamais cette importante verité, qu'on ne peut trop vous imprimer dans l'eſprit, je veux dire que comme vous

ne pouvez vous ſauver ſans Dieu, Dieu jamais ne vous ſauvera ſans vous; que comme vous ne pouvez vous ſanctifier ſans Dieu, jamais Dieu ne vous ſanctifiera ſans vous; & que de meſmes qu'il y a une fidelité de Dieu envers l'homme à quoy Dieu ne manque jamais, il y a une fidelité de l'homme envers Dieu à quoy vous ne devez jamais manquer, afin que vous puiſſiez un jour entendre de la bouche de voſtre juge cette conſolante parole: venez bon ſerviteur, ſerviteur fidelle; parce que vous m'avez eſté fidelle, entrez dans la joye du Seigneur & dans ſon Royaume éternel, où nous conduiſe, &c.





SERMON
POUR LA FESTE DE NOSTRE-DAME DES ANGES.

Sur l'indulgence de Portiuncule.

Iste pauper clamavit, & Dominus exaudivit eum.

Ce pauvre a prié, & le Seigneur l'a exaucé. Au pseaume 33.

SI jamais cette parole du Prophete s'est accomplie, n'est-ce pas, Chrestiens, à l'égard du glorieux Patriarche saint François d'Assise, & dans la concession de l'indulgence dont nous celebrons aujourd'huy la solemnité? Il pria ce pauvre Evangelique: dans cette fameuse apparition, où le Sauveur du monde, accompagné de Marie sa mere, se fit voir à luy, & sans reserve luy promit comme à Salomon de tout accorder à sa priere, il ne

demanda ni la grandeur ni la fortune humaine; il oublia mesmes, ce semble, ses propres interests, & ne pensa qu'à ceux des fidelles pour qui il obtint une remission entiere & une pleine indulgence, toutes les fois qu'avec les dispositions requises & à certain jour marqué, ils visiteroient cette Eglise de Portiuncule, dediée à la Reyne du ciel, & d'où il addressoit à Dieu sa demande. Une priere si chrestienne & si sainte ne pouvoit estre rejettée. Marie la seconda, Jesus-Christ l'écouta, François eût la consolation d'avoir procuré aux plus grands pecheurs une des graces les plus precieuses, & une des plus promptes & des plus infaillibles ressources contre les vengeances divines & les chastiments dont ils estoient menacez. Ainsi, mes chers Auditeurs, pour vous proposer d'abord le dessein de ce discours, nous avons à considerer, d'une part saint François qui prie, d'autre part la Mere de Dieu qui intercede, & enfin Jesus-Christ qui accorde. François qui prie, & pour qui? pour les pecheurs: c'est ce que je vous feray voir dans la premiere partie. Marie qui intercede, & en faveur de qui? pour François, dont elle appuye auprés de son Fils l'humble & fervente priere: c'est ce que je vous representeray dans la

seconde partie. Jesus-Christ qui accorde, & quoy ? l'indulgence la plus generale & la plus complette : ce sera le sujet de la trosiéme partie. Ce n'est point encore assez ; mais je reprends, & je fais trois propositions plus expresses & plus particulieres. Car je dis : François pria pour les pecheurs, & je prétends que par le merite de sa personne il fut digne d'estre exaucé ; premiere proposition. Marie interceda pour François, & j'avance qu'elle y fut engagée par les plus puissants motifs ; seconde proposition. Jesus-Christ en faveur de l'un & de l'autre accorda l'indulgence que nous pouvons tous icy nous appliquer, & je soutiens que c'est un des dons de Dieu les plus estimables ; derniere proposition. Il s'agit de nous-mesmes, Chrestiens ; il s'agit de nostre avantage le plus essentiel : que faut-il de plus pour vous interesser & pour soutenir vostre attention, aprés que nous aurons salué Marie, en luy disant : *Ave Maria.*

I. PARTIE.

JE me figure d'abord, Chrestiens, François prosterné dans le sanctuaire comme un autre Salomon, & levant les mains pour faire à Dieu la mesme demande que ce monarque, lors qu'il dédia le temple de Jerusalem. *Orantes in loco isto, exaudi*

3. Reg. c. 8.

eos in cælo, & dimitte peccata servorum tuorum. Seigneur, dit cet homme ſeraphique dont je parle, faites grace à voſtre peuple, & pardonnez les pechez à tous ceux qui vous invoqueront en ce ſaint lieu. Car c'eſt ainſi que François pria, & je dis qu'il fut digne d'eſtre exaucé, pourquoy? Eſt-ce en general parce qu'il eſtoit ſaint? cela ſuffiroit pour juſtifier ma propoſition: car la ſoy m'apprend qu'il n'y a rien de plus puiſſant auprés de Dieu que la ſainteté; & quelle merveille que Dieu écoute un Saint qui le prie & qui l'aime auſſi ardemment que celuy-cy, puiſque ſelon l'Ecriture il fait la volonté de ceux qui le craignent? Si la crainte de Dieu, dit ſaint Auguſtin, a tant de pouvoir auprés de Dieu, que ſera-ce de ſon amour? *Si hæc timentibus, quid amantibus?* Mais le ſujet que je traite, demande quelque choſe de plus particulier; & ſans m'en tenir à cette raiſon, je prétends que ſaint François merita d'eſtre exaucé par trois admirables qualitez qui luy ont eſté perſonnelles, & qui luy ont gagné le cœur de Dieu. 1. Parce que c'eſtoit un pauvre volontaire. 2. Parce que c'eſtoit un pauvre crucifié. 3. Parce que c'eſtoit un pauvre deſintereſſé pour luy-meſme & zelé pour le prochain. Trois titres qui dûrent

Auguſt.

singulierement relever devant Dieu la personne de François d'Assise & le merite de sa priere. Examinons-les.

C'est un pauvre, & un pauvre volontaire, un pauvre Evangelique qui s'addresse à Dieu : ah ! Chrestiens, en faut-il davantage pour luy faire trouver grace, & pour luy rendre Dieu favorable ? Dieu qui, selon le texte sacré, n'attend pas que les pauvres le prient ; qui se plaist à écouter jusques à leurs simples desirs, *Desiderium pauperum exaudivit Dominus* ; qui pour eux a l'oreille si attentive & si delicate, qu'il entend mesmes la simple preparation de leur cœur, *Præparationem cordis eorum audivit auris tua* ; & qui fait tout cela, dit saint Chrysostome, pour honorer la pauvreté, comment n'y auroit-il pas égard, dans un homme tel que François, où elle se presente avec tous ses avantages & tout ce qui la peut rendre plus precieuse aux yeux du Seigneur ? Car, prenez garde, quand saint François prie, c'est un pauvre, mais ce n'est pas un pauvre ordinaire ; c'est ce pauvre par excellence, que Dieu fit voir à David, lors qu'il voulut luy découvrir toute la perfection de la loy de grace : *Iste pauper clamavit, & Dominus exaudivit eum.* Ouy, le voilà ce pauvre. *Iste pauper*, ce pauvre, aprés Jesus-

Psal. 9.

Ibid.

Christ, le plus grand amateur & l'observateur le plus exact & le plus severe de la pauvreté de l'Evangile. *Iste pauper*, ce pauvre à qui Dieu dit comme à Salomon, *Postula, quod vis, ut dem tibi*, Regarde, & de toutes les choses du monde demande-moy celle que tu veux, afin que je te la donne; mais qui ne trouve rien de meilleur pour luy ni de plus digne de son choix, que la pauvreté; qui luy donne la preference sur tout le reste, & la veut avoir seule pour partage. En cela plus heureux que Salomon, quand ce Prince choisit la sagesse, parce que la sagesse de Salomon ne renfermoit pas en elle la pauvreté de François, au lieu que la pauvreté de François contient éminemment la sagesse de Salomon, puisque la souveraine sagesse est d'estre pauvre avec Jesus-Christ & comme Jesus-Christ. *Iste pauper*, ce pauvre qui a fait à Dieu une reponse toute differente de celle de Salomon, & qui ne dit pas, Seigneur, ne me donnez ni les richesses ni la pauvreté, *Mendicitatem & divitias ne dederis mihi*; mais qui dit tout au contraire: Seigneur, preservez-moy des richesses comme du poison le plus mortel, & donnez-moy pour heritage la pauvreté. Ce sera mon plus precieux thresor, & j'en feray toutes mes delices. C'est sur

3. Reg. c. 3.

Prov. c. 30.

elle que je baſtiray des Egliſes ſans nombre; c'eſt elle qui ſervira de pierre fondamentale au ſaint Ordre dont il vous a plû de m'inſpirer le deſſein ; je la laiſſeray par teſtament à ceux qui me ſuivront ; elle leur tiendra lieu de fonds, de patrimoine, de ſubſiſtance, & ils la garderont comme le plus honorable & le plus noble partage qu'ils puiſſent recevoir de moy. *Iſte pauper*, ce pauvre en effet inſtituteur d'un ordre que nous pouvons appeller l'ordre des levites de la nouvelle loy, pourquoy cela ? parce que les levites compoſoient cette tribu d'Iſraël à qui Dieu n'avoit donné nulle poſſeſſion dans la terre promiſe, & dont il voulut eſtre luy-meſme le ſeul bien, & pour parler avec l'Ecriture, l'unique poſſeſſion : *Non habuit levi partem, neque poſſeſſionem, quia ipſe Dominus poſſeſſio ejus eſt.* Belle figure, Chreſtiens, de l'ordre de ſaint François, qui le premier, entre les ordres religieux, a eû la gloire de ne pouvoir rien poſſeder ; qui s'eſt reſervé ce renoncement univerſel comme une de ſes plus ſingulieres prérogatives, & à qui l'Egliſe l'a confirmée dans les conciles generaux au meſme temps qu'elle l'oſtoit aux autres. Ceux-cy ſont profeſſion d'eſtre pauvres, mais pauvres dans le particulier, quoy qu'en

Deut. c. 10.

commun ils soient capables d'acquerir & d'avoir en propre : François & dans le commun & dans le particulier veut estre privé de toute proprieté, afin que la parole du Prophete Royal puisse mieux se verifier en luy ; *Iste pauper clamavit, & Dominus exaudivit eum.*

Aussi, Chrestiens, comment Dieu eust-il pû se defendre de la priere d'un homme qui luy disoit avec la mesme confiance que les Apostres : Seigneur, j'ay quitté tout, & je me suis réduit pour vous à l'estat d'une pauvreté, qui n'a point encore esté veüe, ni pratiquée dans le monde. J'ay engagé des milliers d'hommes à l'embrasser comme moy. Voyez, mon Dieu, quelle grace vous voulez nous accorder : *Ecce nos reliquimus omnia & secuti sumus te, quid ergò erit nobis?* Vous nous offrez la vie éternelle, & nous l'acceptons ; mais souvenez-vous, Seigneur, que vous nous l'avez déja promise par d'autres titres. Vous nous parlez d'un centuple sur la terre, nous ne vous le demandons point ; & j'ose vous dire au nom de tous mes Freres & en mon nom, que nous n'y prétendons rien. Vous chercherez donc, ô mon Dieu, dans les thresors de vostre misericorde quelque autre grace plus conforme à l'estat de vie

Matth. c. 19.

vie où vous nous avez appellez: & puiſque vous voulez bien que je vous explique ſur cela mes deſſeins, ah ! Seigneur, pardonnez à ce peuple, & accordez à tous ceux qui viendront icy vous invoquer, l'entiere remiſſion de leurs pechez. Voilà ce que je voudrois obtenir de vous par le merite de la pauvreté que je vous ay voüée. Je dis, mon Dieu, par le merite de cette pauvreté, non point parce que c'eſt la mienne, mais parce que c'eſt la voſtre, & qu'ayant eſté d'abord conſacrée dans voſtre humanité ſainte, vous daignez bien encore la conſiderer dans la perſonne de voſtre ſerviteur. Ainſi, mes chers Auditeurs, François eſt-il exaucé parce qu'il eſt pauvre, *Iſte pauper clamavit ;* & la pauvreté, l'objet du mépris des hommes, eſt ce qui fait ſon credit auprés de Dieu, *& Dominus exaudivit eum.*

Je dis plus ; non ſeulement c'eſt un pauvre qui prie par la bouche de ſaint François, mais c'eſt un pauvre crucifié, c'eſt à dire un pauvre attaché à la croix de Jeſus-Chriſt pour y vivre, comme Jeſus-Chriſt y fut attaché pour mourir ; un pauvre qui eût droit de prendre la deviſe de ſaint Paul, *Chriſto confixus ſum cruci ;* & qui pût dire de luy-meſme avec plus de fondement que cet Apoſtre, *Ego autem ſtigmata Domini*

Gal. c. 2.

Gal. c. 6.

Jesu in corpore meo porto, puisqu'il porta réellement sur son corps les sacrées stigmates de son maistre. Il est vray, quand saint François pria pour obtenir l'indulgence qui fait le sujet de cette feste, il ne portoit pas encore visiblement ces glorieuses cicatrices : mais nous apprenons de son histoire qu'elles luy avoient déja esté imprimées par une action divine & interieure. Elles ne paroissoient pas encore aux yeux des hommes, comme elles parurent dans la suite des années ; mais Dieu les voyoit, Chrestiens, & de quels sentiments dût-il estre touché à l'égard d'un homme en qui il decouvroit des traits si marquez & une si parfaite image de son Fils ? Que cette pensée m'ouvre un grand champ, & que n'ay-je tout le loisir de m'y étendre ? Pourquoy Jesus-Christ aprés sa resurrection voulut-il conserver les vestiges de ses blessures ? les Peres en ont apporté bien des raisons : mais la plus solide, à ce qu'il me paroist, & la plus vraye, c'est celle qu'en donne saint Jean Chrysostome. Car le Fils de Dieu, dit-il, devoit prier pour nous dans le ciel, & selon la parole de saint Jean plaider luy-mesme nostre cause en qualité d'advocat & de mediateur ; & voilà pourquoy il voulut toûjours garder les cicatrices de ses playes, quoy qu'elles

fussent en apparence si peu convenables à l'estat de sa gloire, parce qu'il sçavoit que rien n'estoit plus propre à fléchir en nostre faveur la justice de son Pere, que de pouvoir sans cesse luy presenter le prix de nostre redemption. Appliquons cecy, mes chers Auditeurs : François devoit estre un jour l'intercesseur de tout le genre humain ; il avoit à demander une remission generale pour les pecheurs, & c'est de quoy il s'acquitte aujourd'huy : mais pour cela il luy falloit un credit particulier auprés de Dieu, & que fait le Sauveur du monde ? il luy imprime ses stigmates, il luy ouvre le costé, il luy perce les mains & les pieds, il en fait un homme crucifié, afin que Dieu considerant François, si je puis parler de la sorte, comme un autre Jesus-Christ, se trouve en quelque façon obligé de déferer à sa priere pour le respect de la divine personne qu'il represente : *Et Dominus exaudivit eum.* Hé quoy, mes Freres, disoit saint Paul dans sa seconde épistre aux Corinthiens, si la loy de Dieu écrite sur le marbre merita tant de respect, que les enfants d'Israël n'osoient jetter les yeux sur Moyse, quand il l'apporta de la montagne ; combien plus en merite-t-elle, maintenant qu'elle est gravée dans nos cœurs ?

Je dis de mesmes des stigmates de saint François : si l'image du crucifix seulement exprimée sur la pierre ou sur l'airain, est si venerable dans nostre religion que nous nous prosternons devant elle, qu'elle remplit les demons de terreur, & que les Anges la réverent ; que ne luy est-il pas dû lors qu'elle est formée sur la chair des Saints, sur une chair consacrée par toutes les pratiques de la plus austere penitence, sur une chair revestuë de toute la mortification de l'homme-Dieu ?

Car prenez-garde, Chrestiens : François n'a pas seulement porté sur son corps les stigmates de Jesus-Christ ; mais *il* a porté, & sur son corps & dans son cœur, ce qu'elles figuroient, je veux dire la mortification de Jesus-Christ. En effet l'austerité de vie qu'il embrassa, les jeusnes continuels qu'il observa, le sac & le cilice dont il se chargea, les veilles & les travaux infatigables auxquels il se dévoüa, les rigueurs de la pauvreté qu'il éprouva ; le renoncement general, je ne dis pas aux plaisirs, mais aux simples commoditez & aux besoins, à quoy il se condamna ; la loy indispensable de chastier son corps & de le réduire en servitude, qu'il s'imposa ; la regle la plus mortifiante, & pour les sens & pour l'esprit, à laquelle il s'o-

bligea ; les deux maximes qu'il se proposa, & l'exactitude infinie avec laquelle il les pratiqua, l'une de se considerer luy-mesme comme son plus grand ennemi & de se faire ensuite la guerre la plus cruelle, quoyque la plus sainte ; l'autre de traiter sa chair comme une victime de penitence & d'en estre le sacrificateur (pensée dont il fut toûjours penetré, & en consequence de laquelle, il sembla n'estre au monde que pour travailler à sa propre destruction & à son propre anéantissement) tout cela monstre bien, que cet Ange de la terre, que cet homme seraphique ne se regardoit que comme un homme crucifié au monde, & à qui le monde estoit crucifié : *Mihi mundus crucifixus est, & ego mundo.* Galat. c. 6. En voulez-vous estre plus sensiblement convaincus ? voyez ses enfants, les imitateurs de sa vie & les heritiers de son esprit. C'est pour vostre édification, & Dieu veüille que ce ne soit pas pour vostre confusion, que saint François les a formez, qu'il les a élevez, & que Dieu nous les propose & nous donne dans eux l'idée la plus juste de ce crucifiement Evangelique. Ailleurs on parle de la croix, ailleurs on en fait de beaux discours, ailleurs on en affecte les dehors, ailleurs on s'en pare & on s'en glorifie ; mais dans les maisons de

ſaint François on la porte en eſprit & en verité. C'eſt dans les ſucceſſeurs de ce grand Saint que Dieu conſerve les premices, ou ſi vous voulez, les reſtes de cet eſprit de penitence, par où l'Egliſe doit eſtre ſanctifiée ; & tout mondains que nous ſommes, pouvons-nous voir ces hommes detachez d'eux-meſmes, ſans rougir de nos ſenſualitez & de nos delicateſſes ? Si l'iniquité & le relaſchement du ſiecle n'empeſche pas qu'ils ne ſoient tels que nous les voyons, que devons-nous penſer de leur glorieux Patriarche ; & temoins de la ſainteté des enfants, quel jugement devons-nous faire de celle du Pere ?

Ah ! Chreſtiens, voilà le fonds eſſentiel & capital du merite de ſaint François: la croix de Jeſus-Chriſt. Il s'en eſt chargé, & il l'a portée toute ſa vie. Dans cet eſtat il s'eſt preſenté à Dieu, il a pouſſé vers le ciel un cri accompagné de larmes, *Cum clamore valido & lachrymis* : n'eſtoit-il pas de la gloire du Sauveur, que le ſerviteur fuſt exaucé en cette occaſion par les merites du maiſtre ? *Et Dominus exaudivit eum.*

Hebr. c. 5.

D'autant plus qu'en portant la croix, ce ne fut pas tant pour ſes propres pechez que François fit penitence & qu'il pria, que pour les pechez des autres ; & de-là

ſuit la troiſiéme qualité qui dût rendre ſa priere plus efficace auprés de Dieu. J'ay dit que c'eſtoit un pauvre Evangelique & un pauvre crucifié, c'eſt beaucoup; mais voicy quelque choſe encore de plus, c'eſt un pauvre deſintereſſé & zelé tout enſemble; deſintereſſé pour luy-meſme, zelé pour le prochain : voilà ce qui fait le comble de ſon merite. Car pour qui demande-t-il ? pour ſa perſonne ? pour celle de ſes enfants ? pour la conſervation de ſon ordre, & des maiſons qu'il vient d'eſtablir ? Non, Chreſtiens, il ne penſe point à tout cela : ſon zéle plus pur que la flamme, cherche ailleurs à ſe repandre ; & ſe ſouvenant que Jeſus-Chriſt ne s'eſt fait pauvre qu'afin de ſe mettre dans un eſtat où il euſt droit de demander pour nous, il veut que ſa pauvreté ait le meſme avantage. Pour qui donc prie-t-il ? pour tous les pecheurs dont il ſouhaite ardemment le ſalut, & pour qui il voudroit, comme ſaint Paul, eſtre anatheſme. Pour les juſtes qu'il aime avec tendreſſe, & qu'il porte tous dans les entrailles de ſa charité. Pour l'Egliſe, dont il conjure le ciel de ſanctifier tous les membres. Pour vous & pour moy qui n'eſtions pas encore, mais à qui neanmoins il appliquoit déja par avance le fruit de ſa priere. Ouy c'eſt pour nous que Fran-

çois, aussi-bien que Jesus-Christ, s'est fait pauvre, *Propter vos egenus factus est*; & c'est pour nous qu'il interpose aujourd'huy le credit de sa pauvreté. Rien pour moy, Seigneur, dit-il à Dieu, mais tout pour vostre peuple. Vous me faites trop de biens; mais ce peuple a besoin de vostre misericorde. Oubliez François, & jettez les yeux sur ces ames engagées dans le peché. Il s'agit pour elles d'un pardon, mais d'un pardon entier, qui leur remette avec l'offense toute la peine. C'est ainsi que je vous le demande, ô mon Dieu, & c'est ainsi que vous me l'accorderez. Quelle merveille, mes chers Auditeurs, qu'un pauvre s'empresse de la sorte pour d'autres necessitez que les siennes! Quand un pauvre demande pour luy-mesme, on l'écoute par compassion; mais quand il demande pour un autre, on le regarde avec admiration. Priant pour soy, il est exaucé en consideration de sa misere; mais priant pour autruy, on l'exauce en veûë du merite de sa personne. C'est donc pour cela que Dieu s'est rendu à l'humble supplication de François: c'est, dis-je, parce que c'estoit un pauvre volontaire, un pauvre crucifié, & un pauvre desinteressé. *Iste pauper clamavit, & Dominus exaudivit eum.*

2. Cor. c. 8.

Tirons de-là pour nous, en concluant cette premiere partie, quelques instructions importantes. Voulez-vous sçavoir pourquoy vos prieres ont si peu de pouvoir auprés de Dieu ? c'est que vous n'avez nulle des qualitez que je viens de vous representer dans cet homme seraphique, dont je fais l'éloge : que vous n'estes pas pauvres comme luy, que vous n'estes pas crucifiez comme luy, que vous n'estes pas zélez comme luy. Quand je dis, mon cher Auditeur, que vous n'estes pas pauvre, je ne veux pas dire que vous soyez dans l'opulence & dans l'abondance de toutes choses. Car peut-estre estes-vous pauvre en effet ; mais vous ne l'estes pas comme saint François, pourquoy ? parce que saint François a aimé sa pauvreté, & que vous avez en horreur la vostre ; parce que saint François a fui les richesses, & que vous les recherchez avec passion ; parce que saint François faisoit consister son bonheur à estre pauvre, & que vous regardez cet estat comme le souverain malheur. Non, Chrestiens, ne pensez pas que ce soit, dans les regles du christianisme, l'indigence ou la possession des biens qui fassent la vraye distinction des pauvres & des riches. Au milieu de vostre pauvreté, peut-estre estes-vous devant Dieu dans le mesme rang que

le mauvais Riche de l'Evangile ; & quand vostre maison seroit remplie de thresors, avec tous vos thresors vous pourriez estre aussi pauvre que saint François. Si je prétends que vous ne l'estes pas, ce n'est point précisement parce que vous possedez les biens de la terre ; mais parce qu'en les possedant, vous vous en laissez posseder vous-mesmes ; mais parce qu'au lieu d'en estre les maistres, vous en estes les esclaves ; mais parce que vous ne croyez jamais en avoir assez ; mais parce que vostre cœur y est attaché plus qu'à Dieu ; mais parce qu'il n'y a rien que vous ne sacrifiïez tous les jours à cette malheureuse convoitise, qui vous brusle. Ouy, voilà pourquoy je vous dis que vous n'estes pas pauvres comme saint François. Or j'adjouste, & c'est une consequence infaillible & tirée des principes de la foy, que jamais vous n'aurez droit d'estre exaucez de Dieu, si vous n'entrez en participation de cette sainte pauvreté. Car il faut vous souvenir que Dieu n'est pas riche indifferemment pour tout le monde, mais seulement pour les pauvres Evangeliques ; que sa grace est d'une qualité à ne pouvoir se repandre que dans une ame vuide de tout le reste ; qu'elle ressemble à cette huile du prophete Elisée, qui s'arrestoit dés que les vaisseaux

estoient remplis; & que plus vous aurez le cœur plein des faux biens du siecle, moins vous serez capables de recevoir les dons de Dieu. De plus, mon cher Auditeur, aussi sensuel que vous l'estes, aussi addonné à vos plaisirs, aussi sujet à une vie molle & aussi ennemi de la mortification chrestienne, comment pouvez-vous faire agréer vos vœux à Dieu? François n'est exaucé que parce qu'il porte l'image de la croix: mais quel caractere en avez vous? où sont les marques de vostre penitence? à quoy Dieu peut-il reconnoistre dans toute vostre personne quelque vestige de la passion de son Fils? Si vous n'aviez pour modelle que ce Dieu crucifié, vous me diriez que c'est un Dieu, & qu'il est trop au dessus de vous pour pouvoir vous former sur luy: mais voicy un homme crucifié; je dis un homme seulement homme, un homme tel que vous & de mesme nature que vous: quelle excuse pouvez-vous alleguer contre cet exemple? Enfin, trop interessez pour nous-mesmes & pour des avantages purement humains, nous ne pensons jamais aux autres, dont nous sommes souvent chargez devant Dieu, & dont nous devons repondre à Dieu. Nulle charité, nul zéle pour le prochain. François a voulu faire penitence

pour tous les pecheurs : eust-il fallu s'immoler millefois luy-mesme pour le salut de tous les hommes, il y estoit disposé, & je puis bien luy appliquer ce que l'Ecriture a dit de Josias : *Ipse est directus divinitùs in pœnitentiam gentis.* Mais quelle part prenez-vous, soit aux besoins spirituels, soit aux besoins mesmes temporels de vos freres ; & tandis que vous estes si insensibles pour eux, devez-vous estre surpris que Dieu ferme pour vous les thresors de sa misericorde ? Avançons. Au mesme temps que François pria pour les pecheurs, Marie interceda pour François, & j'adjouste qu'elle y fut engagée par les plus puissants motifs, comme je vais vous le monstrer dans la seconde partie.

Ecclef. c. 49.

II. PARTIE.

DEux grands motifs engagerent la Mere de Deu à interceder pour François d'Assise, & à luy obtenir l'indulgence qu'il demandoit. Motif de pieté maternelle ; & si je l'ose dire, motif d'interest propre. Motif de pieté maternelle par rapport à saint François, c'est le premier : motif d'interest propre par rapport à elle mesme, c'est le second. Renouvellez, s'il vous plaist, vostre attention, Chrestiens, & apprenez combien cette Reyne du Ciel est favorable à ses enfants, & quel soin elle

prend de ceux qui la servent & qui se font un devoir de l'honorer.

Je dis motif d'une pieté maternelle, & pourquoy? ne le sçavez-vous pas, mes chers Auditeurs, & ignorez-vous la profession solemnelle & authentique que fit d'abord François, d'appartenir specialement à Marie, en se dévoüant à elle, & la choisissant pour chef de son ordre? Ne vous a-t-on pas dit cent fois quelle alliance il contracta avec elle, comment il entra dans son adoption, comment il la prit pour sa mere, comment il ne voulut point d'autre demeure qu'une pauvre cabane, & combien il la cherit, seulement parce qu'elle estoit dediée à l'auguste Vierge dont le nom luy fut toûjours si venerable & les interests si precieux; comment il se tint trop honoré & trop heureux d'avoir conceû là, pour ainsi parler, & enfanté le saint ordre dont il fut l'instituteur; d'en avoir jetté les fondements sur un sol que possedoit Marie, si je puis encore user de cette expression, en qualité de proprietaire. Voilà les veûës que se proposa ce glorieux Patriarche, lors qu'avec tous ses enfants il se retira à Portiuncule. C'estoit une maison deserte & ruinée; & c'est pour cela mesme qu'elle luy plût, parce qu'elle estoit plus confor-

me à la pauvreté qu'il embrassoit. C'estoit une maison étroite & abandonnée ; & c'est pour cela mesme qu'elle luy parut digne de son choix, parce qu'elle marquoit mieux le caractere de l'humilité Evangelique dont il faisoit profession. Mais sur tout il l'agréa parce que c'estoit une maison consacrée à sa puissante protectrice. Dés que François l'apperceût, il en fut charmé ; & s'addressant à ses compagnons : ah, mes Freres, leur dit-il, voilà la terre de benediction que Dieu nous a promise, voilà le lieu de mon repos : *Hæc requies mea in sæculum sæculi.* Il est vray, c'est une maison denüée de tout ; mais souvenons-nous que nous serons les domestiques de la Reyne du monde. Pour moy, adjousta cet homme seraphique, j'aime mieux cette petite portion du domaine de Marie, que les Royaumes & les Empires des Princes du siecle ; & puisque nous allons entrer en possession de son heritage, il n'y a point de graces que nous ne puissions attendre du ciel. Ainsi parla François, & c'est avec de tels sentiments qu'il establit ses freres dans ce lieu de sainteté, qui fut comme le berceau d'un des plus florissants ordres de l'Eglise. Car c'est de là que sont sortis tant d'Apostres, de martyrs, de saints confesseurs ; tant d'évesques, de cardinaux,

Psal. 131.

& mesmes de souverains Pontifes; tant de predicateurs de l'Evangile, de docteurs, de theologiens consommez dans la science de Dieu; tant d'hommes illustres, dont la memoire, comme celle du juste, sera éternelle. C'est là que Marie les a formez; là qu'elle leur a donné le lait de cette éminente & saine doctrine dont ils ont esté remplis; là que par une fecondité virginale, elle les a multipliez, pour les repandre ensuite jusqu'aux extremitez de la terre. Or revenons, Chrestiens, & dites-moy: Marie, la mere de cette famille spirituelle & le chef de cette maison, n'estoit-elle pas engagée à contribüer de tout son pouvoir aux insignes faveurs dont il plaisoit à Dieu de la combler? Puisque Portiuncule estoit le berceau où elle nourrissoit & elle élevoit une si nombreuse multitude d'enfants en Jesus-Christ, sa pieté ne la portoit-elle pas à y faire descendre toutes les graces & toutes les benedictions divines: & quand François, ce fidelle & zelé serviteur, addressoit au ciel sa priere, & une telle priere, la Mere de Dieu ne devoit-elle pas sentir ses entrailles émües, & prier elle-mesme avec luy & pour luy?

N'en doutons point, mes chers Auditeurs: tandis que François & cette troupe de disciples qui l'accompagnent, proster-

nez devant l'Autel du Seigneur, prient sur la terre; Marie dans le ciel prosternée devant le throsne de son Fils, luy presente elle-mesme leurs vœux. Elle les reconnoist pour ses enfants, & que dit-elle à ce Dieu Sauveur? ce que luy-mesme il dit à son Pere, en luy monstrant & luy recommandant ses Apostres: *Serva eos in nomine tuo quos dedisti mihi.* Voilà mes enfants, & me voilà, Seigneur, avec eux en vostre presence. Ils sont à vous, & ils sont à moy. Ils sont à vous, parce que vous les avez attirez par vostre grace, que vous les dirigez par vos exemples, que vous les avez remplis de vostre esprit; & ils sont à moy, parce que vous me les avez donnez, & que c'est de vous-mesme que leur est venu le dessein de s'appuyer auprés de vous de mon nom & de se ranger sous ma conduite. Or comme mere, puis-je les oublier; & comme mon fils, que pouvez-vous me refuser? *Serva eos in nomine tuo quos dedisti mihi.* Non, Chrestiens, rien ne luy sera refusé à cette mere toute-puissante, sur-tout quand c'est pour François qu'elle intercede; & elle ne peut rien refuser elle-mesme, sur tout lors que c'est François qui l'invoque & qui l'appelle à son secours. Rien, dis-je, ne luy sera refusé à cette mediatrice, & elle sera écoutée,

Joan. c. 17.

d'autant plus que c'eſt en faveur de François qu'elle prie. Si c'eſtoit un pecheur couvert de crimes, ſi c'eſtoit un mondain plongé dans le plaiſir & lié par de criminelles habitudes, Marie en s'intereſſant pour luy, trouveroit meſmes alors un accés favorable, & auroit encore de quoy ſe faire entendre. Les graces de converſion, & les graces les plus efficaces & les plus precieuſes, luy pourroient eſtre accordées. Qu'eſt-ce donc, quand c'eſt la priere d'un juſte qu'elle va offrir, la priere d'un des plus parfaits ſectateurs de Jeſus-Chriſt, la priere d'un ſaint ? Et comment pourroit-elle refuſer elle-meſme ce que François luy demande, & eſtre inſenſible à la confiance qu'il luy temoigne, puiſqu'elle exauce juſques aux plus grands pecheurs, & qu'elle leur fait tous les jours ſentir les ſalutaires effets de ſa miſericorde ? Je dis plus, puiſqu'outre ſa pieté maternelle, ſon intereſt meſme & ſon propre honneur l'engageoit à ſeconder François, & eſtoit un nouveau motif pour entrer dans ſes veûës, & pour travailler à les faire heureuſement & promptement reüſſir.

Car de quoy s'agiſſoit-il dans la conceſſion de cette indulgence que demandoit ſaint François ? de ſanctifier une Egliſe depuis long-temps érigée ſous le

nom de Marie, & sous le glorieux titre de nostre-Dame des Anges; de restablir le culte que tant de fois la Reyne du ciel y avoit receû, & qui commençoit à s'abolir; de le renouveller, de le ranimer, de le rendre plus solemnel & plus universel. Voilà ce que François avoit entrepris. Il voyoit l'autel de sa sainte Mere dans un abandon qui la deshonoroit & qui le touchoit; & combien de fois à ce spectacle s'écria-t-il : *Zelus domus tuæ comedit me*. Ah! Vierge si venerable & si aimable, c'est le zéle de vostre maison qui me devore. Puisqu'elle est à vous, il faut qu'elle soit digne de vous : *Domum tuam decet sanctitudo.* Il faut que vous y receviez les hommages qui vous sont dûs, & que tous les peuples y viennent en foule. Mais pour y attirer les peuples, de quel moyen se servira-t-il? sera-ce par une vaine curiosité qu'il les engagera? sera-ce par la magnificence & l'éclat d'un superbe & nouvel édifice? sera-ce par la pompe & la varieté des ornements? non, Chrestiens, on n'y verra briller ni l'argent ni l'or. Mais si les vœux de François sont accomplis, cette maison abandonnée sera desormais, par un privilege particulier, & obtenu du Pere des misericordes, un lieu d'indulgence & de remission. Ce sera tout

Jean. c. 2.

Psal. 92.

ensemble, & le refuge des pecheurs, & la demeure des Saints. Le refuge des pecheurs, qui contrits & penitents y recevront l'entiere abolition de leurs dettes, & qui touchez de cette esperance s'y rendont de toutes parts. La demeure des Saints, de ces fervents compagnons de François, dont les exemples se repandront au dehors, gagneront les cœurs, & par un charme secret attireront aux pieds de Marie & de son autel les villes & les provinces. Marie donc y estoit interessée; & en priant pour saint François, elle prioit en quelque sorte pour elle-mesme, puisqu'il estoit question du restablissement d'un temple basti sous l'invocation de son nom.

Ce n'est pas tout; mais je prétends qu'elle ne s'y trouvoit pas moins fortement portée par un autre interest encore plus cher. Car elle avoit à prier en faveur d'un ordre religieux, qui de tous les ordres de l'Eglise devoit estre dans la suite des siecles un des plus declarez & des plus ardents defenseurs des privileges de cette vierge & de ses illustres prerogatives. Elle avoit à luy procurer par une reconnoissance anticipée, un des plus grands avantages & l'une des graces les plus singulieres qu'il pust attendre du ciel, qui est l'indulgence de ce jour. Vous me deman-

dez en quoy cet ordre si celebre a fait voir son zéle pour l'honneur de la mere de Dieu ; & moy je vous demande en quoy il ne l'a pas fait paroistre. Oublions tout le reste, & arrestons-nous à un seul poinct, qui renferme tous les autres. C'est ce saint Ordre, vous le sçavez, mes chers Auditeurs, qui le premier a fait une profession publique de reconnoistre & de soutenir l'immaculée conception de la Vierge. C'est luy qui l'a preschée dans les chaires avec l'applaudissement des peuples, luy qui l'a defenduë dans les écoles & les universitez, luy qui l'a fait honorer dans le christianisme, & celebrer par des offices approuvez du saint Siege. Ouy, c'est à l'ordre de saint François que Marie est redevable de cette gloire. Avant cet ordre sacré, il estoit permis de dire & d'enseigner que la mere de Dieu n'avoit pas esté exempte elle-mesme de la tache originelle, qu'elle avoit eû dans sa conception le sort commun des hommes, qu'elle avoit esté comme les autres à ce moment sous l'empire du peché : mais depuis que François a paru au monde, depuis que ses enfants y sont venus, & que tant de maistres se sont fait entendre, ce qu'il estoit libre de publier, est proscrit de nos instructions & de nos predications. L'Eglise ne peut plus

souffrir ce langage. Elle consent qu'on releve la trés-pure conception de la Vierge, qu'on en instruise les fidelles, qu'on les affermisse dans cette creance si conforme à leur pieté & si avantageuse à la mere de leur Sauveur : mais quiconque oseroit autrement s'expliquer en public, elle le desadvouë comme un temeraire : que dis-je ? elle le frappe de ses anathesmes les plus rigoureux, & le rejette comme un rebelle. Or dites-moy si nous devons estre surpris, que Marie en veûë de tout cela ait favorisé cet ordre seraphique d'une protection toute speciale ; & que le Pere ait receû d'elle une assistance particuliere, lors qu'il luy preparoit autant de hérauts & de zélateurs de sa gloire, qu'il devoit avoir dans la suite des âges d'heritiers & de successeurs ?

Heureux, Chrestiens, si nous avons le mesme zéle pour cette sainte mere, & la mesme confiance en sa misericorde. Car ce n'est point en vain qu'on l'honore, lors qu'on l'honore de cœur & en effet. Ce n'est point envain qu'on se confie en elle, lors que c'est une confiance solide & chrestienne. Or qu'est-ce que l'honorer de cœur & d'effet ? c'est, comme François, ne s'en tenir pas à de steriles paroles, ni à quelques prieres que la bouche recite : mais

faire honneur à son service par la pureté de nos mœurs & la ferveur de nostre pieté. Et qu'est-ce que se confier en elle solidement & chrestiennement? c'est à l'exemple de François, ne pas tellement compter sur elle & sur son secours, qu'on abandonne le soin de soy-mesme; mais concourir avec elle, agir avec elle, seconder sa vigilance maternelle, comme nous demandons qu'elle soutienne nostre foiblesse & qu'elle seconde nos efforts. Si c'est ainsi que nous avons recours à Marie, & que nous nous devoüons à elle, il n'y a rien que nous n'en puissions esperer. Mais que faisons-nous ? parce que nous sçavons qu'elle peut tout auprés de Dieu, nous nous reposons de tout sur sa mediation. Parce que nous avons entendu parler de tant de miracles qu'elle a operez, nous nous promettons les mesmes faveurs sans y apporter les mesmes dispositions. C'est assez que nous soyons fidelles à quelques pratiques d'une devotion presomptueuse & mal reglée, pour nous tenir quittes de toute autre chose. Abus, mes chers Auditeurs, & erreur. Ce seroit donner à la mediation de la Mere plus de vertu, qu'à la mediation du Fils. Car Jesus-Christ mesme, nostre souverain mediateur, avec tous ses merites, ne nous a pas

diſpenſez de travailler & de cooperer nous-meſmes à noſtre ſalut ; & de là jugeons, ſi c'eſt une eſperance bien fondée, lors que ſans rien faire, ou pour detourner les foudres du ciel, ou pour obtenir ſes graces, nous nous flattons d'avoir une reſſource aſſeûrée dans l'interceſſion de la Mere de Dieu. Nous avons veû comment ſaint François pria pour les pecheurs, comment Marie interceda pour ſaint François : voyons maintenant ce que Jeſus-Chriſt accorda à la priere de l'un & de l'autre. Je ſoutiens que c'eſt un des dons du ciel les plus excellents, & je conclus par cette troiſiéme partie.

III. PARTIE.

NOus avons, Chreſtiens, dans noſtre religion des articles de creance bien ſurprenants ; mais j'oſe dire qu'entre les autres, la foy d'une indulgence pleniere n'eſt pas ce qui doit moins nous étonner. Elle nous decouvre des effets de miſericorde ſi extraordinaires, que ſans la revelation divine & ſans l'authorité de l'Egliſe, nous ne pourrions ſoumettre nos eſprits à croire un poinct qui paſſe toutes nos veûës, & qui eſt au deſſus de toutes nos eſperances. Je n'entreprends pas de penetrer ces myſteres de grace, & la brieveté du temps m'oblige à les préſuppoſer. Je ne vous diray

point qu'il est prodigieux qu'un Dieu jaloux de sa gloire & de sa justice, comme est le nostre, s'engage à en remettre toutes les pretentions, à en ceder tous les interests, & cela par la voye la plus courte, la plus aisée, la plus gratuite qui est la concession de l'indulgence. Je ne m'arresteray point à exalter le merite & la grandeur de ce bienfait, capable d'exciter contre les hommes toute l'envie des demons, puisqu'il est vray qu'un pecheur, eust-il commis tous les attentats que peut imaginer une creature rebelle, eust-il merité tous les tourments de l'enfer, dés-là qu'il gagne entierement l'indulgence pleniere, se trouve tout à coup pleinement quitte devant Dieu, peut se glorifier de ne devoir plus rien à la justice de Dieu, paroist aussi net & aussi pur aux yeux de cette souveraine majesté, que s'il sortoit des eaux du baptesme; qu'il est dans la mesme disposition, pour estre admis sans obstacle & sans delay à la gloire du ciel, que les martyrs, lors qu'ils venoient de repandre leur sang : & si vous qui m'écoutez, Chrestiens, vous avez eû aujourd'huy le bonheur de recevoir la grace de l'indulgence attachée à cette Eglise, voilà l'estat où vous estes, & qui fait que je vous considere, non plus comme des hommes pecheurs, mais comme

me des ſujets ſur qui Dieu a deployé toute ſa magnificence, & à qui il ne manque plus que la couronne d'immortalité. Mais encore une fois n'inſiſtons point là deſſus, & contentons-nous d'admirer la bonté divine, qui touchée de la priere d'un ſeul homme, je dis de François d'Aſſiſe ſoutenu du ſuffrage de Marie, condeſcendit à luy accorder une telle grace pour tous les hommes. Car jamais le Seigneur accorda-t-il rien de ſemblable à Moyſe, à David, à tous les Patriarches de l'ancienne loy? Moyſe ſollicite auprés de Dieu le pardon d'une petite troupe de criminels, & à peine l'obtient-il. David meſme intercede pour un peuple innocent, & il eſt refuſé. N'en ſoyons pas ſurpris, mes chers Auditeurs. Quand Moyſe & David prioient, Dieu n'avoit pas ouvert tous ſes threſors. C'eſtoient des ſaints de l'ancienne loy, où la juſtice regnoit encore; & Jeſus-Chriſt nous aſſeûre que le plus petit dans la loy nouvelle devoit eſtre plus grand qu'eux. Or quel eſt ce plus petit? c'eſt François, qui luy-meſme a choiſi & voulu porter ce nom dans le Royaume de l'Egliſe, & dont nous pouvons dire en ce ſens, *Qui minor eſt in regno cœlorum.* Matth. c. 11.

Cependant, Chreſtiens, pour ne vous pas renvoyer ſans quelque connoiſſance du

don inestimable qu'il receût de Dieu, parcourons-en les prerogatives. Elles sont rares & singulieres ; mais n'est-il pas étrange que la plusspart les ignorent, lors mesmes qu'ils prétendent en profiter ? Je vais dans une courte exposition vous en instruire, afin de remplir mon devoir, & que vous puissiez satisfaire au vostre. Appliquez-vous. Je prétends que de toutes les indulgences, celle-cy est une des plus asseûrées & des plus authentiques qu'il y ait dans l'Eglise, pourquoy ? parce que c'est une indulgence accordée immediatement par Jesus-Christ ; premier privilege qui luy est particulier. Parce que c'est une indulgence attestée par les miracles les plus certains ; autre privilege qui la distingue. Parce que c'est une indulgence repanduë parmi tout le peuple chrestien avec un merveilleux progrés des ames & de sensibles accroissements de pieté ; dernier privilege qui nous la doit rendre infiniment precieuse. Reprenons.

Indulgence immediatement accordée par Jesus-Christ. Il est vray, le Vicaire de Jesus-Christ peut accorder une indulgence ; mais quelque authorité qu'il ait pour dispenser aux fidelles les dons de Dieu, l'indulgence qu'il accorde peut quelquefois n'estre de nulle vertu, parce qu'elle

peut manquer, ou d'une cause suffisante, ou d'une autre condition essentiellement requise. Ainsi le declare la Theologie. Mais une indulgence directement & specialement accordée par Jesus-Christ, doit estre infaillible : car cet homme-Dieu ne connoist-il pas toute l'étenduë de son pouvoir, n'agit-il pas toûjours selon les regles de sa sagesse éternelle ; & d'ailleurs estant le maistre absolu de ses graces, n'est-il pas dans la distribution qu'il en fait, audessus de toute loy, & n'en peut-il pas disposer comme il luy plaist ? Or voilà le premier avantage de l'indulgence dont je parle : ce fut Jesus-Christ en personne qui l'accorda à saint François ; mais du reste, & c'est ce que je vous prie d'observer, en obligeant François d'en communiquer avec le souverain Pontife, & de se soumettre là dessus à son discernement & à ses lumieres. Marque indubitable qu'il n'y eût rien, ni dans la concession, ni dans la publication de cette indulgence, que de solide, que de bien fondé, que de conforme à l'esprit de Dieu. C'est ainsi que Jesus-Christ agissoit, vivant parmi les hommes : c'est ainsi qu'aprés avoir gueri les malades, il leur recommandoit de se presenter aux prestres : *Ite, ostendite vos sacerdotibus.* Dépendance de l'Eglise

Luc. c. 17.

qui fut toûjours & qui est encore le caractere special à quoy l'on doit discerner les œuvres de Dieu ; & j'aurois icy, Chrestiens, une belle occasion de vous faire remarquer l'aveuglement de nos heretiques. Car prenez garde : l'heretique rejette les indulgences, & saint François en publie une. Sur quoy se fonde l'heretique ? sur ce que l'esprit de Dieu luy a revelé, dit-il ; & sur quoy se fonde saint François ? sur ce qu'il a appris & reçeû de Dieu mesme. Voilà de part & d'autre le mesme langage. Mais voyez la difference : elle est essentielle. Car l'heretique se fonde sur un esprit de Dieu, ou plustost sur une revelation de Dieu, dont il se fait luy-mesme le juge, & qu'il ne veut soumettre à nul autre jugement. En quoy il s'attribuë de plein droit un pouvoir, dont il ne peut produire aucun titre legitime ; en quoy, pour ne rien dire de plus, il s'expose évidemment à l'erreur, puisque rien n'est plus sujet à nous tromper, & par consequent ne nous doit estre plus suspect que nostre sens propre ; en quoy il renverse toute subordination, tout ordre, & jette le troupeau de Jesus-Christ dans une affreuse confusion, puisque ce principe une fois establi, chacun sans égard à nulle puissance superieure se trouvera maistre

de s'attacher à ses idées, & de les suivre comme autant de veritez incontestables. Mais par une regle toute contraire, l'esprit de Dieu, ou si vous voulez, la revelation de Dieu sur quoy s'establit saint François, est une revelation sêûre & hors de tout soupçon : pourquoy ? parce que c'est une revelation soumise au tribunal de l'Eglise, & reconnuë, approuvée par toute l'Eglise. Quelle est donc la temerité, je devrois dire l'extravagance de l'heretique, de vouloir qu'on le croye sur son esprit qui est un esprit particulier, & de trouver mauvais que saint François soit crû sur le sien qui est un esprit universel ?

Mais le moyen que l'esprit de François ne fust pas suivi, comme il l'a esté de tous les fidelles, aprés les miracles authentiques par où Dieu luy a rendu, & à l'indulgence qu'il publioit, des temoignages si sensibles & si éclatants ? N'attendez pas de moy que j'entre icy dans un détail de faits, que l'histoire vous apprendra, & dont elle conservera le souvenir jusques à la fin des siecles. Je sçais qu'il y a de ces esprits mondains & prétendus-forts, qui par la plus bizarre conduite, veulent des miracles pour croire, & ne veulent croire nul miracle ; qui pour éviter un excés,

donnent dans un autre beaucoup plus dangereux ; c'eſt à dire, qui pour ne ſe laiſſer pas entraiſner aux erreurs populaires par une credulité trop facile, s'obſtinent contre les faits les plus averez par une incredulité opiniaſtre; qui ne reconnoiſſent, ni les miracles des premiers ſiecles, parce qu'ils ſont trop éloignez d'eux, ni ceux de ces derniers ſiecles, parce qu'ils ſont trop prés d'eux, comme ſi de nos jours le bras de Dieu s'eſtoit raccourci ; qui neanmoins voudroient d'ailleurs réduire tout au temoignage de leurs yeux, comme s'il n'y avoit rien de croyable dans le monde que ce qu'ils ont veû ou que ce qu'ils voyent; comme ſi Dieu, pour les convaincre, devoit faire ſans ceſſe de nouveaux prodiges; comme s'il falloit à un eſprit droit & ſage d'autres preuves qu'une tradition commune & appuyée ſur la parole de tant de temoins. Non, mes chers Auditeurs, ne nous piquons point de cette prudence prophane, ſi contraire à la docilité chreſtienne. Ne croyons pas ſans raiſon à tout eſprit; l'Apoſtre nous en a avertit, & c'eſt l'avis que je vous donne moy-meſme : mais auſſi ſans raiſon, ne nous faiſons pas une maxime generale de contredire tout ce qui ne ſe trouve pas conforme à nos veûës, & qui nous paroiſt

hors des voyes ordinaires. Quand donc on nous parle de ces merveilles qui ne purent avoir d'autre principe que la toute-puissance de Dieu, & qui servirent à François de gages certains pour confirmer la grace qu'il avoit obtenuë, & pour en attester la verité. Quand on nous racconte en particulier ce qu'éprouva l'Evesque d'Assise, lors qu'au milieu de tout le peuple assemblé, sur le poinct de publier l'indulgence de Portiuncule, & voulant la limiter au nombre de dix années, il ne pût jamais prononcer une parole, & se sentit forcé de declarer solemnellement qu'elle estoit perpetuelle. Quand on nous fait le recit de tant d'autres évenements miraculeux, adorons la vertu divine qui opere de telles œuvres, & rendons à la verité reconnuë & si solidement prouvée, l'humble & le juste hommage de nostre soumission.

Mais de quoy, mes chers Auditeurs, nous devons sur-tout benir le Seigneur, c'est des admirables progrés & des fruits de grace qu'a produits dans les ames la sainte indulgence dont je voudrois icy vous faire connoistre toute la vertu. Elle s'est repanduë dans toutes les parties du monde ; & qui peut dire les salutaires & heureux changements qu'elle y a operez ?

Les peuples l'ont receûë avec respect, l'ont recherchée avec ardeur, s'en sont servis pour la reformation & la sanctification de leurs mœurs. Combien de pecheurs ont profité de ce don de Dieu, non seulement pour acquitter leurs dettes passées, mais pour se mettre en garde & se fortifier contre l'avenir, pour rompre une habitude criminelle qui les tyrannisoit, pour éteindre le feu d'une aveugle convoitise & d'une passion sensuelle qui les brusloit, pour reprendre la voye du salut qu'ils avoient quittée, & pour y marcher avec asseûrance? Combien de chrestiens lasches & tiedes, au pied de l'autel où ils estoient venus se laver dans ce bain sacré & recüeillir ce precieux thresor, se sont tout à coup sentis animez, excitez, transportez; ont formé le dessein d'une vie toute nouvelle; & de froids & indifferents qu'ils estoient, sont sortis pleins de zéle & d'une ferveur qui les a soutenus durant tout le cours de leurs années? Combien de justes ont puisé dans cette source divine & intarissable les plus pures lumieres pour les éclairer, les plus hauts sentiments pour les élever, d'abondantes richesses qu'ils ont conservées, multipliées, fait croistre au centuple pour l'éternité. Voilà ce que l'on a veû tant de fois, ce que l'on a

tant de fois admiré, sur quoy tant de fois on s'est écrié : *Digitus Dei est hic*, le doigt de Dieu est là. Mais aussi, Chrestiens, parce qu'il n'y a rien de si utile & de si saint où le relaschement de nostre siecle ne se soit glissé, combien d'autres ont perdu & perdent encore un talent qui leur devroit estre si cher, & que le Pere de famille leur met dans les mains pour le faire valoir ? C'est avec cette derniere reflexion que je vous renvoye.

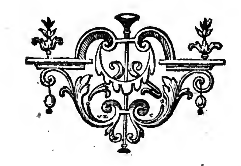
Exod. c. 8.

Je ne parle point de ceux qui volontairement & de gré, consentent à se priver d'un bien qu'ils chercheroient au de-là des mers, s'ils le sçavoient autant estimer qu'il merite de l'estre ; gens terrestres & grossiers dans toutes leurs veûës, insensibles aux interests de leur ame, plus avides d'un gain temporel & perissable, que de tous les dons du ciel & de toutes les indulgences de l'Eglise. Je n'en dis rien, parce qu'ils ne sont pas icy presents pour écouter ce que je dirois. Ce qu'ils negligent maintenant, sera le sujet un jour de leurs regrets ; & le traitement le plus doux qu'ils puissent esperer de Dieu, c'est de gemir longtemps dans ces flammes vengeresses où il faut expier aprés la mort, ce que l'on n'a pas pris soin de purifier pendant la vie. Je parle donc seulement des autres,

qui plus fidelles en apparence & plus vigilants, ont pris, à ce qu'il semble, les mesures convenables, pour se disposer à l'indulgence qui leur est offerte. Je prétends que de ceux-là mesmes il y en a un tres-grand nombre à qui elle n'est point appliquée. Mais, dites-vous, ils ont fait ce qu'ils ont crû necessaire pour cela : on les a veûs aux tribunaux de la penitence confesser leurs pechez; on les a veûs à la table de Jesus-Christ participer aux saints mysteres, & il y a lieu de penser qu'ils y sont venus en estat de grace. Tout cela est vray, si vous le voulez, mes chers Auditeurs, & neanmoins je m'en tiens toûjours à ma proposition : & je dis qu'avec toutes ces dispositions, ils ne peuvent encore compter de s'estre suffisamment & dignement preparez. Car il falloit renoncer pleinement au peché : c'est à dire, il falloit renoncer non seulement au peché mortel, mais au veniel; non seulement à l'acte du peché, mais à toute affection au peché. S'il reste dans le cœur le moindre desir, la moindre attache criminelle & volontaire, fussiez-vous de toutes les societez, eussiez-vous part à toutes les devotions, jamais vous ne recevrez le fruit d'une indulgence pleniere. Ainsi l'enseigne toute la Theologie, fondée sur ce prin-

cipo de foy, que Dieu ne remet point la peine du peché, tandis que l'affection au peché persevere dans une ame. Or, disent les docteurs, l'indulgence pleniere est une remission generale de la peine dûë à tous les pechez. Donc elle suppose que toute affection au peché, pour leger qu'il soit, ait esté détruite par un renoncement total & absolu. Condition essentielle, & condition bien raisonnable. Car Dieu vous dit : cessez de vouloir m'offenser, & je cesseray de vouloir vous punir. Est-il rien de plus juste ? mais tout juste qu'il est, Chrestiens, qui de vous l'a fait ? soyez-en juges vous-mesmes, puisqu'il n'y a que vous-mesmes qui le puissiez sçavoir, & qui en puissiez juger. Cependant, ô mon Dieu, nous ne cesserons point de rendre à vostre infinie misericorde de solemnelles actions de graces. Vous pourriez au moment que nous nous separons de vous par le peché, nous abondonner, & nous livrer à toute la rigueur d'une justice inexorable : mais vous nous presentez la penitence comme un bouclier pour parer à vos coups & pour les detourner. Ce n'est point assez, & parce que la penitence, en nous reconciliant avec vous, nous impose de longues & de penibles satisfactions, vous voulez bien encore sur cela, Sei-

gueur, vous relaſcher de vos droits. Vous nous offrez l'indulgence, vous nous la faites annoncer par vos miniſtres, vous l'attachez aux exercices du chriſtianiſme les plus ordinaires & les plus faciles. Heureux, ſi nous entrons dans cette voye que vous nous ouvrez, & qui au ſortir de ce monde, doit nous conduire à vous, pour vous poſſeder eternellement. Ainſi ſoit-il.





SERMON

POUR LA FESTE DE SAINT LOÜIS ROY DE FRANCE.

Quis ſimilis tui in fortibus, Domine, quis ſimilis tui? magnificus in ſanctitate.

Qui d'entre les forts vous peut eſtre comparé, & qui vous eſt ſemblable, Seigneur, à vous, qui eſtes grand & magnifique dans voſtre ſainteté? Au Livre de l'Exode, chapitre 15.

C'EST ainſi que parla Moyſe, quand il vit l'éclatant miracle que Dieu par ſon miniſtere avoit operé en faveur des enfants d'Iſraël, les tirant de l'Egypte, & diviſant les eaux de la mer rouge, pour les faire paſſer au milieu des abyſmes, où leurs ennemis devoient eſtre ſubmergez. Je me ſers aujourd'huy de ces paroles, pour faire l'éloge d'un Roy, qui par une heureuſe & ſinguliere conformité non ſeulement avec Moyſe, mais avec Dieu meſ-

me, dont le zéle l'animoit, a porté jusques dans l'Egypte ses armes victorieuses, s'y est rendu redoutable aux ennemis du nom chrestien, y a fait des miracles de valeur, aussi bien que de pieté, pour la delivrance du peuple de Dieu. Moyse saisi d'étonnement à la veûë du prodige dont il estoit temoin, s'écrie que Dieu est magnifique dans sa sainteté, & il nous donne par là une des plus hautes idées que nous puissions concevoir de l'excellence de Dieu. Il ne dit pas que Dieu est magnifique dans les thresors de sa sagesse, dans les œuvres de sa puissance, dans les effets de sa misericorde, ni dans aucun autre de ses divins attributs. Il s'arreste à la sainteté, *Magnificus in sanctitate:* & nous ne devons pas en estre surpris, dit saint Chrysostome, expliquant ce passage. Car la sainteté est dans les attribus de Dieu ce qu'il y a de plus parfait, de plus grand, de plus adorable; & mesmes tous les autres attributs que Dieu possede, ne sont dignes de nos adorations, que parce qu'ils sont inseparables de sa sainteté. D'où il s'ensuit que la magnificence de la sainteté est en Dieu, comme la grandeur de la grandeur mesme, & comme la perfection de la perfection mesme. Moyse avoit donc raison de demander à Dieu: qui d'entre les forts,

ô Seigneur, est semblable à vous, & qui d'entre les hommes de la terre a l'avantage de participer à cette magnifique sainteté, dont vous estes l'exemplaire & le modelle ? *Quis similis tui ? magnificus in sanctitate.* Or j'ose icy repondre en quelque maniere à cette question. Car j'ay à vous produire un Saint, dans la personne duquel vous advoûerez que ce caractere (selon la mesure que Dieu veut bien le communiquer à la creature, & luy en faire part) a éminemment paru. C'est l'incomparable saint Loüis, dont nous celebrons la feste; & qui par un effet de la grace de Jesus-Christ, est parvenu à cette divine ressemblance, *Magnificus in sanctitate.* C'a esté un homme magnifiquement saint, heroïquement saint, & si j'ose me servir de cette expression, royalement saint. Voilà tout le fonds de son panegyrique. Il falloit estre pour cela aussi élevé dans le monde que saint Loüis : car pour nous, Chrestiens, dans la mediocrité des conditions où Dieu nous a fait naistre, ce titre ne nous convient pas. Nous pouvons bien, & nous devons estre humbles dans la sainteté, fidelles dans la sainteté, sinceres dans la sainteté, constants & fermes dans la sainteté; mais il ne nous appartient pas d'estre magnifiques dans la sainteté. C'est

le privilege des grands, quand il plaiſt à la providence d'en faire des Saints ; & entre ceux que Dieu a choiſis pour les ſanctifier ſur le throſne, c'eſt la loüange particuliere de noſtre Saint. Car dans les principes de la vraye religion, nous pouvons dire en quelque ſorte de ſaint Loüis, ce que les Romains idolaſtres diſoient de leurs Empereurs, qui avoient eſté mis au nombre des Dieux : *Reliquos Deos accepimus, cæſares dedimus* ; pour les autres Dieux de l'Empire, diſoient-ils, nous les avons receûs du ciel ; mais pour ceux-cy qui eſtoient nos princes, le ciel les a receûs de nous. Et moy je dis : pour les autres Saints que nous honorons dans le monde chreſtien, l'Egliſe nous les a donnez ; mais pour ſaint Loüis, c'eſt la France qui l'a donné à l'Egliſe. Nous avons donc tous, comme François, une obligation ſpeciale de l'honorer, & nous en avons une encore plus étroite & plus indiſpenſable de l'imiter. Car ſa ſainteté, quoyque royale & magnifique, ne laiſſe pas, comme vous verrez, d'eſtre auſſi bien que celle de Dieu un exemple pour nous ; & c'eſt à moy de vous appliquer cet exemple, aprés que nous aurons demandé les graces & les lumieres du ſaint Eſprit par l'interceſſion de Marie, *Ave Maria.*

C'Est un ſentiment, Chreſtiens, trés injurieux à la providence, de croire qu'il y ait dans le monde des conditions abſolument contraires à la ſainteté, ou que la ſainteté par elle-meſme puiſſe avoir quelque choſe d'incompatible avec les engagements de certaines conditions & de certains eſtats, dont il faut neanmoins reconnoiſtre que Dieu eſt l'autheur. Or pour vous detromper d'une erreur ſi dangereuſe, il me ſuffit de vous mettre devant les yeux l'exemple de ſaint Loüis, & voicy toute la preuve de ce que je prétends eſtablir dans ce diſcours pour voſtre inſtruction, & pour l'édification de vos ames. Saint Loüis a eſté ſur la terre un grand Roy & un grand Saint ; on peut donc eſtre ſaint dans tous les eſtats, & dans toutes les conditions du monde. Raiſonnement ſenſible & convaincant. Car enfin s'il y avoit dans le monde une condition difficile à accorder avec la ſainteté, il eſt évident, & vous en convenez vous-meſmes, que ce ſeroit la Royauté. Cependant, graces à la providence de noſtre Dieu, la Royauté n'a point empeſché ſaint Loüis de parvenir à une éminente ſainteté ; & la ſainteté éminente à laquelle ſaint Loüis eſt parvenu, ne l'a point empeſché de remplir dignement

& excellemment les devoirs de la Royauté. Je dis plus : ce qui a rendu saint Loüis capable d'une si haute sainteté, c'est la Royauté ; & ce qui l'a mis en estat de soutenir si honorablement la Royauté, c'est la sainteté. En deux mots, saint Loüis a esté un grand Saint, parce qu'estant né Roy, il a eû le don de faire servir sa dignité à sa sainteté ; ce sera la premiere partie. Saint Loüis a esté un grand Roy, parce qu'il a sçcû, en devenant Saint, faire servir sa sainteté à sa dignité ; ce sera la seconde partie. Deux veritez, dont je tireray pour nostre consolation deux consequences également touchantes & édifiantes ; l'une, que l'estat de vie, où nous sommes appellez, est donc dans l'ordre de la predestination éternelle, ce qui doit le plus contribüer à nous sanctifier devant Dieu ; l'autre, que nostre sanctification devant Dieu, est donc le plus seûr & le plus efficace de tous les moyens, pour nous rendre nous-mesmes selon le monde, parfaits & irreprehensibles dans l'estat de vie où nous sommes appellez. C'est un Roy qui va nous apprendre l'un & l'autre. Appliquez-vous.

I. PARTIE.

DE quelque maniere que nous concevions la sainteté, & quelque plan que nous

nous en faſſions, eſtre ſaint ſelon toutes les regles de l'Ecriture, c'eſt avoir pour Dieu un zéle fervent, accompagné d'une humilité profonde. C'eſt aimer ſon prochain, non pas de parole, mais en verité & par œuvres, en luy rendant tous les devoirs d'une charité tendre & efficace. C'eſt eſtre ſevere à ſoy-meſme, & comme parle le grand Apoſtre, crucifier ſa chair avec ſes paſſions & ſes deſirs dereglez par la pratique d'une mortification ſolide. Arreſtons-nous là, Chreſtiens, pour reconnoiſtre les graces extraordinaires, les graces prevenantes & ſurabondantes, les graces victorieuſes & miraculeuſes, dont Dieu a comblé ſaint Loüis. En effet, ces trois choſes eſſentielles en quoy je prétends avec ſaint Jeroſme, que la vraye ſainteté conſiſte, ſont celles qu'on a toûjours crû d'une plus difficile alliance avec la grandeur du monde, & pour leſquelles la condition des grands du monde a toûjours eû plus particulierement beſoin de la toute-puiſſante grace de Jeſus-Chriſt. Car voilà, diſoit ſaint Jeroſme, depuis la corruption du peché, les trois deſordres, & les funeſtes écüeils de la grandeur mondaine. Par l'énorme abus que nous en faiſons, elle nous devient à l'égard de Dieu la ſource d'un ſecret or-

güeil qui nous fait perdre l'humilité & le zéle de la religion. Elle nous donne à l'égard du prochain une dureté de cœur qui nous rend insensibles aux maux d'autruy, & qui étouffe en nous la compassion & la misericorde. Elle nous inspire à l'égard de nous-mesmes un amour propre sans mesure, qui va jusqu'à nous faire secoüer le joug de la penitence & de l'austerité chrestienne. Effets malheureux que les Saints ont deplorez, & dans la veûë desquels David a tremblé. Or par un visible miracle de la grace de Jesus-Christ, cette grandeur du monde si dangereuse, n'a point esté dans la personne de saint Loüis, sujette à ces desordres, puisqu'elle n'a point empesché que saint Loüis n'ait esté un Prince parfaitement devoüé à Dieu, n'ait eû pour son peuple le cœur d'un pere charitable, n'ait exercé contre soy-mesme toute la severité de l'Evangile. Disons mieux, puisque la grandeur mesme souveraine, n'a servi qu'à faire paroistre saint Loüis humble devant Dieu avec plus de merite, charitable envers son prochain avec plus d'éclat, severe à soy-mesme avec plus de force & plus de vertu. D'où je conclus que la Royauté, bien loin d'avoir esté en luy un obstacle à la sainteté, fut au contraire le grand moyen par

où il s'éleva à la plus heroïque sainteté. Entrons là dessus dans un détail qui vous convaincra & qui vous instruira.

Saint Loüis le plus grand des Roys, a esté devant Dieu le plus soumis & le plus humble des hommes. C'est ce qu'il a posé pour fondement de tout l'édifice de sa perfection. Voilà la pierre ferme sur laquelle, comme un sage architecte, il a basti. Son humilité, qui fut sa vertu dominante, fit que ce saint Monarque malgré sa souveraineté, ou plustost par la raison mesme de sa souveraineté, ne se considera jamais dans le monde, que comme un sujet né pour dépendre de Dieu, & pour obeïr à Dieu. Il estoit Roy, & il estoit chrestien: mais accoustumé à peser les choses dans la balance du sanctuaire, il prefera toûjours la qualité de chrestien à celle de Roy; parce qu'estre Roy, disoit-il, c'est estre, mais à titre onereux, le maistre des hommes; & estre chrestien, c'est estre par un solemnel & éternel engagement, serviteur de Jesus-Christ. Or cette servitude qui l'attachoit à Jesus-Christ, luy paroissoit millefois plus honorable, millefois plus estimable & plus aimable que la domination de tout l'univers. De là vient qu'il se glorifioit hautement de ce nom de chrestien, & qu'il

avoit comme chreſtien une veneration particuliere, une tendre devotion, une predilection pour le lieu où il avoit receû le ſaint bapteſme. C'eſt pour cela qu'entre toutes les villes de ſon Royaume, celle de Poiſſy luy eſtoit ſi chere ; & que pour ſatisfaire ſa pieté, ſupprimant tous les autres noms qui marquoient ſa puiſſance ſur la terre, il ſe contentoit ſouvent de ſigner Loüis de Poiſſy, parce que c'eſtoit là par une ſeconde naiſſance, infiniment plus illuſtre que la premiere, qu'il ſe ſouvenoit d'avoir eſté regeneré en Jeſus-Chriſt ; là où il ſçavoit que ſon nom avoit eſté inſcrit dans le livre de vie, & mis au nombre des fidelles pour eſtre écrit dans le ciel. Tel eſtoit, dis-je, le ſentiment qu'il avoit de ſa profeſſion de chreſtien. Au contraire, celle de Roy ne luy parut jamais que comme un fardeau peſant, que comme un poids terrible, dont il eſtoit chargé, & ſous lequel il gemiſſoit, n'y trouvant point d'autre avantage que de ſe voir par là dans une indiſpenſable obligation d'eſtre encore plus ſujet à Dieu que ſes ſujets meſmes. Car pourquoy ſuis-je Roy, adjouſtoit-il, ſinon pour faire regner Dieu, pour eſtablir, pour maintenir, pour amplifier l'Empire de Dieu ? C'eſt pour cela qu'il m'a choiſi ; & ce caractere de Roy, qui

par rapport aux hommes que je gouverne, eſt un caractere de préeminence & de ſuperiorité, par rapport à Dieu au nom de qui je les gouverne, n'eſt pour moy qu'une dépendance, mais une dépendance ſalutaire, & dont je fais tout mon bonheur. Voilà comment en jugeoit ſaint Loüis; & voilà ce qu'il enſeignoit à Philippe ſon fils, heritier de ſa couronne. Voilà ce qu'il luy inſpiroit : le reſpect de Dieu & le mépris de la vaine grandeur du monde. Or de là, mes chers Auditeurs, procedoit ce zélo admirable qu'il eût toûjours pour tout ce qui concernoit la gloire de Dieu & ſon culte. De là ce zéle pour la propagation de l'Evangile, ce zéle pour l'integrité & l'unité de la foy, ce zéle pour la diſcipline de l'Egliſe, ce zéle pour la reformation & la pureté des mœurs, ce zéle de la maiſon de Dieu qui le devoroit, & qui luy faiſoit regarder toutes les injures faites à Dieu, comme des outrages faits à luy-meſme; en ſorte que jamais homme n'eût plus de droit que luy, de dire, comme David, *Zelus domus tuæ comedit me, & opprobria exprobrantium tibi ceciderunt ſuper me.* Zéle des intereſts de Dieu, fondé ſur cette grande maxime de religion, dont il avoit l'ame penetrée, qu'eſtre Roy, c'eſtoit eſtre par office le

Pſal. 68.

ministre de Dieu, & l'executeur en chef des ordres Dieu. Je reprends, & suivez-moy.

J'ay dit, zéle de la propagation de l'Evangile. Car n'est-ce pas ce qui determina saint Loüis à ces longs & fameux voyages qu'il entreprit, pour faire la guerre aux ennemis du nom Chrestien ? Consulta-t-il, pour s'y resoudre, une autre sagesse que celle dont furent remplis les Apostres, lors qu'ils formerent le dessein d'aller jusques aux extremitez du monde pour y porter le flambeau de la foy ; & quand ce saint Monarque s'oubliant luy-mesme, sacrifiant sa santé, exposant sa vie, sortoit de son Royaume pour passer les mers, avoit-il autre chose en veûë que l'accroissement du Royaume de Jesus-Christ ? Avec quel soin ne s'employa-t-il pas, & dans la Palestine, & dans l'Egypte, à la conversion des Sarasins ? Combien n'en gagna-t-il pas à Dieu ; & quand ces infidelles venoient à luy pour embrasser le christianisme, avec quelle joye ne les recevoit-il pas, les prenant sous sa protection Royale, les comblant de graces, leur offrant & leur asseûrant des establissements en France, se chargeant de pourvoir à leur instruction, & les regardant comme ses plus chères conquestes, parce que c'estoient

toient, disoit-il, autant de sujets qu'il gagnoit à Jesus-Christ & à son Eglise ? Un Roy comme saint Loüis, plein de cet esprit, n'estoit-il pas un Apostre dans sa condition; & mourant martyr de son zéle, comme il mourut dans la derniere de ses expeditions, aussi apostolique qu'heroïque, ne pouvoit-il pas avec une humble confiance & sans presomption, dire aprés saint Paul, qu'il n'estoit en rien inferieur aux plus grands des Apostres ?

J'ay dit zéle de la discipline de l'Eglise. Que ne fit pas saint Loüis, pour la restablir dans le Clergé de France, & avec quelle benediction & quel succés n'y travailla-t-il pas ? Un des scandales du Clergé estoit dans ce temps malheureux la simonie : avec quelle authorité ne retrancha-t-il pas ce desordre, par cette celebre ordonnance, ou pragmatique sanction, que nous gardons encore comme un thresor, & que nous pouvons bien mettre au nombre de ses precieuses reliques, puisque c'est son ouvrage, & un des plus saints monuments qu'il nous ait laissez. L'abus des biens Ecclesiastiques estoit, si j'ose parler ainsi, l'abomination de la desolation dans le lieu saint : avec quelle prudence & quelle force n'y chercha-t-il pas le remede, ayant convoqué pour cela

un concile à Paris, où il fit faire ſur le ſujet des benefices des reglements, contre leſquels ni le temps ni la coutume ne preſcriront jamais. Reglements dont il voulut eſtre le premier & le plus religieux obſervateur, s'eſtant meſmes oſté le pouvoir d'en diſpenſer, & par un ſerment ſolemnel s'eſtant obligé à n'avoir jamais ſur cela nulle acception de perſonne. Reglements, ſi je les rapportois, qui confondroient le relaſchement de noſtre ſiecle, & peut-eſtre meſmes ſa pretenduë ſeverité. Celuy qui regarde la pluralité des titres, que ſaint Loüis traitoit de monſtrueuſe, ne ſuffiroit-il pas pour nous humilier ? Nous nous piquons ſur les anciens canons d'exactitude & de ſeverité chreſtienne; mais nous nous en piquons en ſpeculation, & ſaint Loüis par ſon zéle la mettoit en œuvre.

J'ay dit zéle de l'integrité & de l'unité de la foy. Car quelle horreur ſaint Loüis n'eût-il pas de tout ce qui la pouvoit troubler, & avec quelle fermeté ne s'éleva-t-il pas contre les hereſies de ſon temps ? Quelle victoire ne remporta-t-il pas ſur celle des Albigeois, à qui il acheva de donner le coup mortel ? Dieu pour combattre les erreurs qui commençoient dés-lors à naiſtre, & qui ont depuis inondé le monde

chreſtien, avoit ſuſcité les deux floriſ-ſants ordres de ſaint François & de ſaint Dominique. De là vint l'eſtime & l'affection paternelle que ſaint Loüis fit paroiſtre envers l'un & l'autre, les ayant toûjours honorez de ſa bienveillance & de ſes bienfaits, parce qu'il les regardoit, diſoit-il, comme les boucliers de la foy catholique. Et parce que cela meſme leur avoit attiré la haine & la perſecution de certains eſprits attachez au parti de la nouveauté; que fit ſaint Loüis? il uſa de tout ſon pouvoir pour détruire ce parti, & il en vint à bout. Celuy qui en eſtoit le chef, avoit composé un libelle ſchiſmatique, où il décrioit la profeſſion religieuſe. Saint Loüis en pourſuivit à Rome la condamnation, & le fit publiquement lacerer; non point par une ſimple raiſon d'Eſtat, pour prevenir les troubles qu'ont coutume de cauſer ces ſortes de diſſentions; mais par eſprit de religion, parce que jamais il n'oublia qu'il eſtoit, comme Roy chreſtien, chargé devant Dieu du ſacré dépoſt de la foy, & que c'eſtoit à luy d'en maintenir l'unité & l'integrité, en reprimant avec vigueur tout ce qui pouvoit y donner la moindre atteinte.

J'ay dit zéle de la reformation & de la pureté des mœurs. Quelle ample matie-

re ce ſeul article ne me fournit-il pas ? Juſques au regne de ſaint Loüis, le blaſpheſme, quoy qu'execrable, s'eſtoit rendu ſi commun, qu'il avoit ceſſé ou preſque ceſſé d'eſtre en execration. On en deploroit le deſordre, mais on en remettoit à Dieu le chaſtiment. Avec quel courage ſaint Loüis ne l'entreprit-il pas ? vous ſçavez le fameux Edit qu'il fit publier contre les blaſphemateurs, & la rigueur inflexible avec laquelle il voulut qu'on l'executaſt dans la perſonne d'un homme opulent, à qui il fit percer la langue, parce qu'il avoit prophané la ſaintoté & la majeſté du nom de Dieu. Les mondains en murmurerent : mais ſaint Loüis ne compta pour rien d'eſtre cenſuré par les mondains, pourveû que Dieu fuſt vengé. C'eſt luy qui le premier de nos Roys defendit le düel, & qui pour l'intereſt de Dieu, encore plus que de ſon Eſtat, en fit un crime puniſſable; aprés s'eſtre inſtruit ſur ce poinct dans une aſſemblée de Prelats, & avoir reconnu que ces combats ſi contraires à la tranquillité publique, eſtoient également oppoſez aux loix de la conſcience & de la religion. C'eſt luy qui extermina l'uſure, & qui en arreſta le cours par la ſeverité des peines auxquelles il condamna ſans remiſſion les

usuriers dans toute l'étenduë de son Royaume. Dites-moy un seul vice qu'il ait toleré. Il avoit generalement pour tous les impies & tous les hommes vicieux, mais beaucoup plus encore pour les scandaleux, cette haine parfaite, dont le Prophete Royal se faisoit une vertu, quand il disoit, *Perfecto odio oderam illos.* Et parce qu'il sçavoit que les plus ordinaires aziles des hommes de ce caractere sont les maisons des Grands (ah ! Chrestiens, la belle leçon, non seulement pour les Grands, mais absolument pour tous ceux qui sont chargez de la conduite des familles particulieres) saint Loüis afin d'exercer dans l'ordre ce zéle de reforme que Dieu luy avoit inspiré, commençoit selon la parole de l'Apostre, par sa propre Cour, qui pouvoit bien alors estre regardée comme la maison de Dieu, *Ut incipiat judicium à domo Dei.* C'est à dire qu'il faisoit faire de temps en temps des informations juridiques de la vie & des mœurs de tous les officiers de sa cour ; & s'il s'en trouvoit parmi eux de libertins, sur tout de libertins par profession ; s'il en decouvroit de notez & décriez par leurs debauches, quelque merite d'ailleurs qu'ils pussent avoir, il les éloignoit de sa personne : estant convaincu, qu'il ne pouvoit ni ne devoit faire nul

Psal. 136.

1. Petr. c. 4.

fond sur la fidelité de ceux qui par libertinage avoient secoüé le joug de Dieu ; & ayant toûjours pris pour regle cette grande maxime de David, *Non habitabit in medio domus meæ qui facit superbiam* : aucun de ceux qui méprisent Dieu, n'habitera dans ma maison ; & je n'auray pour serviteur, que celuy qui soumis à Dieu, marchera dans une voye droite & pure, *Ambulans in via immaculata hic mihi ministrabat*. Voilà, mes chers Auditeurs, ce qui fait l'essentiel & le capital de la sainteté d'un Roy. Toutes les autres devotions que saint Loüis a pratiquées, n'en ont esté, pour ainsi dire, que l'accessoire. Il est vray, saint Loüis avoit fait de son palais une maison de priere : dans ses plus importantes occupations, il assistoit regulierement à tout l'office de l'Eglise ; & selon l'exemple du Roy Prophete, malgré la multitude des affaires, il rendoit à Dieu plusieurs fois le jour le tribut & l'hommage de sa pieté. Jusques dans ses camps & dans ses armées, la tente qu'on luy dressoit, estoit une espece de sanctuaire où la divine Eucharistie reposoit, aussi bien que l'Arche sous les tentes d'Israël. Avec quelle foy n'ouvrit-il pas le thresor de son épargne pour rachepter de l'Empereur de Constantinople la sainte Couronne, pour laquelle il

Psal. 100.

Ibid.

eust donné toutes les couronnes du monde; & avec quelle humilité ne la porta-t-il pas luy-mesme, la teste & les pieds nuds, dans l'auguste temple qu'il avoit fait construire pour la placer, & où nous la révérons encore aujourd'huy? Tout cela estoit saint; mais encore une fois, tout cela n'estoit en luy que les marques, ou tout au plus que les effets de la sainteté. Ce qui l'a sanctifié comme Roy, c'est ce zéle ardent qu'il a eû pour l'honneur de Dieu; & ce zéle n'eût de si merveilleux succés, que parce qu'il estoit soutenu de la puissance Royale. Car si saint Loüis n'eust esté Roy, il n'eust jamais fait pour Dieu ce qu'il a fait. C'est ce que j'ay prétendu vous donner à entendre, quand j'ay dit que la Royauté n'avoit servi qu'à le rendre encore plus saint envers Dieu.

Suivant le mesme principe, il ne faut pas s'étonner qu'il ait esté si charitable envers son peuple, & qu'il ait aimé ses sujets comme ses propres enfants. Nous en avons dans sa vie des exemples dont vos cœurs seront attendris. N'estoit-ce pas un spectacle bien digne de Dieu & bien édifiant pour les hommes, de voir ce Monarque dans la posture où son histoire nous le represente, assis au pied d'un arbre dans le parc de Vincennes, & recevant luy-mes-

me en perſonne les requeſtes des veuves & des orphelins, conſolant les miſerables & les affligez, écoutant les pauvres, & ſans diſtinction rendant juſtice à tout le monde ? Là un ſimple gazon luy tenoit lieu de tribunal ; mais ce tribunal dans ſa ſimplicité avoit quelque choſe de plus venerable que celuy de Salomon. Saint Loüis y eſtoit attaché par le motif d'une charité bienfaiſante, dont les fonctions, quoy que laborieuſes, n'avoient rien pour luy d'onereux. Car il préſuppoſoit toûjours que Dieu l'avoit choiſi pour ſon peuple, & non pas ſon peuple pour luy ; & dans cette veûë il ſe faiſoit non ſeulement un devoir & un merite, mais un plaiſir de conſacrer à ce peuple que Dieu luy avoit confié, ſes divertiſſements & ſon repos, ſa ſanté meſme & ſa vie. Ouy, je dis ſa vie, qui toute neceſſaire qu'elle eſtoit, ne luy fut jamais plus precieuſe que celle de ſes ſujets. Il le monſtra bien dans ſa priſon, lors que les Saraſins luy ayant fait offre de le mettre en liberté, pourveû qu'il laiſſaſt tous les François de ſa ſuite dans les fers : à Dieu ne plaiſe, répondit-il, que je les abandonne ; ils ont eſté les compagnons de ma fortune, je veux l'eſtre de leurs ſouffrances ; & comme je ne ſouhaite d'eſtre libre que pour eux, je ne puis

consentir à l'estre sans eux. Il le monstra bien, lors que dans une autre rencontre il s'offrit luy-mesme à demeurer prisonnier, pourveû qu'on renvoyast l'armée Françoise, qui se trouvoit sur le poinct de perir. Ce sont les miracles de sa charité rapportez dans la bulle de sa canonisation. Il s'agissoit aprés la journée de Mazoure, qui fut une journée sanglante, d'enterrer les corps des soldats tuez dans le combat. Tout le champ de bataille en estoit couvert, & ils remplissoient l'air d'une telle infection, que l'on n'osoit presque en approcher. Allons, disoit saint Loüis, exhortant à cette œuvre de pieté les Seigneurs de sa cour, allons; ce sont nos Freres, & ils sont morts pour Jesus-Christ. Si nous ne pouvons leur donner une sepulture digne d'eux, au moins qu'elle soit digne de nous. Il embrassoit ces cadavres déja corrompus, & les portoit luy-mesme comme en triomphe. Dequoy la charité chrestienne ne nous rend-t-elle pas capables? Je ne vous parle point de sa tendresse pour les pauvres, ni de son zéle pour le soulagement de leurs miseres. Les monuments qui nous en restent, vous l'apprennent bien mieux que moy. Les hospitaux sans nombre qu'il a fondez; les somptueux establissements qu'il a faits pour toute sorte

de malheureux, pour toute ſorte d'indigents, pour toute ſorte de malades, pour les orphelins, pour les veuves, pour les aveugles, pour les inſenſez, pour les vierges dans le peril, & pour les pechereſſes converties; ſes bonnes œuvres dont toute la France eſt pleine, ſes aumoſnes qui ſubſiſtent, & que l'Egliſe univerſelle ne ceſſera jamais de publier, *Eleemoſynas illius enarrabit omnis Eccleſia ſanctorum :* ſes aumoſnes, dis-je, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, que la magnificence de ſa charité a perpetuées, & dont les pauvres de Jeſus-Chriſt vivent encore; tout cela vous preſche bien plus hautement que je ne le pourrois faire, la charité de ſaint Loüis. Il me ſuffit de vous dire que cet amour tendre & affectueux envers les pauvres, eſt un des poincts ſur leſquels il ſemble que ſaint Loüis, pour avoir trop ſuivi ſon zéle, ait eû plus beſoin d'apologie. Mais ne luy eſt-il pas glorieux d'en avoir eû beſoin ſur un tel ſujet? En effet, raiſonnant ſelon les idées de la prudence charnelle, quelques uns trouvoient qu'en ſe familiariſant trop avec les pauvres, il aviliſſoit ſa dignité. Mais il répondoit avec ſaint Bernard, que les pauvres, ſelon l'Evangile, eſtant les enfants & les heritiers primitifs du Royaume du ciel, un Roy de la terre ne pouvoit

Eccleſ. c. 31.

avoir avec eux trop de commerce, & qu'il ne devoit pas rougir de paroiſtre au milieu d'eux, puiſque toute ſon ambition devoit eſtre de regner un jour avec eux : *Nec contemnendum regi vivere cum talibus, cujus tota ambitio eſt cum talibus regnare.* Il eſt donc vray, mes chers Auditeurs : ſaint Loüis, à en juger ſelon le monde, aima les pauvres avec excés. Il les logeoit dans ſon palais, il les recevoit à ſa table, il les ſervoit de ſes mains, il leur lavoit les pieds, il penſoit leurs ulceres & leurs playes ; & tout cela ſelon le monde, ſembloit peu convenir à ſa condition. Mais il eſtoit perſuadé que tout cela ne repondoit pas encore, & ne repondroit jamais à la ſainteté de ſa religion ; que peut-eſtre c'euſt eſté trop pour un Roy payen, mais que ce n'eſtoit pas encore aſſez pour un Roy chreſtien ; & que le pauvre dans le chriſtianiſme eſtant, comme la foy nous l'enſeigne, la vive repreſentation de Jeſus-Chriſt, il n'y avoit point de Monarque qui ne duſt non ſeulement l'aimer, mais le reſpecter.

Bernard.

Je ſerois infini, ſi j'adjouſtois à cette immenſe charité pour le prochain l'auſterité de ſaint Loüis envers ſoy-meſme. Auſterité qui dans la condition & le rang où Dieu l'avoit fait naiſtre, ne doit pas

estre considerée comme une simple vertu, mais comme un miracle de la grace, & de la grace la plus puissante de Jesus-Christ. Austerité qui fit de saint Loüis, sinon un martyr de la foy, au moins un martyr de la penitence, mais de la penitence la plus meritoire devant Dieu, puisqu'elle estoit jointe à une parfaite innocence. Le Fils de Dieu disoit aux Juifs en leur parlant de Jean Baptiste, qu'estes-vous allé chercher dans le desert ? un homme vestu avec mollesse ? c'est dans les palais des Roys qu'on trouve ceux qui s'habillent de la sorte : *Ecce qui mollibus vestiuntur, in domibus regum sunt.* Mais souffrez, ô divin Sauveur, que vostre proposition, quoy que generale, ne soit pas aujourd'huy sans exception. Car j'entre dans la Cour de saint Loüis ; & bien loin d'y trouver un homme mollement vestu, j'y trouve un Roy couvert d'un affreux cilice, attenué de jeusnes, couché sous le sac & sur la cendre. Un Roy, qui pour se preserver de la corruption des plaisirs du monde, chastie son corps & le réduit en servitude ; qui efface par de rigoureuses mortifications, les plus legeres taches de son ame ; qui non content de crucifier sa chair, & d'en faire une hostie vivante qu'il immole à Dieu chaque jour, tient son esprit

Matth. c. 11.

dans une continuelle sujettion, toûjours appliqué à combattre ses passions, à regler ses inclinations, à moderer ses desirs, à ne se rien permettre & à ne se rien pardonner; juge severe de luy-mesme, parce qu'il n'est soumis au jugement de personne. Voilà ce que je trouve, non dans le desert, mais dans la Cour d'un Roy: & voilà, mes chers Auditeurs, ce que Dieu m'oblige à vous representer dans cette feste, ou pour vostre édification, ou pour vostre condamnation. Pour vostre édification, si vous en sçavez profiter; ou pour vostre condamnation, si vous n'estes pas touchez de cet exemple. Voilà ce que Dieu vous opposera dans son dernier jugement. Un Roy humble, un Roy mortifié, un Roy penitent, tout saint qu'il est d'ailleurs, voilà ce qui vous confondra. Ce ne sera plus la Reyne du midy qui s'élevera contre vous, *Regina austri surget in judicio:* ce sera vostre Roy, qui reprenant sur vous dans ce jour terrible tout son pouvoir & tous ses droits, prononcera des arrests contre vostre orgueil, contre vos relaschements & vos tiedeurs, contre vostre dureté pour les pauvres, contre vostre luxe & vostre amour propre. Que repondrons-nous, & de quelle excuse nous servirons-nous? Car si saint Loüis a pû estre humble

Matth. c. 12.

ſur le throſne, à quoy tient-il que nous ne le ſoyons dans des conditions où tout nous porte à l'humilité ; dans des eſtats où nous n'avons qu'à eſtre raiſonnables, pour pratiquer l'humilité ; où ſans nous méconnoiſtre nous-meſmes, nous ne pouvons oublier les engagements indiſpenſables que nous avons à vivre dans l'humilité ? Saint Loüis au milieu des delices de ſa Cour a pû eſtre penitent : qui nous empeſche de l'eſtre dans de continuelles épreuves où nous nous trouvons, dans les maladies, dans les ſouffrances, dans les pertes de biens, dans tous les accidents & toutes les diſgraces à quoy nous ſommes expoſez, & où il ne nous manque qu'une acceptation volontaire & une ſoumiſſion chreſtienne ? Si ſaint Loüis dans la conduite des armées & le gouvernement d'un Eſtat, a pû conſerver le recueïllement interieur, & l'habituelle diſpoſition d'une union intime avec Dieu, à qui nous en pouvons-nous prendre, ſi nous menons une vie diſſipée & toute exterieure, dans les affaires & les menus ſoins qui nous occupent ? A la veüë de ce grand Saint, quel prétexte meſmes apparent pouvons-nous avoir, pour nous diſpenſer d'eſtre ſaints ? Avons-nous dans le monde de plus grands obſtacles à ſurmonter, de plus violentes

tentations à vaincre, des écuëils plus funestes à éviter, & des ennemis plus redoutables à combattre? Ah! Chreſtiens, je le repete, & je ne puis trop vous le dire: profitons de cet exemple; & afin que Dieu dans le jour de ſa colere ne s'en ſerve pas contre nous, ſervons nous-en dés maintenant contre nous-meſmes. Convaincus par l'exemple de ſaint Loüis (pratique excellente à laquelle je réduits tout le fruit de cette premiere partie) convaincus par l'exemple de ſaint Loüis, qu'il n'y a point dans le monde de condition, où l'on ne puiſſe eſtre chreſtien & parfait chreſtien, ne nous plaignons plus de celle où l'ordre de Dieu nous attache, & ne rejettons plus ſur elle les déreglements, ni les imperfections de noſtre vie. Si nous ſçavons, comme ſaint Loüis, faire un bon uſage de noſtre condition, bien loin qu'elle ſoit un obſtacle à noſtre ſalut, nous y trouverons des ſecours infinis pour le ſalut; bien loin qu'elle nous diſſipe & qu'elle nous detourne de Dieu, nous y trouverons mille ſujets de nous élever à Dieu, de nous ſoumettre à Dieu, d'accomplir les deſſeins de Dieu; bien loin qu'elle nous empeſche de pratiquer les vertus chreſtiennes, elle nous en fournira de frequentes occaſions: c'eſt à dire que nous trouverons ſans ceſſe

dans noſtre condition des occaſions de pratiquer la penitence, la patience, l'obéïſſance; des occaſions de pratiquer la charité, la douceur, l'humilité. Providence de mon Dieu, que vous eſtes adorable & que vous eſtes aimable, de nous faciliter ainſi les voyes du ſalut éternel, & de nous avoir donné dans la perſonne du ſaint Roy que nous honorons, un modelle de perfection ſi engageant & ſi touchant! Ne la cherchons point, mes chers Auditeurs, non plus que ſaint Loüis, ne la cherchons point, cette perfection, hors de noſtre condition. C'eſt dans la Royauté & ſur le throſne que ſaint Loüis a trouvé la ſienne; & c'eſt dans la mediócrité de l'eſtat où Dieu nous a appellez, que nous trouverons la noſtre. La dignité de ſaint Loüis luy a ſervi à relever ſa ſainteté, c'eſt ce que vous avez veû: & par le plus heureux retour, ſa ſainteté luy a ſervi à relever ſa dignité, c'eſt ce que vous vous allez voir dans la ſeconde partie.

II. PARTIE.

CE n'eſt pas d'aujourd'huy que les mondains ont eû ſur le ſujet de la pieté & de la ſainteté chreſtienne, les plus injuſtes & les plus malignes idées; & c'eſt de tout temps qu'il s'en eſt trouvé d'aſſez aveugles, ou pluſtoſt d'aſſez pervertis, pour prétendre

que la perfection Evangelique, par les liaisons essentielles qu'elle a avec l'humilité, rendoit les hommes incapables des grandes choses; qu'elle leur abbattoit le courage, qu'elle détruisoit en eux les sentiments d'une noble & honneste émulation, qu'elle y affoiblissoit les lumieres de la prudence; en un mot, qu'en suivant ses loix, & s'attachant à ses principes, il estoit impossible de prosperer dans le monde. Erreur renouvellée par un faux sage de ces derniers siecles, & tentation dangereuse dont l'esprit de mensonge s'est prévalu, pour étouffer dans les ames foibles les semences de la religion, & pour faire sous le prétendu nom de politiques un nombre infini de libertins & d'impies. Il ne falloit pas une moindre authorité que celle de saint Paul, pour renverser une doctrine si pernicieuse: & ce grand Apostre ne pouvoit pas mieux la confondre, qu'en luy opposant la maxime contradictoire; & soutenant, que la pieté sans avoir des veües basses & interessées, est utile à tout, *Pietas ad omnia utilis*, & que c'est à elle que les avantages de la vie presente, aussi bien que ceux de la vie future, ont esté promis, *Promissionem habens vitæ quæ nunc est & futuræ.* Mais saint Paul avec toute son authorité auroit eû peut-estre de la peine à

1. Tim. c. 4.

Ibid.

nous persuader cette verité, si Dieu n'avoit pris soin de nous la rendre sensible en d'illustres exemples. Et c'est, mes chers Auditeurs, ce que vous allez voir encore dans l'exemple de saint Loüis, qui tout saint Roy qu'il estoit selon l'Evangile, n'a pas laissé d'estre selon le monde, non seulement un grand Roy, mais sans contestation un des plus grand Roys, qui jamais ayent porté le sceptre. Je dis grand dans tous les estats, où la grandeur d'un souverain peut & doit estre considerée. Car il a esté grand dans la guerre, il a esté grand dans la paix, il a esté grand dans la prosperité, il a esté grand dans l'adversité, il a esté grand dans le gouvernement de son Royaume, grand dans sa conduite avec les étrangers, grand dans l'estime de ses ennemis mesmes; & tout cela par cette sainteté de vie qui reluisoit dans sa personne, & qui malgré la politique du monde, est le caractere de distinction qui l'a élevé au dessus de tous les Roys de la terre. J'ay donc droit de dire de luy, prenant la chose dans le second sens de la proposition que j'ay avancée, qu'il a esté magnifique dans la sainteté, *Magnificus in sanctitate.* Encore un moment de vostre attention.

Saint Loüis par une alliance rare, & qui ne convient qu'aux heros, a esté tout à la

fois un Roy guerrier, & un Roy pacifique; & comme tel il a encore paru entre les forts, ſemblable à celuy qui s'appelle dans l'Ecriture, tantoſt le Dieu de la paix & tantoſt le Dieu des armées. *Quis ſimilis tui in fortibus, Domine?* Mais parce que ſaint Loüis eſtoit un heros chreſtien & formé ſur le modelle de Dieu, il n'a eſté guerrier & pacifique qu'en ſaint & en homme de Dieu. C'eſt à dire, il n'a point aimé la paix, pour vivre dans l'oiſiveté & dans la molleſſe; & il n'a point fait la guerre pour chercher une fauſſe gloire, ni pour ſatisfaire une inquiete & vaine ambition. Il a fait la guerre pour reprimer la rebellion, & pour pacifier ſes Eſtats; & il a entretenu la paix dans ſes Eſtats, pour aller declarer la guerre aux ennemis de Dieu. Or par là, dans l'un & dans l'autre, il s'eſt acquis la reputation du plus grand Roy de la chreſtienté. En effet, quand je lis dans nos annales ces memorables expeditions de ſaint Loüis contre les Princes infidelles, & ces exploits de guerre dans l'orient, ſi approchants du miracle : quand je me repreſente ce Monarque à la teſte de l'armée Françoiſe, forçant le port de Damiette, faiſant ſur un rivage ennemi la plus hardie deſcente qui fut jamais; & à la veüë de vingt mille

combattants qui s'y opposoient, se rendant, malgré toute leur resistance, maistre de la place : quand je me l'imagine aux prises avec les Turcs & avec les Sarasins, dans ces trois fameuses batailles qu'il leur livra, & où, comme parle un de nos historiens, il faisoit tout ensemble la fonction de soldat, de capitaine, & de general ; inspirant aux siens par sa presence toute l'ardeur de son courage, se dégageant luy seul d'un gros d'ennemis qui le tenoient enveloppé, & sortant de là victorieux, sans autre secours que celuy de sa propre valeur : quand je compare tout cela avec ce qu'on nous vante des siecles prophanes, je ne crains point d'exaggerer, en disant que ni la Grece, ni l'ancienne Rome n'ont jamais rien produit de plus heroïque. Mais quand je viens d'ailleurs à penser, que ce qui rendoit ce grand Roy si intrepide, si fier, si invincible, c'estoit le zéle de la cause de Dieu pour laquelle il combattoit, & l'interest de la vraye religion qu'il defendoit : ah, Chrestiens, je conclus qu'il n'est donc pas vray, que la sainteté affoiblisse le courage des hommes; & je conçois au contraire que le vray courage & celuy des parfaits heros, ne peut estre inspiré aux hommes que par la vraye sainteté.

Je sçais que saint Loüis, au milieu de ses glorieux succés, a eû des disgraces & des adversitez à essuyer, puisqu'il fut fait prisonnier dans le premier de ses voyages, & qu'il mourut dans le second. Mais c'est justement dans ses adversitez & ses disgraces, qu'il me paroist encore plus grand & plus superieur à luy-mesme. Car je ne m'étonne pas que malgré les prodiges de sa valeur, un Prince aussi genereux que luy, soit tombé, dans la chaleur du combat, entre les mains de ses ennemis : ç'a esté le sort des plus grands capitaines. Mais qu'ayant esté pris dans le combat, il ait soutenu sa captivité aussi dignement & aussi heroïquement qu'il la soutint; mais que dans sa prison, ces infidelles mesmes l'ayent honoré jusqu'à vouloir se soumettre à luy, jusqu'à vouloir le choisir pour leur souverain ; mais qu'en recouvrant sa liberté, il ait recouvré en mesme temps toute sa puissance, comme nous l'apprenons de son histoire ; mais qu'avant que de quitter la terre sainte, il ait restabli & mis en estat de defense toutes les places qu'il y avoit conquises ; mais qu'au lit mesme de la mort, il ait obligé le Roy de Thunis à achepter la paix à des conditions aussi glorieuses pour la France, qu'elles luy estoient avantageuses &

utiles, c'est ce qui pourroit vous surprendre aussi bien que moy, si je n'adjoustois que ce furent-là les merveilleux effets de la pieté de saint Loüis & de son éminente vertu. Car ce que je vous prie de bien remarquer, si les Sarasins delibererent, tout prisonnier qu'il estoit, d'en faire leur Roy, ce ne fut, dit Joinville, que parce qu'en traitant avec luy, ils ne purent se defendre d'avoir pour luy une veneration secrette; que parce qu'en l'observant de prés, il leur parut un homme divin; que parce qu'ils se sentirent touchez, ou pour mieux dire, charmez de la sainteté de sa vie. Voulez-vous encore bien connoistre quelle impression son édifiante & magnanime sainteté fit dans les esprits & dans les cœurs de ces barbares? écoutez-le parler dans les conferences qu'il eût avec eux. Il est en leur puissance, & il s'explique devant eux avec autant de liberté que s'il estoit leur maistre. Ils le tiennent captif, & c'est luy qui leur fait la loy. Ils luy demandent sa rançon, & il leur repond qu'il n'y a point de rançon pour les Roys; qu'il ne refuse pas de payer celle de ses soldats, mais que sa personne sacrée ne doit estre mise à nul prix. Le Sultan est frappé de cette grandeur d'ame, & en pas-

ſe par où il veut. Avant que de l'élargir on demande qu'il s'oblige par un ſerment ſolemnel à renoncer à ſa religion, s'il manque à ſa parole ; & il declare qu'un Roy chreſtien ne connoiſt point d'autre ſerment que ſa parole meſme, & qu'il ne ſçait ce que c'eſt que de mettre ſa religion en compromis ſous quelque condition que ce puiſſe eſtre. Sur cela ſa parole ſeule eſt acceptée. On luy rapporte avec effroy que les propres ſujets du Sultan viennent de l'aſſaſſiner, & que dans une pareille conjoncture tout eſt à craindre pour luy ; mais il demeure ferme & intrepide. Celuy des conjurez qui a fait le coup, luy demande une recompenſe, pour l'avoir delivré de ſon ennemi ; mais Loüis imitant la pieté de David, & ſans ſe mettre en peine du danger où il s'expoſe, reproche à ce parricide ſa perfidie. Or il n'y avoit que la ſainteté qui puſt le ſoutenir de la ſorte, & luy inſpirer ces ſentiments d'une droiture & d'une generoſité toute Royale. D'autres auroient aumoins diſſimulé ; mais luy juſques dans ſes fers il eſt libre ; & l'eſprit de Dieu qui le poſſede, l'éleve au deſſus de toutes les conſiderations & de tous les menagements humains.

Un Roy ſi grand dans l'adverſité, ne devoit pas moins l'eſtre dans la proſperité,

Auſſi, ſelon le rapport des autheurs contemporains, n'eſtoit-il rien de plus magnifique & de plus auguſte que la Cour de ſaint Loüis; rien de plus pompeux, que l'appareil où il ſe faiſoit voir aux jours de ceremonie. Ne ſurpaſſoit-il pas en cela tous les Roys ſes predeceſſeurs, parce qu'il ſe croyoit obligé de repreſenter en ces occaſions la majeſté Royale dans tout ſon luſtre & de paroiſtre aux yeux de ſon peuple comme la vive image de Dieu? Jamais, depuis l'eſtabliſſement de la monarchie, la France n'avoit eſté ſi floriſſante, ſi abondante, ſi opulente; jamais on n'y avoit veû les ſciences auſſi bien cultivées, les loix auſſi bien obſervées, la juſtice auſſi bien renduë, les charges exercées auſſi dignement & avec autant d'honneur, le commerce eſtabli auſſi ſeûrement & avec autant de tranquillité. En un mot, jamais le nom François ne s'eſtoit trouvé dans un ſi haut credit: & d'où venoit cela? de la pieté de ſaint Loüis, qui comme Roy, ſe faiſoit une religion d'appuyer & d'authoriſer tout ce qui contribuoit à la felicité de ſon peuple; perſuadé qu'il n'eſtoit Roy que pour rendre ſon peuple heureux. C'eſt cela meſme qui le rendit ſi grand dans la conduite & le gouvernement de ſes Eſtats. Jaloux d'y maintenir le

le bon ordre, il sçeût se faire obeïr, se faire craindre & se faire aimer. Vous sçavez de quelle maniere il ramena les Princes ses vassaux au devoir de la soumission qui luy estoit dûë. Le Comte de la Marche avoit osé en secoüer le joug : vous sçavez son malheureux sort, & comme il apprit à ses dépens dans la journée de Taillebourg, quelle estoit la force de saint Loüis, & ce qu'il pouvoit. Le Duc de Bretagne se fit le chef d'une autre ligue : vous sçavez ce qu'il luy en cousta, & combien luy fut inutile la jonction de l'Anglois & sa protection, contre la justice de saint Loüis. La Cour de Rome, par des entreprises nouvelles, voulut donner quelque atteinte aux droits de sa couronne : vous sçavez avec quelle vigueur saint Loüis agit pour les defendre. Nous en avons dans son histoire des preuves authentiques. Mais du reste, comment les defendoit-il ? avec un merveilleux temperament d'authorité & de pieté ; c'est à dire qu'il soutenoit les droits de sa couronne en Roy, & en Fils aisné de l'Eglise : en Roy avec authorité, & en Fils aisné de l'Eglise avec un esprit de religion & de pieté ; monstrant bien qu'en qualité de Roy, il ne reconnoissoit point de superieur sur la terre, & ne vouloit dépendre que de Dieu seul, quoy-

qu'en qualité de Fils aisné de l'Eglise, il fust toûjours prest à écouter l'Eglise comme sa mere, & à l'honorer. Jamais Roy n'eût des sujets plus souples, ni ne fut mieux obeï, pourquoy? parce que jamais Roy n'eût dans un plus haut degré toutes les vertus qui font respecter & estimer les souverains, & qui leur gagnent les cœurs des peuples.

Aussi dans quelle estime estoit-il, non seulement parmi ses sujets, mais chez les étrangers? C'estoit dans le monde chrestien, le pacificateur & le mediateur de tous les differents qui naissoient entre les Testes couronnées. Honneur, selon la regle de saint Paul, qu'il ne s'attribuoit pas & qu'il ne cherchoit pas, mais qui luy estoit deferé par un libre consentement de tous les Princes ses voisins. Et sur quoy ce consentement estoit-il fondé? sur l'opinion qu'ils avoient de sa probité, de son équité, de son incorruptible integrité; en sorte qu'ils avoient tous recours à luy, comme à un arbitre supresme, dont les jugements estoient pour eux autant d'oracles & d'arrests definitifs. En effet, le Pape & l'Empereur Frederic ont-ils sur leurs droits reciproques des contestations qui les divisent? saint Loüis est choisi par l'un & par l'autre, pour en estre juge. Hen-

ty Roy d'Angleterre est-il mal-content de ses sujets, & sur le poinct de leur faire sentir son indignation & sa vengeance ? saint Loüis l'appaise ; & par ses bons offices, il arreste la guerre civile, dont l'Angleterre estoit menacée. Le Duc de Bretagne & le Roy de Navarre vivent-ils dans une inimitié mortelle ? saint Loüis par un mariage les reconcilie. Un autre que luy, bien loin d'entrer dans ces querelles pour les terminer, les eust fomentées pour en profiter ; & c'est ce que luy suggeroient les ministres de son conseil : mais ce grand Roy avoit au dedans de luy-mesme un conseil secret, & ce conseil estoit sa conscience, qu'il consultoit en toutes choses, ou plustost à laquelle il rapportoit tous les autres conseils. Conseil d'estat, conseil de guerre, conseil de finances, il écoutoit tout cela ; mais de tout cela, il en appelloit à ce conseil interieur, où il deliberoit seul avec Dieu, & où seul avec Dieu il decidoit. Non, non, Seigneur, disoit-il, qu'il ne m'arrive jamais de me faire une politique essentiellement opposée à vostre Evangile. Vous avez dit que bienheureux estoient les pacifiques : malheur à moy, si renonçant à cette beatitude, je m'employois à souffler le feu de la division & de la guerre. Peut-estre

dans l'idée des enfants du siecle en serois-je plus fort : mais je ne veux point, ô mon Dieu, d'autre force que celle qui est selon toute la droiture de vostre loy ; & peu m'importe que ma conduite soit au gré des sages du monde, pourveû qu'en qualité de pacifique, je sois au nombre de vos enfants. Voilà comment parloit saint Loüis, & dans ce langage il y avoit un fonds de grandeur, que le monde mesme estoit forcé de reconnoistre. Mais il ne se contentoit pas de parler ainsi : ce qu'il disoit, il le pratiquoit. Le Pape Gregoire IX. luy offre pour son Frere le Comte d'Artois, la couronne Imperiale, aprés avoir excommunié Frederic : saint Loüis insensible à son interest, mais encore plus incapable de faire servir son interest à la passion d'autruy, refuse sans balancer l'offre qui luy est faite ; & quoy qu'il eust contre Frederic de legitimes sujets de plainte, il ne veut, ni consentir à sa dégradation, ni avoir part à sa dépoüille. Il répond au Pape, qu'il suffit au Comte d'Artois d'estre son frere, & Prince de son sang ; que ce seul avantage joint aux prétentions que luy donne son merite & sa naissance, valent mieux pour luy que l'Empire, dans les circonstances où l'Empire luy est presenté : & cette réponse aussi

ſolide que deſintereſſée remplit d'admiration toute l'Europe. L'Empereur & le Pape meſme en conçoivent pour ſaint Loüis un profond reſpect, & deſormais ſaint Loüis paſſe pour l'exemple & le modelle des princes genereux. A quoy eſt-il redevable de cette gloire ? à ſa ſainteté.

En faut-il davantage, mes chers Auditeurs, pour nous detromper aujourd'huy de cette damnable erreur des libertins & des mondains, qu'en s'aſſujettiſſant aux regles de la ſainteté Evangelique, on ne peut jamais réuſſir dans le monde ? Ah, Seigneur, quand cette maxime ſeroit auſſi vraye, qu'elle eſt fauſſe & inſoutenable, je ne devrois pas pour cela balancer ſur le parti que j'aurois à prendre. Suppoſé meſmes ce principe, je devrois ſans heſiter, renoncer d'eſprit & de cœur à tous les avantages, à tous les ſuccés, à toutes les fortunes du monde. Je dis plus : je devrois compter pour rien tout ce qui s'appelle prudence du monde, ſageſſe du monde, & meſmes perfection ſelon le monde, pour m'attacher à la ſainteté, qui eſt le veritable caractere de vos élus. Dans l'impuiſſance où je ſerois d'accorder l'un & l'autre enſemble, cette ſainteté ſeule devroit me ſuffire ; & content de la poſſeder, je devrois eſtre preſt à fouler aux pieds tout le

reste, pour pouvoir dire comme le Sage: *Sap. c. 7.* *Et divitias nihil esse duxi in comparatione illius.* Mais vostre providence, ô mon Dieu, ne nous réduit pas à cette necessité, & vous n'avez pas mis nostre vertu à une si forte épreuve. Ce qui nous rend inexcusables devant vous, c'est qu'au contraire il est certain qu'en nous éloignant des voyes de la sainteté, nous nous éloignons de ce qui peut uniquement nous rendre, mesmes selon le monde, solidement parfaits, & dignes de l'estime & de l'approbation des hommes. C'est qu'en abandonnant la sainteté, nous devenons dans l'opinion mesme du monde, des hommes vains, des hommes frivoles, des hommes trompeurs & pleins d'injustice. Il n'y a en effet que la sainteté qui puisse nous donner une solide perfection. Ostez la sainteté chrestienne, il n'y a dans le monde qu'apparence de vertu, que dissimulation, que mensonge, qu'illusion & hypocrisie. Que faut-il donc faire pour arriver à cette perfection solide, dans les conditions où nous nous trouvons engagez? Retenez bien cecy, Chrestiens, & que cette instruction soit pour jamais la regle de vostre conduite. C'est qu'il faut une bonne fois nous resoudre à imiter l'exemple de saint Loüis, & à sanctifier comme luy nostre

condition par l'esprit de nostre religion. Je m'explique. La sainteté a fait de saint Loüis un grand Roy ; cette mesme sainteté dans les divers estats de vie que vous avez embrassez, fera de vous des hommes sans tache & sans reproche, des hommes au dessus de toute censure, des hommes d'une reputation que le libertinage respectera. Vous avez dans le monde des employs à exercer : ayez comme saint Loüis de la religion, vous les exercerez avec honneur. Vous avez des affaires à regler, des interests à menager, des differents à terminer : faites tout cela comme saint Loüis, dans l'esprit d'une exacte religion, Dieu y donnera sa benediction. Par là vous vous attirerez non seulement l'estime, mais la confiance de ceux avec qui Dieu vous a liez. Sans cela quelque talent que vous ayez d'ailleurs selon le monde, jamais le monde ne fera fond sur vous, ni ne se confiera en vous. Cette morale convient à tous, mais c'est particulierement à vous, Ames chrestiennes, que je prétends aujourd'huy l'appliquer ; à vous que la providence a choisies pour estre élevées dans cette sainte Maison ; à vous que je puis bien appeller les éluës de vostre sexe, puisque Dieu par sa misericorde, vous a predestinées entre mille autres, pour estre

S. Cypr.

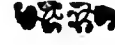
admiſes dans ce ſéjour de la vertu. C'eſt à vous, dis-je, que je parle : c'eſt pour vous que Dieu a excité la pieté du plus grand Monarque du monde ; pour vous que le ſucceſſeur de ſaint Loüis, & l'heritier de ſon zéle auſſi bien que de ſa couronne, a formé l'important deſſein de voſtre eſtabliſſement ; pour vous qu'il a entrepris ce grand ouvrage, qui ſera un monument éternel de ſa religion, autant que de ſa magnificence & de ſa gloire. La pieté de ſaint Loüis ſembloit avoir pourveû à tout le reſte : le ſoin de pourvoir à vos perſonnes eſtoit reſervé à Loüis le Grand. La France eſtoit pleine de maiſons de charité que ſaint Loüis avoit érigées pour cent autres beſoins : mais ſes veûës n'avoient point eſté à en fonder une, où la jeune nobleſſe de voſtre ſexe trouvaſt un favorable azile ; & vous le trouvez icy. C'eſt pour l'accompliſſement de cet œuvre inſpiré du ciel, que Dieu vous a ſuſcité une ſeconde Mere, à qui vous eſtes encore plus redevables, qu'à celles dont vous avez reçeû la vie : une mere ſelon l'eſprit, dont la veûë pleine de ſageſſe a eſté de vous procurer une éducation digne de voſtre naiſſance, dont l'attention & le premier ſoin eſt de vous former à tout ce qu'il y a dans le chriſtianiſme de plus parfait & de plus

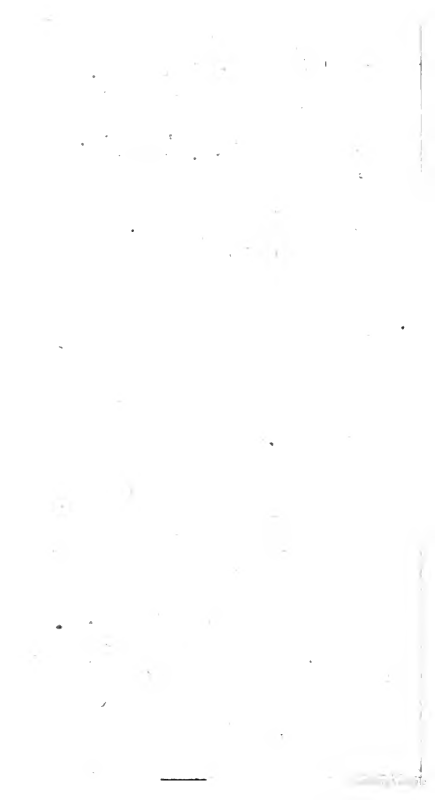
pur, dont toute la joye eſt de voir chaque jour en vous les merveilleux fruits d'une ſi ſalutaire inſtitution. C'eſt à vous encore une fois que j'ay prétendu faire une application particuliere de ce diſcours, qui ſe réduit enfin à bien comprendre, que vous ne réuſſirez jamais dans nulle condition du monde, ſi vous n'y agiſſez & ne vous y comportez ſelon les maximes de la pieté chreſtienne; que quelque parti que vous preniez, & à quelque vocation que Dieu vous deſtine, vous n'y ſerez jamais ce que vous y devez eſtre, ſi vous ne travaillez ſolidement à vous ſanctifier. Voilà en quoy conſiſte la ſcience des Saints, & voilà en quoy doit conſiſter toute la voſtre.

Grand Roy, dont nous honorons aujourd'huy l'éminente & magnifique ſainteté; Grand Saint dont les vertus & les merites relevent ſi hautement la ſouveraineté & la majeſté, faites par voſtre puiſſante interceſſion auprés de Dieu, que toutes les perſonnes qui m'éoutent, ſoient perſuadées & touchées des veritez importantes que je viens de leur annoncer. Regardez-nous du haut du ciel, ô ſaint Monarque, & dans cette félicité éternelle que vous poſſedez, ſoyez ſenſible à nos miſeres. Tout indignes que nous ſommes de

vostre secours, ne nous le refusez pas. Jettez les yeux sur cette maison qui vous est devouée, sur ces vierges qui sont vos filles, & qui rassemblées dans ce saint lieu, vous invoquent comme leur pere. Regardez d'un œil favorable ce Royaume, que vous avez si sagement gouverné, & si tendrement aimé. Si par la corruption des vices qui s'y sont introduits depuis vostre regne, la face vous en paroist defigurée, que cela mesme soit un motif pour vous interesser, comme son Roy, à le renouveller. Si vous y voyez des scandales, aidez-nous à les retrancher. Etendez sur tout vostre protection sur nostre auguste Monarque. C'est vostre fils, c'est le chef de vostre maison, c'est l'imitateur de vos vertus, c'est la vive image de vos heroïques & Royales qualitez. Car il a comme vous le zéle de Dieu, il est comme vous le protecteur de la vraye religion, le restaurateur des autels, l'exterminateur de l'herefie. Que n'a-t-il pas fait pour meriter tous ces titres ? Avec quelle force n'a-t-il pas combattu les ennemis de la foy, & avec quel succés ne les a-t-il pas vaincus ? Obtenez-luy les graces & les lumieres dont il a besoin, pour achever les grands desseins que Dieu luy inspire. Que cet es-

prit de sainteté qui vous a dirigé dans toutes vos voyes, vienne reposer sur luy; qu'il nous anime nous-mesmes, & qu'il nous conduise tous à l'éternité bienheureuse, &c.





SERMONS

POUR

DES VESTURES,

ET DES PROFESSIONS

RELIGIEUSES.



PREMIER
SERMON
SUR
L'ESTAT RELIGIEUX.

Le Thresor caché dans la Religion.

Simile eſt regnum cœlorum theſauro abſcondito in agro, quem qui invenit homo, abſcondit, & præ gaudio illius vadit, & vendit univerſa quæ habet, & emit agrum illum.

Le Royaume des cieux eſt ſemblable à un threſor enterré dans un champ : l'homme qui l'a trouvé, le cache ; & tranſporté de joye, il va vendre tout ce qu'il poſſede, & achepte ce champ. En S. Matth. chap. 13.

C'Est une de ces ſimilitudes dont Jeſus-Chriſt ſe ſervoit pour expliquer le myſtere du Royaume de Dieu. Vous le comprenez parfaitement, Ames religieuſes, qui élevées dans l'école de ce divin maiſtre, eſtes ſes fidelles diſciples auſſi bien que ſes ſaintes épouſes ; & je

puis vous appliquer aujourd'huy, ce qu'il adjoustoit en parlant à ses Apostres : *Vobis datum est nosse mysterium regni* Dei, *cæteris autem in parabolis.* Pour vous, qui estes spirituelles & éclairées, il vous a esté donné de discerner & de connoistre ce Royaume mysterieux, que les justes, par la foy, possedent dés maintenant sur la terre. Telle est la grace de vostre estat, & tel est le fruit de ces profondes meditations dont vous vous occupez si utilement & si saintement dans la religion : *Vobis datum est.* Mais pour les autres, qui sont grossiers & aveugles dans les choses de Dieu, c'est à dire, pour les mondains, ce Royaume ne leur est proposé qu'en paraboles, & ils n'en ont par là qu'une idée confuse, si le predicateur de l'Evangile ne leur en découvre le secret. Permettez-moy donc de m'accommoder à leur disposition ; & puisqu'en vertu de mon ministere, je suis redevable à tous, souffrez, mes cheres Sœurs, que joignant à vostre édification particuliere l'instruction generale des chrestiens du siecle, qui ne sont icy assemblez que pour profiter de vostre exemple, je leur fasse entendre sous la parabole du thresor caché, ce qu'il y a de plus important dans ce Royaume de Dieu, dont le Sauveur du monde nous

Luc. c. 8.

a fait luy-mesme de si excellentes leçons. L'illustre Vierge qui fait le sujet de cette ceremonie, & qui par un acte heroïque de sa pieté, va se dévoüer pour jamais à Dieu, sera la preuve sensible & vivante de tout ce que j'avanceray. Comme elle est déja toute penetrée des lumieres du ciel, & qu'aprés les saints exercices qu'elle a si dignement soutenus, nous n'avons rien pour elle à desirer, sinon qu'elle persevere dans la ferveur où nous la voyons ; sans m'arrester à l'instruire, c'est vous, hommes du siecle qui m'écoutez, que j'instruiray par elle. Par elle vous connoistrez la nature de ce thresor à quoy le Royaume des cieux est comparé. Par elle vous apprendrez où on le trouve, comment on le conserve, & à quel prix il merite d'estre achepté. Nous avons besoin des graces du saint Esprit, & pour les obtenir, nous nous addressons à vous, glorieuse Mere de mon Dieu, & nous vous disons, *Ave Maria.*

A prendre dans les veuës de Jesus-Christ la parabole que je viens de vous proposer, quel en est le sens ? Ce Royaume de Dieu semblable à un thresor, selon la pensée des Peres de l'Eglise, & en particulier de saint Jerosme, c'est le christianisme où

Dieu par sa misericorde nous a appellez, & où sont renfermées pour nous toutes les richesses de sa grace : *Simile est regnum cœlorum thesauro.* L'homme heureux & predestiné, dont parle le Sauveur du monde, n'est autre que celuy mesme qui a trouvé ce thresor, *Quem qui invenit homo*; qui a sçeû le mettre à couvert, *Abscondit*; & qui s'est depoüillé de tout pour l'acquerir, *Et vendit universa quæ habet, & emit.* Trois choses distinctement marquées dans l'Evangile, & qui vont faire le partage de ce discours. Car voicy tout mon dessein. Le christianisme que nous professons, & dont selon Dieu nous nous glorifions, est en effet nostre thresor; mais ce thresor, advoüons-le, mes chers Auditeurs, ne se trouve que rarement & difficilement dans le monde; mais ce thresor est infiniment exposé, & court de grands risques dans le monde; mais à en juger par la conduite de la pluspart des hommes, on voudroit qu'il n'en coustast rien, ou du moins qu'il en coustast peu, pour avoir ce thresor dans le monde. Au contraire on trouve infailliblement & sans peine ce thresor dans la religion; on met en asseûrance & hors de danger ce thresor dans la religion; & on ne menage rien, ou plustost on sacrifie tout, pour posseder ce thresor

dans la religion. Trois oppositions entre la religion & le monde, que je vais developper ; & d'où nous conclurons, que c'est donc évidemment & à la lettre dans l'ame religieuse que s'accomplit la parabole du thresor caché : pourquoy ? parce qu'elle a les trois avantages que demande le Fils de Dieu, & qui sont pour cela requis : je veux dire, parce qu'en quittant le monde & se consacrant à la religion, elle trouve parfaitement le christianisme, *Invenit* ; qu'embrassant une vie cachée, elle le met en seûreté, *Abscondit* ; & que ne se reservant rien, elle l'achepte au prix de toutes choses, *Et vendit universa quæ habet, & emit.* Avantages encore une fois où consiste par rapport à ce thresor, son bonheur, sa sagesse, son courage. Son bonheur, en ce qu'elle le trouve ; sa sagesse, en ce qu'elle le cache ; son courage, en ce qu'elle abandonne tout, jusqu'à se livrer elle mesme, pour l'achepter. Voilà, genereuse Epouse de Jesus-Christ, les trois prerogatives essentielles de vostre vocation, & de quoy j'ay à vous feliciter. Voilà, hommes du siecle, par où j'entreprends, ou de vous convertir, ou de vous confondre, si vous me donnez une favorable attention.

I. PARTIE. C'Est par une inspiration particuliere de Dieu, que Job parloit autrefois, quand il interrogeoit toute la nature, pour sçavoir où estoit la sagesse, & en quel lieu de l'univers on la pouvoit trouver : *Sapientia ubi invenitur?* Et c'est par le mesme esprit, que ce saint homme aprés avoir inutilement cherché une chose si precieuse & si rare, faisoit repondre les élements, la mer & la terre, qu'elle n'estoit point chez eux ni avec eux : *Abyssus dicit, non est in me ; & mare loquitur, non est mecum.* Il vouloit, dit saint Gregoire Pape, nous declarer par là, que la corruption generale où estoit le monde dés-lors, & où il est encore plus aujourd'huy, en avoit banni la sagesse ; qu'il n'en restoit plus sur la terre aucun vestige ; que depuis que les hommes s'estoient égarez en suivant les routes trompeuses de leurs passions criminelles, ils avoient perdu cette sagesse de veûë ; qu'à peine desormais la connoissoient-ils ; qu'ils se souvenoient peut-estre d'en avoir ouï parler, mais que dans l'estat de perdition & de mort où le peché les avoit réduits, ils ne s'en souvenoient qu'à leur confusion : *Perditio & mors dixerunt, auribus audivimus famam ejus.* En un mot, qu'il n'y

Job. c. 28.

Ibid.

Ibid.

avoit que Dieu, qui sçeust où habitoit cette sagesse; mais qu'absolument il falloit sortir du monde pour la trouver, & pour en decouvrir les voyes: *Deus intelligit viam ejus, & ipse novit locum illius.* C'est ainsi que s'en expliquoit ce juste de l'ancien testament, qui n'estant ni juif ni chrestien, ne laissoit pas d'estre inspiré de Dieu, pour donner aux juifs & aux chrestiens les plus vives idées de la religion. Or permettez-moy de faire l'application de tout cecy au sujet que je traite. Elle vous paroistra naturelle, & mesmes touchante. Car la foy nous apprend que le christianisme est la veritable sagesse; cette sagesse cachée, comme parle l'Apostre, dans le mystere de l'humilité d'un Dieu, *Sapientiam in mysterio quæ abscondita est;* cette sagesse que nul des mondains n'a connuë, & qu'il est neanmoins si important & si necessaire de connoistre, *Quam nemo principum hujus sæculi cognovit;* cette sagesse dont Jesus-Christ est l'autheur, & en comparaison de laquelle toute la sagesse du monde n'est que folie. Voilà, dis-je, le thresor que la foy nous presente, & qui peut seul nous enrichir. C'est le christianisme pris dans la pureté de ses principes & dans la perfection de son estre.

Ibid.

1. Cor. c. 2.

Ibid.

Mais où le trouve-t-on maintenant ce

christianisme pur & sans tache, ce christianisme tel qu'il a paru dans son establissement, & que les payens mesmes l'ont reveré : où le trouve-t-on ? *Ubi invenitur ?* Interrogeons, non plus, comme Job, la mer & les élements, mais toutes les conditions du siecle. Dans l'affreuse decadence où nous le voyons, en est-il une seule, qui rendant temoignage contre elle-mesme, ne confesse de bonne foy, que ce n'est plus chez elle, qu'il faut chercher ce christianisme si venerable ? Le monde qui proprement & à la lettre est cet abysme d'iniquité, qu'a voulu nous marquer le saint Esprit dans les paroles de Job ; le monde, aussi perverti qu'il est, n'en tombe-t-il pas d'accord ? *Abyssus dicit, non est in me ?* Et le cœur de l'homme mondain, qui est cette mer orageuse, toûjours dans l'agitation & le trouble que luy cause l'inquietude & la violence de ses desirs, ne nous le fait-il pas entendre ? *Et mare loquitur, non est mecum.* Le déreglement des mœurs qui croist tous les jours, & qui n'est que trop réellement la perdition & la mort des ames, ne nous dit-il pas qu'il n'y a plus parmi nous qu'un vain phantosme, & qu'un souvenir éloigné de cet ancien christianisme, dont on nous fait encore de si magnifiques éloges ? *Perditio & mors di-*

xerunt, auribus audivimus famam ejus. Parlons plus clairement, & sans figure. Où est-il donc ce christianisme tant vanté, & si peu pratiqué, ou pour mieux dire, si peu connu : où est-il ? *Ubi invenitur?* C'est icy, mes chers Auditeurs, que sans craindre de paroistre prevenu en faveur de la profession que j'ay embrassée, je vais rendre à Dieu la gloire qui luy appartient, en vous convaincant d'une verité, dont je défie le monde mesme de ne pas convenir. Vous me demandez où l'on trouve aujourd'huy ce christianisme qui faisoit autrefois l'admiration mesmes des infidelles ? Et moy je vous dis, qu'on le trouve dans l'estat religieux, où Dieu par sa misericorde l'a sauvé de ce deluge universel, & de ce débordement de tous les vices qui ont inondé le reste de la terre.

Car malgré la triste & fatale dépravation où nous advoüons avec douleur que le christianisme est insensiblement tombé, nous ne pouvons aprés-tout disconvenir, que Dieu ne se soit reservé un peuple particulier, qui malgré l'envie du demon, est encore à present l'honneur du hristianisme ; & qu'il n'y ait au milieu e nous des communautez d'ames éluës, ui detachées de leurs corps, peuvent justment s'appliquer ces paroles de l'Apos-

2. Cor. c. 10. tre: *In carne ambulantes, non secundùm carnem militamus*; quoy-que nous vivions dans la chair, nous ne vivons point & nous ne marchons point selon la chair. Des communautez d'ames innocentes & tout ensemble penitentes, qui zelées pour le Dieu qu'elles servent, luy font aux dépens d'elles-mesmes des sacrifices continuels, puisque c'est pour luy, & pour luy seul, qu'elles se mortifient sans cesse, & qu'avec une humble confiance elles ont droit de luy dire aussi bien que David,

Psal. 43. *Quoniam propter te mortificamur tatâ die.* Des communautez de vierges, qui separées du monde, usent de ce monde, comme

1. Cor. c. 7. n'en usant point, *Qui utuntur hoc mundo, tamquam non utantur*: qui remplies d'une sainte haine pour le monde, & autant éloignées du monde, d'esprit & de cœur, qu'elles le sont d'interest & de commerce, peuvent se rendre sans presomption ce consolant temoignage, qu'elles sont crucifiées au monde, & que par la mesme raison le monde leur est crucifié, *Mihi mundus crucifixus est, & ego mundo*; qui insensibles à toutes les choses perissables, sont àbsolument mortes à elles mesmes, & du nombre de ceux dont il est écrit, *Mortui estis, & vita vestra abscondita est cum Christo in Deo*, vous estes morts, & vostre

Gal. c. 6.

Coloss. c. 3.

vie

vie eſt cachée avec Jeſus-Chriſt en Dieu ; qui uniquement occupées des choſes éternelles, ſont déja ſpirituellement reſſuſcitées, & n'ont de converſation que dans le ciel, *Noſtra autem converſatio in cœlis eſt.* Des communautez de vierges, qui par le privilege de leur eſtat, ſont les veritables domeſtiques de Dieu, & ont non ſeulement le bonheur, mais le merite d'eſtre toûjours en ſa preſence, toûjours aux pieds de ſes autels, toûjours dans l'exercice de ſon culte, comme ſi elles eſtoient déja, ſelon l'expreſſion de ſaint Paul, les concitoyennes des Saints. Car c'eſt à elles, comme religieuſes, que conviennent ſingulierement ces deux qualitez, *Cives ſanctorum & domeſtici Dei.* Voilà encore une fois ce que nous trouvons dans ces monaſteres, où Dieu eſt ſervi en eſprit & en verité.

Philip. c. 3.

Epheſ. c. 2.

Tout cela ſur-tout dans un ſexe ſi delicat & ſi foible, nous paroiſt au deſſus de l'homme. Cependant ſaint Paul pour faire la juſte definition de l'homme chreſtien, y comprenoit tout cela. C'eſt à dire, que ſelon le plan de ſaint Paul, il falloit tout cela pour eſtre chreſtien ; que dans la doctrine de ſaint Paul, il ſuffiſoit d'eſtre chreſtien, pour eſtre indiſpenſablement obligé à tout cela ; qu'à proportion de tout cela,

on eſtoit du temps de ſaint Paul, plus ou moins chreſtien ; & que ſuppoſé les ſaintes regles qu'eſtabliſſoit ſaint Paul, tout cela manquant, on n'eſtoit plus qu'une ombre de chreſtien. Anatheſme à ceux & à celles, qui mépriſant ces regles, voudroient accorder avec le nom de chreſtien une vie mondaine, une vie ſenſuelle, une vie diſſipée, une vie contradictoirement oppoſée à tout cela. Quoy qu'il en ſoit, mes chers Auditeurs, grace à la providence de noſtre Dieu, nous avons la conſolation de trouver encore tout cela dans le malheureux ſiecle où nous vivons, puiſque malgré ſa corruption, nous y trouvons des maiſons religieuſes, dont la ferveur conſtante & unanime ne nous repreſente pas moins que le chriſtianiſme naiſſant. Des ordres dont l'éminente pieté, dont la parfaite pauvreté, dont l'inviolable regularité, dont l'angelique pureté, dont l'exemplaire auſterité ſeroient autant de miracles, ſi Dieu par un autre miracle plus grand ne les avoit meſmes rendus communs. Or en les rendant communs, qu'a prétendu Dieu, ſinon de nous decouvrir le threſor dont je parle, qui eſt le vray chriſtianiſme ?

Hors de la religion, je le repete, ce threſor conceû de la ſorte ne ſe trouve que

rarement; & à prendre mesmes le monde dans le sens de l'Ecriture, il ne s'y trouve point du tout. Car tout ce qui est dans le monde, est, ou concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie; & y chercher autre chose que ces trois sources infectées & empoisonnées du peché, c'est non seulement ne pas connoistre le monde, mais vouloir que saint Jean ne l'ait pas connu, quand il a dit sans exception : *Omne quod est in mundo concupiscentia carnis est, & concupiscentia oculorum, & superbia vitæ.* Ne cherchons donc point dans ce qui s'appelle le monde, ces precieux caracteres du christianisme dont je viens de faire le dénombrement. Ce seroit chercher dans les tenebres les plus épaisses, la plus brillante lumiere. Or quel rapport y a-t-il entre l'un & l'autre? *Quæ societas luci ad tenebras?* Ne cherchons point de sagesse chrestienne dans cette vie molle, dont les prétendus honnestes gens du monde ne se font pas mesmes un scrupule; je dis plus, dont les devots mesmes du monde ne sont pas toûjours ennemis. Esperer de l'y trouver, ce seroit contredire le saint Esprit, & en appeller de l'arrest qu'il a prononcé, *Non invenitur in terra suaviter viventium.* Non, ce renoncement à soy-

1. Joan. c. 2.

2. Cor. c. 6.

mesme, ce crucifiement de la chair, cette mortification de l'esprit, qui est la vraye sagesse des élus, ne se trouvent point parmi ceux qui affectent de mener une vie commode & aisée. Ne cherchons point l'esprit chrestien dans ces estats du monde, où l'ambition & la cupidité dominent. Si je voulois icy tous les parcourir, je vous y ferois voir tout le chtistianisme si defiguré, qu'à peine le distingueroit-on du paganisme, mesmes corrompu. Laissons-là le monde prophane. Mais pour trouver le thresor que nous cherchons, entrons en esprit dans ces sanctuaires de la virginité, fermez pour le monde; dans ces cloistres consacrez à la retraite, & où les épouses de Jesus-Christ font leur demeure. Pour ne nous y méprendre pas, arrestons-nous à ceux où l'esprit de Dieu paroist plus regner, à ceux dont nous sçavons mieux que l'esprit du monde est banni, à ceux où la regle est dans sa vigueur, à ceux dont l'éclatante sainteté, de nostre propre aveu, nous édifie. Ne sortons point de celuy-cy, connu pour estre, sans contredit, en possession de tous ces avantages. C'est icy que nous decouvrons le thresor Evangelique; & sans le chercher plus loin, c'est icy que nous trouvons le christianisme, non point

en ſpeculation ni en idée, mais en ſubſtance & en pratique.

En effet, mes chers Auditeurs (car il eſt important d'approfondir cette verité) en quoy conſiſte, à le bien entendre, ce chriſtianiſme qui eſt par excellence le don de Dieu? dans des choſes inconnuës au monde, & qui pour les hommes du monde ſont autant de threſors cachez : je veux dire dans la beatitude de la pauvreté, dans la gloire de l'humilité, dans le gouſt & l'attrait de l'auſterité. Voilà ce que le monde ne connoiſt pas, & à quoy, ſelon l'Evangile, ſe réduit neanmoins le Royaume de Dieu que je vous preſche. Je m'explique. Dans le monde on trouve des pauvres, mais qui s'eſtiment malheureux de l'eſtre. Dans le monde on voit des hommes humiliez, mais qui ont en horreur l'humiliation. Dans le monde on ſouffre, mais on eſt au deſeſpoir de ſouffrir, & on fait toutes choſes pour n'y ſouffrir pas. Or rien de tout cela n'eſt le chriſtianiſme dont il eſt icy queſtion. Avant Jeſus-Chriſt il y avoit des pauvres ſur la terre, comme il y en a encore, & en auſſi grand nombre; mais cette pauvreté n'eſtoit pas celle que le Fils de Dieu vouloit eſtablir parmi les hommes, ni par conſequent celle qui devoit faire leur bonheur dans cet-

vie, & leur merite pour parvenir à la vie éternelle. Car on ne trouvoit sur la terre qu'une pauvreté forcée; & celle qu'y vouloit establir Jesus-Christ, devoit estre une pauvreté volontaire, une pauvreté de cœur, une pauvreté desirée, choisie, embrassée par estat & par profession. Or il est évident que la pauvreté avec toutes ces conditions, ne se trouve point dans le monde. C'est dans la religion, dit saint Bernard, que se verifie clairement & sensiblement ce divin paradoxe du Sauveur, *Beati pauperes.* C'est là que par choix, & mesmes par vœu, on se fait un bonheur de n'avoir rien, de ne posseder rien, de n'esperer rien; là que se trouvent ces pauvres Evangeliques, heritiers du Royaume celeste. Combien de fidelles se sont tenus heureux dans cette veûë de quitter tout, & de se depouiller de tout? Le monde les a traitez de fols & d'insensez; mais une partie de leur beatitude a esté d'estre reputez fols & insensez dans l'opinion du monde, pourveû qu'ils eussent l'avantage d'estre les imitateurs de la pauvreté du Dieu qu'ils adoroient. Le comble de leur bonheur a esté d'estre persuadez, comme Moyse, que la pauvreté de Jesus-Christ estoit pour eux un plus grand thresor, que toutes les richesses de l'Egypte; &

Matth. 5. 3.

c'est ce qu'ils n'ont trouvé que dans la religion.

Il en est de mesmes de la gloire de l'humilité. Autre paradoxe de l'Evangile. Rien de plus commun dans le monde que l'humiliation ; mais en mesme temps, rien dans le monde de plus rare que l'estime & l'amour de l'humiliation. Des mépris, des disgraces, des rebuts, des traitements indignes à essuyer, mais tout cela accompagné de chagrins, de dépits, de murmures, voilà ce que produit le monde. Des hommes, par les revolutions de la fortune, abbaissez & anéantis ; mais jusques dans l'abbaissement & l'anéantissement, des hommes orgüeilleux & superbes, voilà de quoy le monde est rempli. Où se glorifie-t-on sincerement d'estre humilié ? dans la religion, où l'on n'a point d'autre ambition que de n'en point avoir, point d'autre prétention que de ne prétendre rien ; où l'ame chrestienne, sur-tout dans la solemnité de son sacrifice, peut dire encore mieux que David : j'ay choisi d'estre la derniere dans la maison de mon Dieu, & le choix que j'en ay fait, est celuy que j'accomplis aujourd'huy en me separant du monde. Combien de grands, revestus des honneurs du monde, se sont fait un honneur encore plus grand d'y renoncer, pour

parvenir à cette gloire ? Combien de vierges distinguées par leur naissance, ont meprisé les establissements du monde, les plus capables de flatter leur amour propre, pour estre les épouses d'un Dieu humble, en prenant le voile sacré ? Voilà ce que j'appelle le thresor de l'Evangile.

Que trouve-t-on enfin dans le monde ? vous le sçavez : des croix sans onction, des souffrances sans consolation, une penitence & une austerité sans merite. Et quel est le partage de ceux qui s'attachent au monde ? l'esclavage & la servitude, un éternel assujettissement aux loix dures & tyranniques du monde, qu'ils subissent malgré eux & dans l'amertume de leur cœur. Rien de plus opposé au thresor dont je parle. Car ce thresor, dit saint Bernard, est la joye qu'on a de souffrir & de se mortifier pour Dieu ; la douceur de penser, comme saint Paul, que l'on se captive, & qu'on est dans les liens pour Jesus-Christ ; le goust que l'on trouve à porter son joug ; les consolations interieures de la penitence volontairement preferée aux plaisirs des sens ; la paix de l'ame dans une vie austere, soutenuë constamment & avec ferveur. Or où tout cela se rencontre-t-il, si ce n'est dans la religion ?

Confiteor tibi, Pater, Domine cœli & ter-

ra, quia abſcondiſti hæc à ſapientibus & prudentibus, & revelaſti ea parvulis. Je vous benis, ô mon Dieu, Seigneur du ciel & de la terre, je vous benis d'avoir caché ces choſes aux ſages & aux prudents du ſiecle, & de les avoir revelées aux ſimples & aux petits. Je vous rends graces de m'avoir choiſi, tout indigne que je ſuis, pour m'aſſocier au nombre de ces ames predeſtinées. J'ay connu par là ce qui devoit eſtre mon unique threſor, & il ne tient qu'à moy de le poſſeder, & d'en jouïr en demeurant ferme, & en me ſanctifiant dans la vocation religieuſe. Si vous eſtiez aſſez heureux, hommes du ſiecle, pour entrer dans ces ſentiments, on pourroit dire que vous auriez trouvé le threſor Evangelique. Mais qu'arrive-t-il? de deux choſes l'une: ou qu'ayant des cœurs endurcis, vous ne gouſtez pas ces penſées; ou que ces penſées, par la diſſipation du monde, s'effacent bientoſt de vos eſprits. Car pour trouver le chriſtianiſme, il ne ſuffit pas de ſçavoir tout cela & de le penſer; il faut en eſtre penetré & efficacement perſuadé. Or ces penſées, à la veûë meſme de cette ceremonie qui vous aſſemble icy, ne font communément ſur vous qu'une impreſſion ſuperficielle, qui ne va pas juſqu'à la perſuaſion, & qui va bien moins encore juſques à la

Matth. c. 11.

conversion. Advoüons-le toutesfois : malgré l'iniquité du siecle, il y a encore dans le monde de vrays chrestiens, qui par une grace speciale, y trouvent le Royaume de Dieu. Ne leur disputons point cet avantage ; mais adjoustons pour leur instruction, que ce Royaume de Dieu, que ce christianisme est exposé pour eux dans le monde à mille dangers, dont on se préserve aussi heureusement que saintement dans l'estat religieux. C'est le sujet de la seconde partie.

II. Partie.

S'Asseûrer un thresor, quand on l'a trouvé, c'est à quoy nous porte le premier instinct de la cupidité ; & lors qu'il s'agit d'un thresor de biens spirituels, c'est à quoy le zéle de la charité, que nous nous devons à nous-mesmes, doit premierement & soigneusement pourvoir. Car malheur à nous qui sommes en qualité de chrestiens les enfants de la lumiere, si nous avions là-dessus moins de prudence que les enfants du siecle. J'en conviens, mes chers Auditeurs, le christianisme où Dieu nous a appellez, est pour nous un thresor de graces. Mais par une fatalité, qu'il ne suffit pas de deplorer, si nous n'avons soin de nous en garentir, ce thresor de graces, selon les caracteres differents de ceux qui le trouvent, ou qui prétendent l'avoir trouvé, est expo-

ſé dans le monde à trois grands dangers. Car pour les ames vaines & diſſipées, il eſt expoſé à la corruption du monde ; pour les ames foibles, quoy-que d'ailleurs touchées de Dieu, il eſt expoſé à la crainte des railleries & des perſecutions du monde ; & le diray-je ? pour les ames meſmes parfaites, il eſt expoſé à la vanité, qui eſt le pernicieux écüeil de toutes les vertus du monde. Trois dangers dont l'homme chreſtien doit mettre à couvert ſa religion, qui eſt ſon threſor. Trois dangers qu'il n'évitera jamais, qu'en ſe ſeparant du monde, non ſeulement d'eſprit & de cœur, mais autant qu'il eſt neceſſaire & que ſa condition le peut permettre, de commerce & de ſocieté. Et trois dangers contre leſquels la profeſſion religieuſe eſt un preſervatif comme infaillible, puiſqu'il eſt vray, ſelon la remarque de ſaint Bernard, que dans l'eſtat religieux, on pratique le chriſtianiſme aiſément, librement & ſeûrement : aiſément, ſans eſtre dans la neceſſité de combattre toûjours les maximes du monde corrompu ; librement, ſans eſtre ſujet à la cenſure du monde, ennemi & perſecuteur de la pieté ; ſeûrement, ſans craindre l'oſtentation, & ſans avoir à ſe defendre de l'orgüeil ſecret, qui eſt la tentation ordinaire du monde, meſmes le plus regulier.

Appliquez-vous, Chreſtiens, & pendant que je vous fais voir les avantages de ceux qui renoncent au monde, pour ſuivre Jeſus-Chriſt, concevez bien l'obligation où vous eſtes de vous tenir en garde contre le monde, ſi vous y voulez conſerver cet ineſtimable threſor du chriſtianiſme, dont la poſſeſſion vous doit eſtre plus chere que la vie.

Il faut pour cela ſe preſerver de la corruption du monde. Premiere verité, dont la pratique eſt un des plus ſeûrs moyens du ſalut. Car comme raiſonnoit ſaint Chryſoſtome, il n'eſt point neceſſaire d'eſtre né vicieux, ni d'avoir un mauvais fonds d'eſprit ou de naturel, pour eſtre expoſé dans le monde à l'air contagieux que l'on y reſpire. Pour peu qu'on manque de vigilance & d'attention ſur ſoy-meſme, avec de bonnes inclinations, avec de bons principes & une bonne éducation, avec de bonnes intentions meſmes, on ſe perd dans le monde, & on s'y corrompt. Il ſuffit d'y eſtre diſſipé, pour eſtre en danger de s'y perdre. Et en effet, ceſſez d'y marcher avec cette circonſpection que demande l'Apoſtre, & qui doit aller juſqu'au tremblement, dés-là l'eſprit du monde s'empare de vous, dés-là vous en prenez les impreſſions, dés-là par un progrés preſque inſenſible, de

chreſtien que vous eſtiez, vous devenez mondain & vous vous pervertiſſez, ſinon par les mœurs & par les actions, au moins par les ſentiments. Qui me donnera, s'écrioit David, en veûë d'une ſi dangereuſe corruption, qui me donnera les aiſles de la colombe, afin que je prenne mon vol, & que je cherche en m'élevant un air plus épuré? *Quis dabit mihi pennas ſicut columbæ, & volabo, & requieſcam!* Ah! Seigneur, adjouſtoit ce ſaint Roy, vous m'en avez appris le ſecret. C'eſt de me ſeparer du monde, & de me renfermer dans une ſainte retraite, où degagé des objets créés, & occupé de vous, j'éloigne de moy tout ce qui pourroit alterer l'innocence de mon ame, & donner quelque atteinte à mon cœur: *Ecce elongavi fugiens, & manſi in ſolitudine.* Or voilà, mes chers Auditeurs, ce que fait l'ame religieuſe. Convaincuë qu'elle eſt de la malignité du monde, & perſuadée de ſa propre fragilité; ſimple comme la colombe, mais dans ſa ſimplicité meſme, prudente comme le ſerpent, elle ſe ſauve, en fuyant & en s'éloignant: *Ecce elongavi fugiens.* Elle fuit le monde, tandis que vous avez la preſomption, je ne dis pas d'y demeurer, mais de vous y plaire, de vous y aimer, de vous y intriguer, de vous y pouſſer, & malgré tout cela

Pſal. 54.

Ibid.

de vous y croire en ſeûreté. Elle s'en éloigne, tandis que vous y entretenez des liaiſons & des habitudes, où ſuccomberoit la vertu des Saints, & meſmes la vertu des Anges. Dépoſitaire, comme chreſtienne, du don de la foy, qui eſt le threſor que Dieu luy a confié, pour ne pas riſquer ce threſor, elle le renferme, & elle ſe renferme avec luy dans la ſolitude qu'elle a choiſie pour ſa demeure : *Et manſi in ſolitudine.* Voilà le parti que la prudence du ſalut luy fait embraſſer ; & ſi vous agiſſez comme elle, par l'eſprit de Dieu, malgré les prétendus engagements de vos conditions, voilà en quoy par proportion, chacun de vous doit l'imiter. Donnons plus de jour à cette penſée.

Le monde dans ſon deſordre meſme, ou pluſtoſt par la raiſon meſme de ſon deſordre, a ſes maximes & ſes loix eſſentiellement oppoſées à celles de Dieu. Cependant parce qu'on eſt du monde, on croit ne pouvoir pas ſe diſpenſer d'obéïr à ces loix, & ce qui eſt encore bien plus deplorable, d'y accommoder juſqu'à ſa religion. Ces loix du monde ſe trouvent confirmées par des uſages, qui ſont autant d'abus ; authoriſées par des exemples, qui ſont autant de ſcandales ; fortifiées par des occaſions, qui ſont autant de tentations & de tentations

les plus violentes. Mais parce qu'on est du monde, on se fait malheureusement un poinct de sagesse de vivre selon ces usages, une necessité de se conformer à ces exemples, un capital interest de rechercher ces occasions : faut-il s'étonner si la corruption qui s'ensuit de là, est un mal universel ? Je sçais que qui en use de la sorte, n'est plus chrestien que de nom ; & je sçais que la premiere loy du christianisme est de contredire les loix du monde, d'aller contre le torrent des coutumes du monde, d'estre pour cela, s'il le faut, singulier dans le monde, afin de pouvoir dire comme David, *Singulariter sum ego donec transeam*. Mais qui le fait, & où est l'ame assez heureuse pour estre dans ces dispositions ? C'est vous, digne Epouse de Jesus-Christ, qui renonçant au monde, allez pour jamais vous engager dans un estat de vie, où ces dispositions, quoy-qu'heroïques, vous deviendront comme naturelles. Dans un estat où l'Evangile est la seule regle que vous aurez à observer ; où vous n'aurez qu'à suivre la coutume pour marcher dans la voye de Dieu, & pour vous sanctifier ; où il ne se presentera à vos yeux que des objets qui vous determineront à faire le bien ; où par l'éloignement des occasions, vous vous trouverez dans une espece d'im-

Psal. 140.

puiſſance de faire le mal ; où nul ſcandale ne vous troublera, où nulle fauſſe maxime ne vous ſéduira, où les exemples vous ſoûtiendront, où les converſations vous édifieront. N'ay-je donc pas raiſon de conclure, que par là vous vous aſſeûrez ce precieux threſor de la grace qui vous fait chreſtienne ?

Ce n'eſt pas tout : dans le monde les choſes meſmes indifferentes de leur nature, par une maligne qualité que leur communique le monde, corrompent le cœur de l'homme. Car, comme a trés bien obſervé ſaint Chryſoſtome, on ſe perd dans le monde par les richeſſes, & on s'y perd par la pauvreté ; l'élevation y fait naiſtre l'orgüeil, & l'humiliation y jette dans le deſeſpoir ; on y abuſe de la ſanté, en la faiſant ſervir à ſes plaiſirs, & l'infirmité y eſt un prétexte pour vivre dans l'impenitence. Mais rien de ſemblable dans la religion : pourquoy ? parce que la religion, par une grace qui luy eſt propre, fait de ces choſes indifferentes autant de moyens efficaces, pour arriver à ſa fin. C'eſt dans la religion que tout contribuë au ſalut & au bien des élus du Seigneur. C'eſt là que l'on ſe ſanctifie par les richeſſes, en les ſacrifiant à Dieu ; & par la pauvreté, en l'embraſſant & la profeſſant pour Dieu. Là que les exer-

cices humiliants ſervent de fond aux plus ſublimes vertus, & que les honneurs dont on ſe dépoüille, rendent l'humilité plus meritoire. Là que l'on immole ſa ſanté à l'auſterité d'une regle, & que l'on ſe perfectionne par la maladie, en s'accoutumant & en apprenant chaque jour à mourir. Car voilà les veritables & inconteſtables privileges de la vie religieuſe : & de là quelle aſſeûrance, pour y conſerver purement & inviolablement l'eſprit chreſtien ? Il y a plus encore. Dans les devoirs meſmes les plus legitimes, les chreſtiens du ſiecle trouvent des pieges & des embuſches que leur dreſſe l'ennemi de leur ſalut. Combien de peres & de meres reprouvez dans le chriſtianiſme, par l'amour deſordonné qu'ils ont eû pour leurs enfants ? Combien de femmes chargées de crimes devant Dieu, par la complaiſance ſans bornes & l'attachement aveugle qu'elles ont eû pour leurs maris ? Il n'y a que vous, ô mon Dieu, qui ſçachiez juſques où s'étend cette corruption du monde. Mais c'eſt encore par là, mes cheres Sœurs, que nous devons vous & moy, eſtimer la grace de noſtre vocation, puiſqu'en nous retirant du monde, elle nous delivre pour jamais de ces devoirs, qui, quoy-que juſtes, n'auroient pas laiſſé de nous partager entre Dieu & la

creature. Une épouse du siecle, dit saint Paul, est occupée & le doit estre du soin de plaire à son époux. Devoir saint, mais tout saint qu'il est, joint souvent au danger de déplaire à Dieu. Celle qui s'attache au Seigneur, n'a que le Seigneur à qui plaire. Ainsi elle n'est point divisée, & toutes ses obligations se trouvant réünies dans une seule, dont Dieu est l'objet, elle marche avec une sainte confiance, parce qu'elle n'a plus mesmes besoin de tant de discernement, ni pour moderer ses affections, ni pour regler ses actions. Ses affections, du moment qu'elles ont Dieu pour terme, ne sont plus capables d'excés, & ses actions sont plus que suffisamment reglées par l'estat au quel elle se fixe : la voilà donc, & le christianisme avec elle, à couvert du monde corrompu. Allons plus avant.

On voit dans le monde, quoy-que corrompu, des ames bien intentionnées, des ames touchées de leurs devoirs, & qui voudroient de bonne foy chercher le Royaume de Dieu. Mais elles sont foibles, & un des effets de leur foiblesse, est de ne pouvoir soutenir la censure d'un certain monde libertin & ennemi de la pieté. Elles n'osent se declarer chrestiennes, parce qu'elles craignent de passer pour devotes, & d'avoir à essuyer la raillerie; d'estre traitées,

ou d'hypocrites, ou de petits esprits : lasches esclaves du respect humain, qui semblent n'avoir de religion, qu'autant qu'il plaist au monde qu'elles en ayent. N'est-ce pas là, mes chers Auditeurs, un des scandales du christianisme dont vous avez le plus à vous garentir ? Car ce n'est pas assez pour le salut, d'estre chrestien ; il faut le paroistre, il ne faut point rougir de l'estre, il faut faire voir qu'on l'est, il faut pour cela mépriser le monde & ses jugements, & estre persuadé que sans cela l'on ne doit attendre de Dieu qu'une affreuse malediction : *Qui me erubuerit, hunc Filius hominis erubescet.* Mais qu'y a-t-il de plus rare, dans le siecle où nous vivons, que ces ames libres & affranchies de la servitude du monde ? Dans la profession religieuse nul pareil danger : on n'y craint, ni le monde, ni la censure du monde. On y sert Dieu, sans estre contredit des hommes ; on y est chrestien en liberté ; on n'y rougit point de souffrir une injure sans se venger ; on y est humble & patient, sans estre accusé de bassesse de cœur. La censure mesme du monde y est une espece de secours pour la pratique du christianisme : pourquoy ? parce que nous voyons que le monde, au moins équitable en cecy, ne censure les religieux que quand ils viennent à oublier ce qu'ils sont,

Luc. 9.

& ne les honore que quand ils sont parfaitement ce qu'ils doivent. Autant qu'il a de malignité pour critiquer & railler ceux qui demeurant dans le monde, y veulent estre exactement & regulierement chrestiens; autant a-t-il de mépris pour ceux, qui ayant quitté le monde, voudroient encore estre mondains. Du moment que nous sommes religieux, le monde, mes cheres Sœurs, tout monde qu'il est, exige de nous une vie exemplaire & irreprochable. Le monde tout perverti qu'il est, ne nous estime qu'à proportion qu'il nous croit saints; & il n'a de respect pour nous, qu'autant que nous luy paroissons avoir d'éloignement pour luy. Peut-on se trouver selon Dieu dans une situation plus avantageuse?

Enfin, pour les ames mesmes parfaites, le christianisme est encore exposé dans le monde: & à quoy? aux loüanges, aux applaudissements, à la vanité, ennemis souvent plus dangereux que toutes les persecutions du monde. Mais où se sauve-t-on de leurs attaques? dans la religion, où par une protection particuliere de Dieu, ils n'ont presque point d'entrée. Car, comme disoit saint Bernard, prouvant cette verité par une opposition sensible & convaincante, qu'un chrestien engagé dans le monde fasse la moindre partie de ce que font com-

munément les religieux, on l'admire & on le canonise ; au lieu que les religieux n'en reçoivent nul éloge, parce qu'on suppose qu'ils ne font que ce qu'ils doivent. Or voilà, mes Freres, reprenoit saint Bernard, ce que nous avons gagné en quittant le monde ; de n'estre pas estimez saints, avant que nous le soyons, ni mesmes quand nous le sommes. Un religieux tiede, en pratiquant ce qu'il pratique, seroit, malgré sa tiedeur, regardé dans le monde comme un chrestien parfait ; & un chrestien dans le monde censé parfait, avec sa prétenduë perfection, à peine seroit-il supporté dans la religion. D'où vient cela ? c'est que dans la religion, bien de la regularité, bien de l'humilité, bien de la pieté, n'est presque compté pour rien ; au lieu que dans le monde, peu, & souvent rien, est compté pour beaucoup. Combien d'ames pures & élevées se gastent tous les jours dans le monde, par la complaisance secrette qu'elles ont pour elles-mesmes, & par le faux encens que le monde donne à leur vertu ? Sans parler de celles qui ne sont devotes que par ostentation, & qui par là ne le sont pas ; combien en voit-on, que la devotion, sans qu'elles s'en apperçoivent, rend au moins interieurement vaines & presomptueuses ? Combien de pecheresses conver-

ties se sont laissé éblouïr de l'éclat mesme de leur conversion, & en ont ainsi perdu le fruit? Car il ne suffit pas, dit un grand Pape, d'estre en garde contre les tentations grossieres du demon, si l'on n'a encore soin de se preserver du poison subtil de la loüange & de l'estime des hommes : *Quia studium cœlestis desiderii à malignis spiritibus custodire non sufficit, qui hoc ab humanis laudibus non abscondit.* Dans la religion, graces au Seigneur, il n'y a point de tels risques à courir : on y est regulier sans distinction, humble sans singularité, mortifié & austere sans éclat. La vie parfaite y est une vie commune, & par consequent à l'abri de la fausse & de la vraye loüange. Quelque progrés que vous y fassiez dans les vertus chrestiennes & religieuses, on n'y pense point à vous, on n'y parle point de vous : Dieu seul & vostre conscience y sont les approbateurs de vostre conduite. Tout ce que vous y amassez de merites, est caché, & comme absorbé dans la masse des merites infinis de la communauté dont vous estes membre. Circonstance, mes cheres Sœurs, qui seule suffiroit pour me faire estimer ma condition, & pour m'en faire gouster le bonheur. Le christianisme y est en asseûrance ; & par un troisieme avantage, il y est prisé ce qu'il vaut, & l'a-

Greg.

me religieuſe donne tout pour le poſſeder. Encore un moment de reflexion pour cette derniere partie.

III. PARTIE.

C'Eſt une des illuſions du ſiecle les plus ordinaires, de vouloir eſtre chreſtiens & de croire le pouvoir eſtre, ſans qu'il en couſte rien à la nature & à l'amour propre. Et quoy-que l'Evangile nous preſche, qu'il faut tout quitter, & ſe renoncer ſoy-meſme, pour parvenir à cette grace, que j'appelle le threſor du chriſtianiſme; quoy-que ſaint Paul proteſte qu'il s'eſtime heureux de tout perdre, pourveû qu'il gagne Jeſus-Chriſt, *Propter quem omnia detrimentum feci, ut Chriſtum lucrifaciam:* par un ſecret bien ſurprenant qu'a trouvé le monde, mais que les Saints n'ont point connu, on ſe flatte de pouvoir gagner Jeſus-Chriſt, en ne perdant rien, & de pouvoir le poſſeder en retenant tout, je dis tout ce qu'il faut au moins eſtre preſt à ſacrifier, pour acquerir un ſi grand bien. En un mot, on vit dans cette erreur, & l'on y vit tranquillement, que pour eſtre chreſtien il n'eſt pas neceſſaire de ſe détruire & de s'anéantir; qu'on le peut eſtre à des conditions plus ſupportables & plus proportionnées à noſtre foibleſſe: c'eſt à dire qu'on le peut eſtre, en gouſtant les douceurs de la vie, en

Ph.lip. c. 3.

les recherchant & en se les procurant ; qu'on le peut estre, en faisant éternellement sa volonté, & suivant sans contrainte & sans gesne le mouvement de ses desirs ; qu'on le peut estre en travaillant à s'élever, en s'efforçant de s'enrichir, en donnant à son ambition toute l'étenduë que les loix du monde luy accordent ; qu'on le peut estre enfin sans se depoüiller pour cela de soy-mesme, ni en venir à ce renoncement dont on ne laisse pas, parce quon est chrestien, de reconnoistre en speculation la necessité ; mais dont on sçait bien, parce qu'on est sage & prudent selon la chair, se defendre dans la pratique. Car voilà, mes chers Auditeurs, le raffinement de la devotion chimerique, dont le monde se pare. On veut avoir la gloire du christianisme, mais on ne veut pas en avoir la peine. On en veut avoir le merite, mais on ne veut pas en porter le joug. On veut en estre quitte pour des paroles, pour des maximes, pour des sentiments, sans passer jamais jusques aux œuvres. Tel est l'abus dont je gemis, & qui excite tout mon zéle.

Mais n'ay-je pas en mesme temps de quoy me consoler, quand je considere que Dieu pour la condamnation de cet abus, suscite actuellement dans son Eglise des ames ferventes, des ames remplies de son esprit,

esprit, des ames touchées de la grace de leur vocation, qui par un vœu particulier se consacrant à luy, & faisant divorce avec le monde, acheptent le merite & la gloire d'estre parfaitement chrestiennes, aux dépens de tout ce qu'il en peut couster à des creatures mortelles? N'ay-je pas de quoy benir Dieu, quand je les vois non contentes de quitter leurs biens, leurs prétentions, leurs droits, se quitter elles-mesmes sans reserve, se priver de leur liberté, s'interdire les plaisirs les plus innocents, se livrer comme des victimes; & pourquoy? pour donner une preuve authentique à Dieu & aux hommes, qu'elles sçavent estimer le christianisme & le faire valoir ce qu'il vaut? Quand je les vois, dis-je, penetrées d'une sainte joye, & que je les entends protester aussi-bien que l'Apostre des gentils: *Omnia detrimentum feci, & arbitror ut stercora, ut Christum lucrifaciam*; ouy, tout cela nous a semblé une heureuse perte, & nous avons regardé comme de la bouë, tout ce que le monde nous pouvoit promettre, en comparaison du bonheur dont nous joüissons par la profession religieuse, d'estre toutes à Jesus-Christ, comme il est tout à nous. Quand j'en ay devant les yeux un exemple aussi éclatant que celuy de cette illustre vierge,

n'ay-je pas encore une fois de quoy rendre à Dieu d'immortelles actions de graces, d'avoir confondu par là l'infidelité & l'aveuglement des mondains? Reprenons, s'il vous plaist, & suivez-moy.

On se fait honneur dans le monde de pratiquer le christianisme, & l'on croit en effet l'y pratiquer. J'en conviens, si vous le voulez : mais advoüons aussi que le christianisme est aujourd'huy pratiqué dans le monde d'une maniere dont on devroit rougir, & dont on rougiroit, pour peu qu'on eust de bonne foy, bien loin de s'en faire honneur. Jamais dans le monde prétendu-chrestien, tant de zéle pour la voye étroite, jamais tant de demonstration de reforme, jamais en apparence tant d'ardeur pour la severité de la morale & pour la pureté de l'ancienne discipline : mais au milieu de tout cela, jamais tant d'amour propre, jamais tant de recherche de soy-mesme, jamais à proportion des conditions tant de mollesse, ou du moins tant d'attention à estre abondamment pourveû de tout, & à ne manquer de rien. Or avec cela, il est aisé d'estre chrestien : avec cela l'on ne sent point la pesanteur de ce fardeau du christianisme, & de ce poids du baptesme dont parloit Tertullien ; avec cela on n'en est ni fatigué ni surchargé,

Mais où eſt-ce qu'il ſe fait ſentir ? diſons-le hardiment, & parce qu'il eſt vray, & parce qu'il eſt utile de le dire : où il ſe fait ſentir ce poids ? c'eſt dans les communautez religieuſes, où les exercices d'une vie reglée, où les jeuſnes, où les veilles, où le ſilence, où la pauvreté, où l'aſſiduité aux offices divins ſont une penitence ſans interruption, qu'il faut avoir éprouvée pour en bien juger. Car c'eſt là que par choix & par eſtat l'on porte ce qu'il y a de plus peſant dans le chriſtianiſme ; & c'eſt là que l'ame chreſtienne dit à Dieu avec la meſme confiance que David : *Propter verba labiorum tuorum ego cuſtodivi vias duras.* Pour vous, Seigneur, & pour le reſpect de voſtre loy, je marche dans des voyes dures & penibles. Le monde a luy-meſme des voyes dures & penibles ; mais on y marche, parce qu'on eſt dominé par ſes paſſions, parce qu'on eſt eſclave de ſon ambition, parce qu'on eſt livré au demon de l'avarice, & c'eſt ainſi que l'on porte le poids du monde ; au lieu qu'on ſuit les voyes dures & penibles de la religion, parce qu'on veut s'attacher exactement aux paroles de Jeſus-Chriſt & à ſes conſeils : *Propter verba labiorum tuorum.* Et c'eſt ce que nous pouvons appeller la perfection ou le comble du poids du bapteſme, *Pondus bap-*

Pſal. 16.

Tertul.

tiſmi. Auſſi eſt-ce par là, mes chers Auditeurs, qu'on achepte le threſor du Royaume de Dieu. Mais écoutez ce que j'adjouſte.

Dans le monde on profeſſe le chriſtianiſme, mais en meſme temps on fait dans le monde ſa volonté; & par un abus que le monde remarque bien luy-meſme, & dont il eſt quelquefois peu édifié, ceux qui dans le monde ſe piquent le plus d'eſtre chreſtiens & de le paroiſtre, j'entends certains devots, ſont ſouvent ceux en qui la propre volonté regne davantage, ceux qui y ſont plus attachez & qui s'en départent le moins. Or pourveû que l'on faſſe ſa volonté, rien ne couſte; & il n'y a ni excés de ferveur, ni pratique de penitence, ni regularité de vie qu'on ne ſoutienne avec plaiſir, tandis qu'on le veut, & qu'on ſe pique de le vouloir. Car cette volonté, du moment qu'elle eſt libre & qu'elle prédomine, tient lieu de tout, & adoucit la plus rigoureuſe auſterité. De là combien d'illuſion dans la pluſpart des vertus du monde? Il n'en eſt pas de meſmes de la religion: on y jeuſne, on y veille, on y prie; mais en tout cela on y fait la volonté d'autruy, & jamais la ſienne. Or voilà le grand ſacrifice, dont l'homme avec raiſon ſe glorifieroit, s'il pouvoit jamais avoir

droit de se glorifier devant Dieu : cette obéïssance à laquelle il se voüe, cette dépendance d'une volonté étrangere à laquelle il se rend sujet, cette loy qu'il s'impose de ne pouvoir plus disposer de soy-mesme, de n'estre plus le maistre de ses actions, de vivre dans un âge parfait comme un pupille, qui ne doit jamais estre émancipé, & qui par un effet merveilleux de la vocation qu'il'a embrassée, n'est libre que pour ne l'estre plus, n'a de volonté que pour n'en avoir plus, n'use de sa raison & de ses lumieres que pour n'en user plus. Voilà ce qui fait l'essentiel merite de l'homme, & où il faut qu'il en vienne, afin qu'on puisse dire de luy, *Vendit universa quæ habet.* Car tout le reste sans cela est peu, & cela seul sans tout le reste, est d'un prix infini. Or il n'y a que l'ame religieuse, qui soit chrestienne à cette condition. Finissons, & voicy ce qui doit achever de confondre le monde, en consolant ceux qui ont le courage & le zéle de le quitter.

Qu'en couste-t-il à la pluspart des chrestiens du siecle, pour meriter l'honneur qu'ils ont d'estre, en qualité de chrestiens, incorporez à Jesus-Christ ? Oseroient-ils dire qu'ils fassent pour cela aucun effort dont le christianisme leur soit proprement

& purement redevable ? Je parle de ceux dont le monde mesme vante si hautement la vertu & la probité ; de ceux qui, dans l'opinion du monde, passent communément pour gens d'honneur ; de ceux qui luy paroissent irreprochables : que leur en couste-t-il pour estre chrestiens ? Ils renoncent à toute injustice : les payens, disoit le Sauveur, n'en font-ils pas autant ? Ils s'abstiennent des plaisirs impurs : les sages de la gentilité ne s'en sont-ils pas abstenus ? Ils ont de la moderatton dans leurs passions, de la regle dans leurs actions, de l'équité dans leurs jugements, de la sincerité dans leurs paroles : la raison, indépendamment du christianisme, ne leur enseigne-t-elle pas tout cela ? C'est dans la profession religieuse, que pour se rendre digne de Jesus-Christ, on encherit sur les vertus payennes ; & comment ? en se dégradant, pour ainsi dire, soy-mesme, & se réduisant selon la doctrine de l'Apostre à l'estat des enfants. Car voilà ce que les payens n'ont jamais fait, & n'ont jamais eû la pensée de faire. Ils jettoient dans la mer l'or & l'argent ; mais ils demeuroient pleins d'eux-mesmes, dit saint Jerosme, & ils n'estimoient pas assez cette sagesse mondaine, dont ils se declaroient les sectateurs, pour l'achepter au prix d'une

vie obſcure & humiliée. Voilà ce que ne font point encore les chreſtiens engagez dans le monde. Ils ſeront reguliers, ils ſeront pieux, ils ſeront mortifiez, ils donneront tout; mais en ſe reſervant toûjours leur volonté propre, & n'allant jamais juſqu'à cette pleine abnegation, qui eſt le parfait chriſtianiſme & le poinct capital du ſacrifice de l'ame religieuſe: *Vendit univerſa quæ habet, & emit.*

C'eſt icy, mes chers Auditeurs, ſi le temps me le permettoit, que je vous ferois remarquer en paſſant l'erreur & la mauvaiſe foy de l'hereſiarque Luther, qui pour colorer ſon libertinage & juſtifier ſon apoſtaſie, affecta d'exalter les vœux du bapteſme, dans le deſſein de décrier les vœux de la religion; comme ſi les vœux de la religion n'adjouſtoient rien à la ſainteté du bapteſme, & qu'en effet un ſimple chreſtien donnaſt autant à Dieu qu'un religieux. Erreur que toute la theologie condamne, comme également oppoſée à la raiſon & à la foy. Car ces ſaintes Filles que vous voyez, en ſe dévoüant à Jeſus-Chriſt, luy ont fait par leur profeſſion, des ſacrifices, que nul de vous ne luy a faits en vertu de ſon bapteſme. Elles pouvoient eſtre riches & bien pourveûës, & elles ſe ſont renduës pauvres; elles pouvoient eſtre libres, &

elles ont choisi de se captiver sous le joug d'une obeïssance éternelle. Elles pouvoient gouster les plaisirs legitimes & permis, & elles ont embrassé la croix. Il leur a donc cousté bien plus qu'à vous, pour estre ce qu'elles sont, puisque tout chrestiens que vous estes, vous n'avez jamais prétendu faire ce qu'elles font. Vous estes puissants dans le monde, disoit saint Paul, aux Corinthiens déja convertis à la foy, mais qui pour cela n'avoient pas renoncé aux avantages des conditions, où Dieu les avoit fait naistre; vous estes puissants dans le monde, & nous qui avons tout quitté pour Jesus-Christ, nous sommes foibles, sans credit & sans authorité : *Nos infirmi, vos autem fortes.* On vous honore, & on ne nous compte pour rien : *Vos nobiles, nos autem ignobiles.* Vous estes considerez & respectez, pendant que l'on nous regarde comme le rebut des hommes : *Tanquam purgamenta hujus mundi facti sumus.* Or c'est ce que les vrays religieux pourroient bien s'appliquer, en se comparant avec les chrestiens de ce siecle. Mais du reste, à l'exemple de saint Paul, je vous dis tout cecy, mes chers Auditeurs, non pas pour vous faire d'inutiles reproches, *Non ut confundam vos* : mais pour vous avertir, comme mes chers Freres, d'un de vos plus essentiels devoirs,

1. Cor. c. 4.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

Sed, ut filios meos chariſſimos, moneo. C'eſt *Ibid.*
à dire, pour vous faire connoiſtre le merite de la vocation chreſtienne, pour vous apprendre ce qu'elle vaut, cõbien vous la devez priſer, & à quoy il faut que vous ſoyez determinez, lors qu'il s'agit de marquer à Dieu juſques à quel poinct vous ſçavez eſtimer ce threſor. Car enfin ces épouſes de Jeſus-Chriſt dont la ferveur vous édifie, ne ſervent pas un autre Dieu que vous, ne croyent pas un autre Evangile que vous, n'attendent pas une autre gloire que vous. Si elles l'acheptent plus cher que vous, c'eſt ce qui doit vous faire trembler, puiſqu'il eſt certain que quoy qu'elles donnent pour l'avoir, elles ne donnent rien de trop, & que le Royaume du ciel priſé dans ſa juſte valeur, vaut encore bien au de-là. Que devez-vous donc conclure de leur exemple, ſinon que juſqu'à preſent vous n'avez pas connu le don de Dieu ? Ah ! Seigneur, devez-vous dire, je me flattois d'eſtre chreſtien, & je ne l'eſtois pas, mais aujourd'huy j'apprends à le devenir. Si vous eſtes, mon cher Auditeur, dans ces diſpoſitions, c'eſt, pour vous, avoir trouvé le threſor de l'Evangile, & c'eſt le fruit que vous devez remporter de cette ceremonie. Vous, Vierge fidelle, achevez ce que vous avez commencé. Pre-

ſentez-vous avec confiance à l'Autel où voſtre Dieu vous attend. Prononcez ſans peine ces vœux qui vous engageront éternellement & irrevocablement à luy. Quoy que vous luy donniez, il vous le rendra au centuple & en cette vie & en l'autre, où nous conduiſe, &c.



SECOND

SERMON

SUR

L'ESTAT RELIGIEUX.

Le choix que Dieu fait de l'Ame religieuse, & que l'ame religieuse fait de Dieu.

Memento Iſraël, & ne obliviſcaris : Dominum elegiſti hodiè, ut ſit tibi Deus ; & Dominus hodiè elegit te, ut ſis ei populus peculiaris.

Souvenez-vous en, Iſraël, & ne l'oubliez jamais : vous choiſiſſez aujourd'huy le Seigneur, afin qu'il ſoit voſtre Dieu ; & le Seigneur vous choiſit aujourd'huy, afin que vous ſoyez ſon peuple particulier. Dans le Deuteronome, ch. 26.

C'Est ainſi que Dieu parla aux Iſraëlites, lors qu'aprés les avoir tirez de la ſervitude, & les avoir longtemps éprouvez dans le deſert, il les fit entrer dans la terre promiſe, qu'ils avoient ſi ardemment deſirée, & qui devoit eſtre pour eux

une terre de benediction. Mais toutes ces choses, dit saint Paul, n'estoient encore que des figures ; & ce qui arrivoit alors aux Israëlites, selon le dessein de Dieu mesme, * se rapportoit essentiellement à nous : *Hæc autem in figura facta sunt nostri.* En effet, c'est dans les parfaits chrestiens, que ces figures de l'ancienne loy trouvent leur accomplissement ; & sans sortir du lieu où nous sommes, c'est dans cette ceremonie religieuse que l'on voit clairement & sensiblement la verité de ce que le saint Esprit a prétendu nous faire entendre par ces divines paroles que j'ay prises pour mon texte, & qui renferment tout le sujet de ce discours. Car dites-moy, une ame dans les dispositions où nous paroist cette genereuse Fille, qui sert icy de spectacle aux Anges & aux hommes ; une ame que Dieu par la vertu toute-puissante de sa grace, tire aujourd'huy de l'esclavage du monde ; un ame predestinée, dont l'heureux sort, aprés de saintes épreuves, est d'entrer dans la religion qu'elle regarde comme la terre des élus, & vers laquelle elle porte ses vœux les plus ardents ; une vierge, qui à la face des autels, par une profession solemnelle, choisit le Seigneur pour son Dieu, & que le Seigneur choisit reciproquement, pour l'associer au nombre

* 1. Cor. c. 10.

de ses épouses, c'est à dire, au nombre de ces vierges qui luy sont uniquement devoüées, & qui composent dans le christianisme ce peuple particulier, dont il se glorifie d'estre servi, n'est-ce pas à la lettre tout le mystere qu'exprime ce passage : *Dominum elegisti hodiè, ut sit tibi Deus ; & Dominus hodiè elegit te, ut sis ei populus peculiaris?* C'est donc à vous, digne Epouse de Jesus-Christ, que j'addresse ces paroles : écoutez-les avec respect, & n'en perdez jamais le souvenir ; *Memento, & ne obliviscaris.* En vous consacrant à la vie religieuse, vous allez choisir le Seigneur, afin qu'il soit vostre Dieu ; *Dominum elegisti hodiè, ut sit tibi Deus.* Et par une insigne faveur, vostre Dieu va vous choisir, afin que vous soyez particulierement sa creature : *Et Dominus hodiè elegit te, ut sis ei populus peculiaris.* Meditez bien ces veritez importantes, & qu'elles demeurent pour jamais profondément gravées dans vostre cœur. Voilà ce que je vous propose, & ce que vous devez envisager comme le fonds de toutes vos obligations : le choix que vous faites de Dieu, & le choix que Dieu fait de vous. Le choix que vous faites de Dieu, source des merites infinis, que vous amasserez en le servant, & qui seront les fruits du sacrifice que vous allez luy

offrir : c'eſt la premiere partie. Le choix que Dieu fait de vous, ſource des graces abondantes qu'il vous prepare, & qu'il commence dés ce jour à repandre ſur voſtre perſonne : c'eſt la ſeconde partie. Le choix que vous faites de Dieu, afin qu'il ſoit particulierement voſtre Dieu ; fondement ſolide du droit propre que vous aurez de vous confier en luy & de tout attendre de luy. Et le choix que Dieu fait de vous, afin que vous ſoyez ſpecialement ſa creature ; ſouverain motif de l'inviolable attachement que vous devez avoir pour luy. Que ne dois-je point me promettre de ces deux conſiderations, parlant icy à des ames religieuſes pleines de l'eſprit de leur vocation, & continuellement occupées du ſoin de le conſerver, de le renouveller, de l'augmenter ? Quel exemple pour les chreſtiens du ſiecle, qui m'écoutent : car pour voſtre édification, mes chers Auditeurs, il n'y aura rien dans ce diſcours que vous ne puiſſiez, & que vous ne deviez vous appliquer, ſelon ce que vous eſtes, & ce que Dieu demande de vous, dans la vie ſeculiere & neanmoins chreſtienne, à laquelle il vous a appellez. Tout ce que je diray vous inſtruira, ou ſi vous n'en profitez pas, vous confondra. Mais indépendamment du fruit que les chreſtiens du ſiecle en ti-

reront, voicy encore une fois, fidelle Epouse du Sauveur, les deux avantages dont la profession religieuse va vous mettre en possession, & dont le devoir de mon ministere m'oblige à vous feliciter. En vertu de l'action que vous allez faire, le Dieu de l'univers, parce que vous le choisissez, va devenir singulierement vostre Dieu; & vous, parce qu'il vous choisit luy-mesme, vous allez devenir singulierement sa creature. C'est à dire, il va estre vostre Dieu avec toute la distinction qu'il le peut estre dans l'ordre de la grace; & vous, avec la mesme distinction, vous serez sa creature, d'une maniere qui dans l'ordre de la grace va dés maintenant vous combler de gloire. Avant que d'en venir à la preuve, ayons recours à la Mere de Dieu, & saluons-la, en luy disant, *Ave Maria.*

I. PARTIE.

CHoisir le Seigneur, & par ce choix en faire son Dieu, c'est un des secrets de la predestination divine, qu'il n'appartenoit qu'à Dieu mesme de nous reveler; & dire qu'en quittant le monde pour embrasser l'estat religieux, nous avons trouvé ce secret, c'est une verité, mes cheres Sœurs, aussi consolante pour nous, qu'elle est propre à nous soutenir dans la pratique de nos devoirs. Mris cette verité, quoy-que consf-

tante, a besoin d'éclaircissement. Car enfin, demandent les interpretes, expliquant ce passage du Deuteronome, ***Dominum elegisti, ut sit tibi Deus,*** Dieu ne seroit-il pas nostre Dieu, si nous ne le choisissions de la sorte; & dépend-il de nous qu'il soit nostre Dieu ou qu'il ne le soit pas, qu'il le soit plus ou qu'il le soit moins, qu'il le soit par un titre ou par un autre; & en consequence du choix que nous avons fait de luy, sommes-nous en droit de prétendre, qu'en effet il soit plus nostre Dieu, qu'il ne l'est du reste des hommes? C'est à ces importantes questions que je repondray, & c'est de ces questions mesmes que je tireray les preuves les plus convaincantes & les plus touchantes de la premiere proposition que j'ay avancée. Mais auparavant concevons-la bien, & formons-nous en une idée juste, & qui puisse desormais estre la regle de toute la conduite de nostre vie.

Ouy, mes cheres Sœurs, je le repete, quand nous nous separons du monde pour nous consacrer à Dieu par le vœu solemnel de la religion, nous accomplissons en verité & en esprit, ce que les Israëlites charnels n'accomplirent qu'en figure, lors qu'ils entrerent dans la terre promise. Non seulement nous choisissons le Seigneur; mais nous le choisissons dans cette veüe,

qu'il ſoit particulierement noſtre Dieu. Or je veux vous monſtrer d'abord, combien d'une part ce choix luy eſt honorable, & de l'autre combien il nous eſt avantageux. Rapport à Dieu & à nous-meſmes, par où nous devons meſurer l'excellence & la perfection de ce choix. Il y a plus : car ce choix preſuppoſé, je veux vous faire remarquer, & meſmes vous faire ſentir, combien Dieu nous eſt neceſſaire, dans la ſeparation du monde où la religion nous engage. Mais auſſi veux-je au meſme temps vous obliger à reconnoiſtre, que quelque ſeparez du monde que nous ſoyons, ce choix preſuppoſé, Dieu nous ſuffit. Appliquez-vous à ma penſée, dont voicy le précis réduit à cinq chefs. Choix glorieux à Dieu, choix heureux pour nous, choix qui nous rend Dieu neceſſaire, choix qui fait que Dieu nous ſuffit, & choix enfin d'où il s'enſuit que Dieu eſt tout autrement noſtre Dieu, qu'il ne l'eſt des chreſtiens du ſiecle. Plaiſe au ciel que je puiſſe bien imprimer dans vos eſprits & dans vos cœurs des veritez ſi édifiantes.

Premiere verité : choix glorieux à Dieu. La demonſtration en eſt ſenſible, & vous en devez eſtre touchez. C'eſt qu'en vertu de ce choix nous rendons à Dieu un authentique temoignage, qu'il eſt Dieu, &

parfaitement noſtre Dieu, & à l'excluſion de tout autre noſtre ſeul & unique Dieu, puiſqu'il merite que nous quittions tout pour luy, & que pour luy nous renoncions à nous-meſmes. Car il n'y a que Dieu qui merite cet abandonnement total, & pour qui il nous ſoit permis de renoncer à nous-meſmes juſqu'à nous ſacrifier nous-meſmes, comme il n'y a que l'ame religieuſe qui rende à Dieu cet honneur, au moins dans toute l'étenduë que cet honneur luy peut eſtre rendu ſur la terre. Et c'eſt icy, mes cheres Sœurs, que je commence à decouvrir le privilege ineſtimable de noſtre vocation. Non, diſoit ſaint Baſile à ſes diſciples, il n'y a que Dieu ſeul à qui ce ſacrifice volontaire de la profeſſion religieuſe puiſſe eſtre dû, & pour qui il puiſſe eſtre loüable. Quitter tout pour tout autre que pour Dieu, ce ſeroit un excés de folie; mais pour Dieu, c'eſt une éminente ſageſſe. Renoncer à ſoy-meſme pour la creature, ce ſeroit une idolaſtrie ſecrette & une impieté; mais pour Dieu, c'eſt un acte heroïque de religion. En cela, dis-je, conſiſte la grandeur de Dieu; & par un admirable enchaiſnement des intereſts de Dieu avec les noſtres, en cela la grandeur de Dieu, quoy qu'abſoluë & independante de nous, ſemble ne pouvoir eſtre ſeparée de nos in-

terests. Car vous seul, ô mon Dieu, vous seul estes digne que nous quittions tout pour vous, parce que dans vous seul nous trouvons tout ce que nous quittons, & infiniment au de-là de tout ce que nous quittons. Vous seul avez droit d'exiger, que pour vous, nous renoncions à nous-mesmes, parce que vous seul pouvez nous dédommager de ce renoncement, & qu'estant Dieu, vous avez seul de quoy pouvoir estre la recompense de nostre sacrifice.

Mettons nos interests à part : ce n'est point encore de quoy il s'agit. J'ay dit au Seigneur : vous estes mon Dieu, parce que vous n'avez nul besoin de mes biens; *Dixi Domino, Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges.* Ainsi parloit David ; & moy, peut & doit adjouster l'ame religieuse, j'ay dit au Seigneur : vous estes mon Dieu, parce que non content de mes biens, dont vous n'avez, ni ne pouvez avoir besoin, vous avez attendu de moy un hommage plus digne de vous ; qui est le sacrifice de moy-mesme, & c'est celuy que je vais vous presenter. Où sont les chrestiens du siecle qui choisissent Dieu à ce prix, & à qui pour le posseder, il en couste ce dépoüillement de toutes choses, & ce sacrifice d'eux-mesmes complet & entier ? L'ame chrestienne, je l'advouë, est obligée,

Psal. 15.

comme chrestienne, de renoncer à tout, au moins d'esprit & de cœur, puisque sans cela elle ne peut estre à Jesus-Christ, *Qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse discipulus:* & par la raison seule qu'elle est chrestienne, elle doit renoncer à elle-mesme, puisqu'elle est incapable sans cela de suivre Jesus-Christ, qui nous a dit à tous sans exception, *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum.* Mais où sont ceux qui dans le monde observent à la lettre ces deux preceptes; & entre ceux qui s'efforcent de les observer, où est celuy qui les observe sans restriction? Prenez & considerez-le chrestien du siecle le plus zelé, & dans sa condition le plus parfait; quelque parfait que vous le supposiez, en se donnant à Dieu, que ne se reserve-t-il pas? Quelque detaché du monde que nous le concevions, à combien de choses est-il neanmoins vray, qu'il ne renonce pas réellement, & qu'il n'a pas mesmes intention de renoncer? Maistre de ses biens & de sa liberté, que quitte-t-il & de quoy se depoüille-t-il? Il n'y a que l'ame religieuse, qui par un retour & un genereux effort de sa reconnoissance, puisse dire à Dieu sans presomption: qu'ay-je pû vous donner, Seigneur, que je ne vous aye pas donné? qu'ay-je pû quitter pour vous, que je n'aye

Luc. c. 14.

Luc. c. 9.

pas quitté ? qu'ay-je pû faire, pour m'offrir à vous comme une hostie vivante, que je n'aye pas fait ? Je dis par un effort de sa reconnoissance : car si elle parle de la sorte, ce n'est point pour exalter le merite de son sacrifice, mais pour honorer au contraire le don de Dieu. Ce n'est point pour se glorifier, ni pour se prévaloir de son estat ; mais pour reconnoistre devant Dieu que ce qu'elle quitte, n'est qu'un leger tribut de ce qu'elle luy doit. Ce n'est point par un esprit d'ostentation, mais par une vive expression de son respect infini pour ce souverain Estre. Et voilà, mes cheres Sœurs, comment le choix que nous faisons de Dieu luy est si glorieux.

Mais il est encore plus heureux pour nous : seconde verité dont vous allez convenir. Car fondez sur ce choix, & tandis que ce choix subsiste, nous sommes seûrs, autant qu'on le peut estre en cette vie, que nous aimons Dieu, & que nous l'aimons de cet amour parfait, qui est inseparable de sa grace ; de cet amour souverain qui nous justifie aux yeux de Dieu, & qui seul, fussions-nous d'ailleurs chargez de crimes, a la vertu de nous reconcilier avec Dieu ; de cet amour de preference en quoy consiste la plenitude de la loy, & à quoy le salut de l'homme est immanquablement attaché,

Amour de preference, dont nous avons le gage le plus certain. Permettez-moy de vous developper ce poinct; vous y trouverez un fonds inépuisable de consolation. Hors de l'estat religieux, il est aisé de dire à Dieu, qu'on l'aime par dessus toutes choses, & qu'on l'aime plus que soy-mesme. Mais autant qu'il est aisé de le dire & de le penser, autant est-il rare & difficile de le pratiquer. Autant que ce langage est ordinaire dans le christianisme, autant est-il douteux dans un chrestien, qui n'a pas renoncé au monde & qui joüit tranquillement & à son aise des biens de la vie. En un mot, dit saint Chrysostome, on peut facilement se tromper, en se flattant qu'on aime Dieu, & que pour Dieu, s'il le falloit, on seroit prest à tout quitter, pendant qu'on ne quitte rien & qu'on ne se désaisit de rien. Au moment que nous prenons le parti de la religion, nous tenons le mesme langage, mais nous le tenons à bien meilleur titre. Pour monstrer que nous aimons Dieu preferablement à tout, nous le preferons actuellement à tout, non pas en idée ni en speculation, mais en pratique & par l'engagement le plus réel. Nous ne voulons pas que Dieu nous en croye sur nostre parole: en quittant tout pour luy, nous luy en donnons une preuve, qui ne

peut eſtre équivoque ni ſujette à l'illuſion. Convaincus par une fatale experience, que nous ne devons pas nous en fier à nos propres ſentiments, pour nous aſſeûrer de nous meſmes, nous nous voüons à Dieu juſqu'à nous oſter la diſpoſition de nous-meſmes, & juſqu'à renoncer pour Dieu à tous les droits que nous avons ſur nous-meſmes. Mais auſſi pouvons-nous aprés cela, ſans craindre de mentir au ſaint Eſprit, proteſter à Dieu que nous l'aimons, & luy repondre de nous-meſmes ſur l'article le plus eſſentiel de la loy. Donnons encore plus de jour à cette penſée. Dans cette vie, perſonne, dit l'Ecriture, ne ſçait s'il eſt digne d'amour ou de haine; *Neſcit homo utrùm amore an odio dignus ſit :* & par conſequent perſonne dans cette vie ne ſçait s'il aime Dieu ou s'il ne l'aime pas. Car ſi j'eſtois certain que j'aime Dieu, je ſerois certain que Dieu m'aime & qu'il me trouve digne de ſon amour. Il eſt vray, perſonne ne le ſçait infailliblement; mais ſi quelqu'un le peut ſçavoir, & ſi quelqu'un le ſçait de cette ſcience, qui ſans eſtre infaillible, ne laiſſe pas de rendre l'eſperance des juſtes ferme & tranquille, je ſoutiens que c'eſt l'ame religieuſe. Pourquoy? parce qu'elle ſçait qu'il n'y a rien au monde, qu'elle n'ait abandonné pour Dieu; parce

Eccleſ. c. 9.

que ſans vouloir ſe comparer avec l'Apoſtre de Jeſus-Chriſt, elle ſçait qu'elle a l'avantage de pouvoir dire comme luy : *Quis nos ſeparabit à charitate Chriſti?* Qui deſormais me ſeparera de l'amour de mon Dieu ? ſont-ce les biens de la terre que j'ay quittez ? ſont-ce les plaiſirs des ſens que je me ſuis retranchez ? ſont-ce les honneurs du ſiecle que j'ay mépriſez ? Non, peut-elle conclure : car malgré l'affligeante incertitude où Dieu veut que je ſois touchant ſon amour & ſa haine, aprés le choix que j'ay fait de luy, en ſacrifiant tout, & en me ſacrifiant moy-meſme pour luy, j'ay l'aſſeûrance la plus raiſonnable & la plus ſolide, que ſon amour eſt en moy, & que jamais rien ne m'en detachera. Ce choix luy eſt donc une eſpece d'évidence de l'amour qu'elle a pour Dieu : or qu'y a-t-il de plus heureux, que d'eſtre ainſi aſſeûrée de cet amour, que de pouvoir ſe rendre ainſi le temoignage de cet amour, que de poſſeder ainſi cet amour, comme le titre le plus legitime de ſa predeſtination ? Avançons.

Rom. c. 6.

J'ay dit que le choix que nous faiſons de Dieu dans la vocation religieuſe & dans l'éloignement du monde où nous vivons, nous rend Dieu ſouverainement neceſſaire. Troiſiéme verité, mes cheres Sœurs,

Sœurs, à laquelle il eſt impoſſible que vous ne vous intereſſiez pas, & qui ſuit du principe que j'ay eſtabli. Car ayant tout quitté pour Dieu, ſi Dieu venoit à nous manquer, où en ſerions-nous ? Si par noſtre infidelité, fruſtrez de noſtre attente, nous venions à ne pas trouver Dieu dans la religion, ne pouvant d'ailleurs y trouver les conſolations du monde, que nous reſteroit-il ? où ſeroit noſtre reſſource ? De cette verité, le mondain, plein de ſes erreurs, voudroit inférer qu'au moins en cela noſtre condition eſt à plaindre. Mais c'eſt en cela meſme, reprend ſaint Bernard, qu'elle nous paroiſt preferable à toute autre condition, & voicy l'excellente raiſon qu'il en apporte. Car il eſt vray, mes chers Freres, diſoit-il à ſes religieux, ſeparez comme nous le ſommes de tout ce qu'il y a d'agreable dans le monde, Dieu nous eſt neceſſaire dans la religion : mais c'eſt juſtement de quoy nous beniſſons Dieu, qui par là nous a mis dans une ſainte & abſoluë neceſſité de nous attacher à luy, & de ne vivre que pour luy. Il eſt vray, Dieu dans la religion nous eſt infiniment plus neceſſaire qu'aux chreſtiens du ſiecle ; mais c'eſt en quoy nous nous ſentons plus redevables qu'eux à Dieu. Car malheur à nous, ſi Dieu ne nous eſtoit plus neceſſaire, ou s'il nous

l'estoit moins. Malheur à nous, si hors de luy nous pouvions trouver du repos & de la douceur dans la vie. Malheur, si venant à oublier Dieu & à le méconnoistre, nous pouvions nous passer de luy. Les mondains dissipez par les fausses joyes & les vains amusemens du siecle, peut-estre peuvent-ils quelquefois, quoy-que faussement, se flatter d'estre parvenus à cette prétenduë & imaginaire indépendance de Dieu : mais c'est ce qui fait la reprobation de leur estat. La beatitude du nostre est de ne pouvoir estre heureux qu'en Dieu, de ne le pouvoir estre qu'avec Dieu, de ne l'estre qu'à proportion que nous nous unissons à Dieu. Sans Dieu nous serions malheureux : vous l'avez ainsi ordonné, Seigneur, & la loy que vous en avez faite, n'est pas tant un arrest de vostre justice, qu'une disposition favorable de vostre misericorde : *Jussisti, Domine, & sic est.* Sans vous nous serions malheureux ; mais nous le serions encore bien plus, si nous voulions sans vous ne l'estre pas, puisque le comble de nostre misere seroit de chercher hors de vous la veritable felicité. Quoy-qu'il en soit, mes Freres, poursuivoit saint Bernard, en qualité de religieux, nous mettons au nombre des graces & des plus precieuses graces de nostre estat, le besoin mesme que nous a-

August.

vons de Dieu. Car ſelon la parole ſainte, plus nous avons beſoin de Dieu, plus Dieu ſe tient obligé à repandre ſes dons ſur nous ; plus nous avons beſoin de Dieu, plus il veut que nous ayons droit de recourir à luy, de compter ſur luy & de tout attendre de luy. Sans luy nous ne trouverions dans la religion qu'un vuide affreux de toutes les conſolations humaines : mais eſtant comme il eſt, un Dieu fidelle, il ſçait abondamment remplir ce vuide par d'autres conſolations toutes ſpirituelles, dont il eſt luy-meſme la ſource. Autant que par la privation de tout le reſte, il nous devient neceſſaire, autant ſe fait-il un honneur & prend-il ſoin de ne nous manquer jamais, tandis que nous ſoutenons par une ſainte perſeverance le choix que nous avons fait de luy. Auſſi ay-je adjouſté, mes cheres Sœurs, que quelque ſeparez du monde que nous ſoyons, ce choix preſuppoſé, Dieu nous ſuffit ; & c'eſt la quatrieme verité encore plus capable de nous faire gouſter le bonheur de noſtre profeſſion. Ecoutez-moy ; je n'en dis qu'un mot, mais qui joint à vos reflexions, pourra vous tenir lieu d'un diſcours entier.

Les chreſtiens du ſiecle, meſmes les plus reglez dans leurs deſirs, ont malgré eux mille beſoins, qui par l'engagement in-

évitable de leur condition les aſſujettiſſent au monde, & les mettent par là dans une impuiſſance morale de parvenir jamais ſur la terre à eſtre contents. De combien de choſes, & de choſes hors de leur pouvoir, leur repos ne dépend-il pas ? Et s'il en manque une ſeule, quand ils auroient toutes les autres, combien de chagrins & de troubles ce ſeul défaut ne leur fait-il pas eſſuyer ? Quel malheur, diſoit un payen, de dépendre de la ſorte pour eſtre heureux ! Dans la religion, ſi nous avons beſoin de Dieu, au moins avons-nous l'avantage de n'avoir beſoin que de Dieu. Car avec Dieu, nous nous paſſons ſans peine de tout ; avec Dieu, nous n'envions point au monde ſes proſperitez : avec Dieu, quoy-que pauvres, nous ſommes riches, & bien plus riches que ſi nous poſſedions tout, parce que nous ne deſirons rien, *Tanquam nihil habentes, & omnia poſſidentes.* Quand on nous dit que Dieu ſeul fera noſtre beatitude dans le ciel, & que tout inſatiables que nous ſommes, au moment que ſa gloire paroiſtra, nous en ſerons raſſaſiez, ſelon la parole du prophete Royal, quoy-que ce ſoit un poinct de foy, nous avons de la peine à le comprendre, & nous voudrions qu'on nous en donnaſt une preuve ſenſible. La voicy, mes chers Auditeurs : car la preuve

2. Cor. c. 6.

ſenſible de cet adorable attribut de Dieu, qui fait que dans le ſejour de la gloire Dieu nous ſuffira, c'eſt qu'il ſuffit dés maintenant à l'amo religieuſe, qui fidelle à la grace de ſa vocation, joüit indépendamment du monde d'un ſolide & parfait contentement. Je m'explique. Ce qui monſtre que les juſtes dans la gloire trouveront en Dieu ſeul toute leur felicité, c'eſt que par une anticipation de cette gloire, on voit dans la religion des ames qui ne veulent que Dieu; qui trouvent tout en Dieu, aprés avoir tout quitté pour Dieu; & qui contentes de Dieu, renoncent pour le poſſeder à toutes les grandeurs du monde, à tous les heritages du monde, à tous les eſtabliſſements & à toutes les fortunes du monde. Ouy l'on en voit, & Dieu par ſa miſericorde nous en met aujourd'huy devant les yeux des exemples vivants. Voilà ce que la grace de Jeſus-Chriſt opere dans ces ames ferventes, dont je parle & à qui je parle. C'eſt un miracle incomprehenſible pour ces mondains qui n'ont que des veüës terreſtres & animales; mais ce miracle n'en eſt pas moins réel ni moins vray. Le monde avec tous ſes biens ne ſuffit pas à un avare, le monde avec tous ſes honneurs ne ſuffit pas à un ſuperbe, le monde avec tous ſes plaiſirs ne ſuffit pas à un ſenſuel; & Dieu ſeul

sans ces plaisirs du monde, sans ces biens, sans ces honneurs, suffit à l'ame qui le choisit pour son Dieu. Est-il rien de plus convaincant que ce temoignage? Estre content de Dieu, & de Dieu seul, voilà ce qu'éprouvent ceux & celles, qui faisant divorce avec le monde, cherchent Dieu dans la religion. Et que ne pouvez-vous là dessus vous expliquer hautement, mes cheres Sœurs, & rendre icy à la grace de vostre Dieu toute la gloire qui luy est duë. Voilà ce que vous éprouvez tous les jours; & voilà ce qu'éprouvent tant d'autres dans l'humble & pauvre condition qu'ils ont comme vous choisie. Or quel dégagement & quelle liberté de l'ame, lors qu'on se peut dire à soy-mesme: Dieu me suffit. Je n'ay ni terres, ni heritages, ni revenus en ce monde; mais Dieu me suffit. Fortune, dignitez, grandeurs du monde, tout cela n'est point pour moy; mais Dieu me suffit. D'autres ont toutes les commoditez de la vie, toutes les douceurs que le monde peut leur fournir, & moy je n'en ay aucune; mais Dieu me suffit. Il me suffit maintenant, il me suffira jusqu'à mon dernier soupir, il me suffira dans l'éternité. Car estant mon Dieu, il est mon tout; & tout ce qui n'est pas mon Dieu, ne m'est rien: *Quid mihi est in cælo, & à te quid volui super terram?*

Psal. 72.

Enfin pour cinquieme & derniere verité, je conclus que Dieu en consequence du choix que nous faisons de luy par la profession religieuse, devient singulierement & specialement nostre Dieu. Et voilà, heureuse Epouse du Sauveur, ce qui doit vous rendre vostre vocation également chere & venerable. En consequence de l'action que vous allez faire, le Seigneur que vous choisissez, sera vostre Dieu avec toute la distinction qu'il peut l'estre dans l'ordre de la grace : pourquoy? parce qu'en consequence du renoncement que vous faites à tout pour luy, il sera luy-mesme vostre partage, vostre heritage, vostre possession, & que de cette sorte vous aurez sur luy, pour ainsi dire, tout le droit de proprieté, qu'une creature peut avoir sur son Dieu. Appliquez-vous à ce que je dis. Quand Dieu divisa la terre promise entre les tribus d'Israël, il ne donna, remarque l'Ecriture, aucun partage à la tribu de Levi, parce que la tribu de Levi, toute dévoüée à Dieu, ne devoit point avoir d'autre partage que Dieu mesme, *Quia ipse Dominus possessio ejus est.* Excellente figure, ma chere Sœur, de ce qui va se passer à vostre égard. Car vous allez estre dans la loy de grace cette ame choisie, dont Dieu sera tout le partage, & à qui Dieu, comme

Deut. c. 10.

Dieu, appartiendra tout autrement qu'il n'appartient aux chreſtiens du ſiecle. En effet, le chreſtien du ſiecle peut bien dire comme David, *Dominus pars hæreditatis mea*, le Seigneur eſt une portion de mon heritage; mais il ne peut pas dire abſolument, dans le meſme ſens que l'ame religieuſe, *Dominus hæreditas mea*, le Seigneur eſt mon heritage, parce qu'avec Dieu, dit ſaint Bernard, il poſſede encore d'autres biens; & qu'en poſſedant ces autres biens avec Dieu, il en poſſede moins purement & moins parfaitement Dieu. C'eſt vous, fervente Epouſe de Jeſus-Chriſt, qui deſormais, ayant renoncé au monde, aurez droit de regarder Dieu, comme un bien qui vous eſt uniquement propre, comme un bien qui vous eſt affecté; comme un bien d'autant plus voſtre bien, que vous en faites voſtre ſeul bien. Au lieu que vos freres & vos ſœurs ſelon la chair, partageront entre eux un heritage temporel que vous leur abandonnez, & dont la mort les depoüillera; vous en allez acquerir un, lequel, quoy qu'immenſe & infini, ſera tout entier à vous, comme s'il n'eſtoit que pour vous; & cet heritage encore une fois, c'eſt Dieu meſme, qui vous tiendra lieu de tout. Or vous tenir lieu de tout, c'eſt eſtre non ſeulement Dieu, mais ſpe-

Pſal. 15.

cialement vostre Dieu. Et voilà le sens litteral de ces belles paroles, *Quia ipse Dominus possessio ejus est.*

Revenons donc, mes cheres Sœurs aux questions que j'ay d'abord proposées. Dieu ne seroit-il pas nostre Dieu, si nous ne le choisissions de la maniere que je le viens d'expliquer ? Ecoutez sur cela saint Basile : il seroit nostre Dieu, repond ce saint Docteur, mais il ne le seroit pas dans cette étenduë & cette perfection qui suppose le sacrifice que nous luy faisons de nous-mesmes par le vœû de la religion. C'est à dire, il seroit nostre Dieu par la necessité de son estre, & par le droit inaliénable de sa souveraineté ; mais il ne le seroit pas avec ce surcroist de domination & d'empire qu'il a sur nous, quand nous nous depoüillons pour luy de nostre liberté. Malgré nous il seroit le Dieu de toute la nature ; mais il ne seroit pas au poinct qu'il l'est, le Dieu de nostre cœur. Il dépend de nous en ce sens qu'il soit nostre Dieu ; comme au contraire, quoy-que Dieu de l'univers, il n'est pas le Dieu des mondains, parce que les mondains se font volontairement & de leur choix d'autres divinitez que luy. C'est luy-mesme qui le leur declare : *Et ego non ero Deus vester.* Par consequent il est plus nostre Dieu, qu'il ne l'est du reste des hom-

mes, puiſqu'il l'eſt plus ou moins, ſelon que nous nous dévoüons plus ou moins à ſon culte. Or y pouvons-nous eſtre plus dévoüez, que nous ne le ſommes en qualité de religieux ? D'où il s'enſuit, qu'en nous conſacrant à Dieu, nous adjouſtons à tous les autres titres, en vertu deſquels il eſtoit déja noſtre Dieu, celuy de noſtre choix, & celuy du choix le plus parfait que nous puiſſions faire. Quel threſor de grace pour nous, ſi nous ſçavons connoiſtre le don de Dieu & en profiter ! Ils ont appellé ce peuple heureux, diſoit David, parce qu'il a des biens en abondance, parce qu'il joüit paiſiblement des plaiſirs de la vie, parce que le monde le loüe & luy applaudit, *Beatum dixerunt populum cui hæc ſunt* : mais moy, adjouſtoit ce ſaint Roy, j'ay dit, bienheureux le peuple qui a le Seigneur pour ſon Dieu : *Beatus populus cujus Dominus Deus ejus*. Et voilà, digne Epouſe de Jeſus-Chriſt, voſtre vocation : vous avez choiſi le Seigneur, afin qu'il ſoit ſingulierement voſtre Dieu, *Dominum elegiſti, ut ſit tibi Deus* ; & le Seigneur vous choiſit aujourd'huy, afin que vous ſoyez ſingulierement ſa creature, en vous aſſociant à une communauté de vierges, qui dans le chriſtianiſme eſt à la lettre ſon peuple particulier, *Et Dominus elegit te hodiè, ut ſis ei*

Pſal. 143.

Ibid.

populus peculiaris. C'est le sujet de la seconde partie.

II. PARTIE.

Comme il est de la foy, que la grace, qui est le principe du merite, doit par consequent preceder en nous tout merite, aussi est-ce pareillement un poinct de foy, que le choix que Dieu fait de nous, doit par une absoluë necessité preceder le choix que nous faisons de Dieu. Et voilà pourquoy saint Bernard, instruisant une épouse de Jesus-Christ, & luy donnant une juste idée de sa vocation, en concluoit toûjours pour elle l'obligation indispensable où elle estoit de marcher saintement devant Dieu, & de se tenir dans une profonde humilité, accompagnée d'une vive reconnoissance, par ce raisonnement invincible : *Nisi enim prius quæsita, non quæreres ; sicut nec eligeres, nisi electa.* Car, luy remonstroit-il, quelque fidelle & quelque fervente que vous puissiez estre dans la voye de Dieu, vous ne chercheriez pas Dieu, si Dieu le premier ne vous avoit cherchée ; & vous n'auriez pas l'avantage de l'avoir choisi, s'il n'avoit eû auparavant la bonté de vous choisir luy-mesme, en vous prevenant par sa grace, & en vous attirant à son service. Appliquons-nous, mes cheres Sœurs, cette grande verité ; & remontant jusqu'à la

Bernard.

ſource des miſericordes de noſtre Dieu, entrons dans les deſſeins de ſon aimable providence ſur nous, quand il nous a appellez à la religion. Les voicy. Dieu nous a choiſis, afin que nous ſoyons dans le monde, je dis dans le monde chreſtien, ſon peuple particulier, *& Dominus elegit te hodiè, ut ſis ei populus peculiaris.* Qu'eſt-ce à dire ſon peuple particulier? ſaint Paul nous l'apprend en deux mots, dans ce beau paſſage de l'épiſtre aux Epheſiens, *Elegit nos in ipſo, ut eſſemus ſancti & immaculati in conſpectu ejus.* J'advouë que ſaint Paul parloit là des chreſtiens en general; mais du reſte il eſt évident qu'il parloit des chreſtiens parfaits, & qu'ainſi ſa propoſition convenoit encore mieux à ceux & à celles, qui dans la ſuite des temps devoient renoncer au monde, pour embraſſer la profeſſion religieuſe, puiſque c'eſt dans la profeſſion religieuſe que ſe trouvent plus communément les parfaits chreſtiens. C'eſtoit donc vous & moy, mes cheres Sœurs, que l'Apoſtre de Jeſus-Chriſt avoit ſur tout en veûë, lors qu'il diſoit, *Elegit nos, ut eſſemus ſancti & immaculati.* Entre les élus meſmes Dieu nous a élus, afin que nous ſoyons ſaints; il nous a élus, afin que nous ſoyons irreprehenſibles; & j'adjouſte ſuivant la meſme penſée: il nous a élus, afin

Epheſ. c. 1.

que nous ſervions d'exemples aux chreſtiens du ſiecle ; il nous a élus, afin qu'au milieu d'eux nous paroiſſions comme la lumiere du monde & comme le ſel de la terre. Definition trés naturelle & trés vraye de l'eſtat religieux. C'eſt le peuple ſaint du Seigneur : en comparaiſon des mondains, c'eſt le peuple ſans tache & ſans reproche ; c'eſt le peuple ſuſcité & predeſtiné pour eſtre le modelle des chreſtiens ; c'eſt le peuple eſtabli de Dieu pour confondre les erreurs & l'infidelité du ſiecle, & pour en arreſter la corruption : en un mot, c'eſt le peuple de Dieu particulier, dont les Iſraëlites n'ont eſté que la figure. Voilà, dis-je, Ames religieuſes, à quoy ſe termine le choix que Dieu a fait de nous. Encore quelques moments de voſtre attention.

Dieu nous a choiſis, afin qu'en qualité de religieux nous ſoyons ſon peuple ſaint : *Elegit nos, ut eſſemus ſancti.* Choix adorable, qui nous a ſeparez du monde prophane, pour nous aſſocier, ſi j'oſe m'exprimer de la ſorte, à la ſainteté de Dieu meſme ; *Sancti eſtote, quia ego ſanctus ſum.* Car Dieu dans le fond de ſon eſtre, eſtant ſaint & le ſaint des ſaints, il vouloit, dit ſaint Chryſoſtome, & il devoit eſtre ſervi par des ſaints. Or c'eſtoit l'eſprit religieux, qui par une divine fecondité, devoit pro-

Levit. c. 11.

duire ce nombre de ſaints que Dieu vouloit former pour la perfection de ſon culte. C'eſtoit l'eſtat religieux, qui dans la retraite & dans l'éloignement du monde, devoit élever cette multitude de ſaints éprouvez, de ſaints mortifiez, de ſaints conſommez en toute ſorte de vertus, de ſaints victorieux du monde & d'eux-meſmes, tels qu'il les falloit à Dieu, pour eſtre ſervi en Dieu. David ſe plaignoit autrefois, & gemiſſoit de ce qu'il n'y avoit plus de ſaints dans le monde. Sauvez-moy, Seigneur, s'écrioit-il, touché des progrez que faiſoit le vice, & des deſordres qu'il voyoit croiſtre de jour en jour : ſauvez-moy, parce qu'il n'y a plus de ſaints dans le monde. Or qu'eſt-ce que le monde, ſinon un enfer, du moment qu'il n'y a plus de ſaints? *Salvum me fac, Domine, quoniam defecit ſanctus.* Telle eſtoit la priere de ce ſaint Roy, dans l'ardeur de ſon zéle, à la veûë des iniquitez du monde. Mais par un ſentiment bien contraire, je me conſole aujourd'huy, de ce que malgré les iniquitez du monde, il y a encore des ſaints dans le monde. Car tandis que je vois des communautez de vierges conſacrées à Dieu, & uniquement appliquées à remplir les devoirs de leur vocation, des communautez qui ſe diſtinguent par leur in-

Pſal. 11.

violable & constante regularité, des communautez qui édifient l'Eglise, & qui sont de celles que saint Cyprien appelloit la plus noble portion du troupeau de Jesus-Christ ; tandis que je vois des maisons religieuses de ce caractere (or il y en a) je dis hardiment & sans crainte : non, la main du Seigneur n'est pas raccourcie ; & malgré l'envie du demon, il ne laisse pas d'y avoir encore des saints. Comme il y en a dans le ciel que Dieu glorifie, il y en a sur la terre qui glorifient Dieu, & ce sont au moins, mes chers Auditeurs, ces chastes épouses du Sauveur qui se voïent à luy, comme à leur unique époux ; ces ames pures, qui poussées de l'esprit de Dieu, font un divorce éternel & solemnel avec le monde ; ces éluës rachepttées d'entre les hommes, pour estre dans les familles où elles sont nées, comme les premices offertes au Dieu qu'elles adorent ; ces vierges, dont les vestements blanchis dans le sang de l'Agneau, n'ont jamais esté soüillez, & qui toutes innocentes qu'elles sont, s'imposent tout le joug de la penitence ; voilà les saintes de Dieu sur la terre : *Sanctis quæ in terra sunt ejus.* Tout le reste du monde, si vous voulez, est corrompu : & je consents qu'indignez des scandales dont le monde est plein, vous disiez avec le Pro-

Psal. 15.

Psal. 13. phete : tous se sont égarez, *Omnes declinaverunt* ; tous, en quittant Dieu, se sont livrez aux plus abominables desirs, *Abominabiles facti sunt in studiis suis* ; il n'y en a *Ibid.* pas un qui ne vive dans le dereglement, pas un qui ne se fasse de ses passions de secrettes idoles, *Non est qui faciat bonum, non est usque ad unum.* Ouy, je consents *Joan.* que vous parliez de la sorte, pourveû que vous en exceptiez ces saintes Filles, qui suivent des voyes si opposées à celles du monde ; & qui par là se preservant de sa contagion, ne peuvent avoir aucune part à cet égarement universel : pourveû que vous reconnoissiez que dans leurs personnes Dieu s'est reservé des servantes fidelles, qui n'ont point fléchi le genou devant Bâal ; de sinceres adoratrices qui le servent en esprit & en verité, & qui jour & nuit occupées du soin de luy plaire, luy font aux dépens d'elles-mesmes des sacrifices, dont il n'y a que luy seul qui sçache le prix & le merite. Car voilà toûjours, mes cheres Sœurs, la fin pour laquelle Dieu vous a choisies.

Je dis plus : Dieu nous a choisis, afin que dans le monde chrestien nous soyons irreprehensibles, *Ut essemus sancti & immaculati.* Car dans l'estat religieux, une sainteté ordinaire ne nous suffit pas ; il

nous faut une ſainteté irreprochable, une ſainteté à l'épreuve de toute cenſure, une ſainteté où le monde critique ne puiſſe decouvrir aucune tache, j'entends de ces taches honteuſes qui deshonorent noſtre profeſſion. Pourquoy ? parce qu'il nous faut une ſainteté propre à confondre le libertinage du monde & ſon impieté. Or jamais noſtre ſainteté ne ſera telle, ſi elle ne monte juſqu'à ce degré d'irreprehenſibilité. Et en effet, c'eſt par ce motif que ſaint Pierre engageoit les premiers fidelles à ſe conduire parmi les gentils d'une maniere qui les miſt à couvert, non ſeulement de tout blaſme, mais de tout ſoupçon; afin, leur diſoit-il, mes Freres, que vous fermiez ainſi la bouche aux hommes ignorants & inſenſez, c'eſt à dire aux ennemis de la foy : *Ut benefacientes obmuteſcere faciatis imprudentium hominum ignorantiam.* 1. Petr. c. 2.
C'eſt par cette meſme raiſon que ſaint Paul conjuroit les miniſtres de l'Egliſe d'eſtre des hommes ſans reproche, afin, reprenoit-il, que nos adverſaires, qui eſtoient les payens & les idolaſtres, n'ayant aucun mal à dire de nous, ſoient forcez de nous reſpecter & de glorifier Dieu dans nous : *Ut is qui ex adverſo eſt, vereatur, nihil habens malum dicere de nobis.* Tit. c. 2. Or voilà juſtement, mes cheres Sœurs, ce que Dieu demande

de vous & de moy. Car les mondains au milieu desquels nous vivons, ne sont pas moins attentifs à nous observer, ni moins determinez à nous censurer, que l'estoient alors les payens & les idolastres à l'égard des premiers fidelles; & nous ne sommes pas moins obligez, comme religieux, à confondre par l'integrité de nostre vie, l'injuste & maligne critique des libertins d'aujourd'huy, que l'estoient les chrestiens de ce temps-là, à confondre celle du paganisme. Comme religieux, la cause de Dieu & de son service n'est pas moins entre nos mains, & j'oserois bien dire qu'elle y est encore plus. C'est donc à nous de la soutenir par l'excellent moyen que je vous marque, & le voicy. L'erreur des mondains, par exemple, est de se figurer que la pieté, dans les veûës secrettes de la pluspart de ceux qui la pratiquent, n'est qu'un raffinement specieux d'interest ou de vanité. C'est à nous de les convaincre d'ignorance, en leur faisant voir dans la religion des ames solidement humbles, qui bien loin d'y chercher l'éclat, font leurs plus cheres delices de s'y ensevelir, & d'y mener une vie cachée avec Jesus-Christ en Dieu; des ames plus que desinteressées, ou dont l'unique interest est de n'avoir plus dans le monde nul interest: *Ut obmutescere fa-*

ciatis imprudentium hominum ignorantiam. La malignité des impies & des libertins, eſt de décrier les ſerviteurs de Dieu par certains endroits foibles qu'ils leur reprochent, & dont ils font contre eux le ſujet de leurs railleries. C'eſt à nous d'éviter ces foibles, & pour l'honneur de la religion, duquel nous devons perſonnellement repondre, de ne donner ſur nous aucune priſe : *Ut nihil habeant malum dicere de nobis.* Ainſi en uſoient ces premiers chreſtiens, reverez par les payens meſmes, & à qui, comme religieux, nous avons dû ſucceder. *Capite nos,* diſoient-ils, ou pluſtoſt diſoit en leur nom le grand Apoſtre, en faiſant aux gentils un ſaint défi : *Capite nos, neminem læſimus, neminem circumvenimus.* Examinez-nous bien : nous n'avons fait tort à perſonne, nous n'avons ni offenſé ni trahi perſonne ; qu'avez-vous à nous objecter qui puiſſe nous faire rougir, ou qui ſoit indigne de nous ? voilà de quoy ils ſe piquoient. L'irreprehenſibilité de leur conduite eſtoit la gloire tout enſemble, & de leur Dieu & de leur profeſſion. Par là ils deſarmoient l'impieté, & par là ils triomphoient de la calomnie. Or, graces au Seigneur, l'Egliſe chreſtienne eſt encore aujourd'huy en poſſeſſion du meſme avantage. Mais à qui eſt-ce ſur-tout qu'elle en

2. Cor. c. 7.

eſt redevable ? à ces ferventes communautez dont je viens de vous parler, à ces monaſteres où regne l'eſprit de Dieu. Car ſans chercher des exemples ailleurs que dans cette ſainte Maiſon, quel droit ces vierges qui m'écoutent, n'auroient-elles pas de dire aux mondains, comme ſaint Paul : *Capite nos*, informez-vous de noſtre vie tant qu'il vous plaira ; & toute voſtre malignité n'y trouvera rien, dont elle puiſſe ſe prévaloir contre la profeſſion que nous faiſons d'eſtre les épouſes de noſtre Dieu. Mais parce que leur humilité ne leur permettroit pas peut-eſtre de tenir ce langage, quoy-que vray ; quel droit, mes chers Auditeurs, n'aurois-je pas moy-meſme de vous les produire, pour vous faire un défi pareil à celuy de ſaint Paul, en vous diſant : conſiderez bien ces ſervantes de Dieu ; & ſans leur faire aucune grace, ce que je n'ay garde de vous demander pour elles, rendez-leur la juſtice qui leur eſt dûë, & confeſſez qu'elles ſont au deſſus de la plus rigide cenſure. Et en effet, qui de vous les accuſera d'ambition ? qui de vous les ſoupçonnera d'hypocriſie ? qui de vous les reprendra d'aucun de ces vices, par où la vertu tous les jours devient ſi douteuſe & meſmes ſi odieuſe dans le monde ? Il n'y a dans toute leur conduite, ni artifice, ni dé-

guisement, ni affectation, ni ostentation, ni politique, ni intrigue. Quel reproche auriez-vous donc à leur faire, & par quel endroit pourriez-vous éluder ou affoiblir l'argument que saint Paul tiroit de là pour la condamnation de vostre vie lasche & mondaine? Or voilà, mes cheres Sœurs, à quoy, vous & moy, nous devons aspirer dans la religion; à estre de ces sujets irreprehensibles. Il y a plus encore.

Dieu nous a choisis, afin qu'en qualité de religieux, nous servions de modelles aux chrestiens du siecle: c'est à dire, afin que les chrestiens du siecle apprennent de nous ce qu'ils sont, ou plustost ce qu'ils doivent estre; afin qu'ils ayent toûjours dans nos personnes une idée sensible de la perfection à laquelle ils sont appellez; afin qu'en nous voyant, ils se souviennent, pour ainsi dire, de quelle tige ils sont sortis, & qu'en se mesurant à nous, ils reconnoissent qu'autant qu'ils se sont éloignez de cette tige, autant ils ont degeneré du christianisme qu'ils professent. Car quelque difference qu'on suppose entre leur estat & le nostre, qu'est-ce qu'un vray religieux, sinon un chrestien parfait; & comment un chrestien peut-il esperer d'estre parfait chrestien, si dans le siecle mesme où Dieu l'engage, il n'est religieux d'esprit & de

cœur ? Je ſerois infini ſi je voulois approfondir cette penſée. Mais je manquerois au devoir eſſentiel de mon miniſtere, ſi je ne concluois de là, mes cheres Sœurs, combien nous ſommes ſpecialement obligez d'eſtre reguliers & fervents dans la pratique de nos devoirs. Car puiſqu'en qualité de religieux nous ſommes choſis pour eſtre les modelles des chreſtiens du ſiecle, je dis les modelles vivants de la ſainteté de leur profeſſion, que ſeroit-ce ſi nous-meſmes nous venions à negliger la noſtre, & à nous oublier ? Juſqu'à quel poinct nos infidelitez & nos tiedeurs, par les funeſtes conſequences qu'en tireroient les mondains, n'authoriſeroient-elles pas leurs deſordres, & juſqu'à quel poinct leur libertinage ne ſe prévaudroit-il pas de nos moindres relaſchements ? Si le ſel ſe corrompt, diſoit Jeſus-Chriſt, avec quoy empeſchera-t-on tout le reſte de ſe corrompre ; & ſi dans l'Egliſe de Dieu, ce qui devoit eſtre lumiere, devient tenebres, que ſera-ce des tenebres meſmes ? Or c'eſt vous, adjouſtoit noſtre divin maiſtre, en parlant à ceux qui avoient tout quitté pour luy, c'eſt vous qui eſtes ce ſel de la terre, *Vos eſtis ſal terræ.* C'eſt vous, qui deſtinez pour éclairer & pour édifier, eſtes la lumiere du monde, *Vos eſtis lux mundi.*

Matth. c. 5.

Ibid.

Sel de la terre qui n'est plus bon à rien, dés qu'une fois il a perdu sa force : lumiere du monde, qui venant à s'éteindre ou à s'obscurcir selon la parabole du Sauveur, laisse tout le corps obscur & tenebreux. Ma consolation est de parler aujourd'huy à des vierges prudentes, zelées, vigilantes, qui sont bien à couvert de ce reproche ; à des épouses du Fils de Dieu, dont la sainte vie est dans la maison du Seigneur, un flambeau ardent & luisant, un sel pur & incorruptible, dont la vertu est à l'épreuve de toute l'iniquité du siecle.

De-là, mes cheres Sœurs, Dieu nous a choisis, afin que nous soyons dans la loy de grace, son peuple particulier, comme les Israëlites l'estoient dans l'ancienne loy. Car c'est par là qu'on les distinguoit ; & qu'entre tous les peuples de la terre, on les regardoit comme le peuple de Dieu : pourquoy ? parce que c'estoit à eux, dit saint Paul, qu'appartenoit l'adoption des enfants, la gloire, l'alliance, le culte, la loy, les oracles de Dieu & ses promesses ; *Quorum adoptio est filiorum, & gloria, & testamentum, & legislatio, & obsequium, & promissa.* Or apres le choix que Dieu a fait de nous par la vocation religieuse, tout cela nous convient encore plus qu'à eux. L'adoption des enfants, puisqu'en qualité de

Rom. c. 9.

pauvres volontaires, nous ſommes ſans conteſtation les heritiers primitifs du Pere celeſte. La gloire, puiſqu'en vertu du ſacrifice que nous luy faiſons de nous-meſmes, nous poſſedons dans la religion toute la dignité, auſſi-bien que la ſainteté du ſacerdoce Royal de Jeſus Chriſt. L'alliance, puiſqu'eſtant vierges par eſtat, vous eſtes par un titre ſolemnel les épouſes de cet homme-Dieu. La loy, puiſque pour l'embraſſer dans toute ſon étenduë, non contentes d'en accomplir les commandements, vous y adjouſtez les conſeils, & les conſeils de la plus éminente perfection. Le culte, puiſque libres & degagées des employs prophanes du ſiecle, vous eſtes uniquement occupées des choſes de Dieu. Les promeſſes, puiſque c'eſt expreſſément pour vous, que le Sauveur du monde a dit : quiconque aura tout quitté, & s'attachera à me ſuivre, recevra le centuple, & en cette vie, & dans la vie éternelle. Nous avons donc, comme religieux, tous les dons & tous les avantages qu'on peut avoir, pour eſtre dans le chriſtianiſme le peuple de Dieu particulier : & au lieu que dans l'Ecriture, Dieu dit aux mondains, *Vos non populus meus*, vous n'eſtes point mon peuple, & vous eſtes indignes de l'eſtre ; ſi nous ſommes fidelles à la grace de noſtre vocation, Dieu

nous

nous dit au contraire, c'eſt vous qui ſeparez du monde, meritez de porter cette glorieuſe qualité ; c'eſt vous qui dévoüez à mon ſervice, eſtes non ſeulement mon peuple, mais l'élite de mon peuple ; c'eſt vous qui racheptez de la terre, eſtes ce peuple conquis que j'ay choiſi pour publier mes grandeurs, & pour chanter éternellement mes loüanges : *Populus acquiſitionis, ut virtutes annuntietis ejus qui de tenebris vos vocavit in admirabile lumen ſuum.* 1. Petr. c. 2.

Or c'eſt à ce peuple particulier, ma chere Sœur, que vous allez eſtre aſſociée. Dieu vous a choiſie, afin que par le plus ſpecial de tous les titres, vous deveniez ſa creature. Comme chreſtienne, vous l'eſtiez déja, mais vous ne l'eſtiez pas encore auſſi parfaitement, auſſi pleinement, auſſi abſolument que vous pouviez l'eſtre ; & Dieu par la prédilection qu'il a eûë pour voſtre perſonne, a voulu que vous le fuſſiez dans la meſme étenduë de perfection qu'il eſt voſtre Dieu. Comme chreſtienne, vous n'eſtiez qu'un commencement, qu'un eſſai, & ſi j'oſe uſer de ce terme, qu'une ébauche de ſa creature : car c'eſt ainſi que le ſaint Eſprit meſme s'en explique, *Genuit nos verbo veritatis, ut ſimus initium aliquod creaturæ ejus* ; il nous a engendrez comme chreſtiens par la parole de la verité, afin Jac. c. 1.

que nous ſoyons au moins un commencement de cette creature parfaite, que ſa grace eſt capable de former en nous, *Ut ſimus initium aliquod.* Mais, comme religieuſe, vous allez eſtre cette creature parfaite, cette creature à qui rien ne manquera, pour eſtre totalement à Dieu, pour eſtre uniquement à Dieu, pour eſtre irrévocablement à Dieu, puiſqu'il eſt vray qu'on ne peut eſtre plus à Dieu qu'en ſe conſacrant à la religion. Il ne me reſte donc qu'à conclure par les paroles de mon texte, & qu'à vous dire, ma chere Sœur : *Memento, & ne obliviſcaris* ; ſouvenez-vous en, & ne l'oubliez jamais. Souvenez-vous en dans les occaſions importantes, où il s'agira de remplir les devoirs penibles de voſtre eſtat. Souvenez-vous en dans les épreuves que Dieu voudra faire de vous, quand il ſera queſtion de luy donner des marques de voſtre perſeverance. J'ay choiſi le Seigneur, & le Seigneur m'a choiſie, ces deux penſées vous ſoutiendront & vous fortifieront. Avec cela il n'y aura point de difficulté que vous ne ſurmontiez, point de tentation que vous ne repouſſiez, point de chagrin & de dégouſt au deſſus duquel vous ne vous éleviez. J'ay choiſi le Seigneur, & le Seigneur a bien voulu agréer le choix que j'ay fait de luy ; le Seigneur m'a

choisie, & par un libre consentement j'ay ratifié le choix qu'il a fait de moy : ces deux pensées, dis-je, vous feront gouster le bonheur de vostre estat, vous en adouciront toutes les peines, vous exciteront à en acquerir toute la perfection. Souvenez-vous en durant le cours de la vie, pour vous maintenir dans l'inviolable fidelité que vostre Dieu attend de vous. Vous vous en souviendrez aux approches de la mort pour vous animer d'une sainte confiance, à la veûë de ce jugement si formidable pour les mondains, mais plein de consolation & de gloire pour les ames vrayement religieuses. C'est la grace que je vous souhaite, &c.





TROISIEME SERMON SUR L'ESTAT RELIGIEUX.

Le Renoncement Religieux, & les recompenses qui luy sont promises.

Dixit Petrus ad Jesum, ecce nos reliquimus omnia, & secuti sumus te, quid ergò erit nobis ? Jesus autem dixit illis : Amen dico vobis, quod vos qui secuti estis me, in regeneratione sedebitis & vos super sedes duodecim judicantes duodecim tribus Israël. Et omnis qui reliquerit domum, vel fratres, vel sorores, aut patrem, aut matrem, centuplum accipiet, & vitam æternam possidebit.

Pierre prenant la parole, dit à Jesus-Christ : vous voyez, Seigneur, que nous avons tout quitté, & que nous vous avons suivi ; quelle recompense en recevrons-nous donc ? Jesus-Christ leur repondit: je vous dis en verité, qu'au temps de la resurrection, vous qui m'avez suivi, vous serez assis sur des throsnes pour juger les douze tribus d'Israël. Et quiconque aura quitté sa maison, ses freres & ses sœurs, son pere ou sa mere, recevra le centuple, & aura pour heritage la vie éternelle. En saint Matthieu, ch. 19.

De tout l'Evangile, voilà les paroles qui conviennent plus naturellement à la ceremonie, pour laquelle nous sommes

icy aſſemblez. Car dans la penſée des Peres, la vocation des Apoſtres a eſté le modelle de la vocation religieuſe ; & il eſt meſmes de la foy, que le Fils de Dieu par ces paroles a promis aux ames religieuſes, ce qu'il promettoit aux Apoſtres, puiſqu'il a conclu generalement & ſans exception, que tous ceux qui pouſſez de l'eſprit de Dieu, renonceroient au monde comme les Apoſtres, recevroient comme eux le centuple : *Et omnis qui reliquerit domum, centuplum accipiet.* Paroles, s'écrie ſaint Bernard, qui depuis l'eſtabliſſement du chriſtianiſme, malgré l'iniquité du ſiecle, ont perſuadé aux hommes ce que la chair & le ſang ne leur avoient point revelé, ſçavoir le mépris du monde, & la pauvreté volontaire. Paroles, qui par une admirable fecondité, ont rempli les deſerts de ſolitaires, les monaſteres & les cloiſtres d'ames ferventes, l'Egliſe de Dieu de ſaints & de floriſſants ordres. Paroles, qui tous les jours encore dépeuplent l'Egypte, & luy enlevent ſes plus riches depoüilles : *Hæc ſunt verba quæ Ægyptum ſpoliant, & optima quæque ejus vaſa diripiunt.* C'eſt à dire, paroles, qui tous les jours arrachent au monde tant d'excellents ſujets, dont le monde auroit pû ſe faire honneur ; mais dont le monde n'eſ-

Bernard.

toit pas digne, & que Dieu s'estoit reservez, en les predestinant pour la religion.

Je ne suis pas venu sur terre, disoit le Sauveur, pour y apporter la paix, mais l'épée : *Non veni pacem mittere, sed gladium.* Car je suis venu separer le pere d'avec son fils, & la fille d'avec sa mere : *Veni enim separare hominem adversus patrem suum, & filiam adversus matrem suam.* Or quelle est l'épée mysterieuse avec laquelle il fait cette separation ? la parole que je vous presche, cette parole vive & efficace, cette parole qui penetre jusques dans les cœurs, & qui convertit les ames par l'ardeur qu'elle leur inspire pour la parfaite sainteté, & par la promesse fidelle & solemnelle qu'elle leur fait au nom mesme de celuy qui est l'oracle de la verité : *Vivus sermo, convertens animas, & felici æmulatione sanctitatis, & fideli promissione veritatis.* En un mot, cette parole de saint Pierre à Jesus-Christ, Seigneur nous avons tout quitté pour vous ; & celle de Jesus-Christ à saint Pierre, vous recevrez le centuple & vous possederez la vie éternelle, c'est dans le sens litteral de l'Evangile, l'épée ou le cousteau de division, qui fait dans les familles chrestiennes ce partage si surprenant, par où les uns deviennent volontairement pauvres, tandis qu'on tra-

Math. c. 10.

Ibid.

Bernard.

vaille à enrichir les autres ; les uns s'humilient & s'aneantissent pour Dieu, pendant que les autres s'élevent aux honneurs du monde ; les uns embrassent une vie austere & penitente, lors que les autres cherchent des establissements commodes. C'est là, dis-je, ce qui separe tous les jours dans la loy de grace ceux à qui la naissance avoit donné les mesmes prétentions & les mesmes droits. Quel bonheur pour moy, si par la vertu de cette mesme parole, je pouvois aujourd'huy persuader à ceux qui m'écoutent ce saint renoncement au monde, que la seule obligation du baptesme, indépendamment de tout autre vœu, rend indispensablement necessaire pour le salut, en quelque condition & en quelque estat que se trouve l'homme chrestien ! C'est vostre ouvrage, ô mon Dieu ; & l'exemple de cette jeune vierge qui va pour jamais se consacrer à vous, est bien plus capable d'y contribüer, que tout ce que j'en pourray dire. J'ay besoin de vostre grace, & je la demande par l'intercession de Marie. *Ave Maria.*

C'Est une question qu'on propose, comment les Apostres par la bouche & l'organe de saint Pierre qui fut leur chef, purent dire au Sauveur du monde, Seigneur, nous

avons tout quitté, & nous vous avons ſuivi, eux qui nez pauvres ne poſſedoient rien, & qui pour ſuivre Jeſus-Chriſt, n'avoient quitté qu'une ſimple barque. Saint Gregoire Pape repond, que tout pauvres qu'ils eſtoient, ils eûrent neanmoins droit de parler ainſi, parce qu'en conſequence de leur engagement avec le Sauveur, quoy qu'ils n'euſſent rien, au moins eſtoit-il vray qu'ils avoient quitté pour le ſuivre, le deſir d'avoir, l'eſperance d'avoir, la puiſſance meſme & la faculté d'avoir. D'où ce ſaint Docteur concluoit, qu'en ſuivant le Fils de Dieu, ils avoient donc quitté autant de choſes, qu'ils en auroient pû deſirer, qu'ils en auroient pû eſperer, qu'ils en auroient pû meſmes acquerir & poſſeder, s'ils ne s'eſtoient pas attachez à luy : *Undè & à ſequentibus tanta derelicta ſunt, quanta à non ſequentibus deſiderari potuerunt.* Voilà, mes chers Auditeurs, ce qui m'a toûjours parû un des plus touchants & des plus conſolants principes de noſtre religion. Nous avons affaire à un Dieu qui nous tient compte, non ſeulement de nos actions & de nos œuvres, mais de nos intentions & de nos deſirs ; non ſeulement de ce que nous quittons pour luy, mais de ce que nous voudrions quitter. Nous ſervons un Dieu qui en-

Greg.

tend, qui agrée & qui recompenſe, comme dit l'Ecriture, la preparation meſme de nos cœurs ; un Dieu qui repond à nos deſirs par les magnifiques promeſſes d'un Royaume qu'il nous deſtine, d'un centuple qu'il nous aſſeûre, d'une vie éternelle dont il nous declare les legitimes poſſeſſeurs.

Deux penſées auxquelles je m'arreſte, & qui vont partager ce diſcours : car mon deſſein, mes cheres Sœurs, eſt de vous monſtrer, premierement à quoy nous avons renoncé pour Jeſus-Chriſt, & ſecondement à quoy Jeſus-Chriſt s'eſt engagé pour nous. A quoy nous avons renoncé pour Jeſus-Chriſt, & par là vous comprendrez quelle eſt la grace eſſentielle de voſtre vocation. A quoy Jeſus-Chriſt s'eſt engagé pour nous, & par là vous connoiſtrez combien cette vocation vous doit eſtre precieuſe. Sujet important, non ſeulement pour voſtre édification & pour la mienne, mais pour l'inſtruction generale des chreſtiens du ſiecle, qui vont eſtre temoins de cette ceremonie. En vous faiſant voir à quoy nous avons renoncé pour Jeſus-Chriſt, je leur donneray les juſtes idées qu'ils doivent avoir des biens de la terre auxquels ils ne renoncent pas. Et en vous apprenant à quoy Jeſus-Chriſt s'eſt engagé pour nous, je leur decouvriray ce qui doit reveiller

leur foy, exciter leur zéle, intereſſer leur pieté, & les piquer d'une ſainte envie, par la comparaiſon que je feray de leur eſtat & du voſtre. Deux poincts encore une fois auxquels il eſt impoſſible qu'ils ne prennent part comme chreſtiens : mais voicy, mes cheres Sœurs, le fruit principal qui nous regarde, vous & moy, comme religieux. Avoir tout quitté pour ſuivre Jeſus-Chriſt, c'eſt pour vous une grace ineſtimable, & le fonds de toutes les graces dont nous ſommes redevables à Dieu dans la religion : premiere verité. Avoir droit comme nous l'avons aux promeſſes de Jeſus-Chriſt, c'eſt déja pour nous une recompenſe & une beatitude commencée, mais qui doit eſtre ſoutenuë par noſtre ferveur, & que nous devons continuellement meriter dans la religion : ſeconde verité. Voilà, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, les deux termes de cette vocation divine qui nous a ſeparez du monde : ce qu'il nous en a couſté, & ce que nous y avons gagné. Ce qu'il nous en a couſté, non pas pour nous en repentir, mais pour en benir le Seigneur, & pour nous en feliciter. Ce que nous y avons gagné, pour n'en pas perdre le merite, mais pour en tirer tout l'avantage que Dieu a prétendu nous y faire trouver. *Reliquimus omnia, & ſecuti ſumus te :* nous

avons tout quitté pour vous, Seigneur; mais qu'avons-nous quitté en quittant tout? c'est ce que j'expliqueray dans la premiere partie. *Quid ergò erit nobis?* que nous en reviendra-t-il donc, & quelle sorte de recompense en devons-nous attendre? c'est ce qu'il nous importe de sçavoir, & à quoy je répondray dans la seconde partie. Donnez à l'une & à l'autre vostre attention.

I. PARTIE.

IL est donc vray, Chrestiens, que ceux qui se dévoüent à Dieu & qui embrassent la profession religieuse, ont l'avantage de quitter tout pour suivre Jesus-Christ: mais ne croyez pas qu'ils ayent pour cela la pensée de s'en glorifier. Ils sçavent se faire justice; ils sçavent honorer le don de Dieu, & bien loin de regarder leur renoncement aux biens de la terre, comme un sacrifice dont Dieu leur soit redevable, ils le regardent comme une grace dont ils se tiennent redevables à Dieu. S'ils disent au Sauveur, aussi-bien que saint Pierre, *Ecce nos reliquimus omnia,* c'est avec un humble sentiment de gratitude, & non point avec un vain esprit d'ostentation; c'est pour reconnoistre les misericordes du Seigneur, & non point pour se prévaloir de leurs merites; c'est pour s'exciter à la pratique

de leurs devoirs, & non point pour presumer de leur estat & de leurs prerogatives. Non, non, mes Freres, disoit, au rapport de saint Athanase, le bienheureux Antoine à ses disciples, qu'aucun de vous ne se flatte d'avoir quitté de grandes choses, parce qu'il a quitté le monde : *Nemo, cum dereliquerit mundum, glorietur, quasi magna dimiserit.* Et j'ay droit, mes cheres Sœurs, de vous tenir aujourd'huy le mesme langage, en me l'appliquant à moymesme. Ne nous élevons point dans la veûë de ce que nous avons fait pour Dieu, quand nous sommes entrez dans la religion; mais pensons plustost à ce que Dieu a fait pour nous, quand il nous y a appellez. En prenant le parti de la religion, & en nous separant du monde, nous avons, si vous le voulez, quitté des biens qui pouvoient justement nous appartenir; mais des biens dont la possession est un fardeau terrible selon Dieu, mais des biens dont l'amour est un crime selon l'Evangile, mais des biens dont la perte ou la privation est de l'aveu mesme du monde, une source d'amertume & de douleur. Je m'explique. Nous avons quitté des biens qu'on ne peut posseder, sans estre chargé devant Dieu, & souvent accablé du poids des obligations qu'ils imposent; des biens

Anton.

qu'on ne peut aimer, sans estre soüillé du vice de la cupidité qui s'y attache, & de tous les desordres qu'elle cause; des biens qu'on ne peut perdre, ni seulement mesmes craindre de perdre, sans en estre troublé, desolé, consterné. *Bona*, dit excellemment saint Bernard, *quæ possessa onerant, amata inquinant, amissa cruciant.* Trois caracteres sous lesquels ce grand Saint nous les a representez, & dont je me sers d'abord pour vous faire connoistre le bonheur de la vocation religieuse. C'est à dire, mes cheres Sœurs, qu'en renonçant aux biens de la terre, nous avons renoncé à de grandes charges, je dis à de grandes charges de conscience; nous avons évité de grands écüeils dans la voye du salut; nous nous sommes épargnez de grands chagrins, dont toute la prudence humaine ne nous auroit pas garantis. Voilà ce que nous avons quitté : des biens onereux, des biens contagieux, des biens, qui dans la vicissitude continuelle des choses de la vie, & plus encore dans l'inévitable necessité de la mort, n'aboutissent enfin qu'à affliger l'homme & à le rendre malheureux. Aurions-nous bonne grace aprés cela d'en faire tant valoir le sacrifice, & quelle reconnoissance ne devons-nous pas plustost à Dieu, qui nous a inspiré le dessein de

Bernard.

les abandonner ? Mais vous, Chreſtiens du ſiecle qui m'écoutez, & qui par l'engagement de vos conditions demeurez dans la poſſeſſion de ces prétendus biens ; vous qui maiſtres de ces biens, devez en accorder l'uſage avec la pureté & la ſainteté du chriſtianiſme que vous profeſſez, quel ſujet n'avez-vous pas de trembler ? Appliquez-vous, & profitez d'une ſi ſainte morale.

Ouy, ces biens que vous poſſedez, & à quoy par ſa profeſſion renonce l'ame religieuſe, quelque idée que vous en ayez, ſont des biens onereux pour la conſcience ; & malheur à vous, ſi vous l'ignorez, & ſi vous negligez de le ſçavoir : *Bona quæ poſſeſſa onerant.* Car malgré l'illuſion des fauſſes maximes du monde, ainſi les ont conſiderez tous ceux qui en ont jugé ſelon les regles de la veritable ſageſſe, qui eſt la ſageſſe chreſtienne ; & c'eſt ce qui a moderé l'empreſſement & l'ardeur qu'ils auroient eû peut-eſtre ſans cela pour ces ſortes de biens ; c'eſt ce qui leur a donné pour ces biens terreſtres & groſſiers, non ſeulement de l'indifference & du mépris, mais de l'éloignement & de l'horreur. Ainſi meſmes en jugea ce philoſophe payen, dont parle ſaint Jeroſme, qui par l'effort d'une vertu, mondaine tant qu'il vous

plaira, mais genereuſe & toute heroïque, jetta dans la mer tout ce qu'il avoit amaſſé d'or & d'argent, & ſe réduiſit dans le dénüement le plus réel & le plus parfait de toutes choſes : *Abite in profundum malæ cupiditates ; ego vos mergam, ne ipſe mergar à vobis.* Allez, s'écria-t-il, importunes & maudites richeſſes, ſources d'inquietudes & de ſoins, allez dans le fond de l'abyſme : j'aime mieux vous y voir perir, que de m'expoſer à perir moy-meſme pour vous. Or comme payen il ne pouvoit alors enviſager les ſoins & les inquietudes qu'attirent les biens de ce monde, que par rapport aux loix & aux devoirs du monde. Qu'auroit-il fait, s'il euſt eſté éclairé des lumieres de la foy, & que s'élevant audeſſus du monde, il euſt regardé ces biens dans l'ordre du ſalut ? Avec quelle joye ne s'en ſeroit-il pas depoüillé, ſi les peſant dans la balance du ſanctuaire, il en avoit connu le poids redoutable par rapport au jugement de Dieu ? s'il avoit ſceû de combien de chefs, un chreſtien qui joüit de ces biens, devient reſponſable à Dieu ; s'il avoit approfondi les obligations infinies de juſtice & de charité, dont un homme, pourveû de ces biens, doit s'acquitter pour ſe mettre à couvert d'une damnation eternelle & de la malediction de Dieu. Avec

quel redoublément de ferveur n'euſt-il pas dit, *Abite in profundum.* Allez, fardeau de mon ame, voſtre peſanteur m'effraye & je ſuis trop foible pour vous porter. Il eſt plus ſeûr, & plus avantageux pour moy, de me detacher de vous ; & c'eſt ſans peine que je vous quitte, puiſque par là je romps mes liens, & je me tire de l'eſclavage où vous auriez tenu ma conſcience & ma liberté captives.

Or voilà, comme je l'ay dit, le ſentiment qu'en ont eû les parfaits chreſtiens & les vrays ſerviteurs de Dieu. Ces biens, quand l'ordre de la providence & la neceſſité de leur eſtat les en a chargez, bien loin de les élever, de les enfler, de les éblouïr, par un effet tout contraire les ont humiliez, les ont ſaiſis de frayeur, les ont fait gemir. Convaincus qu'ils n'en eſtoient que les ſimples œconomes, & ſçachant qu'ils en devoient rendre compte un jour à ce juge inexorable & ſevere, dont ils n'auroient alors nulle grace à eſperer, ils ont toûjours crû entendre cette parole foudroyante : *Redde rationem villicationis tuæ ;* vous avez receû des biens dans la vie, vous les avez poſſedez, & il eſt maintenant queſtion de monſtrer quel employ vous en avez fait. Parole qui par avance les a conſternez, & qui les a bien empeſ-

Luc. c. 16.

chez de se complaire, ni de trouver de la douceur dans des biens sur lesquels ils se voyoient sans cesse à la veille d'estre recherchez avec tant de rigueur. Au lieu que les enfants du siecle par l'abus qu'ils font de ces biens, n'en prennent que l'agreable & le commode, & en laissent l'onereux & le penible ; ceux-cy par une conduite toute opposée, en ont pris l'onereux & le penible, à quoy la loy de Dieu les obligeoit, & n'en ont jamais voulu gouster l'agreable. En un mot, dit saint Chrysostome, parce qu'ils en jugeoient sainement & selon l'esprit de Dieu, ces biens de la terre leur ont paru ce qu'ils estoient, c'est à dire, des assujettissements & des charges pesantes. Charges que portent malgré eux les riches du monde, & qu'ils porteront, surtout quand il faudra paroistre devant le tribunal de Jesus-Christ : car c'est encore en ce sens que l'oracle de saint Paul se verifiera, *Unusquisque onus suum portabit.* *Gal. c. 6.* Charges que l'ambition & l'avarice ont bien à present le secret d'éluder, mais dont la conscience, pour peu qu'elle soit soumise à la raison, ne s'affranchira jamais. Charges sous lesquelles nous voyons succomber les plus solides vertus : & qui de nous sans presomption auroit pû compter sur la sienne, & s'asseûrer d'un meilleur

ſort ? Charges enfin qui par l'infidelité des hommes, aprés leur avoir eſté une matiere de peché & de prevarication, deviennent pour eux des ſujets de malediction, de condamnation, de reprobation. En dis-je trop, & le Fils de Dieu n'en dit-il pas encore plus dans l'Evangile ?

Or cela ſuppoſé, mes cheres Sœurs, rendons graces au Seigneur qui nous a retirez du monde & delivrez de telles charges. A quoy réduiſez-vous les choſes, diſoient les Apoſtres à leur divin maiſtre ? ſi la condition de ceux qui s'eſtabliſſent dans le monde eſt telle que vous la dépeignez, il ſeroit bien plus expedient de ne s'y eſtablir jamais : *Si ita eſt cauſa hominis cum uxore, non expedit nubere.* Ainſi parloient-ils au regard du mariage, & de meſmes auroient-ils pû adjouſter en general : ſi les biens de la terre pour un chreſtien ſont des fardeaux ſi onereux, il ſeroit beaucoup plus à ſouhaiter de n'en point avoir. Il eſt vray, leur repondoit le Fils de Dieu, approuvant la conſequence qu'ils tiroient de ſa doctrine, ſe depoüiller de tout & quitter tout, ce ſeroit conſtamment le plus avantageux pour le Royaume de Dieu ; mais tous ne comprennent pas cette parole, & pour en avoir l'intelligence, il faut qu'elle nous ſoit donnée d'en-haut :

Matth. c. 19.

Non omnes capiunt verbum istud. Or c'est *Ibid.*
cette parole, ô mon Dieu, que nous avons
comprise, & dont toute ame religieuse é-
prouve sensiblement la verité. Les mon-
dains ne la goustent pas. Prevenus d'une
erreur grossiere, qui seduisant leur raison,
affoiblit leur foy, ils croyent qu'il est bien
plus aisé de joüir des biens de ce monde
que d'y renoncer, & cette erreur seule est
capable de les perdre : pourquoy ? parce
que l'unique ressource pour eux, ce seroit
au moins qu'ils fussent bien persuadez,
qu'avec les formidables obligations dont
ils se trouvent chargez devant Dieu, &
dont Dieu ne rabbatra rien, il est incom-
parablement plus difficile d'estre chrestien
en joüissant des biens du monde, que de
quitter tous les biens du monde pour estre
chrestien. Principe qui surprend d'abord,
mais qui n'est neanmoins ni un sophisme
ni un paradoxe.

Qui sont donc à proprement parler les
heureux de la terre ? Ecoutez la reponse de
saint Bernard : ce sont ceux qui libres &
degagez, suivent Jesus-Christ, & mar-
chent aprés luy sans embarras dans la sainte
voye de la pauvreté Evangelique : *Felices* *Bernard.*
qui exonerati sunt, & sequuntur Dominum
expediti. Et qu'est-ce que la profession re-
ligieuse ? une décharge generale des in-

quietudes & des ſoins du ſiecle ; de ces ſoins, dis-je, & de ces inquietudes dont la conſcience d'un chreſtien, pour peu qu'il ait de religion, doit eſtre neceſſairement troublée : *Abdicatio ſollicitudinum hujus ſaculi.* Qu'eſt-ce que la religion ? un chemin droit & applani qui conduit à Dieu ſans nul empeſchement : *Iter ad Deum ſine impedimento.* J'ay donc eû raiſon de dire, qu'en quittant les biens du monde, nous n'avons quitté, à le bien prendre, que les obſtacles du ſalut. Et en effet, autre remarque de ſaint Bernard, ce qu'il y auroit d'agreable dans les biens du monde, ſi Dieu l'avoit ainſi permis, & s'il avoit pû le permettre, ce ſeroit d'en pouvoir diſpoſer à ſon gré, d'en eſtre entierement le maiſtre, de n'en rien devoir à autruy, d'en uſer & d'en joüir à diſcretion, d'avoir droit de les employer ſans bornes & ſans meſure à ſes divertiſſements, à l'accroiſſement de ſa fortune, à ſatisfaire ſon ambition & à s'élever. Voilà par où ces biens pourroient plaire à l'homme, & ce que l'homme, en y renonçant, pourroit compter d'avoir quitté. Or rien de tout cela, mes cheres Sœurs, n'eſt permis aux chreſtiens du ſiecle, non plus qu'à nous. Ce neſt donc point à tout cela que nous avons préciſement renoncé par la profeſſion religieuſe, puiſque tout cela

Ibid.

Ibid.

indépendamment de la profession religieuse nous estoit déja interdit par la loy chrestienne. Ostez tout cela, que reste-t-il dans les biens du monde ? je le repete : l'obligation indispensable, mais affreuse pour ceux qui les possedent, de les dispenser avec fidelité, de n'en estre ni avares ni prodigues, d'en consacrer aux pauvres le superflu, d'en menager pour Dieu le necessaire ; le remords d'y avoir manqué, la crainte d'en estre puni, tous les dangers & toutes les tentations inseparables de la prosperité humaine. Voilà ce que nous avons quitté, & voilà, chrestiens Auditeurs, ce qui vous reste. Or tout cela encore une fois, ce sont les obstacles du salut que l'on trouve dans le monde, mais que nous n'avons plus à combattre dans la religion.

Non seulement les biens de la terre sont des biens onereux, mais des biens contagieux, des biens qui soüillent l'ame & la rendent impure par le feu de la concupiscence qu'ils y allument, & à qui ils servent d'aliment ; des biens qu'il est permis de posseder, mais à quoy il n'est pas permis de s'attacher, & dont l'amour est un crime, *Bona, quæ amata inquinant*. C'est, mes cheres Sœurs, une autre raison pour vous consoler de ne les avoir plus. Developpons-la. Si l'Evangile de Jesus-Christ n'estoit que

pour les religieux, ou s'il estoit moins severe pour les chrestiens du siecle ; s'il permettoit aux chrestiens du siecle mille choses qu'il leur defend, & si les preceptes de la loy divine qui les regardent aussi-bien que les religieux, ne les resserroient pas dans des bornes aussi étroites que le sont celles de la voye du salut, peut-estre leur condition nous pourroit-elle tenter, & peut-estre en l'envisageant, aurions-nous peine à reprimer certains retours, quoyqu'involontaires, & certains regrets. Donnons encore plus de jour à cette supposition. Si nous pouvions effacer de l'Ecriture ces paroles de l'Apostre, *Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt* ; & si l'amour du monde, qui nous est defendu comme un amour criminel, par un changement de providence, devenoit legitime & innocent. S'il estoit permis aux gens du monde, par la raison qu'ils sont du monde, d'en aimer les biens ; s'ils pouvoient sans crime user de leur liberté pour satisfaire leurs desirs ; si les plaisirs mesmes licites, ne leur estoient pas des dispositions prochaines aux illicites ; enfin, si la loy de Dieu, s'accommodant pour eux aux loix du monde, les laissoit joüir tranquillement de ce qu'ils appellent avantages du monde : j'en conviens ; ce que nous sommes, com-

1. Joan. c. 2.

paré à ce qu'ils ſont, pourroit alors paroiſtre triſte ; & ce qu'ils ſont, comparé à ce que nous ſommes, nous pourroit eſtre un objet d'envie. Mais quand je viens à conſiderer juſqu'à quel poinct ce chriſtianiſme qui leur eſt commun avec nous, les geſne & les lie, tout mondains qu'ils ſont. Quand j'entends le Fils de Dieu qui leur declare dans l'Evangile, que s'ils ne renoncent d'eſprit & de cœur à tout ce qui leur appartient, meſmes legitimement ; que s'ils ne crucifient leur chair, que s'ils n'étouffent leur ſenſibilité & leur delicateſſe ſur le faux honneur & la vaine gloire du monde, que s'ils ne combattent comme leur ennemi le plus mortel l'amour d'eux-meſmes, je dis plus, s'ils ne ſe haïſſent eux-meſmes, quoy-que chreſtiens de profeſſion & de nom, ils ne peuvent eſtre ſes diſciples, & que ſans tout cela ils ne doivent rien prétendre au Royaume des cieux. Quand je fais enſuite la reflexion que faiſoit ſaint Auguſtin, combien tout cela, pour eſtre pratiqué dans le monde, demanderoit de violences & d'efforts ; & ſi les chreſtiens du ſiecle vouloient de bonne foy ſe conformer & ſe ſoumettre à ce que leur enſeigne leur religion, combien l'accompliſſement de tout cela les déconcerteroit, & leur feroit trouver le monde meſme in-

ſipide & fade. Quand je repaſſe ces importantes & étonnantes veritez, dont la raiſon ni la foy ne nous permettent pas de douter, qu'en dois-je conclure, ſinon, mes cheres Sœurs, de me rejoüir avec vous & avec moy-meſme de la miſericorde ſinguliere que Dieu nous a faite en nous appellant à la religion ? Et en quoy eſt-elle ſinguliere cette miſericorde ? parce qu'il s'enſuit de là, qu'en quittant le monde, nous avons donc pris le parti non ſeulement le plus ſeûr, mais le plus aiſé. Car il eſt bien plus aiſé, comme l'obſerve ſaint Chryſoſtome, de renoncer à tous les biens du monde, que de les poſſeder aux conditions que l'Evangile nous marque ; c'eſt à dire, que de les poſſeder ſans les aimer, que de les poſſeder ſans s'y attacher, que de les poſſeder ſans en abuſer. Bien plus aiſé de ſe paſſer abſolument des plaiſirs des ſens, que d'en uſer avec les reſtrictions ordonnées dans la loy de Dieu ; c'eſt à dire, que d'en uſer & de ſe contenir, que d'en uſer & de n'y exceder pas, que d'en uſer & de regler la concupiſcence, en luy preſcrivant de juſtes limites, & luy diſant ſans ceſſe malgré elle : *Uſque huc venies, & non procedes ampliùs* ; vous irez juſques là, & vous n'irez pas plus avant. Bien plus aiſé de faire la volonté d'autruy, que d'avoir à repondre de la ſienne

Job. c. 38.

ne propre, que de se gouverner soy-mesme, que de tenir en bride sa liberté, sans luy laisser prendre l'essort hors de l'exacte mesure des preceptes : *Quædam enim faciliùs omninò abscinduntur, quàm ex parte temperantur.* User de ce monde, comme n'en usant pas, c'est à quoy tout chrestien est obligé. Mais où sont les chrestiens du siecle qui en usent de la sorte ? J'aime donc bien mieux quitter le monde, & n'en user jamais. Posseder, comme ne possedant pas, c'est la disposition où doit estre tout chrestien, & sans cela, dit saint Paul, point de salut: j'aime donc bien mieux ne rien posseder du tout. Car il en faut toûjours revenir à la maxime & à la regle de saint Chrysostome, qui veut que pour ne nous y pas méprendre, nous distinguions deux choses bien differentes par rapport aux biens de la terre, sçavoir la possession & l'affection. Or la possession sans l'affection n'est qu'un embarras & un fardeau ; l'affection sans la possession est un supplice, ou du moins une misere : l'un & l'autre ensemble, c'est à dire la possession jointe à l'affection, pourroit estre une douceur dans la vie, mais l'Evangile de Jesus-Christ nous en fait un crime. Que fait donc l'ame religieuse ? se voyant par la loy de Dieu dans l'obligation de renoncer à l'un, elle abandonne l'autre

Chrysost.

par son choix : & laissant aux chrestiens du siecle, s'ils sont avares & mondains, le desir & l'amour des biens de la terre qui les corrompt ; ou s'ils sont justes & fidelles, la possession de ces mesmes biens, innocente, il est vray, mais qui leur fait courir tant de risques, elle choisit pour soy la pauvreté Evangelique qui la sauve infailliblement, & de l'iniquité de ceux-là, & des dangers où ceux-cy sont exposez : ravie de ne plus rien trouver dans son estat, dont elle ait à se preserver, & de pouvoir dire à Jesus-Christ dans le mesme sens que saint Pierre : *Ecce nos reliquimus omnia, & secuti sumus te.*

Enfin ces biens de la terre auxquels nous renonçons, sont des biens fragiles & perissables qu'il faut tost ou tard quitter, mais dont la perte ne peut estre qu'affligeante & douloureuse à ceux qui n'y renonçent pas : *Bona quæ amissa cruciant.* Troisieme & malheureuse proprieté, qui par une raison toute contraire, augmente encore le bonheur de la profession religieuse. En effet, à combien de revers ces biens ne sont-ils pas sujets ? combien de persecutions & de traverses n'attirent-ils pas à ceux qui en joüissent ? la peine de les conserver, la crainte de les perdre, la douleur de les avoir perdus ; quand mesmes on les posséderoit

paisiblement, la veuë que le temps de les posseder est court, l'inévitable necessité d'en estre au moins depoüillé à la mort, le souvenir de cette separation involontaire qui ne peut estre bien éloignée, la pensée seule qu'il faut mourir, quel fonds pour une ame mondaine d'amertume & d'affliction d'esprit ! *O mors, quàm amara est memoria tua, homini pacem habenti in substantiis suis, viro quieto !* Ne cessons donc point, mes cheres Sœurs, de loüer Dieu, & par ce dernier trait de comparaison entre nous & les chrestiens du siecle, convaincons-nous encore de l'avantage de nostre estat. En quittant les biens de la terre pour suivre Jesus-Christ, nous nous garantissons de tout cela. Nous ne craignons plus, ni les calamitez publiques, ni les disgraces particulieres, ni les revolutions d'Estats, ni les renversements de familles, ni les injustes vexations, ni les malignes jalousies. Ne possedant rien, nous sommes à l'abri de tout ; nous prevenons mesmes la mort, & avant qu'elle nous depoüille, nous nous depoüillons nous-mesmes ; nous faisons dans nous-mesmes par un libre mouvement de nostre volonté, ce qu'elle fera dans les chrestiens du siecle par une dure & inflexible necessité. Aprés [illegible] ous sommes en droit de luy dire

Eccles. c. 41.

aussi-bien que le grand Apostre : *Ubi est mors victoria tua ? ubi est mors stimulus tuus ?* ô mort, où est ta victoire ? ô mort, où est ton aiguillon ? ta victoire est de dégrader les puissances du monde, & de les anéantir dans le tombeau ; ton aiguillon, c'est à dire la douleur que tu causes aux avares & aux ambitieux du monde, est de leur enlever les biens dont leur cœur est idolastre & à quoy ils tiennent : mais je ne crains ni l'un ni l'autre, parce qu'en me separant du monde j'ay quitté ces biens, avant qu'ils me quittassent ; & que bien loin de me faire un tourment de leur perte, je m'en fais une vertu & un merite. Le monde passe, disoit saint Bernard, & avec le monde passent ses desirs & ses concupiscences, *Mundus transit, & concupiscentia ejus :* il est donc bien plus raisonnable, concluoit ce Pere, & mesmes plus doux, de quitter le monde & ses biens, que d'attendre qu'ils nous quittent ; *Planè ergò relinquere illa melius est, quam ab eis relinqui.* C'est ainsi, Ames religieuses, que nous avons renoncé à tout pour Jesus-Christ : voyons maintenant à quoy Jesus-Christ s'est engagé pour nous. Je vais vous l'apprendre dans la seconde partie.

1. Cor. c. 15.

1. Joan. c. 2.

Bernard.

II. PARTIE.

A quoy Jesus-Christ s'est-il engagé pour

les ames religieuses ? à des choses si surprenantes, dit saint Bernard, qu'il a fallu pour nous obliger à les croire, non seulement toute l'authorité de sa parole, mais toute la sainteté de son serment. *Amen dico vobis:* je vous le dis en verité (car voilà comment ce divin Sauveur en a juré par luy-mesme) que ceux qui pour me suivre renoncent à tout, au jour de mon dernier advénement, seront assis avec moy pour juger le monde, *Vos qui reliquistis omnia, in regeneratione sedebitis judicantes*; qu'ils recevront dés cette vie le centuple des biens qu'ils auront quittez, *Qui reliquerit domum, aut fratres, aut sorores, centuplum accipiet*; & qu'ils auront un droit special & particulier à la vie éternelle, *Et vitam æternam possidebit.* Trois promesses, dont saint Bernard s'étonnoit avec raison, ne pouvant d'ailleurs comprendre qu'il y eust dans le monde chrestien des hommes assez insensibles, pour n'en estre pas touchez. *Quid enim est, quod ad verbum tantæ promissionis negligentia humana dormitat?* Bernard.
Trois promesses, mes cheres Sœurs, dont je craindrois de vous faire connoistre toute l'étenduë, si je ne comptois sur vostre humilité; mais dont je ne crains point de me servir, pour achever de reveiller la foy, la religion, la pieté des chrestiens du siecle,

en leur inſpirant un ſaint zéle d'imiter, autant qu'il leur convient, voſtre renoncement. Commençons par la premiere prerogative exprimée en ces termes, *Vos qui reliquiſtis omnia, ſedebitis judicantes* ; & rendons ce temoignage à noſtre Dieu, que de tous les maiſtres, il n'en eſt point de ſi fidelle, ni de ſi magniqué dans ſes recompenſes.

Avoir un titre pour paroiſtre devant le tribunal de Dieu avec confiance, pour y paroiſtre avec aſſeûrance, & meſmes pour y paroiſtre avec honneur, tandis que le reſte des hommes y ſera dans l'humiliation & dans la conſternation, c'eſt ce que l'Evangile de Jeſus-Chriſt promet aux ames religieuſes. Il leur ſuffiroit d'eſtre tranquilles dans ce jugement, où les puiſſances meſmes fremiront, & où le juſte à peine ſe ſauvera. Or cette tranquillité eſt une des graces particulieres que Dieu par une eſpece de juſtice, diſons mieux, par ſon infinie miſericorde, ſemble avoir attachée à leur profeſſion. *Egredere anima mea, quid times*, diſoit au moment de la mort ce ſolitaire dont ſaint Jeroſme a fait l'éloge ; c'eſtoit le bienheureux Hilarion : ſors, mon ame, s'écrioit-il, plein d'une vive confiance à la veûë de ce jugement qu'il alloit ſubir ; ſors, mon ame, de ce corps

Hieron.

mortel, qui depuis si long-temps te tient lieu de demeure & de prison. Que crains-tu? Il est vray, tu vas estre presentée devant le souverain juge: mais rasseûre-toy, & souviens-toy que ce juge, quoy-que souverain, est celuy pour lequel tu as tout quitté. Il y a prés de soixante & dix ans que tu le sers dans ce desert; pourquoy donc aurois-tu de la peine à comparoistre devant luy? Il est dans des dispositions à ton égard trop favorables, pour te reprouver; & quelque rigueur qu'il ait pour les autres, ayant tout quitté pour luy, tu peux tout esperer de luy: *Septuaginta propè annis servisti Deo; egredere, quid times?* Ibid.
Cette pensée le fortifioit, l'encourageoit, le maintenoit dans un calme & une paix inalterable. A ce moment de la mort où les ames mondaines souffrent de si cruelles agonies, cet homme de Dieu goustoit des delices interieures, occupé & penetré de ce sentiment, qu'il alloit estre jugé par celuy mesme, pour l'amour duquel il avoit solemnellement renoncé à toutes choses. Or ce qu'il éprouvoit alors, c'est ce que l'experience nous fait voir encore tous les jours. Car voilà comme on meurt dans la religion; & voilà, Seigneur, le miracle de vostre grace dont j'ay eû la consolation d'estre tant de fois temoin. Rien de plus

ordinaire dans ces ſaintes communautez qui conſervent leur premier eſprit, & où l'on vit dans cet éloignement du monde, qui eſt le vray caractere de la vie religieuſe; rien de plus commun que d'y voir des ames aux approches de la mort, diſpoſées de la ſorte; des ames, quand il faut partir, ſeûres du Dieu auquel elles ſe ſont dévoüées, & qui ſortent ſans peine de leurs corps, pour aller au devant de l'époux: des ames, qui pour eſtre proches du jugement de Dieu, n'en ſont pas moins remplies de ſon amour, je dis de cet amour parfait qui bannit la crainte: des ames enfin, qui ſans eſtre preſomptueuſes, ſemblent auſſi-bien qu'Hilarion ſe haſter, & ſe dire à elles-meſmes, *Egredere, quid times?* parce qu'en quittant le monde, elles ont quitté tout ce qui pouvoit rendre le jugement de Dieu terrible.

Il ſuffiroit, dis-je, aux ames religieuſes d'avoir en vertu de leur profeſſion, de quoy ſoutenir ce jugement ſi redoutable avec confiance & avec tranquillité: mais le Fils de Dieu portant encore plus loin la choſe, a voulu qu'elles euſſent de quoy le ſoutenir avec honneur & avec dignité. Il a voulu que ce jugement fuſt leur gloire, & que le rang qu'elles y tiendront en qualité de ſes épouſes, fuſt pour elles par rap-

port aux autres chreſtiens un rang de diſtinction, de ſuperiorité & de préeminence. Car il eſt de la foy, que ceux qui auront tout quitté pour ſuivre Jeſus-Chriſt, ſeront au temps de la regeneration & à la fin des ſiecles aſſis ſur des throſnes pour juger tout l'univers ; & les Peres de l'Egliſe ont étendu cette promeſſe à tous ceux, qui pouſſez du meſme eſprit que les Apoſtres, renoncent au monde pour embraſſer la vocation religieuſe. On demande pourquoy les religieux ſeront les juges du reſte des hommes. Saint Chryſoſtome repond, que cette gloire leur ſera accordée, non ſeulement pour honorer dans leurs perſonnes la pauvreté Evangelique où ils auront veſcu, mais parce qu'ayant eſté les ſectateurs & les imitateurs de Jeſus-Chriſt dans la profeſſion de la pauvreté Evangelique, ils auront une grace particuliere pour eſtre alors ſes aſſeſſeurs, & meſmes une eſpece d'authorité pour juger le monde. Et c'eſt, Chreſtiens, qui m'écoutez, le myſtere que je vous annonce aujourd'huy. Ouy, ces ſaintes Filles que vous voyez, que vous comptez parmi les morts du ſiecle, s'éleveront contre vous dans le jugement de Dieu, & vous confondront par l'oppoſition de leurs exemples. Leur auſterité ſuffira pour confondre voſtre molleſſe, leur

humilité pour confondre voſtre orgüeil, leur modeſtie pour confondre voſtre luxe, leur pauvreté dont elles ſont contentes, pour confondre voſtre cupidité, qui ne dit jamais c'eſt aſſez. Or je vous dis cecy, afin que toutes enſevelies & comme anéanties qu'elles ſont dans l'obſcurité d'une vie cachée, vous les reſpectiez; & que devant un jour ſubir le jugement rigoureux qu'elles feront de vous, vous l'anticipiez en vous jugeant & en vous condamnant vous-meſmes.

En effet, la fidelité de ces ſervantes de Dieu, leur ferveur & leur pieté, leur inviolable regularité, leur pureté angelique, ſont déja comme autant d'arreſts qu'elles prononcent contre vous. Mais la prudence de la chair qui vous aveugle, vous fait mépriſer ces arreſts, pour vivre ſelon les loix & les maximes du monde corrompu. Que ſera-ce, quand la figure de ce monde eſtant paſſée, ces arreſts portez contre vous, & fondez ſur l'exemple de leurs vertus, s'executeront ſans appel? Que ſera-ce quand ces épouſes de l'Agneau prenant ſéance avec luy, & reveſtuës de la puiſſance qu'il leur donnera, paroiſtront pour vous reprocher voſtre infidelité, voſtre impenitence, vos relaſchements dans le ſervice de Dieu, & pour former de tout cela ce jugement

definitif dont vous ne vous releverez jamais ? Car voilà, mes chers Auditeurs, l'essentielle difference de leur destinée & de la vostre. Au son de cette derniere trompette qui rassemblera toutes les nations, vous fremirez, & ces vierges de Jesus-Christ leveront la teste : pourquoy ? c'est que leur redemption approchera, & que vous verrez approcher vostre confusion. Or vostre confusion sera d'avoir negligé, en servant le mesme Dieu qu'elles, de vous conformer à elles ; & une partie de leur redemption consistera à se voir audessus de vous, parce que dans le monde elles se sont separées de vous. Que dis-je, audessus de vous ? le comble de leur redemption sera de se voir audessus des élus mesmes, qui marchant dans la voye commune des commandements, n'auront pas suivi comme elles le chemin plus étroit des conseils. Car voilà, dit saint Bernard, quel sera l'avantage singulier de leur élection & de leur predestination : *Hæc erit illarum gloria singularis, inter ipsos etiam eminere fideles.* Bernard.
Peu d'entre les filles du siecle qui sont icy presentes, voudroient, digne Epouse du Sauveur, s'engager à vivre dans la condition que vous allez embrasser ; mais quelque mondaines qu'elles soient, il n'y en a pas une qui ne s'estimast heureuse d'y mou-

rit. Y vivre, c'eſt une parole dure, qu'elles ne gouſtent pas ; mais elles gouſtent au moins celle-cy, qu'il leur ſeroit un jour avantageux d'y avoir veſcu. Paſſons à la ſeconde promeſſe.

C'eſt le centuple dés cette vie ; je dis le centuple des biens que le religieux a quittez pour Jeſus-Chriſt : promeſſe dont cet homme Dieu s'eſt rendu luy-meſme garant, *Et omnis qui reliquerit domum, centuplum accipiet.* Mais, dit un mondain, aſſeûrez-moy & faites-moy voir que ce centuple ne me manquera pas ; & ſans heſiter, je renonceray à tous les plaiſirs du ſiecle. Et moy je luy réponds : erreur & illuſion ; vous ne vous connoiſſez pas vous-meſmes : eſtant auſſi ſenſuel & auſſi charnel que vous l'eſtes, ce centuple, quand je vous le garantirois, n'opereroit point en vous ce changement ; les gages les plus certains que je pourrois vous donner d'un bien dont vos ſens ne ſeroient point frappez, ne feroient qu'une foible impreſſion ſur voſtre cœur ; & puiſque vous ne deferez pas à la parole d'un Dieu, vous n'écouteriez pas la mienne. Avant toutes choſes, il faut croire. Car ce centuple Evangelique n'eſt promis qu'à celuy qui triomphe du monde ; & cette victoire par où l'on triomphe du monde, vient de noſtre foy. Croyez à un

Dieu qui vous parle ; & vous concevrez, & vous experimenterez, & j'ose dire que vous sentirez tout ce qu'il vous promet. Ayez en luy de la confiance : sur quel autre pouvez-vous plus seûrement compter ? Vous risquez bien tous les jours dans les traitez que vous faites avec les hommes. L'usure qui vous est interdite avec les hommes, est loüable, est sainte, est meritoire avec Dieu. Il vous offre cent pour un ; mettez-vous dans la disposition necessaire pour en faire l'épreuve, & vous la ferez : il est la verité mesme.

Cependant, me dites-vous, il y en a qui se trouvent frustrez de leur attente, & qui aprés avoir tout quitté dans le monde, ne goustent point ce centuple dans la religion. N'en voyons-nous pas qui le publient eux-mesmes, & qui ne le font que trop hautement entendre ? n'en sommes-nous pas quelquefois temoins ? Levez-vous, Seigneur, s'écrie là-dessus saint Bernard, levez-vous, & prenant vostre cause en main, justifiez-vous vous-mesme : car c'est à vous-mesme que ce reproche s'addresse, & vostre providence ne doit pas souffrir qu'un reproche si frivole, mais si dangereux, ébranle la foy de vos serviteurs & de vos servantes au préjudice de la parole que vous leur avez donnée. Elevez-vous

donc encore une fois, & defendez-vous :
Psal. 73. *Exurge, Deus, & judica causam tuam.* Non, mes Freres, poursuit le mesme saint Bernard, ce centuple n'a jamais esté refusé à ceux qui pour Dieu & de bonne foy ont abandonné tout. J'ay vieilli dans la religion, mais je n'y ay point veû de juste trompé ni delaissé. Si dans les monasteres & les cloistres on voit des ames qui ne joüissent pas de ce centuple Evangelique, ce ne sont point de celles qui ont tout quitté, mais de celles au contraire qui n'ont rien quitté, au moins d'esprit & de cœur; mais de celles qui dans ce qu'elles ont quitté, se sont fait de secretes reserves; mais de celles qui croyant avoir tout quitté, ne se sont pas quittées elles-mesmes. Si l'on en voit qui, aprés avoir joüi de ce centuple dans les premieres années de leur profession, le perdent malheureusement dans la suite de leur vie, ce ne sont point de celles qui perseverent dans cet esprit de renoncement au monde; mais de celles qui par un funeste relaschement voudroient retrouver tout ce qu'elles ont quitté, & le reprendre, en accordant la religion avec le monde. Rentrons en nous-mesmes, mes cheres Sœurs; & si parmi nous, il y en a quelqu'un qui n'ait pas dans la religion ce centuple qu'il attendoit, au lieu d'imputer ce

défaut à Dieu, qu'il se l'impute à soy-mesme. Car s'il veut se faire justice, il trouvera bientost dans son cœur, quelque attache qu'il y conserve; & convaincu qu'il n'a donc pas droit encore de dire comme saint Pierre, *Ecce nos reliquimus omnia,* il concluera qu'il n'a donc pas droit non plus de demander à Jesus-Christ l'effet de sa promesse. Touché de son indignité, il se confondra devant Dieu, & il s'écriera avec douleur : vos jugements sont équitables, ô mon Dieu, & je ne dois pas m'étonner si je suis privé du centuple dont vous recompensez ceux qui vous suivent. N'ayant quitté le monde qu'à demi, non seulement ce centuple ne m'est pas dû, mais il est de vostre justice de ne me l'accorder pas. Ainsi rendra-t-il gloire à Dieu, & dans son malheur mesme il adorera les justes & sages conseils de Dieu. Donnez-moy une ame solidement religieuse, une ame qui n'ait plus rien à quitter, & je la défieray de se pouvoir plaindre, qu'elle n'ait pas reçeû le centuple dont je parle, & qu'elle ne l'ait pas reçeû à proportion de ce qu'elle a quitté. Celles qui ne quittent rien, ou qui ne se quittent pas elles-mesmes, bien loin d'affoiblir ma proposition, la verifient & la confirment. Car si la promesse du Sauveur ne s'accomplit pas en elles, c'est que de

leur part elles n'ont pas la diſpoſition pour cela requiſe, & qu'elles manquent à la condition qu'il exige & qu'il leur a expreſſément marquée : *Qui reliquerit domum, aut fratres, aut ſorores.*

Mais quel eſt donc enfin ce precieux centuple que le Fils de Dieu nous propoſe ? A Dieu ne plaiſe, mes cheres Sœurs, que ſuivant la penſée de quelques interpretes, je le faſſe conſiſter dans les avantages temporels, qui ſe trouvent attachez à la profeſſion religieuſe ; & malheur à vous & à moy, ſi nous en eſtions réduits à ne chercher dans ce centuple que la benediction d'Eſaü & la graiſſe de la terre, au lieu de la roſée du ciel. Une vie exempte de ſoins, un eſtabliſſement ſeûr & tranquille, un port à l'abri des orages du ſiecle, tout cela auroit eſté bon pour ces anciens Iſraëlites que Dieu traitoit en mercenaires, & dont les graces & les faveurs n'eſtoient que l'ombre & la figure des biens à venir : mais nous qui avons quitté le monde, nous attendons quelque choſe de plus ſolide. Ce centuple donc, ſelon ſaint Bernard, c'eſt la preference que noſtre eſtat nous donne au deſſus de tous les autres par rapport aux dons ſpirituels, qui ſont les vrays dons de Dieu ; c'eſt l'avantage que nous avons, comme religieux, d'eſtre les domeſtiques

de Dieu ; c'eſt l'honneur qu'ont les vierges chreſtiennes d'eſtre ſpecialement & par excellence les épouſes de Dieu. Ce centuple, c'eſt la liberté de l'eſprit, qui nous affranchit de la ſervitude du monde, c'eſt l'indépendance où nous vivons des loix du monde, c'eſt l'éloignement où nous ſommes des ſcandales du monde, c'eſt la facilité de nous ſauver & l'impuiſſance morale de nous perdre. Ce centuple, c'eſt la paix interieure de la conſcience, c'eſt la joye de nous voir dans le chemin le plus ſeûr & le plus droit qui conduit à la vie, c'eſt la douceur d'une ſainte ſocieté, c'eſt le repos d'une ſalutaire retraite, c'eſt l'alliance admirable de l'un & de l'autre ; c'eſt la ferveur de l'émulation, & le ſecours des bons exemples ; c'eſt la plenitude de ces conſolations celeſtes, dont l'ame ſeparée de tout & unie à Dieu, peut ſe feliciter auſſi-bien que David : *In via teſtimoniorum tuorum delectatus ſum, ſicut in omnibus divitiis.* Le diray-je ? ce centuple, ce ſont les croix meſmes que nous avons à porter, & qui par l'onction de la grace, non ſeulement s'adouciſſent dans la religion, mais y tiennent lieu de conſolation : *Apud Deum namque ipſa quoque tribulatio magna quædam conſolatio eſt.* Au lieu que les croix des mondains ſont des croix d'eſcla-

Pſal. 118.

Bernard.

ves, des croix inutiles pour le ſalut, ſouvent des croix reprouvées, & déja par avance le centuple que Dieu adjouſte à la malediction du monde ; celles d'une ame religieuſe ſont des croix d'épouſes, des croix precieuſes pour le ciel, des croix changées par la grace de l'Evangile en beatitudes, parce qu'elles ont la vertu, non ſeulement de purifier & de ſanctifier, mais de rendre heureux. Ce centuple eſt encore quelque choſe au de-là de tout ce que je dis : c'eſt ce que je ne puis exprimer ; c'eſt ce que Dieu, tout pecheur & tout laſche que je ſuis, m'a fait plus d'une fois éprouver ; c'eſt ce qui m'a cent fois donné ces delicieux dégouſts du monde, qui ſurpaſſent toutes les delices du monde;c'eſt ce qui fait que tout le monde & toutes ſes pompes ne me touchent point, que je me paſſe aiſément de luy ; que ſes eſtabliſſements, ſes proſperitez, ſes honneurs ne ſont pas meſmes des ſujets de tentation pour moy.

Aprés cela, venez, diſoit le Seigneur par un de ſes Prophetes,& plaignez-vous, ſi vous l'oſez encore, de ma providence : *Venite, & arguite me, dicit Dominus.* Dites que dés cette vie, je ne ſçais pas recompenſer ceux qui ont eû le courage de tout quitter pour mon ſervice. Dites que je les fais languir par des eſperances toûjours

Iſa. c. 1.

incertaines & toûjours éloignées. Dites que je n'ay pas dans tous les thresors de ma misericorde de quoy les enrichir dés maintenant, ou plustost reconnoissez qu'il y a un Dieu, qui rend justice à ses êlus & qui la leur rend mesmes sur la terre : *Utique est Deus judicans eos in terrâ.* Psal. 57. Voilà ce que reconnoissoit & ce que declaroit avec tant de-zéle ce fervent disciple de saint Bernard, lequel ayant quitté de grands biens & de grands honneurs dans le monde, s'estoit retiré à Clairvaux, & y vivoit dans la pratique des plus éminentes vertus. Il souffroit de cruelles douleurs, & jusques dans les plus vives atteintes d'un mal aigû qui luy déchiroit les entrailles, il ne laissoit pas de dire à Jesus-Christ : *Vera sunt omnia quæ dixisti, Domine Jesu.* Bernard. Toutes vos paroles, ô mon Dieu, sont veritables. Vous m'avez promis le centuple, & je le gouste actuellement, puisque rien n'égale la joye dont je suis penetré, en me regardant comme une victime que vous avez choisie & agréée. Non, Seigneur, tout ce que j'endure ne m'empesche point de convenir que vous vous acquittez de vos promesses au de-là mesmes de mes souhaits, & de protester que je suis pleinement content de vous. Aveu peu necessaire à vostre gloire, mais qui neanmoins est le plus grand hom-

mage que vous puissiez recevoir de vostre creature, puisqu'il n'y a qu'un Dieu comme vous, qui dans l'estat de mes souffrances, puissiez non seulement me contenter, mais me combler des plus abondantes consolations. Ainsi parloit ce juste plein de foy, & ainsi parleroient je ne sçais combien d'ames religieuses, si elles vouloient nous faire part des benedictions de douceur dont Dieu les previent.

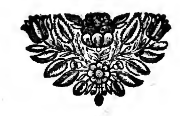
Or ce centuple dont elle joüissent, & que l'on peut dire estre déja pour elles dans la religion une beatitude commencée, n'est aprés-tout qu'un avant-goust, qu'un essai, qu'un gage de cette gloire éternelle que Dieu leur prepare, & où elles aspirent comme au dernier terme de leurs desirs & à l'essentielle recompense de leur renoncement. *Et omnis qui reliquerit domum, centuplum accipiet, & vitam æternam possidebit.* Que seroit-ce donc, mes chers Auditeurs, si pour conclure mon sujet par la troisieme promesse de Jesus-Christ, j'adjoustois que ces épouses du Fils de Dieu, en qualité de religieuses, ont à la vie éternelle un droit affecté & privilegié que vous n'avez pas ; que le Royaume des cieux leur appartient d'une maniere dont il ne vous appartient pas ? Prenez garde : je ne prétends pas que la vie éternelle ne

ſoit que pour les religieux ; loin de vous édifier par là, je vous jetterois dans le deſ-eſpoir. Mais je dis que la vie éternelle eſt pour les religieux plus particulierement & plus ſeûrement, que pour vous ; je dis que le Royaume celeſte leur eſt promis plus juſtement & plus infailliblement qu'à vous ; je dis que ſi l'Evangile eſt vray, ils y ont plus de part que vous, & qu'ils doivent y eſtre receûs preferablement à vous. En faut-il davantage pour vous inſpirer un ſaint mépris de ce que vous eſtes dans le monde, & de tout ce qui vous attache au monde ; & pour allumer dans vos cœurs un deſir encore plus ſaint de vous conformer à ces ſervantes de Dieu, chacun dans voſtre condition, par un detachement auſſi parfait qu'il vous peut convenir ?

Quoy-qu'il en ſoit des chreſtiens du ſiecle, voilà, genereuſe & ſainte Epouſe de Jeſus-Chriſt, les recompenſes que vous devez eſperer & qui vous doivent animer. Vous allez dire dans le meſme eſprit que ſaint Pierre : *Ecce nos reliquimus omnia* ; c'eſt pour vous, Seigneur, que je quitte tout & que je me quitte moy-meſme. Car envain quitterois-je tout le reſte, ſi je ne me quittois moy-meſme ; & envain me flatterois-je de m'eſtre quitté moy-meſme, ſi de bonne foy je n'avois quitté tout le reſ-

te. Je quitte tout, ô mon Dieu, & malheur à moy si j'avois seulement la pensée de me reserver la moindre partie de ce tout. Je sçais ce qu'il en cousta à l'infortuné Ananie & à sa femme Saphyre, & leur exemple me suffiroit pour avoir en horreur un tel partage. Mais indépendamment de leur exemple, l'honneur que vous me faites d'accepter tout ce que je vous offre, la joye & la consolation que j'ay de vous l'offrir, ce que j'attends de vous & dans le temps & dans l'éternité, tous ces motifs font sur moy bien plus d'impression qne la crainte de vos plus rigoureux chastiments. Je quitte tout, Seigneur, & pour cela j'oublie pere & mere, freres & sœurs; j'oublie le monde, & je consents à en estre oubliée; je renonce au monde, & je consents à en estre renoncée; je meurs pour le monde, & je consents qu'il soit mort pour moy comme je seray morte pour luy. J'en seray bien dedommagée, ô mon Dieu, si vous daignez vous souvenir de moy; si je trouve grace auprés de vous, & si vous jettez un regard favorable sur moy; si je vis pour vous, & si vous vivez pour moy: *Ecce nos reliquimus omnia.* Tels sont vos sentiments, ma chere Sœur: la solidité de vostre esprit, la ferveur de vostre pieté, l'inflexible fermeté que vous avez fait paroistre en vous

arrachant du ſein d'une famille qui comptoit ſur vous pour vous élever aux honneurs du monde, & ſur qui vous pouviez compter pour parvenir à ce qu'il y a de plus grand dans le monde ; tout cela joint aux connoiſſances encore plus particulieres que j'en puis avoir, me répond des diſpoſitions interieures de voſtre ame. Et moy fondé ſur l'inviolable fidelité de noſtre Dieu, j'oſe vous repondre de tout ce qu'il vous a promis, ſoit pour le cours de la vie preſente, ſoit au moment de la mort & à ſon jugement dernier, ſoit dans la felicité éternelle, que je vous ſouhaite, &c.



QUATRIEME
SERMON
SUR
L'ESTAT RELIGIEUX.

L'opposition mutuelle des Religieux & des chrestiens du siecle.

Obsecro vos, ego vinctus in Domino, ut dignè ambuletis vocatione quâ vocati estis.

Je vous conjure, moy qui suis dans les chaisnes pour le Seigneur, de vous conduire d'une maniere qui soit digne de vostre vocation. Aux Ephes. chap. 4.

C'EST ainsi que parloit le grand Apostre, exhortant les nouveaux fidelles, qu'il avoit formez en Jesus-Christ par l'Evangile ; & c'est ainsi que je me sents inspiré de vous parler aujourd'huy, mes chers Auditeurs, dans l'obligation où je me trouve de vous instruire sur le sujet important de cette ceremonie, pour laquelle vous estes icy assemblez. Saint Paul avoit un

un droit particulier de tenir ce langage aux chreſtiens d'Epheſe, parce qu'eſtant alors dans les fers pour le nom du Sauveur, qu'il leur avoit annoncé, il accompliſſoit luy-meſme dignement ſa vocation à l'Apoſtolat ; & il ne pouvoit pas les engager plus efficacement à honorer par la ſainteté de leur vie, leur vocation au chriſtianiſme, qu'en alleguant ſon exemple, qui ſuppoſé la haute eſtime qu'ils avoient de luy, eſtoit pour eux un des motifs les plus convaincants dont ils puſſent eſtre touchez. Car c'eſt pour cela, leur diſoit-il, mes Freres, que je me fais un honneur d'eſtre priſonnier de Jeſus-Chriſt, *Ego vinctus Chriſti Jeſu* ; & quand je me glorifie de cette qualité, ce n'eſt pas ſeulement pour moy, que Dieu par ſa miſericorde a choiſi dans le judaïſme ; c'eſt pour vous qui eſtes gentils, c'eſt pour voſtre ſalut qui m'eſt ſi cher & ſi precieux, c'eſt afin de vous faire connoiſtre le merite de cette grace, par où Dieu vous a appellez des tenebres de l'infidelité à ſon admirable lumiere, en vous communiquant le don de la foy : *Hujus rei gratiâ, ego vinctus Chriſti Jeſu pro vobis gentibus.* Permettez-moy, Chreſtiens, d'appliquer cecy à mon ſujet. Une vierge qui ſe conſacre à Dieu par la profeſſion religieuſe, peut dire auſſi-bien que ſaint

Epheſ. c. 3.

Paul, qu'elle est dans les chaisnes pour le Seigneur. En effet les vœux qui l'engagent à Dieu, sont pour elle de veritables liens ; des liens dont elle ne rougit point, & dont elle fait mesmes toute sa gloire ; des liens qu'elle porte avec joye, & où elle met toute sa confiance ; des liens éternels qu'elle ne peut plus rompre, & qui la tiennent attachée inseparablement à Jesus-Christ. Elle auroit donc droit de dire aux chrestiens du siecle qui viennent assister à son sacrifice, ce que saint Paul disoit aux Ephesiens : *Obsecro vos, ut dignè ambuletis vocatione quâ vocati estis.* Je vous conjure, moy qui par un choix solemnel vais me rendre captive pour Jesus-Christ, de profiter de mon exemple, & de vous comporter d'une maniere digne au moins de la vocation chrestienne. Or voilà justement, mes chers Auditeurs, ce que vous presche aujourd'huy bien mieux que moy, cette genereuse Fille, qui va pour jamais se dévoüer à Dieu ; & c'est ce qui va faire le sujet de ce discours, aprés que j'auray demandé les lumieres du saint Esprit par l'intercession de Marie. *Ave Maria.*

Estre appellé de Dieu, c'est dans la pensée de saint Paul, le premier effet de la predestination divine, & par consequent le

principe de tous les biens, & le fondement du ſalut de l'homme : *Quos prædeſtinavit, hos & vocavit.* Mais eſtre appellé à un eſtat de ſainteté ſans le connoiſtre, & avoir reçeû de Dieu une vocation ſans en faire le diſcernement, c'eſt la ſource au contraire de tous les maux dans l'ordre de la grace & du ſalut. En quelque condition que nous ſoyons, & quelque genre de vie que nous ayons embraſſé, nous avons tous part, comme chreſtiens, à cette vocation celeſte, par où, comme dit ſaint Paul, Dieu nous a appellez en Jeſus-Chriſt. Mais nous devons reconnoiſtre à noſtre confuſion qu'il y en a pluſieurs parmi nous, qui groſſiers & ignorants dans les choſes de Dieu, quoy-que éclairez & intelligents dans celles du monde, ne ſçavent pas, & par un abus encore plus deplorable, paroiſſent meſmes ne ſe pas mettre en peine de ſçavoir ce que c'eſt que cette vocation ; c'eſt à dire, qui n'en comprennent pas les engagements, qui n'en penetrent pas les conſequences, & qui n'en ont jamais étudié les devoirs. Or c'eſt à quoy j'entreprends aujourd'huy de remedier. Car dans l'obligation où je me trouve de parler icy à deux ſortes d'auditeurs, les uns engagez à vivre dans le monde, les autres conſacrez à l'eſtat religieux, mon deſſein eſt de faire con-

Rom. c. 8.

noiſtre aux premiers que la providence a choiſis pour le monde, l'excellence & la ſainteté de la vocation chreſtienne, en la meſurant ſur la vocation religieuſe. Et pour m'acquitter en meſme temps de ce que je dois à ces chaſtes épouſes du Sauveur, qui pouſſées de l'eſprit de Dieu, ont fait un divorce éternel avec le monde, je veux leur faire eſtimer le merite & le prix de la vocation religieuſe, en la réduiſant aux principes de la vocation chreſtienne. Voilà les deux fins que je me propoſe ; & l'illuſtre vierge qui fait le ſujet de cette ceremonie, me ſervira pour l'une & pour l'autre de preuve vivante. Car comme elle eſt déja plus que convaincuë des ſaintes maximes ſur leſquelles doit rouler tout ce diſcours, au lieu de l'exhorter & de l'inſtruire, je vous inſtruiray par elle, Chreſtiens, qui m'écoutez, je vous exhorteray par elle ; ou ſi je ne ſuis pas aſſez heureux pour vous perſuader, je vous confondray par elle : ce ſera le ſujet de la premiere partie. Et dans la ſeconde, en vous comparant, ou pluſtoſt en vous oppoſant à elle, je la conſoleray par vous, je luy feray gouſter ſon bonheur par vous, je l'affermiray dans ſa vocation par vous. Voilà tout mon deſſein, qui ſe réduit à deux veritez que je vous prie de bien concevoir ; l'une qui

regarde les chreſtiens du ſiecle, & l'autre qui touche les religieux : ou pluſtoſt, qui par l'oppoſition de ces deux eſtats, doivent l'une & l'autre apprendre également aux religieux & aux chreſtiens du ſiecle à ſe conduire d'une maniere digne de leur vocation ; *Ut dignè ambuletis vocatione quâ vocati eſtis.* Car je prétends que rieu n'eſt plus capable de confondre la laſcheté des chreſtiens du ſiecle, que de leur faire conſiderer la perfection de l'eſtat religieux : c'eſt ma premiere propoſition. Et j'adjouſte que rien n'eſt plus propre à conſoler les religieux, & à les confirmer dans leur vocation, que de leur faire enviſager les malheurs preſque inévitables & les obligations des chreſtiens du ſiecle : c'eſt ma ſeconde propoſition. Que ne dois-je pas eſperer de ces deux importantes veritez, ſi vous me donnez une attention favorable !

I. PARTIE.

IL eſtoit de l'honneur de la religion, & l'ordre de la providence l'exigeoit ainſi, qu'il y euſt toûjours dans l'Egliſe de Dieu de quoy confondre non ſeulement l'impieté des chreſtiens ſcandaleux & libertins, mais encore la negligence & la tiedeur des chreſtiens laſches & imparfaits : & comme la charité de pluſieurs devoit ſe

refroidir, selon la prediction de Jesus-Christ, à mesure que l'iniquité iroit croissant; aussi estoit-il necessaire qu'au moins le zéle de quelques uns dans la suite des temps se ranimast, pour empescher que le desordre & le relaschement des autres ne prévalust. Or c'est à quoy Dieu semble avoir admirablement pourveû, en opposant à ce relaschement des mœurs qui entraisne la pluspart des chrestiens du siecle, la perfection de l'estat religieux, & en voicy les raisons qui sont évidentes. En premier lieu, parce que cette veûë de la perfection de l'estat religieux decouvre sensiblement aux chrestiens du siecle ce qu'ils sont, ou plustost ce qu'ils doivent estre; ce qu'ils ont esté, & malheureusement pour eux ce qu'ils ne sont plus; le degré de sainteté dont ils sont déchus, & auquel Dieu les rappelle; la voye de perfection qu'ils ont quittée, & où ils doivent s'efforcer de rentrer. En second lieu, parce qu'envisageant la perfection de l'estat religieux, les chrestiens du siecle sont malgré eux detrompez d'une erreur grossiere, dont ils se previennent souvent, sçavoir, que la loy de Dieu prise dans toute son étenduë & dans son étroite rigueur, est pour eux quelque chose d'impraticable; puisqu'au contraire ils la doivent conce-

voir, non seulement possible, mais facile & proportionnée à la foiblesse mesme de l'humanité, lors qu'ils voyent le courage de tant d'ames religieuses qui encherissent sur cette loy, & qui non contentes de ses preceptes, s'imposent le joug de ses plus severes conseils. En troisieme lieu, parce qu'il est constant que la perfection de l'estat religieux refute invinciblement toutes les excuses qu'alleguent les chrestiens du siecle, quand on leur reproche leur paresse & leur lascheté dans la voye de Dieu; & détruit tous les pretextes, dont ils se servent communément pour éluder les solides & utiles remonstrances qu'on leur fait sur l'observation exacte de leurs devoirs. Trois raisons capables de les confondre; mais en mesme temps, mes cheres Sœurs, trois puissants motifs pour reveiller en vous cette sainte ferveur que je voudrois aujourd'huy vous inspirer. Ecoutez-moy.

Non, dans l'obligation indispensable où est l'homme chrestien d'agir & de vivre en chrestien, rien n'est plus important pour luy, que de bien comprendre une fois l'excellence de son estat, & de remonter de temps en temps par de salutaires reflexions jusqu'à son origine, pour reconnoistre ce qu'il est, ou pour s'humilier de ce qu'il n'est pas. C'estoit la grande leçon

que saint Paul faisoit aux Corinthiens. Il leur remettoit devant les yeux la sainteté de leur vocation, parce qu'il sçavoit bien, dit saint Chrysostome, que du moment qu'ils s'appliqueroient à la considerer, ils en concevroient une haute idée; que remplis de la haute idée qu'ils en auroient conceûë, ils feroient tous leurs efforts pour mener une vie qui y fust conforme; & que vivant conformément à cette idée, ils deviendroient des hommes parfaits: *Videte vocationem vestram, Fratres.* Ainsi leur parloit-il alors. Mais où voyons-nous aujourd'huy cette sainteté de la vocation chrestienne, & où pourrions-nous en trouver une vive image? Rendons-en vous & moy la gloire à Dieu: c'est dans l'estat religieux, où Dieu non seulement la fait subsister, mais la rend palpable & sensible. Car quoy-que nous ne puissions nous deguiser à nous-mesmes le triste changement qui s'est fait dans le christianisme, il est vray neanmoins que Dieu a pris soin d'y susciter de saintes maisons où la loy est pratiquée dans toute son étenduë. Des maisons que nous pouvons regarder comme les aziles de la pieté chrestienne, de la pauvreté, de l'humilité, de la penitence & de la mortification chrestienne. Des maisons où l'Evangile de Jesus-Christ non

ſeulement eſt receû avec reſpect, mais ſuivi à la lettre & avec une pleine fidelité. Des maiſons ſubſiſtantes au milieu de nous, pour ſervir de temoignage contre nous, & pour eſtre des modelles viſibles que nous puiſſions conſulter, & ſur qui nous puiſſions nous former. Prenez garde, s'il vous plaiſt, à ma penſée.

Dans les premiers ſiecles de l'Egliſe, il n'eſtoit pas neceſſaire qu'il y euſt des religieux, pourquoy? parce que les chreſtiens vivant comme chreſtiens, eſtoient alors au moins dans la preparation de leur cœur, autant de religieux. Ainſi ſaint Jeroſme le temoigne-t-il, en parlant de ces chreſtiens d'Alexandrie que ſaint Marc forma, & qui ſervirent de modelles à tous ceux que l'on nommoit diſciples, c'eſt à dire ſectateurs de la doctrine de Jeſus-Chriſt & de ſa loy. En effet, dit ce ſaint Docteur, on ne voyoit rien parmi eux qui reſſentiſt le monde; ils renonçoient à leurs biens, ils ne poſſedoient rien en propre, ils obéïſſoient aux Apoſtres comme à leurs paſteurs, ils vacquoient jour & nuit à la priere; ils s'appelloient freres, n'ayant tous qu'un cœur & qu'une ame; enfin, conclut ſaint Jeroſme, ils eſtoient tous par une profeſſion generale, ce que ſont maintenant par un engagement particulier ceux

qui embraſſent la vie monaſtique : *Ex quo patet talem primorum in Chriſto credentium fuiſſe Eccleſiam, quales nunc monachi eſſe nituntur & cupiunt.* Voilà le miracle que le ſaint Eſprit opera, quand il deſcendit ſur les Apoſtres & ſur tous les diſciples aſſemblez, les ayant, tout groſſiers qu'ils eſtoient, rendus capables d'une vocation ſi ſainte ; je veux dire, les ayant detachez du monde & d'eux-meſmes, & par une converſion qui fut dans toutes ſes circonſtances le plus inconteſtable changement de la main du trés haut, & le plus étonnant prodige de la grace qu'on ait jamais veû ſous le ciel, leur ayant inſpiré à tous le mépris des biens de la terre, la fuite des honneurs du ſiecle, le renoncement aux plaiſirs ; diſons mieux, leur ayant inſpiré à tous l'eſtime de la pauvreté juſqu'à s'en faire une beatitude, l'amour de l'humilité juſqu'à ſe glorifier des humiliations, le gouſt des croix & des ſouffrances juſqu'à ſe réjoüir de ce qu'ils en eſtoient trouvez dignes. Miracle qui de l'Egliſe de Jeruſalem où il commença, ſe repandit bientoſt aprés dans les nations & parmi les gentils, où, ſelon le texte ſacré, on voyoit s'augmenter & ſe multiplier de jour en jour le nombre des croyants : *Augebatur credentium in Domino multitudo.* Qu'eſt-ce à dire

Hieron.

Act. c. 5.

des croyants ? c'est à dire de ceux, qui animez du mesme esprit que les Apostres, se depoüilloient de tout, & quittoient tout pour suivre Jesus-Christ. Lisez ce qu'en rapporte Eusebe, & ce qu'il raconte de l'esprit d'abnegation où vivoient ces chrestiens, qui sans autre titre que celuy de simples chrestiens, estoient autant de pauvres volontaires; autant de martyrs de leur foy, autant d'exemples de toutes les vertus religieuses. Telle estoit, dis-je, selon la tradition des Peres, l'idée que l'on avoit alors de la vocation chrestienne; & cette idée, je le repete, n'estoit point une vaine speculation, mais quelque chose de réel & de subsistant.

Mais le monde, dit saint Jerosme, n'estoit pas assez heureux pour pouvoir longtemps soutenir une telle perfection ; & cette perfection, quoy-que réelle, par un secret jugement de Dieu ne devoit pas long-temps estre à l'épreuve de la contagion du monde. Qu'arriva-t-il ? vous le sçavez, & pour peu de foy qu'il vous reste, vous en gemissez. La ferveur de l'esprit chrestien vint bientost à se rallentir ; & l'idée mesme s'en seroit perduë, si Dieu qui la vouloit conserver, la voyant effacée & comme détruite dans les chrestiens du siecle, ne l'avoit retracée & renouvellée

dans l'eſtat religieux. Pourquoy retracée & renouvellée ? non ſeulement, répond ſaint Jeroſme, afin qu'il y euſt toûjours des hommes ſur la terre qui rendiſſent à Dieu ce culte parfait, dont le ſeul chriſtianiſme le peut honorer ; mais afin que ceux qui viendroient dans la ſuite à degenerer de la pureté de ce culte, puſſent au moins, quand il plairoit à Dieu de les toucher, eſtre en eſtat d'y revenir ; afin qu'ils en euſſent toûjours l'image preſente, & que malgré l'iniquité des derniers temps j'euſſe encore droit, comme predicateur de l'Evangile, de leur dire : *Videte vocationem veſtram.* Apprenez, mes Freres, vous dont l'aveuglement fait ma douleur, & pour la converſion deſquels je me ſents un zéle ſincere, apprenez par ce qui paroiſt à vos yeux, ce que c'eſt que d'eſtre chreſtien. Puiſque vous en portez encore le nom, reconnoiſſez ce que vous eſtes, & ne vous laiſſez pas pervertir juſqu'à oublier l'excellence & le prix de voſtre vocation. Pour vous en mieux inſtruire, contemplez-la & admirez-la dans ces épouſes de Jeſus-Chriſt, qui en ſont les portraits vivants. Ne meſurez pas cette vocation chreſtienne par les mœurs & par les maximes d'un certain monde qui vous ſéduit, & dont vous eſtes obſédez. Pour en avoir

une notion conforme à celle de ſaint Paul, ſortez de ce monde prophane. Entrez en eſprit dans ces ſanctuaires fermez pour le monde, où les ſervantes de Dieu font leur demeure ; dans ces cloiſtres, dont vous advoüez que l'eſprit du monde eſt banni, & où vous convenez que l'eſprit de Dieu regne ſouverainement. C'eſt là que vous verrez ce que c'eſt que voſtre vocation, & & combien les voyes où vous marchez ſont éloignées de la perfection de celles qu'a voulu vous marquer l'Apoſtre, quand il diſoit, *Videte vocationem veſtram.* Donnons à tout cecy plus de jour par une reflexion qui m'a touché, & dont je ſuis aſſeûré que vous ſerez touchez vous-meſmes.

Quand ſaint Antoine eût veû ſaint Paul anachorete dans le deſert, & qu'il eût eſté luy-meſme temoin de la vie toute celeſte que menoit cet homme de Dieu ; interrogé par ſes diſciples, qui le prierent à ſon retour de leur faire part de l'édification qu'il avoit tirée d'un tel exemple, dont ils le voyoient penetré, il leur répondit les larmes aux yeux, & frappant ſa poitrine de douleur : *Væ mihi peccatori, qui tam indignè monachi nomen fero ! vidi Eliam, vidi Joannem in deſerto, & ut verum dicam, vidi Paulum in paradiſo.* Ah, mes Freres, malheur à moy qui porte ſi indignement le

Anton.

nom de solitaire ! J'ay veû un second Elie, j'ay veû un autre Jean Baptiste, & pour vous parler sans figure, j'ay veû Paul, non pas dans une habitation terrestre, mais dans un paradis. Voilà, hommes du siecle, mais avec bien plus de raison, ce que vous devez penser. Quand vous sortez d'un monastere, où vous reconnoissez vous-mesmesmes que Dieu est glorifié, comme il l'est icy, par l'observance exacte de la regle ; & qu'aprés une ceremonie aussi touchante que celle dont vous allez estre temoins, vous retournez dans vos maisons : voilà ce que chacun de vous se doit dire dans l'amertume de son ame, & avec un cœur contrit : *Væ mihi peccatori qui tam indignè christiani nomen fero !* Malheur à moy qui ne suis qu'un faux chrestien, & qui ne merite pas mesmes d'en porter le nom ! J'ay veû des Anges dans des corps mortels ; j'ay veû des vierges, dont les vestements blanchis dans le sang de l'Agneau, n'ont jamais esté soüillez d'aucune tache ; j'ay veû des ames dont le monde n'estoit pas digne, & qui renonçant au monde, se sont renduës dignes de Dieu. Et qui suis-je moy pecheur, qui suis-je moy pecheresse ? C'est ainsi, dis-je, mes chers Auditeurs, que doivent parler, non seulement ceux d'entre vous, qui dans l'idée commu-

ne passent pour mondains, mais ceux mesmes dont la conduite est estimée plus reguliere & plus loüable. Car quelque parfaits que je les conçoive, ou que vous les supposiez, que font-ils dans le monde qui soit comparable à la vie de ces saintes Filles que Dieu a separées du monde? En quoy approchent-ils de leur pauvreté & de leur austerité? En quoy les imitent-ils dans cette abnegation totale d'elles-mesmes, dans cet assujettissement éternel de leur volonté, dans cette obéïssance qu'elles ont voüée, & dont elles se font un merite capital! Qu'est-ce que la vertu d'un homme & d'une femme du monde, mise en parallele avec tout cela? Cependant ces servantes de Dieu protestent qu'elles n'ont entrepris des choses si contraires à la nature, qu'elles n'ont embrassé des reformes si étroites, qu'elles ne se sont ensevelies avec Jesus-Christ par une penitence si rigoureuse, que pour arriver & plustost & plus seûrement, à cette perfection, où elles ont conçû que le christianisme les appelloit: & ce qui les humilie, ce qui fait le sujet de leur douleur, ce qu'elles se reprochent sans cesse, c'est de se voir encore bien éloignées de ce christianisme parfait où elles aspirent. Et en effet, si moy qui vous parle, j'avois crû pouvoir estre dans le monde aussi solide-

ment chrestien, aussi purement chrestien, aussi exactement chrestien que je le puis estre dans l'estat religieux, je n'aurois jamais pris le parti de la religion. Car je n'ay cherché dans la religion que ce qui pouvoit m'aider à estre chrestien; & je n'ay donné la preference de mon choix à la profession religieuse, que parce que la foy m'a appris que c'est de tous les estats celuy qui approche le plus de cet ancien christianisme, dont nous réverons encore la pureté. Or suivant ce principe, mes chers Auditeurs, qui que vous soyez, & pour peu de justice que vous vouliez vous faire, comment pourriez-vous, vivant dans le monde, ne vous pas humilier à la veüë de ces saints modelles, & de ces ferventes épouses du Sauveur? Et comment pourriez-vous n'en pas tirer cette confusion salutaire, qui doit estre le remede efficace & souverain de tous vos relaschements? Confusion, que vous devez faire consister à vous representer souvent l'estat dont vous estes déchus; & qui m'authorise à vous dire ce que Dieu dans l'Apocalypse disoit autrefois à une ame tiede: *Memor esto undè excideris*; souvenez-vous de ce que vous avez esté, & de ce que vous n'avez cessé d'estre, que par ce que vous avez oublié, qu'estre chrestien, c'est sans autre engage-

Apoc. c. 2.

ment que celuy-là, estre religieux d'esprit & de cœur. Passons à la seconde raison.

Une des principales erreurs dont les lasches chrestiens se préoccupent, & qui contribuë davantage à les endurcir dans leurs desordres, est de se figurer la loy de Dieu, non seulement austere & difficile, mais du moins par rapport à eux moralement impossible ; de se plaindre qu'elle surpasse leurs forces, & par une pusillanimité dont ils voudroient luy imputer la cause, de se décourager & de desesperer mesmes absolument d'atteindre jamais à sa sainteté. Mais moy je dis qu'un des grands moyens, dont se sert la providence pour detromper ces chrestiens foibles & timides d'une si pernicieuse erreur, c'est de leur opposer la perfection de l'estat religieux, en les convaincant malgré eux que la loy de Dieu n'est point en effet impraticable, puisqu'il se trouve des ames, non seulement qui la pratiquent dans toute son étenduë, mais qui vont encore au de-là ; & qui comptant pour rien, ou pour trop peu, d'en remplir la juste mesure par l'observation des preceptes, y adjoustent volontairement & de gré les vœux de la religion : des ames genereuses, qui gardant inviolablement, & de l'aveu du monde mesme, exemplairement, tous les devoirs de la pro-

fession religieuse qu'elles ont embrassée, servent dans le monde, ou pour mieux dire, contre le monde, d'une preuve authentique & invincible, je ne dis pas de la possibilité, mais de la facilité de la loy chrestienne. Car avec quel front un mondain, pour se disculper des dereglements de sa vie, osera-t-il prétexter l'impossibilité imaginaire de cette loy, tandis que des millions de vierges courent avec allegresse dans la voye des commandements ; c'est peu, dans la voye des conseils les plus heroïques & les plus opposez aux inclinations de la chair & du sang ?

Et c'est icy, Chrestiens, que je vous conjure de vous appliquer à vous-mesmes ce qui fit autrefois une si forte impression sur le grand Docteur de l'Eglise saint Augustin, & ce qui produisit enfin dans sa personne ce changement miraculeux de la main du trés haut. Pressé du desir d'estre à Dieu, & déja, à l'égard de tout le reste, detaché du monde, il ne tenoit plus au peché que par une seule habitude. Mais cette seule habitude, par les fausses idées dont il estoit prevenu, luy sembloit un obstacle invincible à sa conversion. Il vouloit rompre ses liens, mais il desesperoit de le pouvoir. De-là cette guerre cruelle qui luy déchiroit l'ame, cette incertitude où il de-

meuroit, ces délais & ces retardements continuels ; tantost voulant, & tantost ne voulant plus ; disant toûjours que ce seroit pour le lendemain, & ne disant jamais que ce seroit pour le jour present, *Cras, cras.* *August.* Mais que fit Dieu ? il luy fit voir en esprit la chasteté, qui se presentant devant luy, & luy monstrant une troupe de vierges de tout âge & de tout estat, luy disoit pour le piquer d'une sainte émulation : *Non poteris quod isti & istæ ?* *Ibid.* ne pourrez-vous pas ce que celles-cy & ceux-là ont pû ? ne pourrez-vous pas ce que peuvent tant d'autres, foibles comme vous, & sujets aux mesmes tentations que vous ? Ce reproche l'humilia, le reveilla, le toucha. Malgré ses propres preventions, Augustin cedant à la force de l'exemple, crût enfin qu'avec le secours de la grace, il luy seroit possible, & mesmes aisé de sortir d'esclavage. Il le crût, & convaincu qu'il le pourroit, il en vint à une pleine execution. Or c'est ainsi, mes chers Auditeurs, que Dieu par mon ministere & par ma bouche, s'addresse à vous, & que malgré vous, il vous detrompe sensiblement du vain prétexte dont vostre lascheté se couvre, quand il vous met devant les yeux la vie de ces incomparables filles, qui sont, & l'honneur de leur sexe, & les predestinées du monde chres-

tien. Car c'eſt comme s'il vous diſoit : Hommes tranſgreſſeurs de ma loy, vous qui pour la violer plus hardiment & avec moins de remords, la traitez d'impraticable ; vous qui feignez dans le precepte un excés de rigueur qui n'y fut jamais, & dont cependant voſtre libertinage ſe prévaut, *Qui fingis laborem in præcepto :* voyez, pour vous convaincre de voſtre injuſtice & de voſtre erreur, ces vierges ferventes, qui animées d'une ſainte confiance, ont eû le courage d'encherir meſmes ſur ma loy ; & qui dans la veûë de me plaire, par le choix libre qu'elles ont fait, menent une vie plus angelique qu'humaine. Voyez l'infatigable perſeverance avec laquelle elles ſoutiennent les obſervances les plus mortifiantes pour le corps, & les plus humiliantes pour l'eſprit. Voyez leur force à remporter ſur elles-meſmes des victoires & à ſe faire des violences, qui ne leur eſtoient point abſolument neceſſaires pour le Royaume du ciel. Voyez leur detachement de tout ce que le monde avoit pour elles, non ſeulement d'agreable & de delicieux, mais d'innocent & de permis. Prétendez-vous aprés cela que les devoirs communs du chriſtianiſme ſoient un fardeau trop peſant pour vous ; & lors que ces ames fidelles ont l'avantage & la gloire de faire le plus,

Pſal. 93.

vous obstinerez-vous à croire que vous ne pouvez pas faire le moins ?

En effet, Chrestiens, quelle excuse pouvez-vous alleguer qui ne soit invinciblement refutée par un tel exemple ? c'est la troisieme raison qui suit de l'autre. Est-ce la naissance ? est-ce l'éducation ? est-ce l'âge, le temperament ? sont-ce les infirmitez ? Mais entre ces vierges de Jesus-Christ, combien par leur naissance estoient, ou aussi distinguées, ou mesmes plus distinguées que vous ? cependant elles ont pû fermer les yeux à tout l'éclat qui les environnoit, pour s'ensevelir dans l'obscurité du cloistre. Combien dans la maison paternelle avoient esté élevées, non seulement au milieu de toutes les aises & de toutes les commoditez de la vie, mais au milieu de toutes les delices, au milieu de toute la magnificence du monde ? cependant elles ont pû se priver de tout ce que le monde avoit de plus engageant & de plus flateur, pour embrasser un estat de penitence, d'abnegation, de croix. Combien dans une jeunesse aussi vive que la vostre, ont comme vous des inclinations naturelles & des passions à vaincre : ou combien dans une vieillesse aussi avancée & aussi caduque, ont à porter le poids des années qui les accablent ? cependant y a-t-il une inclination

un peu trop humaine qu'elles n'attaquent & qu'elles ne combattent sans relasche ? y a-t-il une passion qu'elles ne surmontent ? à quels exercices ne se rendent-elles pas assiduës, malgré la pesanteur de l'âge qui leur pourroit servir de prétexte pour s'en dispenser ? & si peut-estre elles se trouvent forcées d'accepter quelque dispenses que la regle leur accorde, disons mieux, que la regle leur impose, par quelles autres pratiques prennent-elles soin, autant qu'il est en leur pouvoir, de compenser d'ailleurs ce que leur fait perdre une triste necessité dont elles se plaignent ? Sont-elles toutes d'un temparament plus ferme & plus robuste que vous ? sont-elles toutes d'un sexe plus capable de soutenir le travail ? sont-elles toutes plus exemptes des foiblesses de la nature ? toutes neanmoins, sans égard aux forces, ni à la santé, s'assujettissent au mesme joug, & remplissent les mesmes obligations. Or voilà, mondains, par où Dieu vous jugera : voilà par où elles vous jugeront elles-mesmes. Car c'est ce que Jesus-Christ leur a promis dans la personne de ses Apostres : *Vos qui reliquistis omnia, & secuti estis me, sedebitis judicantes.* Rien donc de plus propre à confondre la lascheté des chrestiens du siecle, que de considerer la perfection de l'estat religieux : &

rien en mesme temps de plus propre à consoler les religieux, que de considerer l'estat des chrestiens du siecle. Autre verité que j'ay à vous faire voir dans la seconde partie.

II. PARTIE.

GRace à la providence de nostre Dieu, c'est de tout temps que les vrays religieux, quoy-que pauvres & dénüez de tous les biens de la terre, n'ont pas laissé d'estre contents de leur estat, jusqu'à s'estimer plus heureux que les mondains avec tous les biens qu'ils possedent ; & c'est de tout temps que malgré la vie dure & mortifiée où les engage la profession religieuse, persuadez qu'ils avoient choisi la meilleure part, ils se sont consolez dans leurs peines, par la comparaison qu'ils ont faite de leur condition avec celle des chrestiens du siecle. Mais quelque avantageuse qu'ait esté pour eux cette comparaison, j'ose dire que la pluspart n'en ont profité qu'à demi ; & il m'est au moins évident que jamais ils n'en ont tiré tout le fruit qu'il seroit à souhaiter que chacun en tirast : pourquoy? parce qu'il est certain que la pluspart des religieux n'ont jamais assez bien connu le monde, mesmes en le quittant, ni aprés l'avoir quitté, pour comprendre parfaitement jusqu'à quel poinct l'estat des chres-

tiens du ſiecle comparé avec la vie religieuſe, leur pouvoit & leur devoit eſtre un fonds de conſolation. Or c'eſt, mes cheres Sœurs, ce qui me reſte à vous developper. Verité que je ſoutiens eſtre la plus touchante & la plus capable de vous affermir dans voſtre vocation, pour peu que vous vous appliquiez à deux reflexions que vous avez dû faire millefois, & que je vous ay marquées dés l'entrée de ce diſcours; c'eſt à dire, pour peu que vous enviſagiez d'une part les miſeres inévitables, & de l'autre les indiſpenſables devoirs des chreſtiens engagez à vivre dans le monde. Ecoutez-moy, & vous en allez eſtre convaincuës.

Un des poincts ſur quoy ſaint Bernard croyoit autrefois avoir droit de feliciter ceux qui ſe ſeparoient du monde, & qui faiſoient profeſſion de la vie monaſtique, eſtoit celuy-cy. Il eſt vray, mes Freres, leur diſoit-il, la vie que nous menons dans la religion, paroiſt aux enfants du ſiecle quelque choſe de triſte; mais ils n'en jugent de la ſorte, que parce qu'ils ſont dans l'erreur & qu'ils ne nous connoiſſent pas. Nos abſtinences & nos jeuſnes, nos macerations & nos veilles leur donnent une idée affreuſe, mais vaine & mal fondée, de noſtre eſtat. Car ce qui les trompe, c'eſt qu'ils

qu'ils ne voyent en tout cela que nos croix qui sont exterieures, & qu'ils ne voyent pas l'onction interieure de la grace qui les adoucit, & qui nous rend nos croix mesmes, non seulement supportables, mais aimables : *Cruces vident, unctiones non vident.* Ainsi parloit ce Pere, touché de l'experience qu'il en avoit, & qu'en avoient ceux, qui formez & instruits à son école, l'experimentoient comme luy. Mais si les enfants du siecle sont trompez, quand ils estiment la condition des religieux malheureuse, je ne crains point, saintes épouses du Sauveur, de vous dire que vous vous trompez encore bien plus dans le jugement que vous faites des enfants du siecle, si vous les estimez heureux, & pourquoy? parce que vous ne voyez que leurs joyes, qui quoy-qu'ils en disent, sont des joyes fausses & apparentes, & que vous ne voyez pas leurs amertumes & leurs chagrins, d'autant plus veritables & plus réels, qu'ils sont secrets & cachez. Or ce principe supposé, il me seroit aisé, mes cheres Sœurs, de vous decouvrir icy une source feconde & inépuisable de consolations mesmes sensibles, que vous n'avez peut-estre jamais goustées, & dont je voudrois que vous fussiez aussi penetrées, que Dieu m'a souvent fait la grace d'en estre penetré moy-mesme.

Bernard.

Car je n'aurois pour cela qu'à vous faire un plan du monde, seulement tel qu'il m'est connu : que seroit-ce, si je vous le representois tel qu'il est en effet ? ce seroit assez pour vous obliger à benir millefois le ciel qui vous en a separées. Je n'aurois, pour vous faire sentir le bonheur de cette separation, qu'à entrer dans le détail des choses à quoy vous engage la sainte regle que vous professez, & ensuite qu'à y opposer l'iniquité, la severité, la dureté, & si je l'ose dire, la tyrannie des loix que le monde prescrit à ceux qui le servent.

En qualité de religieuses, vous avez des croix à porter ; j'en conviens, & malheur à vous, si vous n'aviez plus ce caractere de ressemblance avec le Dieu crucifié, qui est vostre divin époux : mais s'il y a des croix dans la religion, le monde n'a-t-il pas les siennes plus pesantes & plus affligeantes, & les vostres comparées à celles du monde, meritent-elles proprement d'estre appellées croix ? Vostre vie dans la religion est un perpetuel exercice de penitence, je le sçais : mais je soutiens aussi que c'est ce qui en fait pour vous non seulement la sainteté, mais la felicité, puisque dans la pensée des Peres, depuis le peché il n'y a plus pour l'homme perdu d'autre ressource, ni par consequent d'autre felicité sur la terre que

la penitence : *Pœnitentia est hominis rei felicitas.* Et pour vous monstrer qu'en cecy vous n'avez fait que changer d'objet, & que selon le monde mesme vous y avez encore gagné, dites-moy, mes cheres Sœurs, qu'est-ce que la vie de la pluspart des mondains ? qu'est-ce que la vie d'un avare, ou d'un ambitieux ? qu'est-ce que la vie d'un courtisan esclave de la faveur, sinon une continuelle penitence, d'autant plus malheureuse qu'elle est inutile & forcée, au lieu que la vostre est au moins volontaire & salutaire. Or penitence pour penitence, ne comptez-vous pas pour un don de Dieu, d'avoir choisi celle qui vous conduit au salut, & de vous estre affranchies de celle qui n'eust point eû d'autre effet que de vous affliger sans vous sauver ? Vous faites profession, comme religieuses, de vous mortifier & de vous humilier : n'est-on pas sans cesse & malgré soy mortifié & humilié dans le monde ; & au lieu qu'en vous mortifiant, vous avez du moins l'avantage de pouvoir dire à Dieu comme David, *Propter te mortificamur*, c'est pour vous, Seigneur, & pour vous seul que nous souffrons, le mondain n'est-il pas réduit à tenir dans un sens tout opposé le mesme langage, en disant au monde, *Propter te*, c'est pour toy, monde reprouvé, que je me cap-

Tertull.

Psal. 48.

tive ; c'eſt pour toy que je me fais violence ; c'eſt pour toy que je ſouffre & que je gemis : & parce que c'eſt pour toy, j'ay le malheur encore avec tout cela de me damner ? Vous dépendez dans la maiſon de Dieu, d'une ſuperieure qui vous tient lieu de mere, & qui en a tout le zéle & tous les ſoins : mais de combien de maiſtres durs, imperieux, bizarres, dépendent ceux qui prétendent à quelque choſe dans le monde? Comme religieuſes vous n'avez plus de volonté, & eſt-il permis d'en avoir à ceux qui ſe dévoüent au monde ? Sans ſortir du ſaint lieu où nous ſommes, que ne puis-je, pour vous detromper des fauſſes idées que vous avez peut-eſtre encore du monde, vous reveler icy le ſecret des cœurs ; & de tous les chreſtiens du ſiecle qui m'écoutent (car à peine y en a-t-il que je doive excepter, & qui ne puiſſent me ſervir de temoins des miſeres du monde dans les conditions meſmes du monde les plus diſtinguées) de ces hommes, dis-je, du ſiecle devant qui je parle, que ne puis-je vous faire connoiſtre les deboires & les deplaiſirs mortels ? quels troubles les agitent, quels chagrins les accablent, quelles paſſions les dechirent, quelles jalouſies les rongent, quelles diſgraces les deſolent, quelles injuſtices qu'ils ſe croyent faites les deſeſperent ;

quels degoufts ont-ils à effuyer, & quels rebuts à fupporter ! Vous vous les figurez dans les divertiffements & les plaifirs : que ne puis-je vous faire comprendre ce que leur couftent ces prétendus plaifirs, & de quel fiel font meflez pour eux ces vains divertiffements ! Il vous paroiffent comblez de biens : fans parler de ce qui leur manque, & de ce que la cupidité toûjours infatiable leur fait defirer au de-là de ce qu'ils ont, que feroit-ce, fi vous fçaviez à quoy les biens mefmes qu'ils poffedent, les expofent ; les peines qu'ils ont à les conferver, les allarmes que leur caufe la crainte de les perdre, la douleur qu'ils reffentent en les voyant déperir, les envies, les traverfes, les perfecutions que leur fortune leur attire ? Ah ! mes cheres Sœurs, vous & moy qui avons renoncé au monde, nous ferions en veûë de tout cela, remplis, animez, penetrez d'une vive & intime reconnoiffance envers noftre Dieu. Les actions de grace que nous luy rendons pour le bienfait ineftimable de noftre vocation, ne procederoient plus feulement de la foy qui nous éleve à l'efperance des biens futurs, mais d'un fentiment prefque naturel, que l'experience mefme des biens prefents produiroit en nous. Sans attendre d'autre centuple que celuy-là, nous éprouverions dés

maintenant, mais avec un excés de douceur qui seroit comme l'avant-goust de nostre beatitude, combien il est avantageux d'avoir tout meprisé pour Jesus-Christ; & la seule chose que nous aurions à craindre, en nous comparant avec les partisans du monde, c'est que la tranquillité & la paix de nostre estat ne nous tinst déja lieu de recompense, & ne diminuast en quelque maniere le merite de nostre sacrifice. Et en effet, à combien d'épouses du Sauveur, l'obéïssance qu'elles ont voüée dans la religion, de gesnante qu'elle peut quelquefois leur paroistre, ne deviendroit-elle pas pour jamais douce & aimable, si elles concevoient bien ce que c'est que l'assujettissement de la pluspart des épouses du siecle? & combien d'ames religieuses, que Dieu éprouve de temps en temps par certains ennuis, ne guerirois-je pas tout à coup de cette tentation, si je pouvois leur donner les connoissances que j'ay, non plus des desordres & des abominations, mais des tribulations & des malheurs dont le monde est plein : je dis ce monde dont l'éclat semble plus nous éblouïr, & dont la figure trompeuse a plus l'air de prosperité?

Mais je me suis reservé quelque chose de plus essentiel & de plus fort pour la conclusion de ce discours : & quoy? le voi-

cy. Outre les croix & les miseres que les chrestiens du siecle ont à supporter, ils ont, comme chrestiens, dans le siecle mesme des devoirs à remplir ; & ces devoirs bien entendus, doivent les faire trembler, pour peu qu'ils ayent de christianisme. Or ce qui les doit faire trembler, c'est ce qui doit achever, mes cheres Sœurs, de nous consoler. Je m'explique. Je dis que ces devoirs doivent faire trembler les chrestiens du siecle : pourquoy? parce que ce sont des devoirs auxquels le salut est attaché pour eux aussi-bien que pour nous, parce que ce sont des devoirs dont l'observation est par consequent aussi indispensable pour eux que pour nous, & parce que ce sont enfin des devoirs dont la pratique est beaucoup plus difficile pour eux que pour nous. En effet, ces chrestiens que la divine providence a laissez dans le monde, & qui peuvent selon leur vocation, y demeurer, sans estre appellez à la mesme perfection que nous, sont appellez au mesme salut. Ce salut ne leur est pas moins important qu'à nous ; ce salut ne leur est pas promis à de meilleures conditions qu'à nous ; ils doivent comme nous l'achepter, comme nous le meriter, comme nous y travailler ; & voilà pourquoy Dieu leur a donné sa loy & prescrit certains devoirs. Il leur a dit comme à

nous : *Hoc fac, & vives* ; gardez mes commandements, & vous aurez la vie éternelle : mais ſans cela n'attendez de moy qu'une affreuſe damnation. A bien examiner ces commandements de Dieu, nous trouverons que tout ce qu'ils ont d'eſſentiel & de plus onereux, eſt auſſi étroit pour toutes les perſonnes du monde que pour les perſonnes religieuſes : que les uns & les autres ſur mille poincts doivent à Dieu la meſme obéïſſance & la meſme fidelité ; que les uns & les autres ont ſur mille ſujets à l'égard du prochain les meſmes obligations de juſtice & de charité ; qu'en mille rencontres il eſt également enjoint aux uns & aux autres de veiller ſur eux-meſmes, de garder leur cœur, de faire le bien & de ſe maintenir dans un eſtat de grace & de ſainteté. Mais voicy le triſte ſort des mondains, & ce qu'il y a dans leur condition de bien deplorable & de bien terrible : c'eſt que liez auſſi étroitement que nous, il leur eſt du reſte bien moins facile qu'à nous de ſatisfaire à ces preceptes dont ils ne peuvent toutesfois ſe diſpenſer ſans encourir la haine de Dieu, & ſans s'expoſer à toute la ſeverité de ſes jugements. J'en dis trop peu : c'eſt qu'il leur eſt d'une extreſme difficulté de les garder ces preceptes, & qu'ils ne le peuvent ſans livrer les plus violents

combats, & sans remporter de continuelles victoires. D'où il arrive de deux choses l'une, ou qu'ils cedent laschement aux obstacles qu'ils ont à surmonter, & que transgressant la loy, ils se damnent; ou que voulant resister au torrent, & estre fidelles à la loy, ils ont à chaque pas de nouveaux efforts à faire, & ne peuvent se maintenir dans l'ordre que par un travail sans relasche & une constance infatigable. De-là cet abandon où vivent les uns, laschant la bride à toutes leurs passions, parce qu'ils desesperent de les pouvoir reprimer; suivant en aveugles toutes leurs cupiditez, parce qu'ils ne se sentent pas un courage assez affermi pour en soutenir les attaques & pour les arrester; cedant à la tentation qui les sollicite, parce qu'ils ne se croyent pas assez forts pour la surmonter. Estat si commun dans le monde; mais estat qui doit faire horreur à quiconque n'a pas perdu tout principe de religion & toute crainte de Dieu. De là cette guerre perpetuelle, où les autres passent leurs jours. Guerre domestique & contre eux-mesmes, contre les desirs qui les sollicitent, contre les ressentiments qui les aigrissent, contre les jalousies qui les piquent, contre toute la fragilité & toute la corruption naturelle du cœur de l'homme, dont le poids les acca-

ble, ou les accableroit, si par une force superieure ils ne s'élevoient au-dessus de la nature & de ses foiblesses. Guerre étrangere & contre tout ce que le monde leur presente, contre les exemples du monde, contre les discours du monde, contre les maximes du monde, contre les coutumes du monde, contre les respects du monde, contre les interests du monde. En sorte qu'ils éprouvent bien ce qu'éprouvoit l'Apostre, lors qu'il disoit : *Intùs pugnæ, foris timores* ; assauts au dedans, allarmes & dangers au dehors. Guerre neanmoins necessaire, c'est à dire, guerre où ils sont obligez de prendre les armes & de combattre : ce n'est pas assez, où ils sont obligez de vaincre, & de vaincre toûjours, & de vaincre en toutes rencontres & sur toutes sortes de sujets. Car ce ne sera point pour eux une excuse au tribunal de Dieu que la difficulté de la loy. Difficile ou non, de l'avoir une fois violée & sur un seul poinct, ce seroit assez pour faire leur condamnation. Voilà, je le repete, pour peu qu'ils s'interessent à leur propre salut (& à quoy peuvent-ils estre sensibles, si l'affaire de leur salut ne les touche pas ?) voilà ce qui doit les desoler & les consterner.

2. Cor. c. 7.

Mais c'est cela mesme, mes cheres Sœurs, qui doit nous faire sentir l'avanta-

ge de nostre estat, cela mesme qui nous le doit faire estimer & aimer. Nous y avons deux sortes de devoirs, devoirs communs à tous les estats du christianisme, & devoirs propres de la profession religieuse. Or sans m'arrester aux devoirs communs, dont l'observation nous est incontestablement beaucoup plus facile, je prétends, & vous l'éprouvez, que dans les devoirs mesmes particuliers auxquels nous nous sommes volontairement soumis, il n'y a rien de si sublime, rien de si heroïque & de si parfait, qui dans la pratique ne nous devienne plus aisé que ne le sont aux mondains les devoirs les plus ordinaires: pourquoy cela? ne le sçavez-vous pas? c'est que l'estat religieux, en nous éloignant du monde, nous éloigne de tout ce qui pourroit séduire nostre esprit & corrompre nostre cœur; c'est que dans l'estat religieux nous n'avons devant nous que des exemples qui nous soutiennent, qui nous animent, qui nous sanctifient; c'est que nous ne voyons rien, que nous n'entendons rien, que nous ne faisons rien qui ne nous porte à la perfection où nous sommes appellez: d'où il arrive que nous nous sauvons, & mesmes que nous nous perfectionnons; sans avoir les mesmes perils à courir, les mesmes ennemis à repousser, ni par conse-

quent les mesmes violences à nous faire. Nous ne sommes point obligez de nous separer de la multitude : au contraire nous n'avons qu'à nous y joindre, & qu'à la suivre. Nous ne sommes point dans la necessité de prendre des voyes écartées : au contraire nous n'avons qu'à tenir les chemins les plus frequentez & les plus battus. Il ne faut point pour obéïr à Dieu, & pour accomplir les volontez de Dieu, que nous allions contre le torrent : au contraire nous n'avons qu'à nous laisser conduire ; tellement qu'il y auroit millefois pour nous plus de peine à n'estre pas dans l'ordre & à sortir de la regle, qu'à nous y assujettir & à y perseverer. Or, mes cheres Sœurs, quelle pensée doit estre plus consolante pour une ame religieuse que celle-cy : ce que je fais aisément dans la religion, me cousteroit infiniment dans le monde. J'y trouve du goust, j'y trouve la tranquillité & le repos, & je n'y trouverois ailleurs que des contradictions & des traverses. Encore avec tout ce que j'aurois à essuyer au milieu du monde & avec toute ma fermeté, tomberois-je souvent, ou du moins ne ferois-je que trés peu de progrés ; au lieu que sans opposition & sans risque, non seulement je mets mon salut en asseûrance, mais je m'éleve, & j'acquiers chaque jour

devant Dieu de nouveaux merites. Penſée d'autant plus touchante pour des perſonnes religieuſes, qu'elles connoiſſent mieux le prix du ſalut, & qu'elles ont plus d'ardeur pour leur avancement dans les voyes de cette éternité bienheureuſe.

Mais du reſte, ma chere Sœur, tout cecy n'empeſchera point que vous ne puiſſiez dire à Jeſus-Chriſt, comme ſaint Pierre, & meſmes dans un ſens avec plus de confiance que ſaint Pierre : *Ecce nos reliquimus omnia, & ſecuti ſumus te* ; Seigneur, nous avons tout quitté pour vous. Car au lieu que cet Apoſtre n'avoit quitté que des filets & une barque, vous allez renoncer par une profeſſion ſolemnelle à tous les avantages & à tous les droits d'une naiſſance illuſtre. Vous allez quitter tout ce que le monde pouvoit vous promettre de plus grand. C'eſt un ſacrifice qui fera dés cette vie meſme voſtre bonheur : mais aprés-tout ce bonheur de voſtre eſtat n'oſtera rien à voſtre ſacrifice de ſon merite. Ce ſera toûjours un ſacrifice, & le plus genereux de tous les ſacrifices que vous puiſſiez faire à voſtre Dieu. Il y aura égard, & ſur tout il aura égard au zéle & au deſintereſſement parfait avec lequel vous le faites. Car je connois trop, ma chere Sœur, les diſpoſitions interieures de voſtre ame, pour ne

ſçavoir pas quel eſprit vous anime dans le deſſein que vous avez pris de vous dévoüer à Dieu. Je ſçais que c'eſt luy ſeul qui vous attire, & non point les douceurs qu'il luy a plû d'attacher à ſon ſervice; qu'en vous donnant à luy, vous ne cherchez que luy, & que vous eſtes preſte à tout entreprendre & à tout ſouffrir pour luy. Sainte reſolution, qui achevera de vous faciliter tout ce que la vie religieuſe peut avoir en ſoy de plus penible, puiſqu'il eſt vray, que moins on penſe à l'adoucir, plus elle devient douce, & que plus on veut ſentir la peſanteur de la croix, plus la croix devient legere. Allez donc, precieuſe victime, allez au pied de l'autel vous immoler: allez mourir au monde & à vous-meſme, pour ne plus vivre qu'au Seigneur. C'eſt luy qui vous a appellée, c'eſt luy qui va vous recevoir, c'eſt luy qui vous ſoutiendra dans l'execution de toutes les promeſſes que vous avez à luy faire, comme c'eſt luy-meſme enfin qui vous couronnera dans la gloire, où nous conduiſe, &c.



CINQUIEME SERMON SUR L'ESTAT RELIGIEUX.

Comparaison des personnes Religieuses avec Jesus-Christ ressuscité.

Si complantati facti sumus similitudini mortis ejus, simul & resurrectionis erimus.

Si nous sommes entez en Jesus-Christ par la ressemblance de sa mort, nous le serons en mesme temps par la ressemblance de sa resurrection. Dans l'épist. aux Rom. chap. 6.

Le Pere Bourdaloüe fit ce Sermon pour le temps de Pasques.

NE vous étonnez pas, Chrestiens, si je vous parle de Jesus-Christ ressuscité dans une ceremonie, qui selon toutes les maximes de la foy, est un veritable sacrifice, & doit estre par consequent regardée comme une veritable mort. Il est vray, la mort & la resurrection sont deux termes essentiellement opposez, & il est aussi impossible dans l'ordre de la nature de mou-

rir & de ressusciter tout à la fois, que d'estre & de n'estre pas. Mais cette opposition ne se rencontre point dans l'ordre de la grace. Car l'ame chrestienne par la conformité qu'elle a avec Jesus-Christ, peut sans contradiction réünir en elle ces deux choses; je veux dire qu'elle peut tout ensemble, & estre morte spirituellement, & estre spirituellement ressuscitée. *Si complantati facti sumus similitudini mortis ejus, simùl & resurrectionis erimus :* si comme de nouvelles plantes nous sommes entez sur la croix de cet homme-Dieu; si nostre conversion, par laquelle nous mourons au peché, est en nous, comme elle le doit estre, l'image de sa mort, elle le sera en mesme temps de sa resurrection. L'Apostre ne dit pas qu'aprés avoir esté semblables à Jesus-Christ dans l'estat de sa mort, nous luy serons un jour semblables dans l'estat de sa resurrection & de sa gloire. Mais il prétend, que par un effet miraculeux & tout divin, nous luy serons tout à la fois semblables dans l'un & dans l'autre; & qu'en qualité de parfaits chrestiens, nous aurons l'avantage d'estre conformes à sa vie glorieuse, dés le moment mesme que nous nous trouverons conformes à sa sainte mort : *Simul & resurrectionis erimus.* Je conviens donc, digne & fidelle Epouse du

Sauveur, qu'en mourant au monde, vous allez mourir & vous ensevelir avec Jesus-Christ, suivant la pensée & l'expression de saint Paul, *Consepulti sumus cum illo.* Mais mourir & s'ensevelir de la sorte, c'est ressusciter & entrer dans une nouvelle vie, *Si commortui sumus & convivemus :* & afin de ne me point écarter des sentiments de l'Eglise, qui dans ces saints jours est occupée à celebrer la resurrection du Fils de Dieu, aprés avoir pleuré sa mort, je veux vous monstrer, que l'estat de Jesus Christ ressuscité, est le vray modelle de la perfection de la vie religieuse, & que la vie religieuse dans sa perfection est la plus fidelle image de l'estat de Jesus-Christ ressuscité. Pouvois-je choisir un sujet plus propre à vous donner une haute idée de vostre vocation ? Mais pour en tirer tout le fruict que je me promets, j'ay besoin pour vous & pour moy des lumieres du saint Esprit, & je les demande par l'intercession de la Mere de Dieu, en luy disant, *Ave Maria.*

Rom. c. 6.

2. Tim. c. 2.

QUand saint Paul parloit aux chrestiens de l'obligation que nous avons tous de porter, mesmes dés cette vie, l'image de l'homme celeste, il s'expliquoit trop clairement pour ne pas convenir d'abord,

que par cet homme celeste, il entendoit Jesus-Christ ressuscité. Car voicy comment il raisonne dans cet admirable chapitre de la premiere épistre aux Corinthiens, où aprés avoir establi la resurrection du Fils de Dieu comme le fondement de toute la morale du christianisme, il en tire cette consequence que je vous prie de bien comprendre, parce qu'elle va faire tout le sujet de ce discours. Nous reconnoissons, dit-il, deux hommes bien differents & bien opposez, mais qui sont neanmoins les deux principes de nostre origine. Le premier est Adam qui fut formé de la terre, & qui par cette raison, mais plus encore par le desordre de son peché, merite d'estre appellé l'homme terrestre : *Primus homo de terrâ terrenus.* Et le second est Jesus-Christ, cet homme descendu du ciel, qui dans tous les mysteres de sa vie, mais sur-tout dans sa sainte resurrection, a paru parfaitement ce qu'il estoit, c'est à dire un homme celeste & divin : *Secundus homo de cœlo cœlestis.* Tel qu'a esté l'homme terrestre, qui est Adam, tels sont parmi nous ceux qui menant une vie sensuelle & animale, bornent leurs desirs à la terre, & n'ont de veüë que pour la terre : *Qualis terrenus, tales & terreni.* Et tel qu'a esté l'homme celeste qui est Jesus-Christ, tels

1. Cor. c. 15.

Ibid.

Ibid.

ſont ces chreſtiens, qui par la pureté de leurs mœurs ſe conformant à ſon exemple, & imitant ſa ſainteté, ſemblent déja participer à ſa gloire : *Et qualis cœleſtis, tales & cœleſtes.* *Ibid.* C'eſt pourquoy, mes Freres, conclut l'Apoſtre, comme nous avons eſté aſſez malheureux pour porter l'image de l'homme terreſtre & pecheur, efforçons-nous maintenant de porter l'image de l'homme celeſte & glorieux. *Igitur ſicut portavimus imaginem terreni, portemus & imaginem cœleſtis.* *Ibid.* Or voilà, mes chers Auditeurs, ce que fait excellemment une vierge chreſtienne qui quitte le monde, & qui ſe conſacre à Dieu par les vœux de la religion. Car pour vous en convaincre ſenſiblement, & pour vous donner une idée juſte de la profeſſion religieuſe, en la comparant avec la reſurrection du Fils de Dieu, voicy mon deſſein. Je trouve deux choſes ſingulierement remarquables dans l'eſtat de Jeſus-Chriſt reſſuſcité (j'entends de Jeſus-Chriſt reſſuſcité avant qu'il montaſt au ciel, & pendant les quarante jours qu'il demeura ſur la terre :) l'une par rapport à ſon corps, l'autre par rapport à ſon ame bienheureuſe. L'une qui conſiſte en ce que le corps de Jeſus-Chriſt, par une vertu merveilleuſe de ſa reſurrection, quoy-que toûjours materiel dans ſa

substance & en luy-mesme, devint tout spirituel dans les divines qualitez qu'il acquit en ressuscitant. L'autre qui consiste en ce que Jesus-Christ aprés sa resurrection demeura tellement sur la terre, qu'il y fut desormais separé du commerce des hommes, n'ayant mesmes avec ses disciples que quelques entretiens courts & passagers, selon qu'il le jugeoit necessaire pour les affermir dans la foy, & du reste n'estant occupé que du ciel, & ne voulant plus avoir de conversation que dans le ciel. Deux choses qui font de Jesus-Christ ressuscité un parfait modelle de l'estat religieux. Car c'est ainsi, ma trés chere Sœur, que par le vœu de chasteté vous allez presenter vostre corps à Dieu comme une hostie vivante, sainte, & agreable à ses yeux. Or dans la doctrine de saint Paul, vostre corps consacré de la sorte & immolé à Dieu, va devenir un corps tout spirituel par la grace de vostre vocation, comme l'estoit celuy du Sauveur par la gloire de sa resurrection. Par le vœu de closture, vous allez à l'exemple du mesme Sauveur, sans sortir du monde, vous separer du commerce du monde, pour n'avoir plus de societé ni de communication avec le monde, qu'autant qu'une sainte necessité vous y engagera ; en sorte que vos entretiens avec

les personnes du monde ne seront, si je l'ose dire, que de simples apparitions pour leur inspirer le zéle de leur conversion & de leur salut, pour les confirmer dans le bien, pour les édifier. Je vous feray donc voir d'abord les caracteres du corps glorieux de Jesus-Christ vivement marquez dans une vierge chrestienne, qui renonçant à la chair & au sang, choisit Jesus-Christ pour son unique époux; & ensuite vous verrez la forme de vie que tint sur la terre Jesus-Christ ressuscité, fidellement & heureusement imitée par une vierge, qui se renfermant dans la maison de Dieu, se fait au milieu du monde une solitude, où elle ne pense plus qu'à l'éternité. En deux mots, vostre profession, Ames religieuses, par une pleine conformité avec la resurrection du Fils de Dieu opere en vous tout à la fois deux miracles de la grace; sçavoir, une chair toute spirituelle & un esprit tout celeste. Une chair toute spirituelle par l'angelique pureté que vous professez: ce sera la premiere partie. Un esprit tout celeste, par l'entier éloignement du monde & l'intime commerce avec Dieu où vous vivez: ce sera la seconde partie. Voilà, dis-je, les deux avantages que je decouvre dans la vocation religieuse. Voilà à quoy je réduits les obligations de vostre

estat ; & voilà, mes chers Auditeurs, ce que chacun de vous doit par proportion s'appliquer jusques dans la vie seculiere, & cependant chrestienne, où la providence l'engage.

I. PARTIE. DE toutes les idées que l'Ecriture nous donne de Jesus-Christ dans l'estat de sa resurrection, la plus surprenante & la plus digne de nos reflexions, c'est celle qu'en avoit conceûë saint Paul, quand il disoit aux Corinthiens : *Et si cognovimus secundùm carnem Christum, sed nunc jam non novimus.* Ainsi, mes Freres, quoy-qu'autrefois nous ayons connu Jesus-Christ selon la chair, maintenant qu'il est ressuscité, & dans l'estat de sa gloire, nous ne le connoissons plus de cette sorte. Mais sur quoy l'Apostre fondoit-il, ou sur quoy pouvoit-il fonder cette proposition si étonnante & mesmes en apparence si contraire à la verité du mystere dont il parloit ? Car il est de la foy que Jesus-Christ estoit ressuscité dans la mesme chair où il avoit vescu, & où il estoit mort ; & il est de la foy que la gloire de sa resurrection n'avoit point détruit cette chair. Cela est vray ; mais elle l'avoit tellement changée, que saint Paul prétendoit avoir droit de ne la plus reconnoistre. C'estoit un corps,

2. Cor. 5.

dit saint Gregoire Pape, mais qui n'avoit plus rien de materiel ni de terrestre, & que la gloire de sa resurrection rendoit si different des autres corps, qu'il ne devoit plus estre regardé que comme un pur esprit. Aussi les Apostres troublez & effrayez, s'imaginoient-ils en le voyant, voir un esprit : *Conturbati & conterriti existimabant se spiritum videre.* En effet, par un miracle inoüi, & qui ne pouvoit estre que le privilege des purs esprits, il entroit dans les divers lieux où les disciples se trouvoient assemblez sans que les portes luy en fussent ouvertes ; pour monstrer, adjouste le mesme Pere, que dans l'estat de sa nouvelle vie, sa chair estoit bien de mesme nature que dans sa vie mortelle & passible, mais qu'elle joüissoit d'une toute autre gloire : *Ut ostenderet esse post resurrectionem carnem suam, & ejusdem naturæ, & alterius gloriæ.* Excellent modelle de ce qui s'accomplit tous les jours dans les vierges consacrées à Jésus-Christ pour estre ses chastes épouses. Voulez-vous sçavoir le premier avantage qui leur revient de cette consecration ? le voicy. Quoy-qu'elles vivent encore dans la chair (c'est ainsi que s'exprime l'Apostre) elles ne vivent plus selon la chair, elles ne marchent plus selon la chair, elles n'agissent plus selon la chair : *In carne ambu-*

Luc. c. 24.

Greg.

2. Cor. c. 10.

lantes, non secundùm carnem militamus. C'est à dire, que par la chasteté religieuse elles sacrifient leurs corps à Dieu, & que leurs corps sacrifiez, semblent n'estre plus ce qu'ils estoient, tant ils sont annoblis & perfectionnez dans l'ordre de la grace. Divin parallele de Jesus-Christ ressuscité, & de ses épouses. Parallele dont je ne puis mieux vous faire voir le parfait rapport, qu'en le réduisant aux quatres propositions, où saint Paul marquoit les prerogatives de la resurrection des corps glorieux. Peut-estre serez-vous surpris de trouver toutes ces propositions verifiées clairement & presque à la lettre dans la personne d'une vierge qui se voüe à Dieu. Prenez garde. Le corps mort, dit le Docteur des gentils, est mis en terre comme un corps animal & materiel, & il ressuscitera tout spirituel : *Surget corpus spirituale.* Il est mis en terre plein de corruption, & il ressuscitera incorruptible : *Surget in incorruptione.* Il est mis en terre difforme & hideux, & il ressuscitera tout éclatant & brillant de gloire : *Surget in gloriâ.* Il est mis en terre privé de mouvement & d'action, & il ressuscitera rempli de force & de vertu : *Surget in virtute.* Voilà par rapport aux predestinez ce que fera un jour la resurrection. Or je soutiens que dés cette

1. Cor. c. 15.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

cette vie la chasteté religieuse, dans ceux qui l'embrassent, produit déja tous ces effets. Je soutiens que c'est elle qui par avance, & mesmes dans le sens de saint Paul, rend le corps d'une vierge tout spirituel ; que c'est elle qui le maintient dans une parfaite integrité, & si je puis me servir de cette expression, dans une sainte incorruptibilité ; que c'est elle qui le remplit d'une force surnaturelle & divine ; que c'est elle qui fait déja sa gloire anticipée, & que ces quatre caracteres des corps glorieux sont les quatre dons de grace que la religion luy communique. Voilà ce que je soutiens, & dont vous allez convenir.

J'ay dit que la chasteté religieuse, anticipant dés cette vie l'effet de la resurrection, rend un corps tout spirituel ; & la preuve en est évidente : parce qu'il est certain que la chasteté, sur-tout avec ce caractere de stabilité que luy donne la religion, affranchit un corps de la servitude des sens, le met dans une disposition à n'estre plus dominé par la concupiscence de la chair, le rend souple & obéïssant à la loy de l'esprit. Or pourquoy un corps soumis à l'esprit ne deviendroit-il pas spirituel, puisqu'un esprit esclave du corps est appellé dans l'Ecriture un esprit charnel ? Car la grace, dit saint Augustin, n'est pas

moins efficace pour le bien, que le peché pour le mal ; & puisque le peché peut faire qu'une ame raisonnable, de spirituelle qu'elle estoit, devienne toute animale & toute charnelle, faut-il s'étonner si la grace, par une operation toute contraire, a la vertu de sanctifier un corps quoy-que materiel, & d'en faire un corps spirituel ? *Neque enim absurdum est, quod sit in homine caro spiritualis, si potest esse in hac vitâ spiritus ipse carnalis.* C'est le raisonnement de saint Augustin ; & pour mieux establir la proposition que j'ay avancée, consultons l'Evangile & demandons au Sauveur du monde en quoy consiste cet estat de spiritualité, où doivent estre élevez les corps bienheureux par la resurrection. C'est luy-mesme qui nous l'apprend dans le chapitre vingt-deuxieme de saint Matthieu. *In resurrectione neque nubent, neque nubentur, sed erunt sicut Angeli Dei in cœlo.* Aprés la resurrection, dit le Fils de Dieu, les hommes libres & degagez des alliances sensuelles, seront comme les Anges dans le ciel : pourquoy ? parce qu'ils n'auront plus entre eux d'autre societé, que celle dont les Anges sont capables ; *Sed erunt sicut Angeli Dei.* Or il est manifeste qu'en cecy l'estat de la religion ressemble parfaitement à celuy de la resurrection. Car qu'est-ce que la

August.

Matth. c. 22.

religion, qu'est-ce qu'un monastere de vierges, sinon une assemblée d'ames éluës, qui sont vrayement les Anges de la terre; qui s'estant associées pour estre par une inviolable & unanime profession les épouses du Dieu qu'elles servent, n'ont point entre elles d'autre affinité, que celle qu'elles auront comme les Anges dans le sejour bienheureux; qui, selon la parole de saint Paul, ont des corps comme n'en ayant point, & usent du monde comme n'en usant point; enfin, dont il est vray de dire dans le sens propre & naturel: *Neque nubent, neque nubentur, sed erunt sicut Angeli Dei.* Un corps sanctifié par la chasteté & par la solemnelle profession qu'en fait une vierge, peut donc dans les principes de Jesus Christ estre consideré comme un corps spirituel & angelique; & Dieu, remarque saint Chrysostome, par son aimable providence a ainsi disposé les choses, afin que de mesmes qu'il y a des hommes dans le monde, qui par des pechez honteux deshonorent leur corps, & l'avilissent jusqu'à la condition des bestes; *Homo cum in honore esset, non intellexit; comparatus est jumentis insipientibus & similis factus est illis:* aussi il y eust des vierges sur la terre, qui par la sainteté de leur estat, annoblissent ce mesme corps, & l'élevassent en quelque ma-

Psal. 48.

niere jusqu'à la condition des Anges : *Sed erunt sicut Angeli Dei in cœlo.* Suivons la pensée de saint Paul.

Le corps tout sujet qu'il est par luy-mesme à la corruption, ressuscitera tout incorruptible : *Surget in incorruptione ;* & je prétends que la chasteté, sans attendre la resurrection, nous fait déja voir cette merveille dans une épouse de Jesus-Christ : second privilege, que je vous prie de bien comprendre. Quand Magdelaine, dans la ferveur de sa conversion, répandit sur les pieds du Sauveur du monde un precieux parfum, Jesus-Christ pour la defendre & pour justifier son zéle contre les Apostres qui en murmuroient, dit une parole bien remarquable, & qui convient admirablement à mon sujet : *Quod habuit hæc, fecit ; prævenit ungere corpus meum in sepulturam.* Ne condamnez point cette femme ; ce qu'elle a fait, ç'a esté pour prevenir le temps de ma sepulture, & pour embaumer dés à present mon corps, en me rendant par avance ce devoir de sa pieté : *Prævenit ungere corpus meum.* Or voilà, mes cheres Sœurs, ce que vous avez saintement imité, & ce que Dieu, par une grace singuliere, vous a inspiré de pratiquer pour vous-mesmes dans la religion. Car la chasteté que vous avez embrassée, est dans la pen-

Marc. c. 14.

ſée des Peres comme une onction celeſte, répanduë ſur vos corps ; comme un baume ſacré, qui maintient vos corps dans une integrité parfaite. Ouy, c'eſt cette onction de la chaſteté religieuſe qui vous conſerve au milieu de tant de déreglements où toute chair dans ce malheureux ſiecle ſemble eſtre livrée ; & c'eſt cette onction de la chaſteté voüée à Dieu, qui fait que le monde tout perverti & tout corrompû qu'il eſt, ne peut neanmoins vous ſurprendre & vous pervertir. Hors de la religion, les vertus meſmes les plus ſolides, ſont expoſées à cette corruption du monde. Sans une grace toute extraordinaire, pour peu qu'une femme du monde vive ſelon l'eſprit du monde, ce ver qui infecte aujourd'huy ce qu'il y a de plus ſain dans le chriſtianiſme, ce ver de l'impureté ſe forme peu à peu dans ſon cœur : l'oyſiveté, la molleſſe, les delices de la vie, la liberté des entretiens, les occaſions, les mauvais exemples, tout cela ſans qu'elle s'en apperçoive, porte avec ſoy un air contagieux, dont il eſt difficile qu'elle ſe defende. Mais voſtre eſtat, mes cheres Sœurs, eſt un preſervatif infaillible contre tout cela. Preſervatif contre la molleſſe, par les auſteritez de la profeſſion religieuſe. Preſervatif contre l'oyſiveté, par le travail & les obſervances

regulieres qui partagent vostre vie. Preservatif contre la licence des conversations mondaines, par les pieux entretiens & les saintes conferences que vous avez ensemble. Preservatif contre les occasions, par le divorce que vous avez fait avec le monde. Preservatif contre les mauvais exemples, par l'édification que vous donne une communauté toute entiere dont la ferveur vous soutient, & dont la sainteté est pour vous, selon l'Ecriture, une odeur de vie, *Odor vitæ in vitam* ; au lieu que les scandales dont le monde est plein, sont pour les justes mesmes qui y vivent, une odeur de mort : *Odor mortis in mortem*. Or vous trouvant ainsi préservées de la contagion du monde, & respirant sans cesse un air pur dans la maison de Dieu, il ne faut plus estre surpris que vostre vie soit avec tant de distinction & irreprochablement exempte de cette corruption generale qui regne aujourd'huy dans le monde, & mesmes dans le monde chrestien. Une vierge, comme épouse de Jesus-Christ, a donc le bonheur d'estre incorruptible par un don de la grace, comme le seront un jour les corps des bienheureux par une proprieté de leur resurrection.

2. Cor. c. 2.

Ibid.

De ces deux especes d'incorruptibilité, vous me demandez quelle est la plus glo-

rieuse devant Dieu. Mais peut-on douter que ce ne soit preferablement à l'autre, celle qui convient à l'épouse de Jesus-Christ ; & n'est-ce pas encore icy que se verifie la troisieme proposition de saint Paul, *Surget in gloriâ?* Non, tout ce que nous concevons de l'éclat & de la gloire des corps bienheureux, n'approche point de la gloire solide & interieure d'une vierge consacrée à Dieu ; de cette gloire qui luy vient de l'inviolable chasteté qu'elle professe ; de cette gloire que le prophete Royal luy attribuë par ces paroles du pseaume quarante-quatrieme, *Omnis gloria filiæ regis ab intus.* Car c'est cette divine chasteté qui éleve l'ame chrestienne à la sublime alliance qu'elle contracte avec le Verbe de Dieu. C'est en veûë de cette divine chasteté, que le Fils unique de Dieu ne dedaigne pas, mes cheres Sœurs, de vous reconnoistre pour ses épouses, & que l'Ange de l'Apocalypse disoit à saint Jean, *Veni, & ostendam tibi sponsam uxorem Agni :* venez, & je vous monstreray celle qui est l'épouse de l'Agneau. Titre specialement acquis aux ames religieuses, parce qu'il n'y a qu'elles dans l'Eglise de Dieu, qui soient les épouses de l'Agneau par un vœu formel & solemnel, par un engagement éternel, par un renoncement

Psal. 44.

Apoc. c. 21.

qui les met en droit d'appartenir bien plus que les autres vierges à cet époux immortel. C'est par le merite de cette divine chasteté que vous suivez l'Agneau par tout où il va, que vous avez part à ses plus intimes faveurs, que vous estes racheptées d'entre les hommes, pour estre les premices des offrandes qui luy sont faites : *Primitiæ Deo & Agno.* Que pouvez-vous esperer de la resurrection future, qui surpasse cet honneur; & un corps ainsi devoûé par la religion, a-t-il besoin d'attendre la fin des siecles, pour estre aux yeux de Dieu un corps revestu de gloire? n'est-il pas déja tel qu'il sera dans la beatitude que Dieu luy prepare?

Apoc. c. 14.

Ce n'est pas qu'il n'y ait de la difference entre l'estat present d'une vierge, & l'estat d'un corps glorieux : mais c'est par proportion la mesme difference que saint Bernard a mise entre un Ange & une vierge. Ils different entre eux, dit ce Pere, par le bonheur, & non par la force & la vertu; *Differunt fœlicitate, non virtute.* Je vais encore plus loin, & je prétends qu'à l'égard mesmes de la vertu & de la force, non seulement il y a de la difference entre l'estat d'une vierge sur la terre & celuy d'un corps glorieux dans le ciel; mais qu'à comparer l'un & l'autre, tout l'avantage est

Bernard.

pour les vierges : comment cela ? parce qu'aprés la resurrection , la pureté des corps glorieux sera desormais une pureté sans effort, une pureté sans combat, une pureté sans victoire ; au lieu que la pureté des vierges, épouses du Sauveur, est en cette vie une pureté victorieuse, une pureté sujette aux attaques de l'ennemi, & qui se soutient, qui resiste, qui triomphe. Or pour cela quelle vertu ne faut-il pas ? D'où je conclus, que cette pureté met donc nos corps dans la disposition où seront les corps des élus, quand ils ressusciteront pleins de force, & qu'elle opere déja dans nos personnes ce qui doit un jour arriver quand le dernier oracle de saint Paul s'accomplira, *Surget in virtute.*

Mais icy, mes cheres Sœurs, permettez-moy de faire avec vous une reflexion qui renfermera le fruit de cette premiere partie, & qui me paroist d'une consequence extresme pour vostre édification & pour la mienne. Il est vray que nos corps par une grace particuliere de nostre estat, & par une prérogative de la profession religieuse, participent dés maintenant à la gloire de Jesus-Christ ressuscité. Mais souvenons-nous qu'ils n'y participent qu'autant que nous y cooperons, & que par nostre fidelité, nous travaillons à les maintenir dans

cette perfection. Souvenons-nous que nos corps, quoy-que consacrez par le vœu de la chasteté, ne sont en cette vie, ni spirituels, ni incorruptibles, ni revestus de gloire, ni remplis de force, qu'autant que nous avons soin de les rendre tels par une application constante à tous les devoirs de la religion. Au lieu que les corps glorieux possederont dans le ciel ces excellentes qualitez sans aucun danger de les perdre; & au lieu que ces qualitez leur tenant lieu d'une recompense éternelle, ils les possederont par une invariable & bienheureuse necessité: souvenons-nous que ces qualitez ne nous peuvent convenir que dépendamment du bon usage que nous faisons de nostre liberté; que dépendamment de l'attention que nous avons sur nous-mesmes, du courage avec lequel nous combattons contre nous-mesmes, de la guerre que nous declarons à nostre chair comme à la plus dangereuse ennemie de nous-mesmes, de l'esprit de penitence que nous entretenons dans nous-mesmes. C'est ce qui augmente devant Dieu nostre merite; mais aussi persuadons-nous bien que c'est ce qui doit augmenter nostre circonspection & nostre crainte. Car enfin, quelque confiance que nous donne la religion, elle ne nous donne point d'asseûrance; & les graces dont elle

nous fortifie, quelque puissantes qu'elles soient d'ailleurs, ne sont point des graces à fomenter nostre lascheté, beaucoup moins à authoriser nostre presomption. Quelque fond que nous puissions faire, & que nous ayons droit de faire sur ces secours abondants de la religion, il faut aprés tout reconnoistre, que n'estant ni absolument impeccables ni confirmez en grace, nous pouvons toûjours décheoir de cet estat de pureté où nostre vocation nous establit; que plus cette pureté est dans un degré éminent, plus les chutes sont griéves & redoutables; que plus elle est éclatante, plus il est aisé d'en ternir le lustre; que le moindre souffle de l'esprit impur est capable d'en effacer les plus beaux traits; que portant, comme dit saint Paul, ce thresor dans des vases de terre, nous devons marcher avec une sainte frayeur & mesurer tous nos pas; que la conduite la plus temeraire seroit de nous glorifier de cet estat de pureté, & de ne pas trembler dans la veûë de nostre fragilité; que non seulement les vices grossiers, mais les moindres relaschements peuvent avoir des suites funestes; que la recherche de certaines commoditez, que l'attache mesme trop grande aux necessitez de la vie, sont autant de dispositions à faire revivre en nous ce corps ter-

restre, dont la destruction doit estre, avec la grace, l'ouvrage de nostre ferveur, & sur-tout de nostre mortification; que nos corps, quoy-que sanctifiez par la chasteté, ont toûjours un penchant à s'affranchir des devoirs penibles, & que par une malheureuse simpathie ils entraisnent l'ame peu à peu, ils l'appesantissent, la rendent tardive & languissante, luy font porter avec dégoust & avec chagrin le joug de Dieu. Veritez dont nous sommes assez instruits; & plaise au ciel qu'une fatale experience & une preuve personelle ne vous les fasse jamais sentir.

Que devons-nous donc faire pour nous preserver de ces desordres? vous en sçavez, mes cheres Sœurs, l'important secret, & vostre vie en pourroit estre pour les autres une leçon. C'est de mettre en œuvre toutes les vertus religieuses qui doivent nous aider à entretenir cette admirable conformité de nos corps avec le corps glorieux de Jesus-Christ. Et quelles sont ces vertus? la vigilance, qui nous est representée par ce don de clarté qu'eût le corps du Sauveur aprés sa resurrection; l'obéïssance, qui nous est marquée par le don d'agilité; la penitence, qui éteint en nous toutes les passions, & que nous figure le don d'impassibilité; mais par dessus toutes

les autres, une humilité sincere, sans laquelle il ne peut y avoir en tout cela ni seûreté pour nous ni solidité. Donnez-les nous, mon Dieu, toutes ces vertus; nous vous les demandons. Achevez l'ouvrage que vous avez commencé; & puisque vous nous avez engagez dans la sainte entreprise que nous avons formée, ne nous y abandonnez pas. Dans l'obligation où nous sommes d'accomplir nostre sacrifice, s'il nous manquoit une de ces vertus, où en serions-nous? Si par une vaine dissipation, nous donnions encore à nos sens une dangereuse liberté; si par l'infraction de la regle qui nous est imposée, nous taschions d'en éluder la severité; si dans la pratique de l'obéïssance nous trouvions moyen par les artifices de nostre amour propre, de ne faire jamais que nostre volonté; si nous prétendions estre chastes, sans estre humbles, & si la sainteté de nostre vœu ne nous degageoit pas des sentiments d'une secrette vanité: ah! Seigneur, nostre profession ne serviroit qu'à nostre confusion; & n'auroit-on pas bien sujet alors, mes cheres Sœurs, de nous faire le reproche que saint Paul faisoit aux Galates: *Non ne carnales estis, & secundùm hominem ambulatis?* Quelque spirituels que vous paroissiez & que vous vous piquiez

1. Cor. c. 3.

d'estre, vous estes encore tout charnels.

C'est à vous-mesmes, Hommes du siecle, que vous devez appliquer cette morale. Car sans estre religieux, il vous suffit d'estre chrestiens, pour avoir une indispensable & essentielle obligation de vous conformer à Jesus-Christ, comme à vostre modelle. C'est à dire, que si vous estes spirituellement ressuscitez avec ce divin Sauveur, que si dans cette solemnité de Pasques vous avez esté veritablement & sincerement convertis, vous ne devez plus estre esclaves de la cupidité & de la chair, vous ne devez plus suivre les appetits & les aveugles convoitises de la chair; que cette chair purifiée par le sacrement du corps de Jesus-Christ, ne doit plus estre desormais sujette à la corruption du peché; & qu'au lieu que nous gemissions autrefois de vous voir honteusement dominez par les sens, nous, les ministres du Seigneur, nous devons avoir la consolation de vous trouver heureusement changez & transformez en d'autres hommes: de sorte que nous puissions dire de vous, *Et si cognovimus secundùm carnem, sed nunc jam non novimus.* Car voilà comment vous porterez l'image de l'homme celeste. Voilà les caracteres de son corps glorieux & voicy ceux de sa bienheureuse ame dans l'estat de la resur-

rection, non moins fidellement exprimez dans une ame chrestienne qui se consacre à la retraite & à la vie religieuse. Renouvellez vostre attention pour cette seconde partie.

II. PARTIE.

C'Est une reflexion de saint Paulin qui me paroist aussi solide qu'édifiante, sçavoir que le mystere de la resurrection du Fils de Dieu ne nous confirme pas seulement dans la foy & dans l'esperance de nostre resurrection future, mais qu'elle nous enseigne mesmes la forme de vie que nous devons tenir, comme chrestiens, dans le siecle present; & que cette vie nouvelle consiste sur-tout dans la separation du monde, qui de tout temps a esté regardée par les vrays serviteurs de Dieu, comme une des parties les plus essentielles de la sainteté : *Mysterio dominicæ resurrectionis, non ad solam resurrectionis nostræ fidem, sed ad voluntariam hujus sæculi abdicationem instruimur.* En effet, s'il y eût jamais un parfait modelle d'une vie retirée, & en particulier de la retraite religieuse, il est évident que c'est le mystere, ou plustost l'estat de Jesus-Christ ressuscité, avant qu'il montast au ciel, & pendant les quarante jours qu'il demeura sur la terre. Appliquez-vous à la comparaison que je vais

Paulin.

faire de l'un & de l'autre, & voyez s'il eſt rien de plus naturel & de plus juſte. Voicy dans Jeſus-Chriſt reſſuſcité l'exemplaire, & vous en reconnoiſtrez aiſément dans l'ame religieuſe la reſſemblance. Le Sauveur du monde, aprés ſa reſurrection, demeure encore ſur la terre ; mais il y demeure ſeparé du commerce des hommes, ſeparé de ſes diſciples, ſeparé de ceux que l'Evangile appelle ſes freres, ſeparé meſmes de Marie ſa mere : premiere circonſtance, qui doit avoir pour vous, mes cheres Sœurs, quelque choſe de bien touchant & de bien conſolant. Tout ſeparé qu'il eſt des ſiens, il ne laiſſe pas de leur apparoiſtre quelquefois & de ſe faire voir à eux ; mais il ne leur apparoiſt que pour des beſoins importants, & qu'autant qu'il le juge neceſſaire pour leur donner des marques de ſon zéle & de ſa charité : ſeconde circonſtance encore trés propre à vous ſervir de regle. Dans ces apparitions, quoy-que paſſageres, il les voit & il leur parle, mais en leur temoignant toûjours une ſainte impatience de les quitter, & une eſpece d'empreſſement de retourner à ſon Pere : troiſieme circonſtance qui vous fait une leçon non moins utile que les autres, ni moins convenable à voſtre eſtat. Du reſte, il n'a d'entretien qu'avec Dieu, toute ſa

conversation est dans le ciel, dont il se regarde déja comme possesseur, & la terre n'est plus pour luy qu'une demeure étrangere : quatrieme & derniere circonstance, qui achevera de vous instruire, & de vous faire gouster vostre bonheur. Or n'est-ce pas là en figure & en abregé toute la perfection & toute la sainteté de la vie religieuse ? Mettons ces quatre traits de ressemblance dans tout leur jour, & suivez-moy.

Tout ressuscité qu'estoit le Sauveur des hommes, il demeuroit encore sur la terre, mais sans y avoir avec les hommes ce commerce ordinaire qu'il avoit eû pendant sa vie mortelle ; & de la maniere dont il se comportoit à leur égard, on peut dire qu'il estoit absolument separé d'eux. C'est ainsi qu'il s'en expliquoit luy-mesme dans une de ses apparitions, lors qu'il leur disoit : *Hæc sunt verba quæ locutus sum ad vos, cum adhuc essem vobiscum* ; vous voyez l'accomplissement des choses que je vous ay prédites, lors que j'estois avec vous. Hé quoy, reprend saint Augustin, n'estoit-il pas encore avec eux, quand il leur parloit de la sorte ? il y estoit, dit ce saint Docteur, puisqu'il leur parloit : mais il n'y estoit plus, comme il y avoit esté lors qu'il entretenoit avec eux une societé reglée ;

Luc. c. 24.

parce qu'en sortant du tombeau, & ne voulant plus mener sur la terre qu'une vie solitaire, il s'estoit separé de ceux qui luy estoient le plus étroitement unis, sans en excepter mesmes sa sainte & bienheureuse Mere. Beau modelle de l'estat d'une ame consacrée à la vie religieuse. Car voilà, mes cheres Sœurs, ce que par la misericorde du Seigneur vous pratiquez. Vivre dans le monde separé du monde, loin des intrigues du monde, hors du tumulte & de l'embarras du monde, sans engagement & sans liaison d'interest avec le monde; avoir des familles, & se regarder comme n'en estant plus; avoir des proches, & s'en detacher comme ne leur appartenant plus; avoir des amis, & ne les frequenter plus; estre au milieu du monde & jusques dans le centre des villes, aussi retiré que les anachorettes dans les deserts: voilà vostre vocation. De-là vient, que le Fils de Dieu, pour faire entendre qu'il estoit venu appeller les hommes à la perfection Evangelique, disoit qu'il estoit venu separer le pere d'avec son fils, & la fille d'avec sa mere: *Veni separare hominem adversus patrem suum, & filiam adversus matrem suam.* Or où voyons-nous la pureté, la sainteté, la sublimité de cet esprit de separation ailleurs que dans la religion? Où voit-on

Matth. c. 10.

des filles, sans préjudice des droits sacrez de la nature, saintement & pour jamais separées de leurs meres, si ce n'est dans la personne de ces vierges dont la vie, selon saint Paul, est cachée avec Jesus-Christ en Dieu? *Vita vestra abscondita est cum Christo in Deo?* C'est donc à vous, mes cheres Sœurs, de soutenir dignement ce caractere; & graces au Seigneur, vous le soutenez avec une perseverance & une regularité qui édifie toute l'Eglise. Une vie cachée dans le monde auroit par elle-mesme quelque chose de triste; mais les deux circonstances que l'Apostre y adjousté, quand il dit que c'est une vie cachée en Dieu, & cachée avec Jesus-Christ, sont plus que suffisantes, non seulement pour vous rendre supportable, mais pour vous rendre aimable la retraite que vous avez embrassée, & pour vous dedommager de tous les vains commerces à quoy vous avez renoncé. Car avec Jesus-Christ & avec Dieu, de quoy ne se passe-t-on point; & que peut-on desirer, lors qu'on a le bonheur de posseder Dieu & Jesus-Christ?

Coloss. c. 3.

Cependant toute communication avec le monde est-elle interdite à l'ame religieuse? Non, Chrestiens, & l'ame religieuse toute separée du monde qu'elle est, peut & doit mesmes quelquefois converser

avec le monde, pourveû qu'elle ſe conforme à l'exemple que Dieu luy propooſe, & qu'elle doit elle-meſme ſe propoſer. Car il en faut toûjours revenir au myſtere de Jeſus-Chriſt reſſuſcité, comme à la regle de noſtre perfection. Et voicy, mes cheres Sœurs, le ſecond rapport de voſtre eſtat avec le ſien. Quoy-que ſeparé de ſes diſciples, il ne laiſſe pas de leur apparoiſtre à certains temps, & de converſer avec eux. Mais quand & pourquoy leur apparoiſt-il ? vous le ſçavez : quand ſa preſence leur eſt neceſſaire, pour les affermir dans la foy; quand il s'agit de les conſoler, de les inſtuire, de les édifier; quand il eſt queſtion de leur parler du Royaume de Dieu, de les detromper de leurs erreurs, de les ramener de leurs égarements; en un mot quand l'ordre de Dieu, & que la charité l'y engage. Ainſi auprés du ſepulchre il apparoiſt à une troupe de femmes devotes, pour les combler d'une ſainte joye; il apparoiſt à Magdelaine dans le jardin, pour eſſuyer ſes larmes; il apparoiſt à ſaint Pierre, pour l'encourager dans ſa penitence; il apparoiſt à ſaint Thomas, pour le guerir de ſon incredulité; il apparoiſt aux deux voyageurs d'Emmaüs, pour leur reprocher leur peu de foy, & pour rallumer dans leurs cœurs le feu de ſon amour; il apparoiſt à tous les

disciples assemblez, pour leur donner le saint Esprit, & leur recommander la paix. Jamais d'apparitions que pour des fins dignes de sa sagesse, & convenables à sa mission de Sauveur. Or ce que nous apprenons de-là, mes cheres Sœurs, ou ce que nous devons apprendre, c'est qu'en vertu de la profession que nous faisons de vivre dans le monde separez du monde, nos conversations avec les hommes du monde, doivent estre à leur égard, ce qu'estoient à l'égard des disciples les apparitions de Jesus-Christ, & produire par proportion les mesmes effets, que produisoient les apparitions de Jesus-Christ. Je veux dire qu'en qualité de religieux, nous ne devons avoir de commerce avec les chrestiens du siecle, qu'autant que nous sommes capables de contribuer à leur édification, qu'autant que le zéle de leur salut nous y peut obliger, qu'autant que la providence nous fait naistre des occasions de leur estre saintement ou utiles ou mesmes necessaires. Quand il y aura dans nos familles quelque interest de Dieu à appuyer, quelque œuvre de Dieu à procurer, quelque parole pour Dieu à porter ; quand nos proches vivront dans le desordre, & qu'il s'agira de leur conversion ; quand il se formera parmi eux des inimitiez, & qu'il faudra

s'employer à leur reconciliation ; quand il leur arrivera des disgraces, & qu'ils auront besoin pour les supporter & pour en profiter de nostre consolation : paroissons alors comme Jesus-Christ, & faisons-nous voir à eux. Sanctifions-les par nos discours, fortifions les par nos conseils, soutenons-les dans leurs peines, & pour les engager à se les rendre salutaires, faisons-leur connoistre le don de Dieu dans les afflictions ; imprimons-leur le desir & l'estime des choses du ciel, detachons-les de celles du monde, desabusons-les des fausses maximes qui les séduisent ; donnons-leur du goust pour la solide pieté, inspirons-leur l'horreur du libertinage ; qu'ils se retirent d'auprés de nous, convaincus & touchez de leurs devoirs ; enfin, sans rien prendre de leur esprit, taschons à leur communiquer le nostre. Car voilà ce que Dieu attend de nostre fidelité, & pourquoy il nous a donné grace. Combien de fois une ame religieuse a-t-elle par là servi à l'execution des desseins de Dieu les plus importants pour l'avancement de sa gloire & pour le salut du prochain ? Combien de fois par la sainteté de ses conversations avec le monde, a-t-elle eû le bonheur de gagner à Dieu des pecheurs endurcis ; & combien de fois Dieu a-t-il

donné plus de benediction à ses paroles, qu'à celles des plus zélez & des plus éloquents predicateurs ? Combien de fois, quoy-que solitaire & separée du monde, a-t-elle esté dans sa famille un Ange de paix, pour y réünir les cœurs aigris & divisez; & combien de fois par sa prudence a-t-elle appaisé les differents & les querelles que l'esprit de discorde y avoit suscitez ? Voilà ce que j'appelle des conversations semblables aux apparitions du Sauveur; & voilà comment une vierge consacrée à Dieu, doit se produire au monde, & s'interresser à ce qui s'y passe.

Elle n'en doit pas demeurer là; mais j'adjouste que ses entretiens avec le monde doivent estre accompagnez d'une sainte impatience de retourner à sa solitude, comme ceux de Jesus-Christ ressuscité, l'estoient d'un desir ardent de remonter à son Pere. Il apparoissoit à ses disciples, & il leur parloit; mais en leur temoignant toûjours qu'il ne seroit pas long-temps avec eux, & que dans l'estat de la vie nouvelle qu'il avoit commencée, il n'avoit plus que des moments à leur donner. Il faut, leur disoit-il, que je vous quitte; & il le faut non seulement pour moy, mais pour vous-mesmes, puisque je ne vous quitte que pour aller faire l'office de vostre

Joan. c. 16. intercesseur auprés de Dieu : *Expedit vobis ut ego vadam.* Je suis sorti, reprenoit le mesme Sauveur, je suis sorti du sein de mon Pere pour venir dans le monde : maintenant je me sents pressé de sortir du monde, pour rentrer dans le sein de mon Pere : *Ibid.* *Exivi à Patre, & veni in mundum ; iterùm relinquo mundum, & vado ad Patrem.* Encore un peu de temps, concluoit-il, & vous me verrez ; & puis encore un peu de temps, & vous ne me verrez plus, parce que je m'en vais à celuy qui m'a envoyé : *Ibid.* *Modicum & videbitis me, & iterùm modicum & non videbitis me, quia vado ad Patrem.* Ainsi, dis-je, leur parloit-il : non pas qu'il n'eust toûjours pour eux la mesme tendresse, mais parce que l'estat de sa gloire ne souffroit pas qu'il entretinst avec eux un plus long commerce, ni qu'il apportast le moindre retardement à l'ordre de son Pere qui le rappelloit. Icy, mes cheres Sœurs, ne croyez-vous pas entendre parler une de ces religieuses ferventes, dont le nombre parmi vous est si grand ? ne croyez-vous pas la voir agir ? si pour la gloire du Seigneur elle converse quelquefois avec le siecle, de quel autre soin est-elle plus occupée, que de retourner à ses devoirs, que de reprendre ses observances & ses exercices ? Que dit-elle à ses proches dans

dans les visites qu'elle en reçoit ? ce que Jesus-Christ disoit à ses disciples ; *Expedit vobis ut ego vadam.* Il est necessaire que je vous laisse, parce que c'est Dieu qui me l'ordonne, & qui me l'ordonne pour vous. Car en me separant de vous, & priant pour vous, je vous seray plus utile, qu'en demeurant avec vous. Elle leur dit dans le mesme esprit : *Modicum & videbitis me* ; pour un moment vous me verrez, mais ne me demandez rien davantage : j'ay des fonctions à remplir ; & comme religieuse, il faut que je m'acquitte de ce que je dois à Dieu & à mon estat. Elle pourroit adjouster : je suis sortie de ma solitude, parce que vous m'en avez tirée, & j'y retourne parce que Dieu m'y attend. La charité que je vous dois, m'obligeoit à l'un ; & la charité que je me dois à moy-mesme, m'oblige à l'autre. Conduite dont le monde mesme le plus prophane s'édifie, bien loin d'en estre blessé. Mais que le monde l'approuve, ou ne l'approuve pas, une épouse de Jesus-Christ ne pense qu'à plaire à l'époux celeste, pour qui elle a fait un divorce éternel avec le monde.

Achevons, & disons que par un dernier trait de ressemblance avec son Sauveur ressuscité, quoy-qu'elle soit encore sur la terre, toutes ses veües ne sont plus que pour

le ciel ; que toute sa conversation est dans le ciel, & qu'elle a un droit particulier de s'appliquer ces paroles de l'Apostre, *Nostra autem conversatio in cœlis est.* Il est vray, depuis sa resurrection & avant le triomphe de son ascension glorieuse, le Fils de Dieu estoit encore present parmi les hommes : mais où élevoit-il ses pensées ? mais où portoit-il ses desirs ? mais où habitoit son esprit ? dans ce Royaume qui luy estoit acquis comme son heritage, qui luy estoit dû comme sa recompense, & où il aspiroit sans cesse comme au sejour éternel de son repos. Or qui l'imite en cela plus parfaitement que l'ame religieuse ? Qui de tout le monde chrestien observe plus exactement & plus à la lettre cette grande leçon que faisoit saint Paul aux premiers fidelles, & qu'il nous fait à nous mesmes : *Si consurrexistis cum Christo, quæ sursùm sunt quærite, ubi Christus est in dexterâ Dei sedens.* Si vous estes ressuscitez avec Jesus-Christ, cherchez les solides & les vrays biens ; mais n'esperez pas les trouver ailleurs qu'avec Jesus-Christ, & que dans cette sainte demeure où Jesus-Christ est assis à la droite de Dieu : *Quæ sursùm sunt sapite, non quæ super terram ;* goustez, non plus les choses de la terre qui sont au dessous de vous, & qui par con-

Philip. c. 3.

Coloss. c. 3.

ſequent ne vous rendront jamais heureux ; mais gouſtez les choſes du ciel, & ne gouſtez que les choſes du ciel, qui vous élevant au deſſus de vous-meſmes, vous éleveront à la ſource du parfait bonheur. Telle ſera, ma chere Sœur, l'unique occupation de voſtre vie, & de là vous comprenez encore mieux que moy, ce que vous devez aux miſericordes infinies de voſtre Dieu, qui vous appelle à une ſi éminente perfection.

Car voilà, digne épouſe de Jeſus-Chriſt, ce qui doit eſtre aujourd'huy le ſujet de voſtre reconnoiſſance ; & je m'aſſeûre que dans cette ceremonie religieuſe, la reconnoiſſance eſt de tous les devoirs celuy dont voſtre ame eſt plus vivement touchée. Voilà ce qui doit vous faire dire avec le prophete Royal : *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi ?* Que rendray-je au Seigneur pour tout ce qu'il m'a donné, & pour toutes les graces dont il m'a comblée ? mais que luy rendray-je en particulier, pour la protection viſible dont il m'a favoriſée, & qu'il a fait éclater ſur moy, pour les ſoins paternels qu'il a pris de moy, pour les miracles de providence qu'il a operez en moy ? Que luy rendray-je pour les reſſources qu'il m'a fait trouver au milieu de mes malheurs, pour l'azile qu'il m'a preparé dans ſon ſanctuaire &

Pſal. 115.

dans sa sainte maison, pour le bonheur inestimable que je vais avoir de vivre avec ses épouses, & d'estre du nombre de ses épouses ? Que luy rendray-je pour tout cela ? *Quid retribuam?* Je luy offriray mes vœux en presence de tout son peuple : *Vota mea Domino reddam in conspectu omnis populi ejus* ; & c'est par là que je m'acquitteray de ce que je luy dois ; par là que je luy rendray amour pour amour, sacrifice pour sacrifice ; par là, toute indigne que je suis, & tout Dieu qu'il est, que j'auray l'avantage d'avoir fait pour luy, autant qu'il m'est possible, ce qu'il a fait pour moy ; de n'avoir rien épargné pour luy, comme il n'a rien épargné pour moy ; d'estre la victime de sa gloire, comme il a esté la victime de mon salut. Car c'est ainsi que vous m'avez prevenuë, Seigneur, de vos plus abondantes benedictions. Vous avez rompu les liens qui m'attachoient au monde, & qui m'attachoient à moy-mesme ; *Dirupisti vincula mea:* & voilà pourquoy je vous presenteray un sacrifice de loüange & d'action de graces ; *Tibi sacrificabo hostiam laudis.* Voilà pourquoy à la face du ciel & de la terre, temoins de la disposition interieure & des sentiments de mon cœur, je vais au pied de cet autel & au milieu de cette bienheureuse Jerusalem qui

Ibid.

Ibid.

Ibid.

est vostre Eglise, me dévoüer à vous pour jamais : *Vota mea Domino reddam, in atriis domus Domini, in medio tui Jerusalem.* *Ibid.*

Ainsi, dis-je, ma chere Sœur, devez-vous parler ; mais l'esprit de Dieu dont vous estes remplie, vous en inspirera plus dans un moment, que je n'en puis exprimer par toutes mes paroles. Vous le sçavez, & vous voulez que je le publie icy hautement : vous estes la fille de la providence ; & qui jamais dût estre plus convaincu que vous, qu'il y a un Dieu dans le ciel, protecteur des ames affligées ? Ce Dieu qui donne la mort & qui rend la vie, qui perd & qui sauve, qui precipite dans l'abysme & qui en retire, a fait paroistre en vous l'un & l'autre, & a voulu que vous en fussiez un exemple éclatant, tandis qu'il vous faisoit servir de spectacle au monde, aux Anges & aux hommes. Dans le dessein qu'il avoit formé de faire de vous une predestinée, il vous a conduite par les voyes dures des adversitez les plus desolantes. Il vous a fait voir & sentir les horreurs de la mort, pour vous rendre aimables & douces les austeritez de la vie où il vous destinoit. Par les évenements les plus funestes & tout ensemble les plus singuliers, il a menagé vostre élection, vostre vocation, vostre conversion, vostre sanc-

tification. Des crimes mesmes des hommes (par un secret de cette sagesse éternelle, qui sçait tirer des plus grands maux le bien de ses élus) de l'iniquité des hommes il a fait l'occasion precieuse de vostre salut. Au comble de l'infortune il vous a suscité dans le siecle une seconde mere, une mere selon la grace ; une mere dont la pieté, dont la charité liberale & bienfaisante vous donne aujourd'huy une naissance toute nouvelle, par l'entrée qu'elle vous procure dans la religion : une mere à qui vous ne pensiez pas, mais à qui le Seigneur pensoit pour vous ; & qui vous adoptant pour sa fille, s'est fait un merite de vous pourvoir & de vous establir : une de ces femmes de misericorde, comme parle l'Ecriture, dont le cœur s'attendrit sur toutes les miseres, & dont les bonnes œuvres n'ont point de bornes : une dame chrestienne, encore plus distinguée par sa vertu que par son rang ; & qui peu touchée de sa naissance & de son rang, conserve avec toute la grandeur & tout l'éclat du monde, toute la moderation & toute la perfection de l'humilité Evangelique. Que n'en dirois-je point, si cette humilité mesme ne m'imposoit silence, & ne m'empeschoit de m'expliquer ? Ainsi, ma chere Sœur, Dieu vous a traitée, comme il a traité de tout

temps les plus fidelles épouses ; il vous a traitée comme il a traité son Fils unique, le chef des predestinez. Il a voulu que vous entrassiez dans la religion par la mesme porte que Jesus-Christ est entré dans sa gloire ; il vous a menée au port à travers les orages & les tempestes ; il vous a conduite par les souffrances & par les croix au sejour de la paix & de la sainteté, jusqu'à ce qu'il vous fasse arriver un jour à ce Royaume celeste qu'il vous prepare, & que je vous souhaite, &c.





SIXIEME

SERMON

SUR

L'ESTAT RELIGIEUX.

L'Alliance de l'ame Religieuse avec Dieu.

Dilectus meus mihi, & ego illi.

Mon bien-aimé est à moy, & je suis à luy. Dans Dans le cantique des cantiques, chap. 2.

C'Est l'Epouse des cantiques, ou sous la figure de cette épouse, c'est l'ame chrestienne, & en particulier l'ame religieuse qui parle, & qui nous fait connoistre la sainte alliance qu'elle a contractée avec Dieu. Quand elle dit d'abord, que ce celeste Epoux est à elle, c'est pour nous donner à entendre comment il a fait en sa faveur les premieres avances, comment il l'a recherchée & de quelles graces il l'a prevenuë ; & quand elle adjouste qu'elle est à luy, c'est pour nous marquer avec

quelle fidelité elle s'est renduë attentive à sa voix, elle a repondu à ses favorables poursuites, & suivi l'inspiration divine qui l'attiroit : *Dilectus meus mihi, & ego illi.* L'un & l'autre estoit necessaire. Si Dieu ne l'eust point appellée ; si elle n'eust point esté éclairée d'une lumiere celeste, & que la grace ne luy eust point fait sentir ses saintes impressions, jamais elle n'eust conçeû le dessein de renoncer au monde & de se dévoüer à Dieu. Ou si, fermant les yeux à la lumiere qui l'éclairoit, & reprimant dans son cœur les mouvements que la grace y avoit excitez, elle eust esté insensible à la vocation du ciel, Dieu malgré elle ne l'eust point engagée, & toutes les veûës de sa misericorde sur elle seroient demeurées sans effet. Mais l'attrait de Dieu d'une part, & de l'autre la correspondance de l'ame ; Dieu qui invite, & l'ame qui consent ; Dieu qui s'offre, & l'ame qui accepte en se donnant elle-mesme : voilà, ma trés chere Sœur, ce qui forme cette belle alliance dont j'ay à vous entretenir, & en consequence de laquelle vous pourrez dire éternellement : *Dilectus meus mihi, & ego illi.* Alliance la plus pure, puisque c'est avec Dieu que vous l'allez contracter, & que la grace en doit estre le sacré nœud. Alliance la plus inviolable,

puiſque vous l'allez jurer à la face des autels, & par une profeſſion ſolemnelle. Alliance la plus glorieuſe, puiſqu'elle ne vous donnera pas ſeulement la qualité de ſervante du Seigneur, mais d'épouſe du Seigneur. Et par là enfin, alliance pour vous la plus avantageuſe, puiſqu'elle vous mettra en poſſeſſion de toutes les richeſſes de Dieu, & en poſſeſſion de Dieu meſme. Or pour vous propoſer en trois mots, chreſtiens Auditeurs, le deſſein de ce diſcours, trois choſes ſelon ſaint Auguſtin, forment une alliance: le choix, l'engagement, & la ſocieté. Le choix en eſt comme le principe, l'engagement en eſt comme l'eſſence, & la ſocieté en eſt le fruit. Choix mutuel, Engagement reciproque, Societé commune. Que fait donc de ſa part une jeune perſonne en embraſſant la profeſſion religieuſe? c'eſt ce que j'ay à vous repreſenter dans les trois parties de cet entretien, & ce qui fera tout le ſujet de voſtre attention. Elle choiſit Dieu, elle s'engage à Dieu, elle acquiert, pour ainſi dire, un droit ſpecial ſur tous les threſors de Dieu & ſur Dieu meſme. Voilà, ma trés chere Sœur, les avantages ineſtimables du ſaint eſtat au quel vous vous dévoüez: mais voilà en meſme temps tout le fonds des devoirs indiſpenſables & des obligations

qu'il vous imposera. Vous les remplirez, ces obligations ; & ces avantages aussi, vous les gousterez. Sainte Mere de Dieu, c'est sous vos auspices que cette vierge fidelle se consacre à vostre Fils adorable, & c'est par vostre intercession que j'obtiendray les lumieres qui me sont presentement necessaires : je les demande, en vous disant, *Ave Maria.*

I. PARTIE.

C'Est par le choix qu'une alliance doit commencer, & par le mesme choix qu'elle doit estre concluë, pour estre non seulement heureuse, mais legitime. Car, comme disoit saint Jerosme, une alliance sans choix, ne doit plus estre proprement appellée alliance, mais dégenere dans une espece de servitude. En effet, le sort & le hasard peuvent bien decider sur toute autre chose de la destinée des hommes ; la force & la necessité peuvent bien leur imposer un joug ; l'interest & la crainte peuvent bien les determiner à un parti : mais il n'y a que le choix, & le choix de preference qui puisse faire cette liason volontaire & libre que nous entendons par le nom d'alliance. Or si cela est vray des alliances purement naturelles, beaucoup plus l'est-il, dans l'ordre de la grace, des alliances spirituelles, sur tout de celle dont

j'ay à parler, & que Dieu fait avec l'ame religieuſe, ou que l'ame religieuſe fait avec Dieu. Car voilà, mes chers Auditeurs, la premiere prerogative que je decouvre dans la profeſſion religieuſe, & voilà l'idée que je m'en forme d'abord. Qu'eſt-ce que la profeſſion religieuſe ? c'eſt le choix le plus ſingulier que Dieu puiſſe faire de la creature, & le choix le plus authentique que la creature puiſſe faire de Dieu. Je m'explique. Dieu donne à l'ame chreſtienne une grace de vocation, par où il luy parle interieurement & luy perſuade de ſe conſacrer à luy. Cette vocation eſt le diſcernement & le choix qu'il fait de ſa perſonne; & en vertu de cette vocation, l'ame chreſtienne ſe conſacre à Dieu par la ſolemnité du vœu. Or ce vœu n'eſt rien autre choſe que le choix qu'elle fait de ſon Dieu preferablement, ou pluſtoſt privativement à tout ce qui n'eſt pas Dieu. Prenez garde, s'il vous plaiſt; Dieu l'appelle à la religion, & par cette grace dont la douceur ne diminuë point l'efficace & la vertu, il la ſepare du monde, il l'éleve au deſſus du monde, il ne veut plus qu'elle ſoit pour le monde, ni que le monde ſoit pour elle; il ſe la reſerve uniquement, & entre une infinité de vierges à qui il pouvoit faire le meſme honneur, il ſe plaiſt à

la distinguer. Il laisse les autres, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, dans la masse commune d'une vie sensuelle & mondaine; & il en tire celle-cy pour en faire une predestinée parmi les predestinez mesmes, c'est à dire, pour l'élever au plus haut rang de ses élus. Car c'est en cette qualité qu'il l'invite dans ce sacré cantique, & qu'il luy addresse ces divines paroles, où le saint Esprit semble avoir eû dessein de nous marquer tout le mystere de la vocation religieuse : *Veni in hortum meum, soror mea sponsa.* Venez, vous que j'ay specialement choisie, venez dans ce jardin planté au milieu de mon Eglise, dans ce jardin fermé, & inaccessible à tout autre, qu'aux vierges qui me sont devoüées. Or il est évident, reprend saint Ambroise, que jardin fermé est la religion. C'est là que Dieu retire les ames qu'il a honorées de son choix, là qu'il se les attache du nœud le plus intime & le plus étroit, là qu'il veut estre inviolablement à elles, & qu'elles soient inviolablement à luy : *Veni in hortum meum, soror mea sponsa.* Et de sa part que fait l'ame, quand elle suit le mouvement de cette vocation ? elle agrée les saintes poursuites de son Dieu, elle y consent; elle se fait non seulement un plaisir & une gloire, mais un devoir & une

Cantic. c. 21.

loy d'y repondre. Comme Jesus-Christ l'a choisie entre mille, & elle choisit entre mille Jesus-Christ ; & pour s'attacher à luy seul, elle fait un divorce entier avec le monde.

Ouy, ma chere Sœur, c'est ainsi que Jesus-Christ vostre Dieu, vous a prevenuë, vous a recherchée, vous a attirée par sa grace, & c'est en consequence du choix qu'il a fait de vous, & par cette mesme grace que vous avez écouté sa voix & que vous l'avez suivie. Il a fallu que ce Dieu de misericorde fist les premieres demarches ; mais dans toutes ces demarches & toutes ces avances, il ne croit pas en avoir trop fait, puisqu'il trouve en vous une disposition si conforme à ses vœux. Car la profession que vous allez faire, est le retour qu'il se promettoit de vostre fidelité, c'est à dire un retour de preference, & pour me servir toûjours du mesme terme, un retour de choix par où vous secondez le sien. En effet, ce ne sont point les hommes qui ont negotié pour vous cette alliance divine ; ce n'est ni la chair ni le sang ; leurs maximes ne vont point jusques-là. Vous seule en avez pris le dessein, vous seule en avez traité avec Dieu, vous seule animée de son esprit en avez fait vostre ouvrage. Comme vous ne pouviez l'entreprendre ni le com-

mencer sans luy, aussi, tout Dieu qu'il est, il ne pouvoit le conclure sans vous, dés qu'il vouloit que ce fust un choix pleinement volontaire & libre. Je dis plus : car dans ce choix, ma chere Sœur, ce qui me paroist specialement avantageux pour vous, c'est qu'en cherchant Jesus-Christ, vous n'avez cherché que Jesus-Christ mesme. On cherche souvent dans les alliances du siecle un interest tout humain : mais ce n'est ni un rang, ni un establissement, ni une fortune temporelle que vous vous proposez, puisqu'au contraire vous quittez tout cela, & que pouvant posseder les biens du monde, gouster les plaisirs du monde, recevoir les honneurs du monde, vous embrassez la pauvreté de Jesus-Christ, l'humilité de Jesus-Christ, la mortification de Jesus-Christ.

Choix si excellent & si parfait, que l'ame religieuse a droit pour cela de quitter pere & mere, de rompre en quelque maniere les liens les plus sacrez de la nature, d'abandonner ceux de qui elle tient la vie, de s'émanciper de leur dépendance & de leur conduite ; & cela, non seulement sans rien faire contre la pieté, mais par l'acte mesme le plus heroïque de la plus pure & de la plus insigne pieté. Elle le peut, dis-je, & authorisée de la loy de Dieu, elle use en-

effet de ce pouvoir. Car ſelon la remarque de ſaint Bonaventure, c'eſt à l'eſtat religieux que nous pouvons appliquer ces paroles du Fils de Dieu : *Propter hoc, relinquet homo patrem & matrem*; Pour cela il ſera permis de ſe ſeparer de ſon pere & de ſa mere, quelque ſacrez d'ailleurs que ſoient les nœuds qui nous y uniſſent. En eſt-il de meſmes des vierges qui vivent dans le monde? non, continuë le meſme ſaint Docteur : parce que, toutes vierges qu'elles ſont, elles n'ont pas encore choiſi Jeſus-Chriſt d'une maniere qui les authoriſe à ſe retirer de la maiſon parternelle. D'où il s'enſuit que quelque profeſſion qu'elles faſſent d'une inviolable virginité, il n'y a point encore de parfaite alliance entre Jeſus-Chriſt & elles. C'eſt aux vœux de la religion que cet avantage eſt attaché: mais admirez, Chreſtiens, ce qu'adjouſte ſaint Bernard, & ce qui merite une attention particuliere. Parce que l'alliance d'une ame avec Jeſus-Chriſt, devoit eſtre quelque choſe de plus grand, que toutes les alliances de la terre; Dieu, dit ce Pere, a eſtabli une loy proportionnée à la grandeur & à la dignité de cette alliance: & quelle eſt cette loy? la voicy. Pour un époux de la terre on eſt dans l'obligation de quitter pere & mere; mais Dieu a or-

Marc. c. 10.

donné que pour l'époux celeste, qui est Jesus-Christ, on se quitteroit soy-mesme. Car il estoit bien juste, poursuit saint Bernard, que pour un époux qui est Dieu, on quittast plus, que pour celuy qui n'a rien au dessus de l'homme. Mais que pouvoit-on faire de plus que de quitter pere & mere? Ah! Chrestiens, encore une fois, on pouvoit se quitter soy-mesme. Or c'est ce qui se pratique, mais heroïquemeut, dans la profession religieuse. Car c'est bien se quitter soy-mesme, que de quitter sa liberté. *Propter hoc, relinquet homo patrem & matrem*; voilà ce qui regarde les époux de la terre. Mais voicy ce qui est propre des épouses de Jesus-Christ: *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum.* Que celuy qui veut venir aprés moy, se renonce soy-mesme, se detache & se depoüille de soy-mesme; & c'est cette loy, ma chere Sœur, que vous estes sur le poinct d'accomplir. Loy que je vous propose, comme le principe sur lequel doit desormais rouler toute la conduite de vostre vie. Loy que vous devez vous appliquer par de frequentes reflexions, & qui seule est capable de vous maintenir dans toutes les dispositions de pieté & de ferveur que vostre vocation demande. Je suis à mon Dieu, car c'est ainsi que vous devez raisonner avec

Matth. c. 16.

vous-mesme, je suis à mon Dieu, & je l'ay choisi : il faut donc que je vive desormais comme estant à luy. Il faut que toutes mes actions portent & soutiennent ce caractere de consecration. Il faut que je parle, que j'agisse, que je traite avec les hommes comme une ame devoüée à Dieu, & que dans tout ce qui paroistra de moy, on puisse reconnoistre ce que je suis, & à qui je suis. J'ay choisi mon Dieu ; & en le choisissant, j'ay veû tout ce qu'il m'en cousteroit. Rien donc desormais ne doit m'estre difficile pour luy : car je l'ay choisi par amour, & l'amour rend tout, non seulement possible, mais facile, mais agreable. C'est ce que fait tous les jours entre des mondains un amour prophane : l'amour de mon Dieu est-il moins puissant pour me faire tout entreprendre, tout executer, tout supporter ? J'ay choisi mon Dieu, & je l'ay choisi uniquement : que seroit-ce si, non content de Dieu, je voulois reprendre certains restes du monde ; si comme les juifs dans le desert tournoient les yeux vers l'Egypte, je portois encore quelquefois mes regards vers le monde ; si pour m'adoucir le joug, & pour me remettre des fatigues & des ennuis de mon estat, j'appellois à mon secours le monde ? J'ay choisi mon Dieu, & pourquoy ? afin

de l'honorer d'un culte particulier & de ne plus vivre que pour luy. Quels reproches donc n'auroit-il pas à me faire, & ne devrois-je pas me faire moy-mesme, si je dégenerois de la sainteté de ma profession ; si me bornant à une vertu commune, je negligeois le soin de mon avancement & de ma profession ; si je n'avois de l'estat religieux que l'habit & que le nom ? Et qu'estoit-il besoin pour cela de sacrifier toutes les prétentions du siecle & tous les avantages qu'il me presentoit ? Qu'estoit-il besoin de m'éloigner de mes proches, & de sortir d'une famille, où je trouvois avec l'opulence, avec la splendeur & l'éclat, de la probité & de la religion ? Qu'estoit-il besoin de passer par tant d'épreuves, & d'embrasser une vie si sainte en elle-mesme ? Que dis-je, & n'eust-il pas mieux vallu m'en tenir à ce que j'estois, que d'estre ce que je suis ? car estre ce que je suis, c'est estre à Dieu & n'y estre pas. Or cette contradiction, n'est-ce pas ce qui doit faire ma condamnation devant Dieu, & ma confusion devant les hommes ? C'est, ma chere Sœur, ce qui fera l'un & l'autre pour ces épouses infidelles, qui ne sçavent pas soutenir le choix qu'elles ont fait de Dieu: mais je puis me promettre que vous le soutiendrez dans toute son étenduë, aussi

bien que l'engagement qui y eſt attaché, & dont j'ay à vous parler dans la ſeconde partie.

II. PARTIE.

IL n'y a proprement que Dieu avec qui il ſoit honorable & avantageux de s'engager ; & c'eſt une des choſes, en quoy l'excellence de l'eſtre de Dieu ſe fait connoiſtre & ſe diſtingue. Il n'en eſt pas de meſmes des hommes. La grande regle de prudence en traitant avec les hommes, eſt de s'engager le moins qu'il eſt poſſible, & on diſpute pour cela comme pour le plus important de tous les intereſts. Pourquoy ? parce qu'en s'engageant avec les hommes, on perd ſa liberté, on commence d'eſtre moins à ſoy-meſme, on entre dans un eſtat de dépendance & de dépendance de la creature, qui ne peut eſtre qu'humiliant & onereux. Au lieu qu'à l'égard de Dieu, le grand avantage eſt de s'engager le plus qu'on peut, parce qu'à proportion que l'on s'engage à Dieu, on ſe trouve plus attaché à ſon ſouverain bien. Cet engagement loin de préjudicier à la liberté, perfectionne la liberté, puiſque la veritable liberté de la creature, eſt d'eſtre dans la dépendance & ſous la domination de Dieu ; & que jamais elle n'eſt plus à elle-meſme, que quand elle eſt parfaitement & invio-

lablement à Dieu. Or c'est dans cet engagement que vous entrez, vous, Chrestiens, par la profession du baptesme; & vous, ma chere Sœur, par la profession religieuse. Engagement pour lequel on peut trés bien vous appliquer ce que disoit l'esprit de Dieu par la bouche du Roy prophete, formant & instruisant une ame juste: *Audi filia, & vide, & inclina aurem tuam*: Ecoutez, ma fille, mais écoutez attentivement ce que je vais vous faire entendre; appliquez y toutes les puissances de vostre ame, gravez-le dans le fond de vostre cœur, ayez soin de le mediter tous les jours de vostre vie, & ne l'oubliez jamais. Par l'onction que vous allez faire, vous vous engagez avec Dieu; mais d'une espece d'engagement assez peu connu, du moins dans toute son étenduë, & dont je puis dire aprés Jesus-Christ, *Non omnes capiunt verbum istud*. Or c'est pour cela mesme que je dois vous en instruire plus exactement, & qu'adjoustant à vos lumieres, celles d'une solide theologie, je vous dis en un mot, ma chere Sœur, que l'engagement de la profession religieuse est le plus grand dont une creature soit capable. En voicy les raisons: parce que c'est un engagement sacré, parce que c'est un engagement solemnel, parce que c'est un engagement irrevocable

Psal. 44.

Matth. c. 19.

& qui ne doit jamais finir. Autant de paroles, autant de veritez essentielles pour vous & pour moy : comprenez-les.

C'est un engagement sacré que celuy de la profession religieuse ; voilà sa premiere qualité, & la preuve en est bien évidente : parce que c'est un engagement de vœu. Or le vœu dans sa substance est quelque chose de surnaturel, & mesmes de droit divin. Il a esté tel dans tous les temps, dans l'ancienne loy comme dans la loy nouvelle, parce qu'il est saint par luy-mesme. Que s'ensuit-il de là ? ah, mes cheres Sœurs, que ne s'ensuit-il pas, pour toutes les ames sincerement touchées de leurs devoirs, & pour nous en particulier ? Car je conclus que nostre engagement dans la religion est donc d'un ordre superieur à tous les engagements du monde, & par consequent qu'il ne peut estre violé que par un crime d'une espece differente & au dessus de tous les autres crimes. Je conclus qu'en ce qui touche l'observance des choses que nous avons voûées, nous ne pouvons plus desormais commettre d'infidelité envers Jesus-Christ, qui ne tienne de la nature du sacrilege, pourquoy ? parce qu'en consequence du vœu nous sommes specialement consacrez à Jesus-Christ. Cette consequence est terrible, & me donneroit lieu,

ce ſemble, de dire à toutes celles qui ont l'honneur de porter ce caractere de conſecration, ce que leur diſoit ſaint Auguſtin : *Nunc verò quia tenetur apud Deum ſponſio tua, non te ad magnam juſtitiam invito, ſed à magnâ iniquitate deterreo.* Ame fidelle, ſouvenez-vous que vous n'eſtes plus à vous-meſme, & que quand je vous parle d'accomplir les promeſſes que vous avez faites à voſtre Dieu, ce n'eſt pas tant pour vous inviter à une haute ſainteté, que pour vous preſerver d'une affreuſe inquité. Mais d'ailleurs, adjouſte le meſme Pere, cette penſée eſt infiniment capable de vous animer & de vous fortifier. Car le comble de voſtre joye doit eſtre de n'avoir plus une pernicieuſe liberté de faire le mal ; & l'avantage de voſtre profeſſion, eſt de ne pouvoir eſtre plus unie à Dieu que vous l'eſtes. Or c'eſt ce que l'engagement des vœux vous procure. D'où vient que ſaint Auguſtin concluoit : *Nec ideò te voviſſe pœniteat ; imò gaude jam tibi non licere, quod cum detrimento tuo licuiſſet.*

Auguſt.

Ibid.

Je dis plus : l'engagement de la religion eſt un engagement ſolemnel, & c'en eſt la ſeconde prerogative. Car il n'eſt appellé profeſſion, que parce qu'il eſt celebré à la face des autels & devant les miniſtres de l'Egliſe, ſuivant le modelle que Dieu

en propoſoit autrefois aux parfaits chreſtiens dans la perſonne des Iſraëlites, dont l'Ecriture nous dit qu'à meſure qu'ils entroient dans la terre promiſe, ils alloient tous ſe proſterner aux pieds du grand Preſtre, & faiſoient entre ſes mains cette profeſſion publique: *Profiteor hodiè coram Domino Deo tuo, quod ingreſſus ſum in terram pro quâ juravit patribus noſtris, ut daret eam nobis.* Ouy, je proteſte que c'eſt aujourd'huy que je ſuis entré dans cette terre de benediction où le Seigneur m'a appellé. Voilà ce que fait l'ame religieuſe dans la ſolemnité de ſes vœux, puiſque c'eſt alors qu'elle entre dans une terre abondante en vertus & en ſainteté; & qu'elle n'y entre qu'aprés en avoir fait la proteſtation à celuy qui luy repreſente Jeſus Chriſt, le ſouverain preſtre. Et ne croyez pas, mes chers Auditeurs, que cette ſolemnité ſoit une pure ceremonie. Quand David diſoit, *Vota mea Domino reddam in conſpectu omnis populi ejus, in atriis domus Domini, in medio tui Jeruſalem*; j'offriray mes vœux au Seigneur, mais je les offriray en preſence de tout ſon peuple, dans l'enceinte de ſon temple, au milieu de Jeruſalem: il prétendoit faire quelque choſe de plus grand que s'il les euſt ſeulement formez dans le ſecret de ſon cœur. Et en effet, un vœu ſolemnel

Deut. c. 26.

Pſal. 115.

nel eſt bien different d'un vœu particulier & ſecret. Car l'Egliſe accepte l'un, & elle n'accepte pas l'autre ; elle ratifie l'un, & elle ne ratifie pas l'autre ; elle s'oblige elle-meſme dans l'un, & ne s'oblige pas dans l'autre ; circonſtances bien remarquables en matiere de vœu. Quoy-qu'il en ſoit, il paroiſt bien par cette ſolemnité que la profeſſion religieuſe eſt une veritable alliance de l'ame chreſtienne avec Jeſus-Chriſt. D'où vient que ſaint Ambroiſe inſtruiſant une vierge qui avoit pris le voile ſacré, luy diſoit ces belles paroles : *Sacro velamine tecta es, ubi omnis populus dotem tuam ſubſcribens, non atramento, ſed ſpiritu, clamavit, amen.* Vous vous eſtes engagée à Jeſus-Chriſt, & tout le peuple qui eſtoit preſent a ſigné voſtre contract, non pas avec une encre materielle, mais de l'eſprit & du cœur, en y repondant, ainſi ſoit-il. Or c'eſt, mes cheres Sœurs, ce qui s'eſt fait à noſtre égard, & dont nous devons éternellement conſerver le ſouvenir. Car ſi nous eſtions aſſez infidelles pour oublier cet engagement, tout ce qu'il y a eû de temoins de noſtre profeſſion s'éleveroient contre nous, & rendroient temoignage au Sauveur du monde, de la foy que nous luy avons jurée.

Ambr.

Mais quelle foy ? c'eſt icy la troiſieme

qualité de l'engagement religieux : une foy dont le lien est indissoluble, & plus indissoluble mesmes qne l'engagement des époux du siecle. Car l'engagement des époux du siecle, cede quelquefois à la profession religieuse ; ainsi les conciles le declarent-ils, & ainsi l'avons-nous receû par tradition Apostolique : d'où il s'ensuit que le vœu de la religion est donc un engagement plus irrevocable encore & plus indispensable, que celuy du grand Sacrement establi par Jesus-Christ dans son Eglise : *Sacramentum magnum in Ecclesiâ.* L'engagement des époux du siecle est naturellement sujet à se dissoudre par la mort ; au lieu que la profession religieuse est un engagement éternel, qui ne doit jamais finir. Tandis que Dieu sera Dieu, tandis que Jesus-Christ regnera, vous serez à luy. Si c'estoit tout autre que Dieu & tout autre que Jesus-Christ, cette parole devroit vous faire trembler. Car avec tout autre que Dieu, vous pourriez craindre de fascheuses humeurs à essuyer, des imperfections à supporter, des ennuis à devorer. Mais plus on est à Dieu & avec Dieu, plus on le gouste, & plus on trouve en luy de consolations. Il est vray que c'est un grand pas à faire que celuy d'un engagement éternel ; mais encore une fois avec Dieu, plus l'en-

Ephes. c. 5.

gagement est grand, plus il est aimable. Si cet engagement pouvoit finir, il ne feroit plus nostre parfait bonheur ; sa felicité consiste sur tout dans son éternité : de sorte que par un merveilleux effet de la grace, ce qui fait le joug & la servitude des alliances du siecle, fait le precieux avantage de la nostre, parce que nous sommes liez à Dieu avec qui l'on est toûjours bien, & de qui l'on est toûjours content dés qu'on s'y donne, & qu'on le cherche de bonne foy. Ce n'est donc point du costé de Dieu que nous devons trembler. Ce qu'il y a à craindre pour nous, est dans nous-mesmes & vient de nous-mesmes. Ce sont nos legeretez & nos variations, c'est nostre inconstance. En effet, quelque ferveur & quelque disposition presente qui paroisse en nous, nous sommes fragiles & sujets au changement. Nous nous engageons pour toûjours ; mais nostre volonté a ses vicissitudes & ses retours, & la difficulté est, avec une volonté si changeante, de soutenir un engagement qui ne doit point changer. De la part de Dieu il n'en est pas ainsi : son engagement & sa volonté sont également immüables. Au moment qu'il a parlé & qu'il a promis, il est incapable de revoquer sa parole, parce que c'est un Dieu souverainement vray &

Psal. 109. souverainement fidelle : *Juravit Dominus, & non pœnitebit eum.* Mais pour nous qui n'agissons que par les mouvements d'une liberté volage, & à qui le repentir est aussi naturel que le choix, nous en sommes réduits à une condition bien differente, vivant toûjours dans l'obligation de garder nostre foy & dans le danger de la violer. Voilà ce qui doit exciter, Ames religieuses, toute nostre vigilance ; voilà ce qui nous doit maintenir dans une sainte défiance de nous-mesmes, & par consequent dans une attention continuelle sur nous-mesmes. Car quel desordre seroit-ce & quelle indignité, de se dementir aprés des paroles si authentiques & si solemnelles ; de se lasser d'estre à Dieu, lors qu'il ne se lasse point d'estre à nous ; de n'y vouloir estre qu'à demi, lors qu'il veut estre pleinement à nous ; de nous degouster de luy malgré ses infinies perfections, qnand tout imparfaits que nous sommes, il ne se degouste point de nous, & qu'il fait mesmes ses delices de demeurer avec nous ? C'est par une perseverance inébranlable, que nous nous preserverons, mes cheres Sœurs, d'une infidelité que Dieu nous reprocheroit éternellement. Perseverance qui fut toûjours le caractere des élus : perseverance non point seulement dans l'habit,

mais dans l'esprit de la religion; non point seulement dans la closture & la retraite, mais dans l'exacte observation de tous nos devoirs; non point seulement dans l'exercice exterieur des pratiques de nostre estat, mais dans une regularité solide & interieure. Voilà comment, aprés avoir choisi Dieu, aprés nous estre engagez à Dieu, nous entrerons avec Dieu dans une sainte communication & dans une espece de societé d'interest & de biens. Vous l'allez voir dans la troisieme partie.

III. PARTIE.

C'Est l'effet propre d'une veritable & parfaite alliance, d'establir entre les personnes qu'elle unit ensemble, une societé mutuelle & une pleine communication de biens: & puisque de toutes les alliances, la plus parfaite, ma trés chere Sœur, est celle que vous contractez avec Dieu par la profession religieuse, il faut conclure qu'en vertu du sacrifice que vous allez luy faire de tous les biens qui pourroient vous appartenir dans le monde, & sur tout en vertu du sacrifice que vous allez luy faire de vous-mesme, vous aurez desormais par le plus juste retour, d'incontestables & de legitimes prétentions sur tous les thresors du ciel, & si je puis m'exprimer de la sorte, sur tous les biens de Dieu. Mais quels

ſont ces biens de Dieu dont une ame reli-
gieuſe, en conſequence de ſa profeſſion,
eſt ſi heureuſement & ſi abondamment
pourveûë ? Ah, repond ſaint Auguſtin, ne
les cherchons point hors de Dieu, ou pluſ-
toſt ne les diſtinguons point de Dieu : c'eſt
Dieu meſme. Et ce ſaint Docteur avoit
bien raiſon de le dire ainſi ; car Dieu n'a
point de plus grand bien que luy-meſme.
Il eſt ſon ſouverain bien, & par une ſuite
neceſſaire il eſt le ſouverain bien de toutes
les creatures : tellement qu'entrer en ſo-
cieté de biens avec Dieu, ce n'eſt rien au-
tre choſe qu'entrer en poſſeſſion meſme
de Dieu. Or tel eſt en general le bonheur
d'une ame qui ſe conſacre à Dieu dans le
chriſtianiſme, & tel eſt plus avantageuſe-
ment encore & en particulier le bonheur
d'une ame, qui faiſant un divorce entier
avec le monde, ſe dévoûë à Dieu dans la
religion. Quand David parloit à Dieu, &
qu'il s'entretenoit avec luy dans l'interieur
de ſon ame, il ne luy diſoit pas je ſçais
que vous eſtes le Dieu du ciel & de la ter-
re, le Dieu de toute la nature ; mais je ſçais
que vous eſtes mon Dieu : *Dixi Domino,
Deus meus es tu?* Mais, demande ſaint Au-
guſtin, pourquoy s'exprimoit-il de la ſor-
te, & pourquoy s'attribuoit-il ſpeciale-
ment à luy-meſme ce qui eſt commun à

Pſal. 15.

toutes les creatures ? Car n'est-ce pas Dieu qui les a toutes créées, & par consequent n'est-il pas le Dieu de tout l'univers ? *Numquid omnium Deus non est?* Il est vray, *August.* repond ce saint Docteur, c'est le Dieu de tout le monde ; mais il faut aussi reconnoistre qu'il se donne particulierement, & qu'il appartient plus proprement à certaines ames, qui n'ont point d'autre sentiment sur la terre que de l'aimer, qui n'ont point d'autre soin que de le servir, qui n'ont point, ni ne veulent point avoir d'autre heritage que luy-mesme & le bonheur de le posseder : *Sed eorum præcipuè* *Ibid.* *Deus qui eum diligunt, colunt, possident.* Or qui sont ces ames degagées de tout autre objet que Dieu, & dont tous les desirs tendent vers Dieu ? qui sont ces ames toutes occupées du service de Dieu, & dont l'unique employ dans la vie est d'honorer Dieu ? qui sont ces ames volontairement pauvres, qui se sont depoüillées de tous les biens sensibles pour Dieu, & dont le seul thresor & le seul bien est Dieu ? n'est-il pas évident que ce sont les ames religieuses, & n'est-il pas juste que Dieu soit à elles d'une façon toute singuliere, puisqu'elles ont voulu d'une façon toute singuliere estre elles-mesmes à Dieu ? C'est en ce mesme sens qu'il faut entendre cette autre

parole de l'Ecriture, que j'ay déja rapportée, je veux dire cette formule de profession que prononçoient les Hebreux aux pieds du grand-Prestre, en entrant dans la terre promise. *Profiteor hodiè coram Domino Deo tuo.* Je proteste aujourd'huy, disoient-ils au Pontife, & je fais un aveu solemnel devant le Seigneur vostre Dieu. Hé quoy, reprend là-dessus saint Jerosme, ne devoient-ils pas plustost dire, devant le Seigneur nostre Dieu ? N'estoient-ils pas le peuple de Dieu, & Dieu ne les avoit-il pas cent fois asseûrez qu'il estoit leur Dieu, preferablement à toutes les autres nations ? Cependant en la presence des prestres, ils n'osoient l'appeller leur Dieu, & se contentoient de dire le Seigneur vostre Dieu : comme s'ils eussent reconnu que leur Dieu estoit bien plus à leurs prestres qu'il n'estoit à eux ; & que ceux qui se trouvoient employez aux fonctions du sacerdoce, pouvoient tout autrement se glorifier qu'ils appartenoient à Dieu, & que Dieu, pour ainsi parler, leur appartenoit. Pourquoy cela ? la raison en est bien claire, poursuit saint Jerosme, & nous n'avons qu'à consulter l'Ecriture pour nous en instruire. C'est que le grand-Prestre, aussibien que toute la tribu de Levi, n'ayant eû aucun partage ni aucune possession dans

la terre promiſe, Dieu luy-meſme, comme il eſt expreſſément marqué, leur devoit ſervir de poſſeſſion. Excellente idée de l'ame religieuſe. Elle ne ſe reſerve que Dieu : il eſt donc juſte qu'elle poſſede Dieu plus que les autres, & qu'en cela elle ait meſmes, dans un ſens, l'avantage ſur les preſtres du Seigneur, tout diſtinguez qu'ils ſont d'ailleurs par leur caractere. Car les preſtres aprés tout, ſoit de l'ancienne, ſoit de la nouvelle loy, n'ont jamais fait un renoncement auſſi entier que le ſien, puiſque le ſacerdoce n'empeſche point qu'on ne puiſſe acquerir & conſerver les biens temporels. Mais l'ame religieuſe dit abſolument à Dieu : *Quid mihi est in cœlo, & à te quid volui ſuper terram.* Pſal. 72.
De tout ce qu'il y a dans le ciel, & de tout ce qu'il y a ſur la terre, qu'ay-je deſiré, qu'ay-je recherché, qu'ay-je voulu retenir, hors vous, Seigneur, & vous ſeul ? Je ne dis pas cela, mon Dieu, adjouſte-t-elle, je ne le dis pas, pour faire valoir auprés de vous la pauvreté & le denüement où je me ſuis réduite, mais pour me feliciter humblement moy-meſme, & pour me rejoüir devant vous de mon abondance. Car vous me vallez infiniment mieux vous ſeul que tout le reſte ſans vous ; & ce qu'il y a de plus merveilleux encore,

vous me vallez mieux vous ſeul que tout le reſte avec vous. Non pas qu'avec tout le reſte, vous perdiez rien de voſtre prix infini ; mais parce que ce reſte m'empeſcheroit de vous bien poſſeder, & qu'en vous poſſedant ſeul, je vous poſſede plus parfaitement. Voilà donc, ma chere Sœur, je ne puis trop vous le redire, voilà le bonheur du ſaint eſtat que vous embraſſez : vous y poſſederez Dieu. Dans le monde on ne le poſſede pas, ou l'on ne le poſſede qu'à demi. Et comment en effet pourroit-on le bien poſſeder, lors qu'on ſe trouve poſſedé ſoy-meſme par tant de maiſtres, par l'ambition, par l'intereſt, par le plaiſir, par toutes les paſſions & tous les vices ? C'eſt dans l'eſtat religieux que cette poſſeſſion eſt entiere, paiſible, aſſeûrée ; c'eſt là que l'on gouſte Dieu, quon ſe repoſe en Dieu, qu'on recüeille tous les fruits que peut produire un heritage auſſi grand queDieu.

Mais je vais plus avant encore, ma chere Sœur, & je finis par une penſée que vous ne devez jamais oublier. Vous allez faire une ſainte alliance avec voſtre Dieu ; & ſuivant les idées communes & ordinaires, je pourrois vous dire que c'eſt tellement un Dieu de gloire, qu'il a eſté tout enſemble un homme de douleurs, un Dieu pauvre, un Dieu humilié, un Dieu perſe

cuté, un Dieu crucifié ; que vous ne pouvez donc vous allier avec luy, ſans participer à ſa pauvreté auſſi-bien qu'à ſes richeſſes, à ſes humilirtions auſſi-bien qu'à ſa gloire, à ſes ſouffrances & à ſa croix, auſſi-bien qu'à ſa ſouveraine beatitude. Voilà ce que je vous repreſenterois ; & dans la diſpoſition où vous eſtes, il n'y a rien de ſi contraire aux ſens & à la nature, que vous ne vouluſſiez accepter. De tous les maux à quoy s'eſt aſſujetti le divin Epoux que vous choiſiſſez, il n'y a rien qui vous étonnaſt & que vous ne vouluſſiez partager. Mais il n'eſt point meſmes neceſſaire que vous faſſiez cet effort de fidelité ; & ce ſeroit mal m'expliquer, de dire que vous devez entrer en ſocieté de peines & de maux avec Jeſus-Chriſt. Car dans Jeſus-Chriſt tout s'eſt converti en bien ; & la pauvreté, les ſouffrances, les croix que nous eſtimons des maux, ſont ſur la terre les plus grands biens qu'il ait procurez à ſes élus. N'en a-t-il pas fait autant de beatitudes ? n'a-t-il pas dit hautement & formellement dans ſon Evangile : bienheureux les pauvres, *Beati pauperes* ; bienheureux ceux qui pleurent, *Beati qui lugent* ; & ne ſont-ce pas là en faveur des croix & des ſouffrances de cette vie, des preuves que les mondains ne détruiront

Matth. c. 5.
Ibid.

jamais ? Or où a-t-on une plus abondante communication de ces biens ſpirituels & de ces dons celeſtes, que dans la religion ? Dans le monde il y a des croix : mais elles ſont bien differentes de celles que vous trouverez dans la vie religieuſe. Car, comme dit ſaint Bernard, toute croix n'eſt pas la croix de Jeſus-Chriſt, toute pauvreté n'eſt pas la pauvreté de Jeſus-Chriſt, toute mortification n'eſt pas la mortification de Jeſus-Chriſt. On ſouffre dans le monde, on eſt humilié, mortifié dans le monde : mais ſouvent il n'y a rien de tout cela qui porte le caractere de la croix du Sauveur, pourquoy ? parce qu'il n'y a rien en tout cela pour la juſtice & pour Dieu. C'eſt dans l'eſtat religieux que les croix ſont ſalutaires, qu'elles ſont vivifiantes, qu'elles produiſent la ſainteté, parce qu'elles ſont marquées du ſceau de Jeſus-Chriſt. Les croix du monde ſont des croix d'eſclaves, qui accablent ceux qui les portent : mais les voſtres vous porteront autant que vous les porterez. Vous l'avez déja bien éprouvé, ma chere Sœur : & vous en rendez un temoignage bien authentique par la profeſſion de vos vœux. Le paſſé vous repond de l'avenir, & vous verrez ſi la societé des croix de voſtre adorable Epoux, n'attire pas neceſſairement aprés ſoy celle de ſes

consolations. Nous en faut-il un autre garent que saint Paul ? *Scientes, quod sicut socii passionum estis, sic eritis & consolationis :* sçachez, mes Freres, disoit ce grand Apostre, & soyez fortement persuadez, que vous aurez part aux consolations de Jesus-Christ, selon que vous aurez eû part à ses souffrances. A qui parloit-il ? à des chrestiens de la primitive Eglise, c'est à dire à des hommes parfaits, qui faisoient alors dans le christianisme par une loy commune, ce que font maintenant les religieux par une obligation particuliere. De sorte, ma chere Sœur, qu'au moment où vous allez ratifier vostre alliance avec Dieu, vous vous trouverez pourveûë de tous ses thresors, de ses graces, de ses benedictions, de sa paix, & de ses douceurs interieures, & qu'il vous dira par avance ce qu'il doit vous dire en vous recevant un jour dans son Royaume : entrez dans la joye de vostre Seigneur, *Intra in gaudium Domini tui.*

2. Cor. c. 1.

Matth. c. 25.

Chrestiens qui m'écoutez, & qui estes temoins de cette ceremonie, voilà un modelle que Dieu vous met aujourd'huy devant les yeux. Si vous avez l'esprit & le zéle de vostre religion, voilà l'objet d'une émulation sainte, que Dieu vous propose, & dont il vous demandera compte un

jour. L'exemple de cette jeune vierge, qui quitte le monde, sa fidelité à suivre la vocation de Dieu, la ferveur avec laquelle elle va faire le sacrifice de sa personne, la constance inébranlable de son ame dans l'action la plus heroïque & la plus importante de la vie, sa joye dans le mépris qu'elle fait de tous les avantages du siecle, voilà ce qui confondra vos laschetez, voilà ce qui condamnera vos attachements criminels aux biens de la terre; voilà ce qui refutera tous les pretextes que vous pourriez alleguer, pour justifier vos delicatesses & vostre impenitence; voilà ce que Dieu vous representera, ou plustost ce qu'il vous opposera dans le jugement dernier, pour vous obliger à prononcer vous-mesmes l'arrest de vostre condamnation. Vous trouvez tout difficile dans l'accomplissement des preceptes & de la loy de Dieu; & cette jeune vierge ayant trouvé le joug des preceptes & de la loy de Dieu trop leger pour elle, y adjouste tout ce qu'il y a de plus rigoureux & de plus severe dans les conseils Evangeliques. Vous ne pouvez vous resoudre à rompre les commerces dangereux où le monde vous engage, & elle a la force & le courage de se separer du monde pour jamais. Vous disputez les années entieres pour renoncer à

des choses que vostre seule raison vous dit estre criminelles; & elle renonce sans deliberer aux choses mesmes les plus innocentes, les plus legitimes & les plus permises, dont elle veut bien se priver pour Jesus-Christ. Vous ne vous surmontez en rien, & elle triomphe d'elle-mesme en tout. Vous ne donnez rien à Dieu, & elle se sacrifie elle-mesme. En faudra-t-il davantage pour conclure contre vous?

Ah! Chrestiens, permettez-moy de faire icy une reflexion: elle est importante pour l'édification de vos ames, & vous conviendrez avec moy de la verité qu'elle contient. Vous faites quelquefois des comparaisons de vostre estat avec l'estat religieux, & par de vains raisonnements que l'esprit du siecle vous suggére selon les veûës differentes, pour ne pas dire selon les caprices avec lesquels vous en jugez, tantost vous desesperez de vostre estat, tantost vous en presumez avec excés; tantost vous égalez la profession simple du christianisme à la profession religieuse, tantost vous concevez la vie religieuse comme impraticable & au dessus des forces de la nature; tantost vous dites qu'il est impossible de se sauver dans le monde, & tantost vous prétendez qu'il y a autant, & peut-estre plus de solide vertu dans le mon-

de que dans la religion. Ainsi prenant toûjours les choses dans l'une ou dans l'autre des deux extremitez, vous ne tenez jamais ce juste milieu en quoy consiste vostre perfection, & vous ne remplissez jamais la mesure de cette grace qui doit faire la sainteté de vostre estat. Si cette émulation d'estat procedoit d'un esprit sincere, d'un esprit humble, d'un esprit fervent & qui cherche Dieu, elle produiroit des fruits de christianisme qui paroistroient dans la conduite de vostre vie; & c'est ce que vouloit le grand Apostre, quand il recommandoit aux premiers fidelles d'aspirer toûjours à ce qu'il y a de plus excellent dans les dons de Dieu, *Æmulamini autem charismata meliora.* Mais parce que cette émulation ne procede bien souvent que d'un esprit vain, que d'un esprit de contention, que d'un esprit d'amour propre pour tout ce qui nous touche, & de chagrin ou d'alienation pour tout ce qui n'a pas de rapport à nous; de là vient qu'elle se réduit à des paroles & à des contestations inutiles, qui bien loin de vous édifier, corrompent dans vous le vray zéle de vostre sanctification.

1. Cor. c. 12.

Quoy-qu'il en soit, Chrestiens, il ne s'agit pas icy de mesurer ni de comparer les avantages de nos estats. De quelque

maniere que Dieu ait diſpoſé les choſes, & voſtre eſtat & l'eſtat religieux ſont les ouvrages de ſa providence, & il a eû dans l'un & dans l'autre ſes deſſeins. Il a ſuſcité l'eſtat religieux pour conſerver dans ſon Egliſe l'eſprit & l'idée de ce premier chriſtianiſme que le paganiſme meſme a admiré ; & il veut que le voſtre ſubſiſte comme un moyen de ſalut proportionné à voſtre foibleſſe. Quelque difference qu'il y ait entre l'un & l'autre, deux veritez ſont certaines : la premiere, pour vous conſoler, & la ſeconde, pour vous faire trembler. Car ce qui doit vous conſoler, c'eſt que vous pouvez eſtre dans voſtre eſtat auſſi parfaits que les religieux : ouy, vous pouvez eſtre pauvres d'affection, au milieu meſme de l'abondance & des richeſſes ; vous pouvez eſtre chaſtes & continents, parmi la corruption du ſiecle où vous vivez ; vous pouvez eſtre fidelles & ſoumis à la loy de Dieu, malgré le libertinage qui vous environne. Non ſeulement vous le pouvez : mais ce qui doit vous faire trembler, c'eſt que vous y eſtes indiſpenſablement obligez. Ah, Chreſtiens, travaillez-y comme à l'affaire eſſentielle de voſtre vie. C'eſt de quoy je vous conjure ; car Dieu m'a donné du zéle pour voſtre ſalut, & je puis vous dire auſſi-bien qu'à cette

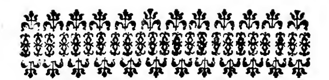
ame religieuſe, ce que ſaint Paul diſoit aux Corinthiens : *Æmulor enim vos Dei æmulatione. Deſpondi enim vos uni viro virginem caſtam exhibere Chriſto.* Je ſens dans moy un zéle de Dieu pour vous ; & animé de ce zéle, je voudrois vous preſenter tous à Jeſus-Chriſt comme une vierge pure & ſans tache, digne de ſes graces en cette vie, & de ſa gloire dans l'éternité bienheureuſe, où nous conduiſe, &c.

2. Cor. c. 11.



ORAISONS FUNEBRES.





ORAISON FUNEBRE
DE
HENRI DE BOURBON PRINCE DE CONDÉ, ET PREMIER PRINCE DU SANG.

In memoriâ æterna erit Justus.

La memoire du juste sera éternelle. C'est l'oracle du saint Esprit dans le pseaume 111.

MONSEIGNEUR,

Monsieur le Prince.

CE n'est pas sans raison que je parois aujourd'huy daus cette chaire, interrompant les sacrez mysteres pour renouveller dans l'esprit de ceux qui m'écoutent, le souvenir d'un Prince dont il y a déja tant d'années que nous avons pleuré la mort. Si la memoire du Juste doit estre éternelle, seulement parce qu'il est juste, beaucoup plus la memoire de celuy-cy, qui dans sa condition de Prince n'a pû estre juste de

cette parfaite justice que la religion & la foy catholique formerent en luy, & qui fut, comme vous verrez, son veritable caractere, sans avoir merité, par un double titre, que l'on conservast éternellement le souvenir de sa personne.

L'une des maledictions de Dieu dans l'Ecriture, est d'anéantir jusqu'à la memoire des Princes reprouvez : *Dispereat de terrâ memoria eorum*; Que leur memoire, dit Dieu, soit exterminée de dessus la terre. Il ne se contente pas de détruire leur grandeur, leurs ouvrages, leurs entreprises, leurs vastes desseins : il se venge sur leur memoire mesme, qui s'effaçant peu à peu, tombe enfin dans une éternelle obscurité, & s'ensevelit pour jamais dans un profond oubli des hommes. Au contraire, l'une des promesses que Dieu fait dans l'Ecriture aux Princes zélez pour sa loy, est que leur memoire ne perira point, qu'elle passera de siecle en siecle & de generation en generation; & qu'affranchie des loix de la mort, elle trouvera dés maintenant dans les esprits & dans les cœurs une espece d'immortalité : *Non recedet memoria ejus, & nomen ejus requiretur à generatione in generationem.* Ainsi, Chrestiens, l'éprouvons-nous dans l'exemple du Prince dont je dois parler, & qui est le

Psal. 108.

Eccli. c. 9.

ſujet de la ceremonie funebre pour laquelle vous eſtes icy aſſemblez. Tandis que ce Temple conſacré à Dieu ſubſiſtera, & tandis qu'on offrira ſur cet Autel le ſacrifice de l'Agneau ſans tache, le nom de HENRI DE BOURBON ne mourra jamais; ſes loüanges ſeront publiées, & on rendra à ſa memoire des tributs d'honneur.

Ce diſcours fut prononcé à Paris le 10 jour de Decembre, 1683. en l'Egliſe de la Maiſon Profeſſe des Jeſuites.

Un de ſes Serviteurs fidelles s'eſt ſenti touché de luy donner en mourant cette marque ſinguliere de ſa reconnoiſſance. Il a voulu que la poſterité ſçeuſt les immenſes obligations qu'il avoit à un ſi bon Maiſtre; & ne pouvant plus s'en expliquer luy-meſme, il a laiſſé un monument de ſa pieté & de ſa liberalité, afin d'exciter les miniſtres meſmes de l'Evangile à le faire pour luy. Je ſuis le premier qui ſatisfais à ce devoir; je m'y trouve engagé par des ordres qui me ſont auſſi chers que venerables: le Prince devant qui je parle l'a deſiré, & il ne m'en falloit pas davantage pour luy obeïr. Ce ſera à vous, Chreſtiens, dans ce genre de diſcours, qui m'eſt nouveau, de me ſupporter; & à moy d'y trouver de quoy vous inſtruire, & de quoy édifier vos ames. Mais quoy-qu'il en ſoit, Dieu n'a ainſi diſpoſé les choſes que pour verifier la parole de mon texte,

M. Perrault Secretaire des Commandements de ce Prince, & Preſident de la Chambre des Comptes de Paris.

en rendant éternelle & immortelle la memoire de TRES-HAUT, TRES-PUISSANT, ET TRES-EXCELLENT PRINCE HENRI DE BOURBON, PRINCE DE CONDÉ, ET PREMIER PRINCE DU SANG.

Tout a esté grand dans luy : mais voicy, mes chers Auditeurs, à quoy je m'arreste, & ce qui m'a semblé plus digne de vous estre proposé dans le lieu saint où vous m'écoutez. C'est un Prince que Dieu fit naistre pour le restablissement de la vraye religion ; c'est un Prince qui semble n'avoir vescu que pour la defense & le soutient de la vraye religion ; c'est un Prince dont toute la conduite a esté un ornement de la vraye religion : trois veritez que l'évidence des choses vous demonstrera, & qui vous feront advoüer que sa memoire doit estre à jamais en benediction devant Dieu & devant les hommes. *In memoriâ æternâ erit justus.* Un Prince dont la religion catholique a tiré trois insignes avantages, puisqu'il a servi à la relever, à l'amplifier, & à l'honorer. A la relever, & c'est ce que j'appelle le bonheur de sa destinée, ou le dessein de Dieu dans sa naissance ; à l'amplifier, & c'est ce qui a fait le merite de sa vie, & l'exercice de son infatigable zéle ; à l'honorer, & c'est ce que je vous feray

feray conſiderer comme le fruit de cette regularité ſolide qu'il obſerva dans tous les devoirs de ſa condition.

Inſpirez-moy, mon Dieu, les graces & les lumieres dont j'ay beſoin pour traiter ce ſujet chreſtiennement; & dans la profeſſion que je fais d'abord d'y renoncer à toutes les penſées prophanes & à tout ce qui eſt humain, donnez-moy ces paroles perſuaſives de voſtre divine ſageſſe, avec leſquelles je puiſſe auſſi-bien que voſtre Apoſtre, me promettre de ſoutenir encore icy le miniſtere de predicateur Evangelique. Un Prince né, & choiſi de Dieu pour eſtre, ſi j'oſe parler ainſi, la reſſource de ſa religion. Un Prince repondant à ce choix par les combats qu'il donna, & les differentes victoires qu'il remporta par ſa religion. Un Prince parfait, & rempliſſant exactement ſes devoirs de Prince pour faire honneur à ſa religion. En un mot, naiſſance heureuſe pour le bien de la foy catholique; vie conſacrée au zéle de la foy catholique; regle de conduite, je dis de conduite de Prince, honorable à la foy catholique. Voilà, chreſtienne Compagnie, les trois parties de ce diſcours, & le ſujet de voſtre attention.

I. PARTIE.

C'Eſt de tout temps que la France a ex-

perimenté dans ses malheurs & dans ses revolutions un secours du ciel d'autant plus singulier & plus favorable, qu'il a paru souvent moins esperé & plus approchant du miracle. Mais on peut dire, & il est vray, qu'elle n'en eût jamais une preuve plus sensible, que dans la conjoncture fatale où elle se trouva sur la fin du siecle passé, lors qu'accablée de maux, épuisée de forces, dechirée par les guerres civiles, exposée comme en proye aux étrangers, elle se vit sur le poinct de perdre ce qui l'avoit jusqu'alors maintenuë, & ce qui estoit le fondement de toute sa grandeur, sçavoir la vraye religion. Je m'explique.

La France autrefois si heureuse & si florissante tandis qu'elle avoit conservé la pureté de sa foy, gemissoit dans la confusion & dans le desordre où l'heresie l'avoit jettée. L'erreur de Calvin devenuë redoutable par sa secte encore plus que par ses dogmes, malgré toute la resistance du parti catholique, avoit prévalu : son venin, par une contagion funeste, avoit gagné les parties les plus nobles de l'Estat ; le sang de nos Roys en estoit infecté ; l'heritier legitime de la Couronne l'avoit succé avec le lait ; les Princes de sa Maison estoient non seulement les sectateurs, mais les

chefs & les defenseurs du schisme formé contre l'Eglise. De là on ne devoit attendre que la decadence, & mesmes l'entier renversement de l'Empire François. Les Temples prophanez, les loix meprisées, l'authorité anéantie, le culte de Dieu sous ombre de reforme perverti, ou plustost aboli, en estoient déja les infortunez presages. Mais au milieu de tout cela, la France estoit sous la protection du Tres-Haut. Quoy-que penchante vers sa ruine, & sur le bord affreux du precipice où elle alloit tomber, la main toute puissante du Seigneur la soutenoit. Le Dieu, non plus d'Abraham, d'Isaac, & de Jacob, mais de Clovis, de Charlemagne, & de saint Loüis, veilloit encore sur elle; & pour relever son esperance contre son esperance mesme, *Contra spem in spem*, il se preparoit à la sauver, par ce qui sembloit devoir estre la cause de sa perte.

Rom. c. 4.

HENRI l'incomparable Prince dont j'ay entrepris de parler, estoit le sujet que Dieu avoit choisi entre autres, & predestiné pour cela. Appliquez-vous, mes chers Auditeurs, & admirez avec moy la profondeur des conseils divins. Ce Prince estoit né dans le sein de l'heresie; & quoy-qu'il fust encore enfant, le parti heretique comptant sur luy, & se promettant tout de

luy, le regardoit avec raiſon comme ſon heros futur. Rien dans l'apparence n'eſtoit mieux fondé que cette veûë. Mais c'eſt icy, providence adorable de mon Dieu, où vous commençaſtes à triompher de la prudence humaine ; & où par des voyes ſecrettes, mais infaillibles, vous diſpoſaſtes toutes choſes avec force, & avec douceur : avec force, changeant les obſtacles en moyens, pour parvenir à vos fins ; & avec douceur, n'employant pour y réüſſir, que le charme de voſtre grace victorieuſe des eſprits & des cœurs.

Ce Prince né dans l'hereſie, eſtoit celuy par qui la vraye religion devoit renaiſtre, pour ainſi dire, & ſe reproduire dans ſon premier éclat. Il eſtoit ſuſcité pour la reſtablir, premierement dans ſa Maiſon, & par là dans toute ſa nation. Le malheur de ſes Peres avoit eſté de s'en ſeparer, & c'eſtoit l'unique tache dont leur gloire avoit pû eſtre ternie : il falloit qu'il l'effaçaſt. Il falloit que le petit-fils & le ſucceſſeur de ces grands hommes fuſt le reſtaurateur de leur foy, & que de leurs cendres il ſortiſt un digne vengeur des maux que leur zéle aveugle & trompé avoit fait ſouffrir à l'Egliſe leur Mere.

Dieu ne vouloit pas que la Maiſon de Condé duſt à une autre qu'à elle-meſme

l'accompliſſement d'une ſi ſainte obligation, ni qu'une autre qu'elle-meſme euſt l'avantage de reparer ce qu'elle avoit détruit. Elle ſeule en eſtoit capable, & tout le merite luy en eſtoit reſervé. Elle devoit mettre au jour un autre Eſdras, qui fiſt revivre parmi les ſiens la loy de Dieu ; un ſecond Machabée, qui animé du meſme eſprit, purifiaſt & renouvellaſt le ſanctuaire que ſes anceſtres infidelles avoient les premiers prophané. Ce Machabée, cet Eſdras eſtoit noſtre HENRI ; & en effet c'eſt par luy que la Maiſon de Condé, aprés trente années de deſolation, retourna au culte des Autels, & rentra dans la Communion Romaine, & par luy que la Maiſon Royale acheva d'eſtre purifiée du levain de la nouveauté & de l'erreur. Mais voyons-en les circonſtançes, qui, ſans fatiguer vos eſprits, vont me ſervir d'autant de preuves de cette verité.

Henri IV. Monarque encore plus grand par ſes vertus & par ſes qualitez Royales, que par ſon nom, élevé qu'il fut ſur le throſne, ne penſa dans la ſuite qu'à l'affermir, en affoibliſſant peu à peu l'hereſie, & donnant à la religion catholique, pour laquelle il s'eſtoit enfin declaré, toutes les marques d'un veritable attachement. L'un & l'autre, quoy-que neceſſaire, eſtoit dif-

ficile ; & ſelon les maximes de la politique l'un & l'autre, eû égard au temps, pouvoit eſtre dangereux. Mais il ſurmonta heureuſement & les difficultez & les dangers de l'un & de l'autre, en oſtant aux heretiques le ſeul appuy qui leur reſtoit, & retirant d'entre leurs mains le jeune Prince de Condé, auquel il voulut deſormais tenir lieu de pere, & de l'éducation duquel il ſe chargea. Qui pourroit dire avec quel ſuccés & avec quelle benediction ? Par là le calviniſme, de dominant & de fier qu'il avoit eſté, ſe ſentit conſterné & abbattu ; & par là la vraye religion, de conſternée & d'allarmée qu'elle eſtoit encore, acheva d'eſtre pleinement, & meſmes tranquillement, la dominante. Poſſeder le Prince de Condé, fut pour elle une aſſeûrance & un gage de toutes les proſperitez dont le ciel l'a depuis comblée ; & l'avoir perdu, fut pour le parti proteſtant le coup mortel qui l'atterra.

Ainſi l'avoit préveû le ſage & le ſaint Pape Clement VIII. dont la memoire doit eſtre à la France le ſujet d'une éternelle veneration : ainſi, dis-je, l'avoit-il préveû. Preſſé de ce ſoin de toutes les Egliſes qui excitoit ſa vigilance, & qui cauſoit ſon inquietude, il ne crut pas dans l'eſtat chancelant où eſtoient les choſes, pouvoir rien

faire, ni pour la France, ni pour l'Eglise de plus important, que de s'interesser à faire élever le Prince de Condé dans la profession de la foy orthodoxe. Il l'entreprit, il y travailla, il le demanda avec prieres & avec larmes, & comme souverain Pontife il fut exaucé pour le respect qui luy estoit dû. A cette condition la grace de l'absolution du Roy, & la ratification de sa réünion avec le saint Siege fut accordée. Mille raisons s'y opposoient; & vous sçavez par combien d'artifices & d'intrigues ce grand œuvre fut traversé. Mais le Vicaire de Jesus-Christ sous une telle caution n'apprehenda rien : seûr de tout, pourveû que le Prince de Condé fust rendu à l'Eglise, & persuadé que d'asseûrer à l'Eglise le Prince de Condé, estoit l'épreuve la plus certaine qu'il pouvoit faire des dispositions du Roy ; qu'aprés cela, il ne luy estoit non plus permis de douter de la pureté de sa religion, que de son droit incontestable à la Couronne. L'évenement, Saint Pere, vous justifia ; & l'applaudissement que tous les peuples donnerent à vostre conduite, monstra bien dés lors, que c'estoit l'esprit de Dieu qui vous animoit, quand vous en jugeastes ainsi.

Le Roy aussi sincere que genereux, &

aussi religieux qu'invincible, se fit un honneur d'accomplir la condition; &, ce que je vous prie de remarquer, cette condition par luy accomplie, fut la preuve authentique de sa conversion. Jusques-là, ou la malignité ou l'ignorance avoient tasché de la rendre suspecte; & la défiance qui s'estoit répanduë dans les esprits sur un poinct aussi delicat & aussi essentiel que celuy-là, soutenoit encore un reste de faction que la diversité des interests avoit excitée, & que le demon de discorde fomentoit sous le nom specieux de sainte union & de ligue. Les uns à force de desirer que le Roy dans le cœur fust converti, n'osoient absolument le croire: les autres affectoient de ne le pas croire, parce qu'ils craignoient qu'il le fust, & qu'il estoit de leur interest qu'il ne le fust pas. La passion obstinoit ceux-cy, & un déreglement de zéle seduisoit ceux-là.

Mais quand malgré les soupçons & l'incredulité, on vit le Roy retirer de saint Jean d'Angely le Prince de Condé, & ne vouloir plus qu'il écoutast les ministres de l'heresie; quand on le vit s'appliquer luy-mesme à le faire instruire dans la religion catholique, & pour cela luy choisir des maistres aussi distinguez par l'integrité de leur foy, qu'ils estoient d'ailleurs exem-

plaires & irreprehensibles dans leurs mœurs, un Pisani l'honneur de son siecle, un le Févre doublement illustre & par son érudition profonde & par sa rare pieté, tous deux catholiques zélez, & tous deux unanimement attachez à l'éducation du Prince que le Roy leur avoit confiée, & dont chaque jour ils luy rendoient un compte exact ; quand on vit, dis-je, le Roy en user ainsi : ah, mes chers Auditeurs, on ne douta plus qu'il ne fust luy-mesme changé ; & son retour à l'Eglise, que ses ennemis persistoient à décrier comme vain & apparent, fut par là justifié veritable & de bonne foy. La ligue prétenduë-sainte, se dissipa ; la protestante, qui quoy-que décheûë, pensoit toûjours à se relever, en desespera : la vraye religion triomphant de l'une & de l'autre, respira & se ranima. Dénoüement encore une fois, dont on pût bien dire que c'estoit le Seigneur qui l'avoit fait ; *A Domino factum est istud :* mais dénoüement qu'on n'auroit jamais dû attendre, si Dieu n'avoit suscité e Prince de Condé pour en estre l'instrument principal.

Il n'avoit pas encore neuf ans, cecy merite d'estre remarqué, & le Roy qui decouvroit en luy une maturité de raison, & mesmes de religion anticipée, le députa

pour recevoir Alexandre de Medicis Legat du Pape dans son entrée solemnelle. Avec quelle grace, quoy-qu'enfant, & avec quelle dignité s'acquitta-t-il d'une si importante commission ! Le Legat en pleura de joye, & l'admira comme un prodige. Mais de quelle consolation ceux qui avoient le cœur François & le cœur chrestien, ne furent-ils pas penetrez, voyant cet enfant, que le seul nom de Condé avoit rendu peu auparavant redoutable au saint Siege, rendre luy-mesme au saint Siege, dans la personne de son ministre, le devoir de l'obéïssance filiale, & le rendre au nom de la France, dont il estoit l'organe & l'interprete !

Ce fut là, Chrestiens, comme le sceau de l'alliance étroite & sacrée que ce Royaume cheri de Dieu renouvella pour lors avec l'Eglise. Le sacerdoce & l'Empire divisez depuis si long-temps, furent par là heureusement réünis ; & la France, qui pour user du terme de saint Jerosme, avoit esté comme effrayée de se voir malgré elle calviniste, se retrouva parfaitement catholique. Qui fut le lien, le garant, le repondant de tout cela ? le jeune Prince de Condé. L'esprit de Dieu, qui, selon la parole sainte, rend éloquentes les langues des enfants, exprima tout cela par la sienne dans

le discours surprenant qu'il fit au Legat. Le ciel & la terre y applaudirent, & l'heresie seule en demeura confuse. Je ne me suis donc pas trompé, quand j'ay dit que Dieu l'avoit fait naistre pour le restablissement de la vraye religion.

Mais pouvoit-il choisir un sujet plus propre, & qui eust avec plus d'avantage tout ce qui estoit necessaire pour ce grand dessein? C'estoit un esprit éclairé, & en matiere de religion aussi-bien qu'en toute autre chose, du discernement le plus juste & le plus exquis qui fut jamais. Il avoit l'ame droite, & également incapable de libertinage & de superstition. Qualitez, que Dieu luy donna, quand il le separa, si j'ose ainsi dire, pour l'œuvre à laquelle il le destinoit. Prenez garde, s'il vous plaist, Chrestiens: dans ce temps malheureux que nous déplorons, & que saint Paul, par un esprit prophetique, sembloit nous avoir marqué, où l'heresie s'opposant à Dieu, s'éleva au dessus de tout ce qui est appellé Dieu, & adoré comme Dieu; j'entends le Sacrement de Jesus-Christ, que l'erreur de Calvin anéantissoit: en ce temps, dis-je, quoy-que déplorable, il y avoit dans le monde des sçavants, mais c'estoient des sçavants superbes, pleins de cette science reprouvée, qui enfle & qui corrompt. Il y

2. Thessal. c. 2.

avoit des humbles dans la foy, mais c'eſtoient des humbles ignorants, contents de la ſimplicité de la colombe, & abſolument dépourveûs de la prudence Evangelique du ſerpent. Les premiers avoient attaqué la religion, & les ſeconds s'eſtoient trouvez trop foibles pour la ſoutenir : voilà ce qui l'avoit perduë. Il falloit, pour la relever, des humbles clairvoyants & penetrants, dont l'humilité fuſt ſelon la ſcience, & dont la ſcience fuſt ſanctifiée par l'humilité ; des hommes dociles, mais pourtant ſpirituels, pour juger de tout ; des ſpirituels, mais pourtant dociles, pour ne ſe revolter ſur rien : & ce fut là proprement le caractere du Prince de Condé.

Il étudia ſa religion, choſe ſi rare dans les Grands du monde ; & jamais Prince ne fut catholique, ni avec tant de connoiſſance de cauſe, ni avec tant de conviction de ce qu'il croyoit, & de ce qu'il devoit croire. Au lieu que les hommes mondains ſont communément, ou ſenſuels, ou impies ; ſenſuels, occupez de leurs paſſions, condamnant avec temerité tout ce qu'ils ignorent, & affectant d'ignorer tout ce qui les condamne ; impies, n'étudiant les choſes de Dieu que pour les cenſurer, & ne les cenſurant que pour éviter, s'ils pouvoient, d'en eſtre troublez : le Prince de

Condé exempt de ces deux desordres, voulut s'instruire en sage & en chrestien, de la religion à laquelle Dieu l'avoit appellé; mais il ne voulut s'en instruire que pour s'y soumettre, & il ne voulut s'y soumettre que pour la pratiquer. Il la possedа avec cette pureté de lumieres que demandoit saint Pierre, toûjours prest à en rendre raison, & toûjours disposé à faire valoir les motifs qui l'avoient touché dans la comparaison des societez qui partagent le christianisme; s'estimant, disoit-il, responsable & à Dieu & aux hommes & à soy-mesme, de la grace qu'il avoit reçeüë, en quittant le parti de l'erreur, & s'attachant à celuy de la verité.

1. Petr. c. 3.

Un Prince éclairé de la sorte n'estoit-il pas né pour faire refleurir la vraye religion? Adjoustez-y ce cœur droit avec lequel il la professa; ce cœur droit que le monde n'ébranla jamais, & qui luy inspirant pour Dieu une sainte liberté dans l'exercice de son culte, sans estre ni hypocrite ni superstitieux, en fit un catholique fervent. Vous m'en demandez une marque? concevez celle-cy, & imitez-la. Il se crut obligé, comme catholique, à avoir & à temoigner une veneration particuliere pour tout ce qui avoit servi de sujet de contradiction à l'heresie; & s'appliquant

l'instruction faite au grand Clovis dans la ceremonie de son baptesme, *Adora quod incendisti,* Adorez ce que vous avez bruslé, il prit pour maxime de signaler sa religion, particulierement dans les choses où l'heresie l'avoit combattuë. Souffrez-en le détail, qui n'aura rien pour vous que d'édifiant.

L'aversion & la haine du saint Siege avoit esté l'un des entestements de l'heresie : l'une de ses devotions, fut d'aimer le saint Siege, & de l'honorer. Il sçavoit sur cela tout ce que la critique & tout ce que la politique luy pouvoient apprendre, & il en auroit fait aux autres des leçons. Mais il ne sçavoit pas moins se tenir dans les justes bornes que luy prescrivoit sur ce poinct la vraye pieté ; & persuadé de la seûreté de cette regle, il se fit une politique aussi solide que chrestienne, d'avoir pour la chaire de saint Pierre, qui est le centre de l'unité, cet attachement inviolable que les Saints ont toûjours regardé comme une source de benediction. Quels exemples n'en donna-t-il pas pendant sa vie, & avec quels sentiments de ferveur le recommanda-t-il à la mort aux Princes ses enfants ? C'est l'heritage sacré qu'il leur laissa ; & l'une de ses dernieres volontez, fut de les conjurer avec tendresse, d'estre

en cecy ses imitateurs, comme il l'avoit esté luy-mesme de tant de heros chrestiens. L'heresie avoit meprisé les ceremonies de l'Eglise: il ne luy en fallut pas davantage, pour se faire un devoir de les reverer. Combien de fois l'a-t-on veû assister aux divins offices, avec ce mesme esprit de religion qui animoit autrefois David, édifiant & excitant comme luy les peuples par sa presence, n'estimant point non plus que luy au dessous de sa dignité de se joindre aux ministres du Seigneur, pour glorifier avec eux d'une voix commune l'Arche vivante du Testament, & devenant par là aussi-bien que David un Prince selon le cœur de Dieu?

Rien n'estoit plus odieux à l'heresie que les Ordres religieux: pour cela mesme il les respecta, il les cherit, il les protegea. Et parce qu'entre les Ordres religieux il en considera un plus singulierement devoüé à porter les interests de la vraye religion, & par une consequence necessaire plus infailliblement exposé à la malignité & à la censure des ennemis de la foy; un Ordre, dont il vit qu'en effet Dieu s'estoit servi, pour répandre cette foy jusqu'aux extremitez de la terre; un Ordre qu'il reconnut n'avoir esté institué, que pour servir dés son berçeau de contrepoison au schis-

me naiſſant de Calvin & de Luther ; un Ordre qu'il enviſagea, par une fatalité heureuſe pour luy, perſecuté dans tous les lieux où dominoit l'hereſie : c'eſt à celuy-là que le Prince de Condé s'unit plus intimement, qu'il fit ſentir plus d'effets de ſa protection, qu'il confia ce qu'il avoit de plus cher, qu'il decouvrit plus à fond les ſecrets de ſon ame, & qu'il donna ſon Cœur en mourant.

C'eſt par là, mes Peres, car encore eſt-il raiſonnable que parlant icy pour vous & pour moy, je rende à ce Cœur une partie de la reconnoiſſance que nous luy devons ; c'eſt par là, mes Peres, que nous euſmes part à ſon eſtime & à ſa bienveillance : & malheur à nous, ſi nous dégenerons jamais de ce qui nous l'attira ! Comme ſon amour pour ſa religion en eſtoit le ſeul motif, il ne nous diſtingua entre les autres que par l'engagement particulier où il ſuppoſa que nous eſtions, de tout entreprendre & de tout ſouffrir pour l'avancement de la religion catholique ; & nous ne luy fuſmes chers, que parce qu'il nous crut des hommes déterminez à ſacrifier millefois nos vies pour l'Egliſe de Dieu. Nos combats pour la foy dans les pays barbares & infidelles ; nos travaux, nos croix, nos ſouffrances dans l'ancien monde & dans le

nouveau, ainsi luy-mesme s'en expliquoit-il, voilà ce qui nous l'attacha. C'est donc à nous de remplir l'idée qu'il eût de nos personnes & de nos ministeres. Ma consolation est que ce zéle de la foy ne nous a pas encore quittez, & que l'esprit mesme du martyre ne s'est pas retiré de nous. Ces glorieux Confesseurs que l'Angleterre vient de donner à Jesus-Christ, le sang de nos Freres immolez comme des victimes à la haine de l'infidelité, en sont encore les precieux restes. A ce prix nous possederions encore aujourd'huy & le cœur & les bonnes graces du Prince de Condé. Il ne falloit rien moins pour les meriter ; & la veûë de continuer à nous en rendre dignes, est une des considerations les plus propres à exciter en nous le souvenir de nos obligations.

Mais revenons à luy. Je vous ay dit, & je l'ay prouvé, que Dieu l'avoit choisi, & l'avoit fait naistre pour le restablissement de la vraye religion. Voyons de quelle maniere il repondit à ce choix, & avec quel zéle il combattit toute sa vie pour la défense de cette mesme religion. C'est le sujet de la seconde partie.

II. PARTIE.

COmme l'un des caracteres de la vraye religion a toûjours esté d'authoriser les

Princes de la terre : auſſi par un retour de pieté que la reconnoiſſance meſme ſembloit exiger, l'un des devoirs eſſentiels des Princes de la terre a toûjours eſté de maintenir & de défendre la vraye religion. Voilà, dit ſaint Auguſtin, l'ordre que Dieu a eſtabli. Les Princes ſont les protecteurs-nez de la religion, comme la religion, ſelon ſaint Paul, eſt la ſauve-garde inviolable des Princes. Or jamais homme n'a mieux compris cette verité, & ne s'eſt acquitté plus dignement ni plus heroïquement de ce devoir, que le Prince dont je pourſuis l'éloge, puiſqu'il ſemble n'avoir veſcu que pour faire triompher la religion catholique, c'eſt à dire, que pour combattre l'hereſie, que pour renverſer ſes deſſeins, que pour dompter ſa rebellion, que pour confondre ſes erreurs, & par les differentes victoires qu'il a remportées ſur elle, s'acquerir le juſte titre que je luy donne du plus zelé défenſeur qu'ait eû la religion catholique dans noſtre ſiecle. Ecoutez-moy, & concevez-en bien l'idée.

HENRI Prince de Condé fut ſans conteſtation l'un des plus ſenſez, & des plus ſages politiques qui entra jamais dans le conſeil de nos Roys. Ses gouvernements & ſes employs luy donnerent dans le Royaume une authorité proportionnée à ſa

naiſſance. Il eſtoit brave, & dans les entrepriſes militaires heritier de la valeur de ſes anceſtres auſſi-bien que de leur nom. Il avoit audeſſus de ſa condition une capacité acquiſe, qui dans la profeſſion meſme des lettres l'auroit diſtingué. Mais il ne crut pas, ni pouvoir, ni devoir uſer d'aucun de ces avantages, ſinon pour l'intereſt de Dieu ; & loin des maximes prophanes, dont la pluſpart des Princes, quoy-que chreſtiens, ſe laiſſent malheureuſement prévenir, en faiſant ſervir la religion à leur grandeur, il ſe propoſa de faire ſervir ſa grandeur & toutes les éminentes qualitez dont Dieu l'avoit pourveû à l'accroiſſement de ſa religion. En voulez-vous la preuve ? la voicy.

Il défendit la religion catholique par la ſageſſe de ſes conſeils, par la force de ſes armes, & par la ſolidité de ſa doctrine. Il la défendit en homme d'Eſtat, en general d'armée, en docteur & en maiſtre, perſuadant auſſi-bien que perſuadé ; & par là il merita le temoignage que luy rend aujourd'huy l'Egliſe, en reconnoiſſant ce qu'il a fait pour elle, & ce qu'elle luy doit. Si vous avez ce zéle de Dieu, dont les fervents Iſraëlites eſtoient autrefois émeûs, c'eſt icy où voſtre attention me doit eſtre favorable.

Il défendit la religion catholique par la sagesse de ses conseils. On sçait de quel poids fut celuy qu'il donna à LOUIS XIII. quand il le determina à cette fameuse guerre qui reprima l'heresie, & qui la réduisit enfin à l'obéïssance & à la soumission. A Dieu ne plaise, que j'aye la pensée de faire icy aucun reproche à ceux que l'erreur ni le schisme ne m'empeschent point de regarder comme mes freres, & pour le salut desquels je voudrois, au sens de saint Paul, estre moy-mesme anathesme! Dieu temoin de mes intentions, sçait combien je suis éloigné de ce qui les pourroit aigrir: & malheur à moy, si un autre esprit que celuy de la douceur & de la charité pour leurs personnes, se mesloit jamais dans ce qui est de mon ministere! Mais je me croirois prévaricateur & de la verité & de mon sujet, si je supprimois ce qui va vous faire connoistre le genie de nostre Prince, & dont il ne tiendra qu'à eux de s'édifier.

L'Assemblée de la Rochelle, je dis celle de 1621. si memorable, & si funeste dans ses suites pour le parti protestant, avoit esté une espece d'attentat (eux-mesmes n'en disconviennent pas) que nul prétexte de religion ne pouvoit justifier ni soutenir. Assemblée, non seulement schismatique, mais seditieuse, puisque malgré l'or-

dre, & contre la défense du Souverain, elle avoit esté convoquée, & qu'au mépris de l'authorité Royale on y avoit pris des resolutions dont la France aussi-bien que l'Eglise devoit craindre les derniers maux. Que fit le Prince de Condé ? Animé d'une juste indignation, il se mit en devoir de les prévenir, & éclairé de cette haute prudence, qui luy donna toûjours dans les affaires une superiorité de raison à laquelle rien ne resistoit, il en vint heureusement à bout.

Il representa dans le Conseil du Roy, (& cecy est la verité pure de ses sentiments, ausquels je n'adjousteray rien) il representa dans le Conseil du Roy, que cette assemblée estoit une occasion avantageuse dont il falloit profiter pour desarmer l'heresie, en luy ostant non seulement l'azile fatal qu'elle avoit tant de fois trouvé dans la Rochelle, mais absolument toutes les Places de seûreté que la foiblesse du gouvernement luy avoit jusqu'alors souffertes, & dont on voyoit les pernicieuses consequences. Il remonstra, mais avec force, que des places ainsi accordées à des sujets, estoient le scandale de l'estat; que si ceux qui les occupoient, estoient des sujets fidelles, ils ne devoient ni les desirer, ni en avoir besoin ; s'ils ne l'estoient pas,

Extrait de ses Memoires.

qu'on ne pouvoit ſans crime les leur confier ; que dans le doute ces villes de ſeûreté & de retraite leur eſtoient au moins des tentations dont il falloit les preſerver, ou des obſtacles à leur converſion qu'il eſtoit bon, & meſmes de la charité chreſtienne, de leur oſter ; qu'il ne convenoit point à la piete du plus chreſtien de tous les Roys de tolerer dans ſon Royaume des places, dont on ſçavoit bien que la prétenduë ſeûreté eſtoit toute pour l'erreur, & où tandis que la nouvelle religion joüiſſoit d'une pleine liberté, l'ancienne & la vraye eſtoit dans la ſervitude ; qu'il ne convenoit pas non plus à ſa dignité, de voir au milieu de la France des fortereſſes comme autant de ſemences de Republiques, un peuple diſtingué, des chefs de parti ; qu'il falloit finir tout cela, remettant dans la dépendance ce que l'hereſie ſeule en avoit ſouſtrait, & obligeant à vivre en ſujets ceux qui eſtoient nez ſujets ; que quand il n'y auroit plus qu'un maiſtre, bientoſt il n'y auroit plus, ſelon l'Evangile, qu'un paſteur & un troupeau, & que l'unité de la monarchie produiroit infailliblement l'unité de la religion.

Voilà ce qu'il repreſenta, & ſur quoy ſon zélo éloquent dans la cauſe de Dieu inſiſta & ſe declara. La choſe eſtoit peril-

leuſe, il en fit voir la neceſſité ; difficile, il en fournit les moyens ; hardie, il en garentit le ſuccés. Il y avoit dans le Conſeil des ames timides, qui ne gouſtoient pas cet avis ; peut-eſtre y en eût-il de laſches ; & Dieu veüille qu'il n'y en euſt point de corrompuës pour appuyer l'avis contraire. Mais beni ſoit le Seigneur, qui preſide au Conſeil des Roys, & qui ſe ſervit du Prince de Condé, pour faire conclure dans celuy-cy ce que l'on n'oſoit entreprendre, & qu'il eſtoit neanmoins temps d'executer ! Malgré le riſque de l'entrepriſe, le Prince de Condé l'emporta. On ſe rendit à ſes raiſons. La guerre contre les heretiques fut reſoluë, les places repriſes ſur eux, leurs fortereſſes démolies, leurs troupes diſſipées, leur parti ruiné ; & c'eſt à la ſageſſe de ce conſeil, que la Rochelle & toutes les autres villes Proteſtantes ſont originairement redevables de leur reduction, c'eſt à dire, de leur ſalut & de leur bonheur. Voilà dans un exemple particulier, (combien en produirois-je d'autres ?) ce que la vraye religion doit à la politique de noſtre Prince.

Mais que ne doit-elle pas à ſes armes ? Je n'en parlerois pas, Chreſtiens, ſi ſes armes, qui furent toûjours employées pour elle, n'avoient eſté ſanctifiées & purifiées

par elle ; & pour vous advoüer ingenüiment ma pensée, je ne me resoudrois jamais à faire valoir dans cette chaire, & dans le le lieu saint où je parle, des exploits de guerre où Dieu ni la religion n'auroient nulle part. Ma langue consacrée à loüer Jesus-Christ & ses Saints, n'est point encore accoutumée à ces éloges prophanes ; & les faits les plus heroïques d'un Prince qui n'auroit combattu que pour la gloire du monde, quoy-que je les admirasse ailleurs, m'embarasseroient icy.

Mais je suis hors de cette inquietude dans le sujet que je traite. Si je parle des combats du Prince de Condé, c'est de ces combats du Seigneur, dont l'Ecriture aussi-bien que moy le feliciteroit, puisqu'elle pourroit dire de luy, encore plus à la lettre que de David, *Præliabatur prælia Domini.* Si je parle de ses victoires, c'est de ces victoires qu'elle canoniseroit, puisqu'il ne les remporta que pour l'Arche d'alliance & pour Israël. Si j'en parle au milieu du sacrifice, c'est à l'honneur du sacrifice mesme pour lequel elles furent gagnées. Si j'en parle en presence des autels, c'est parce qu'elles ont contribué à relever ces autels abbatus. Oubliez, si vous voulez, tout ce qu'a fait hors de là le Prince de Condé ; hors de là, je ne m'interesse point

1. Reg. c. 25.

point dans sa gloire : d'autres y en decouvriroient des fonds admirables, mais pour moy je consents à me borner là. C'est pour Dieu & pour son Eglise qu'il a combattu & qu'il a vaincu; sa valeur n'ayant rien eû de plus singulier que d'estre inseparable de la religion, & sa religion n'ayant rien eû de plus éclatant que d'estre inseparable de sa valeur : voilà ce qui me suffit.

La peine de l'orateur, en loüant un guerrier, est de cacher les disgraces qui luy sont arrivées ; car où est celuy à qui il n'en arrive pas ? & l'adresse de l'éloquence est de les dissimuler. Pour moy, qui ne sçais ni flatter ni déguiser, je confesse que le Prince de Condé fut quelquefois malheureux, pourveû que vous m'accordiez, ce qui ne luy peut estre contesté, qu'en combattant pour la religion il fut toûjours invincible. Exposé aux hazards dans les autres guerres, mais seûr de Dieu & de luy-mesme dans celles-cy. Jamais abandonné de la fortune, quand il attaqua l'heresie ; & aussi-bien que Constantin determiné à vaincre, quand il marchoit avec l'étendart de la croix, & qu'il alloit replanter ce signe de nostre religion dans les lieux où ses ennemis l'avoient arraché. Or à peine eût-il d'autre employ que celuy-là, le Dieu des armées l'ayant comme atta-

ché à son service, & ces guerres saintes ayant fait presque uniquement l'occupation de sa valeur. Si je vous dis dònc qu'il assista le Roy dans toutes les occasions celebres où il en fallut venir aux mains avec le parti Protestant; qu'il servit dans les sieges les plus fameux, de Montpellier, de Bergerac, de Clerac, & de Sainte-Foy; qu'il eût part à la défaite des rebelles dans l'Isle de Rié; que luy-mesme de son chef, & en qualité de general, les extermina dans la Guyenne, le Dauphiné & le Berry; que Sancerre qui avoit tenu dix-huit mois contre une armée Royale sous Charles IX. ne luy cousta que trois jours; que Lunel éprouva le mesme sort; qu'il força Pamiers à recevoir la loy du vainqueur, en se rendant à discretion; qu'il fit grace à Réalmont & à Sommieres, les prenant par composition; que vingt-neuf places, toutes de défense, furent ses conquestes dans le Languedoc; que le pays de Castres resistant en vain, sentit les effets de sa juste colere; que les autres la prévenant, eûrent recours à sa clemence: si je vous dis tout cela, ne croyez pas que je veüille vous imposer en faisant un pompeux dénombrement d'actions illustres & éclatantes; je ne dis que ce que l'histoire a publié, & je ne le dirois pas encore une fois, si la reli-

gion n'en avoit esté le sujet & le motif.

Quand on louë les heros & les conquerants, on tasche d'éblouïr l'auditeur, entassant victoire sur victoire; & moy, je n'ay fait qu'un simple recit de celles dont il plut au ciel de benir les armes du Prince de Condé. Si elles vous ont causé de l'étonnement, gloire à celuy qui en est l'autheur, c'est parce qu'elles sont étonnantes par elles-mesmes: & si vous en estes touchez, grace à vostre pieté, c'est parce qu'humiliant l'heresie, elles ont glorifié le Dieu de vos Peres, & le Seigneur que vous servez.

Mais ce n'est pas toûjours par les armes qu'on fait triompher la religion; & il est vray mesmes que par les armes seules la religion ne triomphe jamais pleinement. Il faut que la solidité de la doctrine vienne encore pour cela à son secours; & c'est le troisieme service que luy rendit nostre Prince. Car voilà le genie de l'heresie. Convainquez-la sans la desarmer, ou desarmez-la sans la convaincre, vous ne faites rien. Il faut, pour en venir à bout, l'un & l'autre ensemble; un bras qui la dompte, & une teste qui la refute. La difficulté est de trouver ensemble l'un & l'autre; l'un separé de l'autre estant toûjours foible, comme l'un joint à l'autre est insurmontable.

Or c'eſt ce que le Prince de Condé allia heureuſement dans ſa perſonne. Jamais les miniſtres de Calvin n'eûrent un adverſaire ſi redoutable que luy. Il ſçavoit leurs artifices & leurs ruſes, & il n'ignoroit rien de tout ce qui eſtoit propre à leur en faire voir plauſiblement la vanité & l'inutilité. Habile en tout, mais particulierement dans cette ſcience de les perſuader ou de les confondre. Sçavant dans l'Ecriture, mais ſur-tout pour leur demonſtrer l'abus énorme qu'ils en faiſoient. Sçavant dans l'hiſtoire, mais ſur-tout pour la tradition, dont il leur faiſoit remarquer qu'ils avoient interrompu le cours. Sçavant dans nos myſteres, mais ſur-tout pour la diſcuſſion des poincts & des articles qu'ils nous conteſtoient. Sçavant dans la morale de Jeſus-Chriſt, mais ſur-tout pour prouver la corruption qu'ils y avoient introduite. Sçavant dans la langue, mais ſur-tout pour leur faire toucher au doigt la fauſſeté ou le danger de leurs traductions. Quand on parle d'un Prince qui ſçût tout cela, en peut-on concevoir un autre que le Prince de Condé ?

Mais en meſme temps jamais les partiſans de l'hereſie n'eûrent un adverſaire ſi aimable, ni à qui malgré eux ils duſſent eſtre plus obligez qu'à luy. Il ne ſe préva-

loit de ſes talents que pour les guerir de leurs erreurs ; & il ne ſçavoit l'art de les confondre que pour les gagner à Dieu ; inſinuant pour cela, preſſant pour cela, employant tout, & n'épargnant rien pour cela : prévenu qu'il eſtoit de cette penſée, qu'ayant eſté luy-meſme enveloppé dans le ſchiſme, & Dieu par ſa miſericorde l'en ayant tiré, il avoit auſſi-bien que ſaint Pierre un engagement perſonnel à procurer aux autres le meſme bien : *Et tu aliquando converſus, confirma frates tuos.* Il s'intereſſoit pour leur converſion, il s'en chargeoit, il s'y appliquoit ; & dans la foule des affaires dont il eſtoit occupé, il ſe faiſoit un plaiſir auſſi-bien qu'une obligation de celle-cy. Combien par ſes charitables pourſuites en ramena-t-il luy ſeul à l'obéïſſance de l'Egliſe, & avec quelle paſſion n'auroit-il pas deſiré pouvoir les y attirer tous ?

Luc. c. 22.

Mais l'accompliſſement d'un ſouhait ſi divin devoit eſtre l'ouvrage d'un plus grand que luy. Dieu le reſervoit à noſtre invincible Monarque. Le Prince de Condé ſemoit & plantoit, mais LOUIS LE GRAND devoit recüeillir. L'heure n'eſtoit pas encore venuë ; & ce fruit que le ciel preparoit, n'eſtoit pas encore dans ſa maturité. C'eſt maintenant que nous le

voyons, & que nous ne pouvons plus douter que Dieu n'y donne l'accroiſſement : *Venit hora, & nunc eſt.* Il eſtoit de la glorieuſe deſtinée du Roy que ce ſuccés fuſt encore l'un des miracles de ſon regne. Ce qu'avoit fait le Prince de Condé n'en eſtoit que le prélude ; mais il eſt meſmes honorable au Prince de Condé d'avoir ſervi à LOUIS LE GRAND de précurſeur dans un ſi important deſſein.

Joan. c. 5.

Ah, mes chers Auditeurs, ſi le Cœur de ce Prince dont nous conſervons icy le dépoſt, pouvoit eſtre ſenſible à quelque choſe, de quel tranſport de joye ne feroit-il pas émeû au moment que je parle ? Si ſes cendres renfermées dans cette urne pouvoient aujourd'huy ſe ranimer, quel hommage ne rendroient-elles pas à la pieté du plus grand des Roys ? Et ſi ſon ame bienheureuſe prend encore part aux évenements du monde, comme il eſt ſans doute qu'elle en prend à celuy-cy, de quoy peut-elle eſtre plus vivement touchée, que de voir par un effet de cette pieté, les progrés inconcevables de la religion catholique dans ce Royaume ? L'auriez-vous crû, Grand Prince, quand vous en jugiez par les premieres idées que vous vous formaſtes de ce Monarque encore enfant, & euſſiez-vous dit alors que c'eſtoit celuy qui devoit bien-

tost achever & consommer l'œuvre que vous aviez si heureusement commencé ?

C'est à nous, Chrestiens, de seconder des dispositions si saintes. LOUIS LE GRAND les augmente tous les jours par ses bontez toutes Royales envers ceux qui écoutent la voix de l'Eglise, par les graces dont il les prévient, par les bienfaits dont il les comble, par les instructions salutaires dont il les pourvoit, par les soins plus que paternels qu'il daigne bien prendre de leurs personnes. L'heresie la plus obstinée ne peut pas luy disputer ce merite ; & aux dépens d'elle-mesme, elle sera forcée d'advoüer que jamais Roy Chrestien n'a eû tant de zéle que luy pour l'amplification de sa religion. Mais c'est à nous, mes Freres, je le repete, de concourrir avec luy pour une si belle fin, adjoustant à son zéle nos bons exemples, l'édification de nos mœurs, la ferveur de nos prieres, les secours mesmes de nos aumosnes, dont l'efficace & la vertu fera sur l'heresie bien plus d'impression que nos raisonnements & nos paroles. C'est à nous de faire cesser les scandales, que l'heresie, avec malignité si vous voulez, mais pourtant avec fondement, nous reproche tous les jours, & entre autres nos divisions, dont elle sçait, comme vous voyez, si avantageusement

profiter. Car voilà l'innocent ſtratageſme pour attirer à la bergerie de Jeſus-Chriſt le reſte de nos freres égarez. Edifions-les, aimons-les, aſſiſtons-les : ſans tant diſcourir, nous les convertirons. Gagnons-les par noſtre douceur, engageons-les par noſtre prudence, forçons-les par noſtre charité, faiſons-leur cette aimable violence que l'Evangile nous permet, en les conjurant de ſe réünir à nous, ou pluſtoſt en conjurant Dieu, mais avec perſeverance, de les éclairer, & de leur inſpirer cette réünion : ils ne nous reſiſteront pas.

Ainſi le Prince de Condé fit-il triompher la religion catholique. Il eſtoit né pour la reſtablir, il ne veſcut que pour la défendre, & dans toute ſa conduite il ſembla n'avoir point d'autre veüë que de remplir ſes devoirs de Prince pour l'honorer. Encore un moment d'attention : c'eſt la derniere partie de ce diſcours.

III. PARTIE.

C'Eſtoit par l'integrité d'une vie irreprehenſible, que ſaint Paul exhortoit les premiers chreſtiens à donner aux payens & aux infidelles une idée avantageuſe de la religion de Jeſus-Chriſt ; & quand je parle aujourd'huy d'un homme, qui par ſa conduite honore la vraye religion, j'entends un homme parfait dans ſa condi-

tion, attaché inviolablement à ses devoirs, aimant la justice, pratiquant la charité, d'une probité reconnuë, solide dans ses maximes, reglé dans ses actions, maistre de ses mouvemens & de ses passions. Pourquoy? parce qu'il n'y a que la vraye religion qui puisse former un sujet de ce caractere. C'est son ouvrage; il ne faut donc pas s'étonner si elle s'en fait honneur: & parce qu'il est d'ailleurs impossible qu'elle se fasse honneur d'un sujet, à qui ce caractere ne convient pas, sans cela il n'y a point de religion, pour sainte qu'elle soit en elle-mesme, qui ne tombe dans le mépris, & qui ne passe pour hypocrisie.

Il faut la garentir de ce reproche; & pour la soutenir avec merite devant Dieu, il faut, dans le sens de l'Apostre, la pratiquer d'une maniere qui luy attire mesmes l'approbation, l'estime & le respect des hommes. Voilà ce que j'appelle l'honorer. Or c'est ce qu'a fait admirablement le Prince dont j'acheve l'éloge; ou plustost, c'est ce que la religion catholique a fait excellemment en luy, puisque c'est par elle, & suivant ses loix, qu'il a esté un Prince accompli dans tous ses devoirs de Prince, c'est à dire, fidelle à son Roy, zelé pour le bien de l'Estat, plein de cha-

rité pour le peuple, appliqué à l'éducation des Princes ses enfans, sage dans le reglement de sa maison, juste envers tous, & quand il s'agissoit de l'estre, au-dessus de luy-mesme & de l'interest; modeste dans la prosperité, inébranlable dans l'adversité, égal dans l'une & dans l'autre fortune. Ma consolation est de voir qu'à toutes ces marques vous reconnoissiez le Prince de Condé, & que sans autre discours, ces traits, quoy-que simples, vous le representent au vif. N'ay-je donc pas eû raison de dire que sa conduite avoit esté l'ornement de sa religion? & puis-je vous mettre devant les yeux un sujet plus propre à vous instruire de ce qu'une religion pure & sans tache doit operer dans vos personnes, à proportion de ce que vous estes? Vous l'allez apprendre, & c'est par par où je vais finir.

HENRI, catholique d'esprit & de cœur aussi-bien que de profession & de culte, crût qu'aprés Dieu il devoit en donner la premiere preuve à celuy qui, selon la parole de l'Ecriture, est par excellence & par preéminence le ministre de Dieu sur la terre: *Regi quasi præcellenti.* Il s'attacha au Roy, non pas par une politique interessée, mais par une sincere fidelité, dont on sçait qu'il faisoit gloire de servir

1. Petr. c. 2.

d'exemple & de modelle. Combien de fois déplora-t-il ce temps malheureux, où la minorité de LOUIS XIII. ayant donné lieu aux diſſenſions civiles, il s'eſtoit trouvé malgré luy entraiſné par le torrent, & forcé par ſa deſtinée à ſuivre un parti qu'il n'auroit jamais embraſſé, ſi ſa raiſon, quoy-que ſeduite, ne luy en avoit repondu, comme du plus juſte & du plus avantageux au Souverain? Combien de fois, dis-je, revenu à ſoy, condamna-t-il ſon erreur? Quel zéle ne temoigna-t-il pas pour la reparer par l'importance de ſes ſervices? Et quel fruit n'en tira-t-il pas, non ſeulement pour ſe confirmer luy-meſme dans la maxime qu'il garda depuis religieuſement, & dont il ne ſe departit jamais, d'avoir en horreur tout ce qui avoit l'ombre de partialité, mais pour faire aux Grands du Royaume ces leçons ſalutaires qu'il leur faiſoit quand il les voyoit expoſez à de pareilles tentations? Il s'eſtoit égaré par ſurpriſe, & ſon égarement meſme ſe tourna pour luy en merite par les heureux effets de ſon retour.

Quelle vertu ſa preſence ſeule n'avoit-elle pas, pour appaiſer les ſoulevements populaires? Et avec quelle docilité ne voyoit-on pas les eſprits les plus mutins

plier sous le joug de l'authorité Royale, du moment que le Prince de Condé s'y interessoit ? Où paroissoit-il plus éloquent, plus animé, plus ferme, plus inflexible, que dans les occasions où il s'agissoit de faire executer les ordres du Roy ? Avec quelle force les appuyoit-il dans les Parlements ? Quel poids ne leur donnoit-il pas dans les provinces & dans les villes dont le gouvernement luy estoit confié ? Jamais homme n'eût tant d'empire sur les esprits des peuples, pour leur imprimer l'obéïssance dûë à l'oingt du Seigneur. Il la preschoit par ses actions encore plus que par ses paroles, mais ses paroles soutenuës de ses actions avoient une grace invincible pour la persuader. Sa devise & sa regle estoit celle-cy : *Deum timete, Regem honorificate.* Craignez Dieu, dont le Roy est la vive image ; & honorez le Roy dépositaire de la puissance de Dieu. C'est ainsi que ce grand Prince pratiquoit sa religion ; disons mieux, c'est ainsi qu'il édifioit, & qu'il glorifioit mesmes sa religion. Ce n'est pas tout.

1. Petr. c. 2.

Par le mesme principe il aima l'Estat ; & si le ciel pour nos pechez ne nous l'avoit ravi dans la conjoncture où il nous estoit devenu souverainement necessaire, France, ma chere Patrie, tu n'aurois par

essuyé les calamitez dont sa mort fut bientost suivie, & dont Dieu par un severe jugement te voulut punir ! Vous m'entendez, Chrestiens, & sans que je m'explique davantage, le souvenir encore recent de nos miseres passées, ne vous oblige que trop à convenir avec moy de la perte infinie que fit l'Estat, en perdant le Prince de Condé. Les troubles de 1648. nous la firent sentir, & nous commençasmes à comprendre le besoin que nous avions de luy, & combien sa personne nous estoit precieuse, par les maux qui nous accablerent dés que nous en fusmes privez. Chacun advoüoit, & c'est la voix publique, plus seûre que tous les éloges, que si le Prince de Condé avoit vescu, nous ne serions pas tombez dans ces malheurs.

Et en effet, le Prince de Condé estoit celuy sur qui l'on pouvoit dire que rouloit alors la tranquillité & la paix du Royaume ; qui la maintenoit par sa prudence, par sa moderation, par son credit, par la creance qu'on avoit en luy, par la déference des ministres à ses sages avis, par l'efficace & par la vigueur de son zéle; en un mot, qui comme un Ange tutelaire preservoit la France du fleau de la guerre intestine dont l'orage se formoit déja,

mais qui demeura comme suspendu tandis que Dieu nous conserva ce Prince dont dépendoit nostre repos. C'estoit un homme solide, dont toutes les veüës alloient au bien ; qui ne se cherchoit point luy-mesme, & qui se seroit fait un crime d'envisager dans les desordres de l'Estat sa consideration particuliere, (maxime si ordinaire aux Grands,) qui ne vouloit entrer dans les affaires que pour les finir, dans les mouvements de division & de discorde que pour les calmer, dans les intrigues & les cabales de la Cour que pour les dissiper : un homme, dont les partis contraires n'avoient ni éloignement ni défiance, parce qu'ils estoient convaincus que toute son ambition auroit esté d'en estre le pacificateur ; qui cent fois les a reünis par la seule opinion qu'ils avoient de la droiture de ses intentions ; sur laquelle ils se trouvoient également d'accord ; qui sans estre aux uns ni aux autres, ne laissoit pas d'estre à tous, parce qu'il vouloit le bien de tous : un homme enfin, à qui l'Estat estoit plus cher que sa propre vie, & qui auroit tout sacrifié pour le sauver. En dis-je trop, & ceux à qui le Prince dont je parle estoit connu, peuvent-ils m'accuser d'exaggeration ? Or voilà encore une fois ce qui s'appelle fai-

re honneur à ſa religion ; & quiconque bien inſtruit des choſes conçoit la religion d'un Prince, doit par là l'eſtimer & la meſurer.

J'ay dit que le Prince de Condé avoit eû pour le peuple un cœur de pere, une affection tendre, des entrailles de bonté & de miſericorde : qualité, dit ſaint Auguſtin, qu'on adoreroit dans les Princes de la terre, s'ils vouloient s'en prevaloir, & dont le Dieu jaloux a ſouvent permis qu'ils ne fuſſent pas touchez, peut-eſtre, dit ce ſaint Docteur, afin que l'honneur qu'on leur rendroit n'allaſt pas juſqu'à l'idolaſtrie. Jamais Prince uſa-t-il mieux de cette qualité ; & s'en fit-il une vertu plus épurée, que celuy dont je taſche icy, mais dont je ne puis que foiblement vous marquer tous les caracteres ?

Il eſtoit populaire, non point par baſſeſſe, mais par grandeur d'ame ; non point par vanité, mais par charité ; non point par ambition, mais par compaſſion : c'eſt à dire, il n'aimoit pas les peuples pour en avoir le cœur & la bienveillance, mais il avoit la bienveillance & le cœur des peuples parce qu'il les aimoit. Et c'eſt icy où me citant moy-meſme pour temoin, je pourrois, par ce que j'ay veû, confirmer hautement ce que je dis : temoignage de

l'enfance, mais pour cela mesme temoignage non suspect, puisque c'est de là que, selon le saint Esprit mesme, se tirent les loüanges les plus pures & les plus irreprochables. J'ay esté nourri, Chrestiens, dans l'une de ces provinces dont le Prince de Condé estoit, ne disons pas le gouverneur, mais le tuteur, mais le conservateur, mais, si j'ose ainsi dire, le Sauveur; & je sçais, puisque l'usage pardonne maintenant ce terme, jusqu'à quel poinct il y estoit adoré : heureux, de pouvoir dans un âge plus avancé, donner aujourd'huy des marques de la veneration qu'on m'a inspirée pour luy dés mes tendres années! Quelle joye ne nous apportoit-il pas, lors que quittant Paris & la Cour, il venoit nous visiter? Il suffisoit de le voir pour oublier tout ce que la pauvreté & la difficulté des temps avoit fait souffrir. Il n'y avoit point de calamité publique, que sa presence n'adoucist. On estoit consolé de tout, pourveû qu'on le possedast; tant on estoit seûr de trouver dans luy une ressource à tout ce qui pouvoit affliger. Son absence au contraire nous desoloit; & quand il n'estoit pas content de nous, & qu'il nous vouloit punir, il n'avoit qu'à nous menacer qu'on ne le verroit pas cette année-là. La moindre de ses maladies causoit dans tout le

pays une consternation generale ; & ce qui marque qu'elle estoit veritable, c'est qu'aprés trente-sept ans on y pleure encore & on y pleurera sa mort. De combien peu de Prince en pourroit-on dire autant ?

Il estoit populaire, non pas comme certains Grands qui affectent de l'estre, sans estre ni obligeants ni bienfaisants. Il ne l'estoit qu'à juste titre, & il ne vouloit estre aimé des peuples, qu'à condition de leur faire du bien. Populaire, que pour leur obtenir des graces, que pour solliciter leurs interests, que pour representer leurs besoins. Populaire, que pour estre parmi eux l'arbitre de leurs differents, que pour terminer leurs querelles, que pour les empescher de se ruiner, les regardant comme ses enfants, & croyant leur devoir cette application d'un pere charitable : Dieu luy avoit donné grace pour cela. Populaire, que pour estre leur consolation & leur secours dans les necessitez pressantes. L'ennemi entre dans la bourgogne, & en mesme temps la peste est à Dijon : il y accourt. On luy remonstre le danger auquel il s'expose : il n'en reconnoist point d'autre que celuy auquel il est resolu de remedier en soulageant cette pauvre ville. On luy dit que le mal y est extresme, & que le nombre

des morts y croist tous les jours : c'est pour cela, repond-t-il, que j'y veux aller ; car que deviendra ce peuple dont je suis chargé, si je l'abandonne dans un si éminent peril ? Tel estoit le langage des Charles Borromées, mais ce n'estoit pas le langage des Princes. Ce fut pourtant celuy du Prince de Condé, qui dans ces occasions s'immolant luy-mesme, faisoit l'office de pasteur, & égaloit par son zéle les Prélats de l'Eglise les plus fervents. Est-ce honorer sa religion, que d'y proceder de la sorte ?

Je serois infini, si de ces devoirs generaux passant aux particuliers, je vous le representois comme un autre Salomon reglant sa maison & sa Cour, en bannissant le vice, n'y souffrant ni scandale ni impieté, en faisant une école de vertu pour tous ceux qui la composoient, & y maintenant un ordre que la Reyne étrangere de l'Evangile auroit peut-estre plus admiré que celuy qui l'attira des extremitez de la terre. Le plus aimable Maistre qui fut jamais : il y paroist bien par les monuments authentiques de reconnoissance, que ses serviteurs, aprés l'avoir mesmes perdu, luy ont érigez : Le Prince le plus fidelle à ses amis : nous en avons encore des temoins vivants. L'homme contre

luy-mesme le plus droit & le plus équitable, se retranchant pour payer ses debtes, (écoutez, Grands, & instruisez-vous d'un devoir que quelques-uns goustent si peu,) se retranchant pour payer ses debtes, & aimant mieux rabbatre de sa grandeur que d'interesser sa justice; n'ayant jamais sçû ce secret malheureux de soutenir sa condition aux dépens d'autruy; & dans le desordre où il trouva les affaires de sa maison, s'estant mesuré à ce qu'il pouvoit, & non pas à ce qu'il estoit, persuadé, malgré le dereglement de l'esprit du siecle, que ses dépenses devoient au moins estre bornées par sa conscience. Car voilà encore une fois ce que je soutiens estre dans un Prince les ornements de la vraye religion. Or vous sçavez s'ils conviennent au Prince de Condé. Je serois, dis-je, infini, si je voulois m'étendre sur tous ces chefs. Mais satisferois-je à ce que vous attendez de moy, si j'obmettois, en finissant, celuy qui tout seul pouvoit luy tenir lieu d'un juste éloge, & dont je suis seûr que vous allez estre touchez ? Ecoutez-moy : je n'ay plus qu'un mot.

Dieu luy donna des enfants; & selon la promesse du saint Esprit, ses enfants ont esté sa gloire. Comment ne l'auroient-ils pas esté, puis qu'ils ont esté la gloire

de la France, de l'Europe, & du monde chreſtien ? Mais ils ne s'offenſeront pas quand je diray que s'ils ont eſté la gloire de leur pere, leur pere, le meilleur & le plus digne de tous les peres, avoit auparavant eſté la leur. C'eſt luy-meſme qui les forma; il n'en falloit pas davantage pour rendre ſa memoire éternelle : c'eſt luy-meſme qui les forma, & il compta pour rien de les avoir fait naiſtre Princes, dans le deſſein qu'il conçeût d'en faire, ſi j'oſe parler ainſi, des modelles de Princes, en leur donnant une éducation encore plus noble que leur naiſſance. Y réüſſit-il ? n'en jugez pas par le rapport que je vous en fais, mais par les precieux fruits qui nous en reſtent, & que vous voyez de vos yeux.

Le Heros qui m'écoute, l'incomparable Fils qu'il nous a laiſſé, vous l'apprendra bien mieux que moy. Vous ſçavez ce qu'il vaut, & ce qu'il a fait; & vous confeſſez tous les jours que ce qu'il a fait, eſt encore moins que ce qu'il vaut. Sa preſence & ſa modeſtie m'empeſchent de le dire : mais vous empeſchent-elles de le penſer, & empeſcheront-elles la poſterité de l'admirer ! Laiſſons-là ſes exploits de guerre dont l'univers a retenti, & dont il n'y a que luy-meſme qui ne ſoit pas étonné;

ces prodiges de valeur qui ont fait taire devant luy toute la terre, ces journées glorieuses dans lesquelles il a tant de fois sauvé le Royaume & l'Estat. Il est icy aux pieds des Autels, pour faire hommage de tout cela à sa religion ; & il n'assiste à cette funebre ceremonie, que pour apprendre où doit aboutir enfin tout l'éclat de sa reputation. Un merite encore plus solide dont il est plein ; cette élevation de genie si extraordinaire qui le distingue par tout ; cette capacité d'esprit dont le caractere est de n'ignorer rien, & de juger en maistre de toutes choses ; ces vertus du cœur que les Grands connoissent si peu, & par lesquelles il est si connu ; cette facilité à se communiquer si avantageuse pour luy, & qui bien-loin de l'avillir, le rend toûjours plus venerable ; ce secret qu'il a trouvé d'estre aussi grand dans sa retraite, qu'il estoit à la teste des armées; cent choses que j'adjousterois, plus surprenantes & plus admirables dans luy que ses conquestes : voilà ce que j'appelle les fruits de cette éducation de Prince qu'il a receuë, & qui fait encore aujourd'huy tant d'honneur à la memoire du Prince de Condé. Et ne vous étonnez pas de ce que j'ay attendu à la fin de mon discours à vous en parler : c'eust esté d'abord achever le panegyrique

du Pere, que de prononcer le nom du Fils.

C'eſt pour ce Fils & pour ce Heros que nous faiſons continuellement des vœux ; & ces vœux, ô mon Dieu, ſont trop juſtes, trop ſaints, trop ardents pour n'eſtre pas enfin exaucez de vous. C'eſt pour luy que nous vous offrons des ſacrifices : il a rempli la terre de ſon nom ; & nous vous demandons que ſon nom ſi comblé de gloire ſur la terre, ſoit encore écrit dans le ciel. Vous nous l'accorderez, Seigneur ; & ce ne peut eſtre en vain que vous nous inſpirez pour luy tant de deſirs & tant de zéle. Repandez donc ſur ſa perſonne la plenitude de vos lumieres & de vos graces. Repandez-la ſur toutes ces illuſtres Teſtes qui l'accompagnent icy. Sur ce Prince le fondement de toutes les eſperances de ſa Maiſon, l'heritier par avance de ſon courage & de toutes ſes heroïques qualitez, de ſa hardieſſe à entreprendre de grandes choſes, de ſon activité à les pourſuivre, de ſa valeur à les executer ; des rares talents de ſon eſprit, de la delicateſſe & de la fineſſe de ſon diſcernement, de ſa penetration dans les affaires, de ſon genie ſublime pour tout ce qu'il y a dans les ſciences de plus curieux & de plus recherché. Sur cette Prin-

cesse selon son cœur, l'exemple de toutes les vertus, & l'idée de tous les devoirs que la Cour révere, & qui ne s'y fait voir que pour l'édifier. Sur ce petit-fils sa consolation & sa joye, déja le miracle de son âge, & bientost la copie vivante de son Pere & de son Ayeul. Sur cette jeune Princesse dont le merite repond si bien à la naissance, & pour laquelle le monde n'a rien de trop grand, si le ciel luy donne une alliance digne d'elle. Sur ces deux Princes que la memoire de leur Pere nous rend si chers, & que leur propre gloire qui croist tous les jours, nous fait regarder comme ces nouveaux * Astres qui portent leur nom, & qui brillant prés du soleil auquel ils semblent comme attachez, & dont ils suivent le mouvement, marquent heureusement leur destinée. Sur cette digne Epouse du premier, en qui la nature a preparé un si beau fond à tous les dons de la grace, & qui a tous les avantages aussi-bien quo les engagemens pour donner à la pieté du credit & du lustre par son exemple.

Etoiles nouvellement découvertes, & appelées dans le globe celeste Astres de Bourbon, qui sont tout proche du Soleil, & qui ne s'en éloignent jamais. Borbonia Sydera.

Remplissez-les tous, ô mon Dieu, de cet esprit de religion dont je viens de leur proposer un modelle si propre à les toucher, & si capable de les convaincre. Faites qu'ils en soient penetrez ; & à toutes

les grandeurs qu'ils possedent selon le monde, adjoustez-y celle d'en faire des Princes predestinez, puisque hors de là toutes leurs grandeurs ne sont que vanitez & que néant. Pour nous, mes chers Auditeurs, profitant de ce discours, & nous attachant à la regle de saint Paul, que le Prince de Condé pratiqua si parfaitement, honorons nostre religion. Ne nous contentons pas de l'aimer, ni d'estre mesmes zélez pour elle : honorons-la par la conduite de nostre vie, & souvenons-nous que l'un des grands desordres que nous devons craindre, est celuy de la scandaliser. *Quid enim prodest,* disoit un Pere de l'Eglise, *si quis catholicè credat, & gentiliter vivat?* Que sert-il d'avoir une créance catholique, & de mener une vie payenne? Et moy je dis, que sert-il de faire profession d'une vie chrestienne, & de manquer aux devoirs solides dans lesquels elle doit consister? Car voilà, mes Freres, adjouste ce saint Docteur, ce qui scandalise & ce qui deshonore en nous la religion. On se pique d'estre d'estre chrestien, & on n'est rien de tout ce qu'on doit estre dans sa condition : c'est à dire, on se pique d'estre chrestien, & on n'est ni bon pere, ni bon maistre, ni bon magistrat, ni bon juge, comme si tout cela pouvoit estre separé du chrestien, &

que

que le chreftien fuft quelque chofe d'indépendant de tout cela. On eft catholique de culte; & on n'eft ni fidelle, ni équitable, ni foumis à qui on le doit, ni complaifant à qui Dieu l'ordonne. Voilà, disje, ce qui décrie la religion. Preservons-nous de cet abus. Comme la vraye religion nous fanctifie devant Dieu, glorifions-la devant les hommes. Une vie remplie de nos devoirs, eft l'unique moyen d'y parvenir. Soyons tels que l'Apoftre nous vouloit, c'eft à dire, des hommes irreprehenfibles, & capables par noftre conduite de confondre l'impieté; & foyons tels que le monde mefme nous veut, & qu'il exige que nous foyons, pour eftre exempts de fa cenfure. Il faut, pour l'un & pour l'autre, commencer par les veritables devoirs, les accomplir tous, n'en obmettre aucun, nous en faire une devotion, & regler par là tout le refte. Nous faire une devotion de nos devoirs: voilà, Chreftiens qui m'écoutez, ce que l'impieté mefme refpectera dans nous; ce qui fera honneur à noftre foy, ce qui ne fera point foupçonné d'hypocrifie, ce qui n'aura rien d'équivoque pour donner prife à la medifance, ce qui rendra noftre lumiere pure, ce qui nous élevera dés maintenant à ce degré de juftice, dont

la recompenſe eſt d'éterniſer la memoire de l'homme, & ce que Dieu couronnera un jour de l'immortalité de ſa gloire, que je vous ſouhaite, &c.



ORAISON FUNEBRE
DE
LOUIS DE BOURBON PRINCE DE CONDE',
ET PREMIER PRINCE DU SANG.

Dixit quoque Rex ad servos suos : num ignoratis quoniam Princeps & maximus cecidit hodie in Israël ? ... Plangensque ac lugens ait : nequaquam , ut mori soleut ignavi , mortuus est.

Le Roy luy-mesme touché de douleur & versant des larmes, dit à ses serviteurs : ignorez-vous que le Prince est mort, & que dans sa personne nous venons de perdre le plus grand homme d'Israël ? ... Il est mort, mais non pas comme les lasches ont coutume de mourir. Au second Livre des Roys, chap. 33.

MONSEIGNEUR,

Monsieur le Prince.

C'EST ainsi que parla David dans le moment qu'il apprit la funeste mort d'un Prince de la Maison Royale de Judée, qui avoit

commandé avec honneur les armées du peuple de Dieu : & c'eſt, par l'application la plus heureuſe que je pouvois faire des paroles de l'Ecriture, l'éloge preſque en meſmes termes, dont noſtre Auguſte Monarque a honoré le premier Prince de ſon Sang, dans l'extreſme & vive douleur que luy cauſa la nouvelle de ſa mort. Aprés un témoignage auſſi illuſtre & auſſi authentique que celuy-là, comment pourrions-nous ignorer la grandeur de la perte, que nous avons faite dans la perſonne de ce Prince ? Comment pourrions-nous ne la pas comprendre, aprés que le plus grand des Roys l'a reſſentie, & qu'il a bien voulu s'en expliquer par des marques ſi ſingulieres de ſa tendreſſe & de ſon eſtime ; pendant que toute l'Europe le publie, & que les nations les plus ennemies du nom François, confeſſent hautement que celuy, que la mort vient de nous ravir, eſt le PRINCE ET LE TRES-GRAND PRINCE, qu'elles ont admiré, autant qu'elles l'ont redouté ? Comment ne le ſçaurions-nous pas, & comment l'ignorerions-nous à la veûë de cette pompe funebre, qui en nous avertiſſant que ce Prince n'eſt plus, nous rappelle le ſouvenir de tout ce qu'il a eſté ; & qui d'une voix müette, mais bien plus touchante, que les plus éloquents diſcours,

ſemble encore aujourd'huy nous dire: *Num ignoratis quoniam Princeps & maximus cecidit in Iſraël?*

Je ne viens donc pas icy, Chreſtiens, dans la ſeule penſée de vous l'apprendre. Je ne viens pas à la face des Autels étaler en vain la gloire de ce Heros, ni interrompre l'attention que vous devez aux ſaints myſteres, par un ſterile, quoy-que magnifique recit de ſes éclatantes actions. Perſuadé plus que jamais, que la chaire de l'Evangile n'eſt point faite pour des éloges prophanes, je viens m'acquitter d'un devoir plus conforme à mon miniſtere. Chargé du ſoin de vous inſtruire & d'exciter voſtre pieté, par la veûe meſme des grandeurs humaines, & du terme fatal où elles aboutiſſent, je viens ſatisfaire à ce que vous attendez de moy. Au lieu des prodigieux exploits de guerre, au lieu des victoires & des triomphes, au lieu des éminentes qualitez du Prince de Condé; je viens, touché de choſes encore plus grandes & plus dignes de vos reflexions, vous raconter les miſericordes que Dieu luy a faites, les deſſeins que la providence a eû ſur luy, les ſoins qu'elle a pris de luy, les graces dont elle l'a comblé, les maux dont elle l'a preſervé, les precipices & les abyſmes d'où elle l'a tiré, les voyes

de predestination & de salut, par où il luy a plû de le conduire; & l'heureuse fin dont, malgré les puissances de l'Enfer, elle a terminé sa glorieuse course. Voilà ce que je me suis proposé, & les bornes dans lesquelles je me renferme.

Je ne laisseray pas, & j'auray mesmes besoin pour cela de vous dire ce que le monde a admiré dans ce Prince; mais je le diray en orateur chrestien, pour vous faire encore davantage admirer en luy les conseils de Dieu. Animé de cet esprit, & parlant dans la chaire de verité, je ne craindray point de vous parler de ses malheurs; je vous feray remarquer les écüeils de sa vie : je vous advoüeray mesmes, si vous voulez, ses égarements : mais jusques dans ses malheurs vous decouvrirez avec moy des thresors de graces; jusques dans ses égarements vous reconnoistrez les dons du ciel, & les vertus dont son ame estoit ornée. Des écüeils mesmes de sa vie vous appendrez à quoy la providence le destinoit, c'est à dire, à estre pour luy-mesme un vase de misericorde, & pour les autres un exemple propre à confondre l'impieté. Or tout cela vous instruira & vous édifiera. Il s'agit d'un Heros de la terre; car c'est l'idée, que tout l'univers a eüë du Prince de Condé. Mais je veux

aujourd'huy m'élever au dessus de cette idée, en vous proposant le Prince de Condé, comme un Heros predestiné pour le ciel : & dans cette seule parole consiste le précis & l'abregé du discours que j'ay à vous faire. Je sçais que d'oser loüer ce grand Homme, c'est pour moy une espece de temerité ; & que son éloge est un sujet infini que je ne rempliray pas : mais je sçais bien aussi que vous estes assez équitables pour ne pas exiger de moy que je le remplisse ; & ma consolation est, que vous me plaignez plustost de la necessité où je me suis trouvé, de l'entreprendre. Je sçais le desavantage que j'auray, de parler de ce grand Homme à des Auditeurs déja prévenus sur le sujet de sa personne, d'un sentiment d'admiration & de veneration, qui surpassera toûjours infiniment ce que j'en diray. Mais dans l'impuissance d'en rien dire qui vous satisfasse, j'en appelleray à ce sentiment general, dont vous estes déja prévenus ; & profitant de vostre disposition, j'iray chercher dans vos cœurs & dans vos esprits, ce que je ne trouveray pas dans mes expressions & dans mes pensées.

Il s'agit, dis-je, d'un Heros predestiné de Dieu, & voicy comme je l'ay conceû : écoutez-en la preuve ; peut-estre en

ſerez-vous d'abord perſuadez. Un Heros à qui Dieu, par la plus ſinguliere de toutes les graces, avoit donné en le formant, un cœur ſolide, pour ſoutenir le poids de ſa propre gloire; un cœur droit, pour ſervir de reſſource à ſes malheurs, & puiſqu'une fois j'ay oſé le dire, à ſes propres égarements; & enfin un cœur chreſtien, pour couronner dans ſa perſonne une vie glorieuſe par une ſainte & precieuſe mort. Trois caracteres dont je me ſuis ſenti touché, & auxquels j'ay crû devoir d'autant plus m'attacher, que c'eſt le prince luy-meſme, qui m'a donné lieu d'en faire le partage, & qui m'en a tracé comme le plan, dans cette derniere lettre qu'il écrivit au Roy ſon Souverain, en meſme temps qu'il ſe preparoit au jugement de Dieu, qu'il alloit ſubir. Vous l'avez veüë, Chreſtiens, & vous n'avez pas oublié les trois temps & les trois eſtats, où luy-meſme s'y repreſente: ſon entrée dans le monde, marquée par l'accompliſſement de ſes devoirs, & par les ſervices qu'il a rendus à la France; le milieu de ſa vie, où il reconnoiſt avoir tenu une conduite qu'il a luy-meſme condamnée; & ſa fin conſacrée au Seigneur par les ſaintes diſpoſitions, dans leſquelles il paroiſt qu'il alloit mourir. Car prenez garde, s'il

vous plaist : ses services & la gloire qu'il avoit acquise, demandoient un cœur aussi solide que le sien, pour ne s'en pas enfler ni élever. Ses malheurs & ce qu'il a luy-mesme envisagé comme les écüeils de sa vie, demandoient un cœur aussi droit, pour estre le premier à les condamner, & pour avoir tout le zéle qu'il a eû de les reparer. Et sa mort, pour estre aussi sainte & aussi digne de Dieu, qu'elle l'a esté, demandoit un cœur plein de foy & veritablement chrestien.

C'est donc sur les qualitez de son cœur, que je fonde aujourd'huy son éloge. Ce cœur, dont nous conservons icy le precieux dépost, & qui sera éternellement l'objet de nostre reconnoissance : ce cœur, que la nature avoit fait si grand, & qui sanctifié par la grace de Jesus-Christ, s'est trouvé à la fin un cœur parfait : ce cœur de Heros, qui aprés s'estre rassasié de la gloire du monde, s'est par une humble penitence soumis à l'empire de Dieu, je veux l'exposer à vos yeux : je veux vous en faire connoistre la solidité, la droiture & la pieté. Donnez-moy, Seigneur, vous à qui seul appartient de sonder les cœurs, les graces & les lumieres dont j'ay besoin pour traiter ce sujet chrestiennement. Le voicy, mes chers Auditeurs, renfermé

dans ces trois pensées. Un cœur, dont la solidité a esté à l'épreuve de toute la gloire & de toute la grandeur du monde, c'est ce qui fera le sujet de vostre admiration. Un cœur, dont la droiture s'est fait voir jusques dans les estats de la vie les plus malheureux, & qui y paroissoient les plus opposez, c'est ce qui doit estre le sujet de vostre instruction. Un cœur, dont la religion & la pieté ont éclaté dans le temps de la vie le plus important & dans le jour du salut, qui est principalement celuy de la mort, c'est ce que vous pourrez vous appliquer pour faire le sujet de vostre imitation : & ce sont les trois parties du devoir funebre, que je vais rendre à la memoire de TRES-HAUT, TRES-PUISSANT, ET TRES-EXCELLENT PRINCE LOUIS DE BOURBON PRINCE DE CONDÉ, ET PREMIER PRINCE DU SANG.

I. PARTIE.

DE quelque maniere que nous jugions des choses, & quelque idée que nous nous formions du merite des hommes, ne nous flatons pas, Chrestiens, il est rare de trouver dans le monde un vray merite ; encore plus rare d'y trouver un merite parfait, & souverainement rare, ou plustost rare jusqu'au prodige, d'y trouver un merite universel, c'est à dire, tous les genres de me-

rite rassemblez & réünis dans un mesme sujet. Mais c'est pour cela mesme, que ce merite, quand il se trouve, est quelque chose de si difficile a soutenir : c'est pour cela que la gloire d'un tel merite, est une tentation si delicate & si dangereuse, & que de s'en preserver, c'est une espece de miracle, dont il n'y a qu'un Heros choisi de Dieu & formé de la main de Dieu, qui soit capable. Or voilà quel fut le caractere de celuy dont nous pleurons la mort : & c'est, mes chers Auditeurs, le premier trait des misericordes que Dieu par son aimable providence a exercées sur luy. Je m'explique.

On voit tous les jours dans le monde des hommes avec peu de merite, aidez du hazard & de la fortune, ne laisser pas de s'acquerir de la gloire & faire de grandes actions, sans en estre eux-mesmes plus grands. On voit dans le monde des hommes d'un merite distingué, mais d'un merite borné. On y voit des braves, mais dont les autres qualitez ne repondent pas à la valeur ; de grands capitaines, mais hors de-là de petits genies. On y voit des esprits élevez, mais en mesme temps des ames basses ; de bonnes testes, mais de mechants cœurs. On y voit des sujets, dont le merite, quoy-que vray, n'a pas

le bonheur de plaire ; & qui avec tous les talents dont le ciel les a pourveûs, n'ont pas celuy de se faire aimer. On y voit des hommes qui brillent dans le mouvement & dans l'action, mais que le repos obscurcit & anéantit ; que les employs font valoir, mais qui dans la retraite ne sont plus que l'ombre de ce qu'ils ont esté.

Où voit-on l'assemblage de toutes ces choses ? c'est à dire, où voit-on tout ensemble & dans le mesme homme, une gloire éclatante fondée sur un merite infini ; de grandes actions faites par des principes encore plus grands ; un courage invincible pour la guerre, & une intelligence superieure & dominante pour le conseil ; un esprit vaste, penetrant, sublime, n'ignorant rien, & né pour decider de tout ; une ame encore plus belle & encore plus noble ; les vertus militaires avec les civiles, l'élevation du genie avec la bonté, la vivacité des lumieres avec les charmes de la douceur ? Où voit-on un homme également aimable & redoutable, également aimé & admiré : un homme l'honneur de sa nation, la terreur des ennemis de son Roy, l'ornement de la Cour, l'admiration des sçavants, l'amour & les delices des honnestes gens : un homme

aussi grand dans la retraite qu'à la teste des armées ; aussi comblé de gloire réduit à luy-mesme & se possedant luy-mesme, que remportant des victoires & donnant des combats ? Où voit-on, dis-je, tout cela & dans un éminent degré ?

Vous l'avez veû, Chrestiens, & je ne sçais si vous le verrez jamais. Des siecles ne ne suffisent pas pour en produire un exemple ; & nostre siecle est le siecle heureux, où cet exemple a paru. Mais l'idée que j'en donne est trop singuliere pour pouvoir convenir, ni estre appliquée à nul autre qu'au Prince incomparable que j'ay prétendu vous marquer : & je ne crains pas que, remplis de cette idée, vous ayez pû vous y méprendre, ni en imaginer un autre que luy. Or concluez de là encore une fois, quel fonds de solidité il a donc fallu que Dieu luy donnast, pour le fortifier contre une telle gloire ; c'est à dire, non pas contre la vaine & la fausse gloire, dont il n'y a que les petits esprits qui soient susceptibles, mais contre la gloire selon le monde la plus veritable, & par consequent la plus propre à inspirer aux heros mesmes le poison subtil de l'orgüeil & d'une idolastrie secrette de leurs personnes.

Non, Chrestiens, jamais homme sur

la terre n'a esté, ni dû estre plus exposé à cette corruption de l'amour propre, & à cette enflure de cœur, qui naist de la connoissance de son propre merite, que le Prince dont je fais l'éloge: pourquoy ? parce que jamais homme n'a eû dans sa condition un merite si complet, si generalement reconnu, si hautement, si justement, si sincerement applaudi. Quel bruit ne firent pas dans le monde ses premiers exploits, & par quels prodiges de valeur sa reputation naissante ne commença-t-elle pas à éclater ?

Comme il estoit né pour la guerre, il ne luy fallut point d'apprentissage pour le former. La superiorité de son genie luy tint lieu d'art & d'experience, & il commença par où les conquerants les plus fameux auroient tenu à gloire de finir. Dans un âge, où à peine confie-t-on aux autres la conduite d'eux-mesmes, il se vit toute la fortune de la France entre les mains. Nous estions menacez des derniers malheurs : la foiblesse d'une minorité, une Regence tumultueuse, un Conseil en butte à l'intrigue & à la cabale, des semences de division, des grands mécontents, l'agitation de la Cour, l'épuisement des peuples, faisoient concevoir à l'Espagne des esperances prochaines de nostre ruine.

La valeur du Duc d'Enguien apporta le remede à tous ces maux. Une bataille de laquelle dépendoit, ou le ſalut, ou la perte de l'Eſtat, fut l'épreuve ou le coup d'eſſay de ce jeune Heros. On crût qu'emporté par l'ardeur de ſon courage, il alloit tout riſquer ; & déja ſeûr de luy, en capitaine conſommé, il répondit & ſe chargea de l'évenement. En vain luy remonſtrat-on qu'il alloit combattre une armée plus nombreuſe que la ſienne, composée des meilleures troupes de l'Europe, commandée par des chefs d'élite, fiere & enflée de ſes ſuccés, avantageuſement poſtée. Plein d'une confiance, qui parut dans ce moment-là luy eſtre comme inſpirée d'enhaut, quoy-qu'avec des forces inégales, il s'avança, il triompha ; & faiſant tout ceder à ſa valeur, il déconcerta & il humilia les puiſſances ennemies.

Par là il leur fit ſentir que la France pouvoit eſtre tout à la fois affligée & victorieuſe, dans la deſolation & en eſtat de leur donner la loy. C'eſt ce que la journée de Rocroy leur dût apprendre, & ce qu'elles n'oublieront jamais. Mais en meſme temps par là il ſauva le Royaume, il le calma; & ſi joſe ainſi m'exprimer, il le ranima. Il devint le ſoutien de la Monarchie, & par cette importante action af-

fermiſſant l'authorité du nouveau Monarque, dont il eſtoit le bras, il nous fut dés-lors comme un préſage de ce Regne heureux, glorieux, miraculeux, ſous lequel nous vivons.

En effet, depuis ce memorable jour, la fortune inconſtante pour les autres, ſembla pour luy s'eſtre fixée & avoir fait avec luy un pacte éternel, pour eſtre inſeparable de ſes armes. Vaincre & combattre ne fut plus deſormais pour luy qu'une meſme choſe. Ce ne fut plus qu'un torrent de proſperitez, de conqueſtes, de batailles gagnées, de priſes de villes. Il n'y eût point de campagne ſuivante, qui par la ſingularité des entrepriſes que forma le Duc d'Enguien & qu'il executa, n'égalaſt ou ne ſurpaſſaſt tout ce que nous liſons dans l'hiſtoire de plus ſurprenant.

Les journées de Fribourg & de Nortlingue ſi celebres par l'opiniaſtre reſiſtance des ennemis, & par les inſurmontables difficultez qu'il y eût à les attaquer : ces journées, que l'on peut fort bien comparer à celles d'Arbelles & de Pharſale, porterent l'allarme & l'effroy juſques dans le cœur de l'Empire, & forcerent enfin l'Allemagne à vouloir la paix aux conditions qu'il nous plût de la luy donner. Sans parler de cent autres actions que je

supprime, & dont vous estes bien mieux instruits que moy, la journée de Lens encore plus triomphante, acheva de mettre ce Prince dans la juste & incontestable possession, où il se vit alors, d'estre le Heros de son siecle. Une suite si étonnante de succés prodigieux & inoüis fit taire devant luy toute la terre, pour me servir du terme de l'Ecriture; ou plustost, par un contraire effet, quoy-que par la mesme raison, fit parler de luy toute la terre; c'est à dire, la fit retentir de son nom, & la fit taire de tout le reste. Or vous sçavez combien avec de tels succés il est difficile de ne pas s'ébloüir, & de ne pas sortir des bornes de la moderation humaine. Vous sçavez le danger qu'il y a de s'oublier alors soy-mesme, jusqu'à devenir l'adorateur de soy-mesme, & jusqu'à dire comme l'impie: *Manus nostra excelsa, & non Dominus fecit hæc omnia.* Vous verrez pourtant combien, par la misericorde du Seigneur, nostre Prince en fut éloigné.

1. Macc. c. 1.

Deut. 32.

Mais ce n'est pas tout, & je ne crains point d'amplifier ni d'exaggerer, quand j'adjouste que ses succés n'ont esté que la moindre partie de sa gloire; & que le principe de ses actions estoit encore plus propre à le flater, que ses actions mesmes:

parce qu'on ne peut nier que luy-mesme, & ce qui estoit en luy, ne fust encore infiniment plus grand que ce qui partoit de luy. Car j'appelle le principe de tant d'heroïques actions, ce genie transcendant & du premier ordre, que Dieu luy avoit donné pour toutes les parties de l'art militaire ; & qui dans les siecles, où l'admiration se tournant en idolastrie produisoit des divinitez, l'auroit fait passer pour le Dieu de la guerre, tant il avoit d'avantage au dessus de tous ceux qui s'y distinguoient.

J'appelle le principe de ces grands exploits, cette ardeur martiale, qui, sans temerité ni emportement, luy faisoit tout oser & tout entreprendre ; ce feu, qui dans l'execution luy rendoit tout possible & tout facile ; cette fermeté d'ame, que jamais nul obstacle n'arresta, que jamais nul peril n'épouventa, que jamais nulle resistance ne lassa ni ne rebutta ; cette vigilance que rien ne surprenoit, cette prévoyance à laquelle rien n'échappoit ; cette étenduë de penetration avec laquelle dans les plus hazardeuses occasions il envisageoit d'abord tous ce qui pouvoit ou troubler ou favoriser l'évenement des choses, semblable à un aigle, dont la veûe perçante fait en un moment la decou-

verte de tout un vaste pays ; cette promptitude à prendre son parti, qu'on n'accusa jamais en luy de precipitation, & qui sans avoir les inconvenients de la lenteur des autres, en avoit toute la maturité ; cette science qu'il pratiquoit si bien, & qui le rendoit habile à profiter des conjonctures, à prevenir les desseins des ennemis presqu'avant qu'ils fussent conçeûs, & à ne pas perdre en vaines deliberations ces moments heureux, qui decident du sort des armes ; cette activité que rien ne pouvoit égaler ; & qui dans un jour de bataille le partageant, pour ainsi dire, & le multipliant, faisoit qu'il se trouvoit par tout, qu'il suppléoit à tout, qu'il rallioit tout, qu'il maintenoit tout, soldat & general tout à la fois ; & par sa presence inspirant à tout un corps d'armée, & jusqu'aux plus vils membres qui le composoient, son courage & sa valeur ; ce sang froid qu'il sçavoit si bien conserver dans la chaleur du combat ; cette tranquillité, dont il n'estoit jamais plus seûr, que quand on en venoit aux mains, & dans l'horreur de la meslée ; cette moderation & cette douceur pour les siens, qui redoubloit à mesure que sa fierté contre l'ennemi estoit émeuë ; cet inflexible oubli de sa personne qui n'écouta jamais

la remonſtrance, & auquel conſtamment determiné, il ſe fit toûjours un devoir de prodiguer ſa vie, & un jeu de braver la mort. Car tout cela eſt le vif portrait, que chacun de vous ſe fait, au moment que je parle, du Prince que nous avons perdu; & voilà ce qui fait les heros.

Ceux qu'a vantez l'ancienne Rome, & ceux qui avant luy s'eſtoient diſtinguez ſur le theatre de la France, poſſedoient plus ou moins de ces qualitez : l'un excelloit dans la conduite des ſieges, l'autre dans l'art des campements : celuy-cy eſtoit bon pour l'attaque, & celuy-là pour la défenſe : l'univerſalité jointe à l'éminence des vertus guerrieres, eſtoit le caractere de diſtinction de l'invincible CONDE'. Ainſi le publioit le grand Turenne, cet homme digne de l'immortalité, mais le plus legitime juge du merite de noſtre Prince, & le plus zelé, auſſi-bien que le plus ſincere de ſes admirateurs : ainſi, dis-je, le publioit-il ; & la juſtice qu'il a toûjours renduë à ce heros en luy donnant le rang que je luy donne, eſt un temoignage dont on l'a ouï cent fois s'honorer luy-meſme. De là vient que le Prince de Condé valloit ſeul à la France des armées entieres : que devant luy les forces ennemies les plus redoutables s'af-

foibliſſoient viſiblement par la terreur de ſon nom ; que ſous luy nos plus foibles troupes devenoient intrepides & invincibles ; que par luy nos frontieres eſtoient à couvert, & nos provinces en ſeûreté ; que ſous luy ſe formoient & s'élevoient ces ſoldats aguerris, ces officiers experimentez, ces braves dans tous les ordres de la milice, qui ſe ſont depuis ſignalez dans nos dernieres guerres, & qui n'ont acquis tant d'honneur au nom François, que parce qu'ils avoient eû ce Prince pour maiſtre & pour chef.

Quel threſor dans un Eſtat d'y poſſeder un tel homme ! Et quel vuide un tel homme par ſa mort ne laiſſe-t-il pas dans un Eſtat ! Or de penſer qu'on eſt cet homme, & l'eſtre en effet, le ſçavoir, le ſentir, ſe l'entendre dire à toute heure ; & joüir, mais auſſi ſingulierement que celuy-cy, de cette haute reputation, dont il ſemble que Dieu meſme a voulu paroiſtre jaloux, ayant ſi ſouvent affecté de s'appeller dans l'Ecriture le Dieu des armées : c'eſt à dire, eſtre entre les hommes comme le Dieu des autres hommes ; quelle tentation & quel piége pour le ſalut, ſur-tout dans les maximes d'une religion, qui ne couronne que les humbles, & qui reprouve les vertus meſmes ſeparées de l'humilité !

Vous allez voir si nostre Prince succomba à cette tentation.

Mais auparavant joignez à la gloire des armes celle de l'esprit, dont l'abus n'est pas moins à craindre, & qui donna dans sa personne tant de lustre à la qualité mesme de heros. Car il n'estoit pas, si j'ose me servir de ce terme, de ces heros incultes, qui de la bravoure & de la science de la guerre, se font un titre & un droit d'ignorance pour tout le reste. Avec le magnanime & l'heroïque, il sçût accorder tout le brillant & tout le sublime des talents de l'esprit.

Quelle capacité plus vaste, quel discernement plus exquis, quel goust plus fin, quelle comprehension plus vive, quelle maniere de penser & de s'énoncer plus juste & plus noble ? Qu'ignoroit-il ? & dans l'immensité des choses, dont il avoit acquis la connoissance, que ne sçavoit-il pas exactement ? Depuis le Cedre jusqu'à l'Hyssope, aussi-bien que le Sage Salomon, c'est à dire, depuis la plus relevée theologie jusques aux moindres secrets de la mechanique, de quoy n'estoit-il pas instruit ? Que n'avoit-il pas lû & devoré ? Prophane & sacré, antique & moderne, de quoy ne parloit-il pas, & ne jugeoit-il pas en maistre ?

S'il falloit assister à un Conseil, avec quelle force de politique, avec quelle abondance d'expedients, avec quel don de decision n'y opinoit-il pas? S'il s'entretenoit avec des sçavants, que n'adjoustoit-il pas à leurs lumieres par ses reflexions, & dans ce qu'ils croyoient sçavoir, de combien de faux préjugez, doüé luy-mesme d'une science plus épurée, ne les faisoit-il pas revenir? Quel poids, s'ils le consultoient comme autheurs, son approbation ne donnoit-elle pas à leurs ouvrages? & quelle censure plus infaillible que la sienne, leur repondoit par avance du jugement du public? Tout cela se trouvant en luy accompagné de ces vertus, qui font l'ornement de la societé civile; & qui par une alliance rare joignoient le parfait honneste homme à l'habile homme, au grand homme, au Prince, au heros, que luy manquoit-il pour estre selon le monde un homme achevé?

Jamais homme encore une fois, n'eût donc tant de droit d'estre rempli de luy-mesme, si jamais on peut avoir droit d'en estre rempli: & jamais homme pour se défendre de la vanité, n'eût donc tant à craindre du costé de la verité. Mais c'est icy où commence le miracle de la providence. Car en mesme temps, parce

qu'il avoit un cœur solide (or voicy à quoy je réduis la solidité de ce cœur,en le comparant & en l'opposant à luy-mesme) jamais homme avec tant de gloire, n'a n'a esté si superieur à sa propre gloire ; jamais homme avec tant de merite, n'a esté moins enflé de son merite ; jamais homme avec tant d'éclatants succés, n'a esté si éloigné de l'ostentation, ni si ennemi de la flaterie ; jamais homme avec tant de grandeur, n'a allié tant d'humanité, tant d'affabilité, tant de bonté ; jamais homme avec tant de capacité & tant de lumieres, n'a eû moins de presomption ; jamais homme avec tant de sujets d'estre content de luy-mesme, n'a esté moins occupé de luy-mesme, moins gasté ni moins infecté de l'amour de luy-mesme. Miracles, dis-je, de la providence, mais d'autant plus miracles, qu'ils paroissoient en luy comme naturels. A ces traits, mes chers Auditeurs, vous reconnoissez encore icy le Prince de Condé.

Un Heros superieur à sa propre gloire, c'est à dire, qui a tout fait pour l'acquerir, hors de la desirer & de la chercher, ce qu'il ne fit jamais, Quelle gloire avoit-il en veûë ? celle du Roy & de l'Estat. Pour celle-là, il n'y avoit rien qu'il ne se crust permis ; & la mesure de ses desirs, quand

quand il s'agissoit de la gloire du Roy, estoit de la desirer sans bornes, & de rapporter tout à elle ; ou, pour mieux dire, de sacrifier tout pour elle. Il ne pensoit à la sienne, que pour en reprimer les mouvements, & pour s'en interdire la vaine joye, qu'il estimoit une bassesse : ayant souvent protesté que, quoy-qu'il eust fait, il n'avoit jamais rien fait pour paroistre brave ; ayant toûjours eû pour maxime d'aller au solide des choses, d'aimer son devoir pour son devoir mesme, & de trouver dans le seul temoignage de sa conscience toute la recompense de ses services : solidité d'autant plus heroïque, qu'elle est plus interieure & plus cachée.

Un heros sans ostentation. Le vit-on jamais s'applaudir, ou se prevaloir d'aucunes de ces actions glorieuses, qui l'avoient rendu si celebre ? S'il en parloit, c'estoit avec une retenuë, dont jamais, ni sa complaisance pour ceux qui l'écoutoient, ni leur curiosité qu'il faisoit souffrir, ne le fit relascher. S'il racontoit le gain d'une bataille, vous eussiez dit qu'il n'y avoit eû nulle part ; ce n'estoit que pour loüer ceux qui y avoient monstré de la valeur, que pour leur en donner la gloire, que pour les faire connoistre à

la Cour : jamais plus éloquent ni plus officieux, que quand il leur rendoit cette justice; & jamais plus en garde ni plus reservé, que quand on vouloit ou surprendre ou forcer sa modestie, pour luy faire dire ce qui le touchoit personnellement. A-t-on pû obtenir de luy qu'il écrivist les memoires de sa vie ; chose qu'il auroit faite si dignement, & dont la posterité luy auroit eû une obligation éternelle ? Et avec quelque instance qu'on l'en ait pressé, son indocilité sur ce poinct, si je puis m'exprimer de la sorte, a-t-elle pû estre vaincuë ? Tout ce que j'ay fait, repondoit-il, n'est bon qu'à estre oublié : il faut écrire l'histoire du Roy, toute autre desormais seroit superfluë. Et on sçait avec quelle abondance de cœur il parloit ainsi. Sa sincerité n'estoit-elle pas en cela une aimable preuve de sa solidité ?

Un Heros ennemi de la flaterie. Vous me direz qu'il luy estoit aisé de l'estre, parce qu'estant seûr de la vraye loüange, & ayant tout ce qu'il avoit pour estre sincerement loüé, à peine pouvoit-il craindre d'estre flaté. Parlons donc plus correctement. Un Heros ennemi de la loüange mesme la plus sincere & la plus vraye : car il estoit difficile qu'on luy en donnast d'autre, mais c'estoit assez qu'elle fust

loüange, pour qu'il ne puſt pas la ſoutenir. Avec quelle impatience & quel chagrin ne la ſupportoit-il pas, quand il ne pouvoit l'éviter ? Et quand il en eſtoit le maiſtre, avec quel air de dignité, quoy-que ſans fierté, ne la rebuttoit-il pas ? Au lieu que le foible des grands eſt d'aimer à eſtre trompez, & d'écouter avec plaiſir l'adulation & le menſonge, dont on nourrit ſans ceſſe leur amour propre ; le caractere tout oppoſé de noſtre Prince eſtoit de ne pouvoir ſouffrir les veritez meſmes qui luy eſtoient avantageuſes, & qui honorant ſon merite, fatiguoient & geſnoient ſa modeſtie : hors de là paſſionné pour la verité, c'eſt à dire, aimant la verité qui l'inſtruiſoit, qui le detrompoit, qui le condamnoit ; mais craignant & fuyant la verité qui le loüoit & qui l'exaltoit. Dis-je rien que vous n'ayez veû, & ce caractere de ſolidité ſi rare parmi les Princes, ne vous a-t-il pas fait cent fois admirer celuy que vous regrettez aujourd'huy ?

Un Heros auſſi humain, qu'il eſtoit grand. Je ſçais qu'il pouvoit eſtre l'un ſans préjudice de l'autre : & je conviens qu'il eſtoit de l'intereſt de ſa grandeur meſme, qu'il euſt ce fonds d'humanité, qui le rendoit ſi affable & ſi acceſſible, parce qu'il ne paroiſſoit jamais plus grand,

que quand il se communiquoit, & qu'il se laissoit voir de prés. De combien peu de grands du monde en pourroit-on dire autant ? Mais aussi dans combien peu de grands du monde voit-on cette application qu'il avoit à gagner par des bontez prevenantes, ceux qui avoient l'honneur de l'approcher ? Vit-on jamais Prince d'un commerce plus aisé, plus libre, plus commode ? Se sentoit-on, quand on conversoit avec luy, embarrassé ou gesné du respect qu'on avoit pour sa personne, quoy-qu'on en fust penetré ? Quel soin n'avoit-il pas de le temperer, par tout ce qu'il y a d'obligeant ; se familiarisant avec les uns, s'abbaissant avec les autres, s'ouvrant & se confiant à ceux-cy, entrant dans les affaires de ceux-là, s'accommodant & se proportionnant à tous ? Pouvoit on sortir d'avec luy, sans estre charmé de son honnesteté, & sans ressentir une joye secrete des marques, qu'on venoit d'en recevoir ? Et faut-il s'étonner, si avec de semblables manieres, aprés avoir gagné tant de batailles, il avoit gagné tant de cœurs ? Mais en falloit-il un moins solide que le sien, pour preferer, comme il faisoit, cette conqueste des cœurs à toutes celles qu'il avoit faites par sa valeur ?

Un Heros que l'amour de luy-mesme n'avoit point gasté. De là vient cet attachement admirable & cet inépuisable zéle qu'il avoit pour tous ses devoirs. Comme il estoit peu occupé de soy, il pensoit éternellement à ce qu'il croyoit devoir aux autres. Fut-il jamais un meilleur pere? fut-il un plus aimable maistre? fut-il un plus parfait ami? Quelle ample matiere d'éloge ces trois qualitez ne me fourniroient-elles pas, si je pouvois m'y arrester?

Un plus parfait ami. Servez-m'en icy de temoins, vous qui en avez fait l'épreuve: en avez-vous connu un plus fidelle, un plus seûr, un plus exact observateur des droits sacrez de l'amitié? Vous, qui estes assez heureux pour avoir esté honorez de celle de ce grand homme, rappellez-en le souvenir, & dites-moy: vous a-t-il jamais manqué? a-t-il eû de l'indifference pour vos interests? s'est-il monstré insensible à vos malheurs? luy est-il échappé un secret que vous luy eussiez confié? avez-vous decouvert en luy ces foibles ausquels l'amitié des grands est si sujette, ou plustost, qui font que les grands connoissent si peu l'amitié? ses défiances & ses froideurs vous ont-elles causé de l'inquietude? avez-vous eû à essuyer ses inégalitez? a-t-il exigé de vous des dépendan-

ces serviles ? Quand il a pû vous obliger, vous a-t-il fait valoir ses graces ? il aimoit & il vouloit estre aimé : a-t-il rien omis pour y réüssir, & jamais Prince y est-il mieux parvenu ; c'est à dire, jamais Prince a-t-il eû tant d'amis choisis, tant d'amis desinteressez, tant d'amis attachez à luy pour luy-mesme, tant d'amis de toutes professions & de tous estats ; à la Cour & hors de la Cour, dans la robbe & dans l'épée ? Mais l'aimoit-on comme on aime ordinairement les Princes, par interest, par politique, par necessité, & n'avoit-il pas l'avantage d'estre aimé comme les particuliers, par inclination, par choix, par estime ; en un mot, parce qu'il estoit aimable ? L'auroit-il esté, quoy-que grand Prince, s'il n'avoit esté solide ?

Un meilleur pere & plus digne d'en porter le nom. Mais il ne m'appartient pas de toucher à cette qualité. Il n'y a qu'à vous, PRINCES & PRINCESSES, qui m'écoutez, à qui elle ait esté pleinement connuë. Nous sçavons les soins infinis qu'il s'est donné pour vous élever, & pour faire de vous des Princes parfaits : mais il n'y a que vous-mesmes qui puissiez dire la tendresse qu'il a eûë pour vos personnes. Je vous le demanderois icy, si je n'apprehendois de rouvrir vos playes ; & ce n'est

qu'en tremblant que je vous y fais penser : mais dust-il vous en couster de la douleur, au moins par là comprendra-t-on combien vous luy avez esté chers, & jusqu'où il a porté l'amour paternel. Permettez-moy donc de le dire, & aux dépens de ce qu'en souffrira vostre cœur, écoutez l'éloge d'un Pere, que la pieuse, quoy-que prophane antiquité n'auroit pas moins reveré sous ce nom de Pere, que sous celuy de Heros : d'un Pere, dont vous avez esté la joye, comme il a esté vostre gloire. Il a rempli le devoir & le nom de Pere, jusqu'à n'épargner pas sa propre vie, & jusqu'à se faire un plaisir de la sacrifier pour ses enfants ; & puisqu'il faut le dire enfin, la mesure de l'amour qu'il a eû pour eux, est qu'en effet il en a esté la victime.

Or tout cela compris ensemble, est ce que j'ay appellé un cœur solide, opposé à ce cœur vain que Dieu réprouve, particulierement dans les grands de la terre. Et j'ay dit, mes chers Auditeurs, que par là Dieu avoit donné à nostre Prince un preservatif admirable, non seulement contre la gloire du monde, mais contre tous les desordres qui la suivent, & qui sont si funestes pour le salut. Car qu'est ce qui perd les grands du monde ? Vous le sçavez ; cette plenitude d'eux-mesmes, cette enflû-

re de leur grandeur, cet abus de leur dignité, cet oubli de leurs devoirs, cette habitude d'indépendance, ce mépris & ce rebut des autres, cette haine de la verité, cet amour de la flaterie, cette dureté, cette fierté, cette jalousie & cette ostentation d'authorité, cette crainte du merite d'autruy, cette presomption du leur propre, cet entestement de ce qui leur est dû, que sçais-je? voilà ce que la gloire du monde leur attire; & dans l'usage qu'ils en font, voilà ce qui les perd, & ce qui les damne. Or, graces au Seigneur, rien de tout cela ne s'est trouvé dans nostre Prince, parce qu'il avoit un cœur solide à l'épreuve de la vanité, & de toute l'iniquité qui en est inseparable. Dieu luy donnant ce cœur solide, préparoit donc dés-lors en luy le fond sur lequel devoit agir sa grace. Il éloignoit donc déja de luy tous les obstacles que sa grace auroit eû à surmonter, si elle avoit trouvé en luy un autre cœur. Cette solidité de cœur entroit donc déja dans le dessein & dans l'ordre de sa predestination éternelle: pourquoy? parce que dans les veûës de Dieu, elle devoit estre en luy le contrepoids de toute la gloire qu'il avoit à soutenir. Mais voicy quelque chose de plus: car j'ay adjousté que Dieu, par une seconde faveur, luy

avoit donné un cœur droit, pour servir de ressource à ses malheurs ; & c'est le sujet de la seconde partie.

II. PARTIE.

IL n'y a point d'astre qui ne souffre quelque éclipse ; & le plus brillant de tous, qui est soleil, est celuy qui en souffre de plus grandes & de plus sensibles. Mais deux choses en cecy sont bien remarquables : l'une, que le soleil, quoy-qu'éclipsé, ne perd rien du fonds de ses lumieres, & que malgré sa défaillance, il ne laisse pas de conserver la rectitude de son mouvement : l'autre, qu'au moment qu'il s'éclipse, c'est alors que tout l'univers est plus attentif à l'observer & à le contempler, & qu'on en étudie plus curieusement les variations & le systesme. Symbole admirable des estats, où Dieu a permis que se soit trouvé nostre Prince, & où je me suis engagé à vous le representer. C'est un astre, qui a eû ses éclipses. En vain entreprendrois-je de vous les cacher, puisqu'elles ont esté aussi éclatantes que sa lumiere mesme : & peut-estre serois-je prévaricateur, si je n'en profitois pas, pour en faire aujourd'huy le sujet de vostre instruction. J'appelle ses éclipses, le malheur qu'eût ce grand homme de se voir enveloppé dans un parti que forma l'esprit

de discorde, & qui fut pour nous la source funeste de tant de calamitez : & considerant ce grand homme dans sa profession de chrestien, j'entends par l'éclipse qu'il a soufferte, ce temps où livré à luy-mesme, il nous a paru comme dans une espece d'oubli de Dieu ; ce refroidissement où nous l'avons veû dans la pratique des devoirs de la religion. Deux choses que je ne puis pas disconvenir avoir esté les deux endroits malheureux de sa vie ; l'une par rapport à son Roy, & l'autre par rapport à son Dieu. Mais c'est icy, adorable & aimable providennce, où vous me paroissez toute entiere, & où je découvre le secret de vostre conduite. Car vous aviez donné à ce Heros un cœur droit, qui dans les maux les plus extresmes luy a esté d'une immanquable ressource : un cœur droit qu'il a conservé dans ces deux malheureux estats ; & qui ayant toûjours esté entre vos mains, ne s'est jamais absolument ni perverti ni dementi : un cœur droit, dont vous vous estes avantageusement servi pour ramener ce Heros à tout ce qu'il vous a plû ; n'ayant permis qu'il s'écartast du droit chemin, que pour l'y faire rentrer, & plus utilement pour nous, & p'us glorieusemenr pour luy-mesme. Voilà, providence de mon Dieu, l'effet

de vos misericordes, que je dois faire observer à ceux qui m'écoutent, & qui vont estre pour eux autant de leçons de leurs plus importants devoirs.

Ouy, pour le malheur de la France, le Prince que nous pleurons, se vit meslé dans un parti, que la discorde avoit formé, & qui le detacha de nous. D'autres plus éclairez que moy, ont apprehendé de toucher ce poinct de son histoire : & moy, pour l'interest de mon ministere, je me suis senti inspiré de m'y arrester. Car j'ose dire, que jamais poinct d'histoire ne fut plus propre à vous faire voir, ce que peut la droiture d'un cœur dans l'extremité des disgraces humaines; ni plus propre à imprimer dans vos esprits la grande maxime, non seulement de la veritable politique, mais de la pure religion, qui consiste dans l'inviolable attachement que l'on doit avoir pour les puissances establies, & pour ceux en qui réside l'authorité legitime, ou qui en sont les dépositaires. Et je ne crains pas que le zéle que vous avez pour la gloire du Heros dont nous parlons, vous fasse supporter avec peine cette morale; puisque c'est de la droiture mesme de son cœur & de la pureté de ses sentiments, que j'en vais tirer les preuves les plus convaincantes.

Il est donc vray, Chrestiens : ce Prince jusqu'alors l'appuy de l'Estat, par la conjoncture fatale des dissensions civiles, en devint tout d'un coup la terreur. Il est vray, qu'entraisné par le torrent, il se trouva malgré luy hors de la route que sa sagesse & sa raison luy faisoient tenir, & qu'il avoit resolu de suivre. Mais il est vray aussi (premiere circonstance bien essentielle) que jamais son cœur ne se sentit si cruellement dechiré : & nous n'avons qu'à rappeller le souvenir des choses passées, pour luy rendre aujourd'huy cette justice, qu'au moins les maux que nous souffrismes, causez par la guerre qui s'alluma dans le Royaume, ne dûrent point luy estre imputez ; puisqu'ils ne furent que les suites de la violence, qu'on avoit faite à son cœur. Et en effet, on sçait combien il s'efforça de detourner l'orage de cette guerre ; & de quelle maniere, sur le poinct qu'elle alloit éclater, il s'y opposa. Malgré les chagrins, dont il estoit accablé, & dont il pouvoit se promettre par elle du soulagement, on sçait combien il y resista. Vaincu par d'autres interests que les siens, auxquels il ne put estre insensible, & qui l'y engagerent enfin, on sçait le desespoir qu'il en temoigna ; car il estoit naturellement ennemi

des conseils violents, & aux dépens de ses interests propres, il en avoit de l'horreur. Son cœur, dont les intentions estoient droites, n'eût donc par luy-mesme aucune part à nos miseres; & si les mouvements de ce cœur eussent esté suivis, vous le sçavez, jamais l'esprit de division n'auroit prévalu; jamais nostre repos n'eust esté troublé, & jamais la France n'eust eû la douleur de voir le Prince de Condé separé d'elle. Ce fut la main du Seigneur, qui s'appesantit sur nous; ce fut le fruit de nos iniquitez; ce fut la justice de Dieu, qui pour nous punir, nous osta ce Prince, sur lequel, & avec raison, nous comptions bien plus, que sur la multitude de nos legions & de nos forteresses.

Je ne dis point cecy pour vous justifier sa conduite. A Dieu ne plaise, que j'excuse ce que luy-mesme a detesté, ni que je prétende faire icy une apologie, dont il seroit encore le premier à me faire un crime. Qu'il ait esté foible une fois, & qu'une fois il ait succombé à une tentation humaine (seconde circonstance) au moins est-il vray qu'il a eû le merite des cœurs droits & des grandes ames, en se condamnant luy-mesme: & à Dieu ne plaise, que je diminuë rien par mon discours, d'un merite aussi rare que celuy-là. Car je sou-

tiens, que pour un Heros comme luy, cette condamnation de ſoy-meſme, ſur-tout avec les ſuites qu'elle a eûës, & dont nous l'avons veûë accompagnée, a eſté dans l'ordre politique, auſſi-bien que dans la religion, cette eſpece de penitence, qu'une bouche éloquente de noſtre ſiecle aſſeûroit fort bien n'eſtre pas moins glorieuſe, que l'innocence. Tel a eſté le ſentiment de celuy qui devoit en eſtre le juge, c'eſt à dire du plus grand des Roys : & nous ſçavons combien ce deſaveu ſincere d'une conduite malheureuſe a eû de pouvoir ſur luy, pour regagner ſa confiance & ſon amitié.

Mais ne croyez pas qu'il n'en ait couſté à noſtre Prince qu'un ſterile & vain repentir: (troiſiéme circonſtance encore plus notable.) Pour donner à ce repentir plus d'efficace & plus de poids, l'un des ſoins de noſtre Prince fut de le rendre utile & ſalutaire à tous ceux qui eſtoient alors compagnons de ſon triſte ſort. Eloigné de la Cour & du Royaume, il en faiſoit des leçons au jeune Prince ſon fils; & par des confidences paternelles de l'eſtat douloureux où il ſe voyoit, il rectifioit en luy, ou ſi vous aimez mieux, il prevenoit les conſequences de ſon propre exemple. En pere auſſi tendre que ſage, il luy repreſen-

toit les horreurs de ces sortes d'engagements : il luy mettoit devant les yeux, & il luy faisoit sentir la déplorable destinée d'un Prince réduit à chercher un azile, & à dépendre de la protection d'une puissance étrangere, qui se défie toûjours de luy, & dont luy-mesme ne peut jamais s'asseûrer. En un mot, il luy apprenoit à profiter de ses malheurs : & son unique consolation dans le comble de ses disgraces, estoit de penser qu'il élevoit dans la personne de ce fils un autre luy-mesme ; mais qui instruit & formé par luy, seroit plus heureux que luy, mieux conseillé que luy, le diray-je ? plus irreprehensible que luy, dans la chose du monde où il avoit plus recherché & plus passionément souhaité de l'estre. Fut-il jamais une droiture de cœur comparable à celle-là ? Ce n'est pas assez.

Penetré de ces sentiments, & parce qu'il avoit le cœur droit, ce Prince, quoyqu'abandonné à sa mauvaise fortune, refusa constamment tous les avantages qui auroient pû la relever ; mais qui en la relevant, luy auroient esté un obstacle à son restablissement dans les bonnes graces & dans l'obéïssance du Roy : (quatrieme circonstance, dont vous avez dû faire avant moy la remarque.) A quelle épreuve sur ce

poinct l'Espagne ne le mit-elle pas, & à quelles conditions ne fut-elle pas toute preste de traiter avec luy, s'il avoit voulu pour jamais s'attacher à elle ? Mais avec quelle fermeté & quelle hauteur ne rejetta-t-il pas les propositions, quoy-que specieuses, par où on le tenta ? On luy offrit en pleine souveraineté des villes & des provinces considerables ; & il ne repondit à ces offres, que par une genereuse indignation d'avoir esté crû capable de les écouter. Le retour à l'obeïssance de son Roy luy parut quelque chose de meilleur & de plus avantageux pour luy, que d'estre luy-mesme souverain : & il prefera le droit qu'il s'estoit reservé de travailler à ce retour & de pouvoir l'esperer, à tous les titres dont son ambition auroit pû hors de là estre flatée. Elle estoit irritée par la misere, mais son devoir le soutint. Il ne put ni souffrir, ni consentir d'achepter à ce prix une couronne ; & il aima mieux s'exposer à estre toûjours malheureux, que de renoncer pour jamais à estre fidelle. Voilà ce que j'appelle un cœur droit.

Eût-il un moment de joye, tandis que separé de nous, il se vit dans l'affreuse necessité d'estre malgré luy-mesme nostre ennemi ? Non, Messieurs, separé de nous il gemissoit dans le secret de son cœur des

fuccés mefmes de fes armes : fa valeur employée contre fa patrie, luy eftoit odieufe à luy-mefme ; forcé à en faire un tel ufage, il auroit voulu, ou en avoir moins, ou eftre hors de toute occafion de la produire. Que ne fit-il pas pour mettre fin à un eftat fi violent ? (cinquieme circonftance, dont je fuis feûr que vous fuftes alors touchez.) Obmit-il rien de tout ce qui dépendoit de luy, pour difpofer les chofes à la paix ? Dans les negociations des Pyrenées, où il fut queftion de regler ce qui regardoit fa perfonne, voulut-il eftre confideré au préjudice de la caufe commune ? Héfita-t-il à facrifier tout, pluftoft que d'apporter à ce grand œuvre le moindre retardement ? Les interefts de fes amis exceptez, ne pria-t-il pas qu'on oubliaft les fiens, & qu'on l'oubliaft luy-mefme, fi de là dépendoit la conclufion d'un traité, qui devoit pacifier l'Europe ? Et pourveû qu'on luy menageaft le feul bien aprés lequel il foupiroit, fçavoir les bonnes graces du Roy, ne protefta-t-il pas qu'il feroit content ? La paix entre les deux Couronnes ne fut-elle pas le comble de fes vœux, parce qu'elle l'affeûra que ce bien luy eftoit accordé ? Et n'advoüoit-il pas, que le jour de fa vie le plus triomphant, eftoit celuy où, reftabli à la Cour

& favorablement reçeû du Roy, il estoit rentré dans la possession de ce bien ?

Mais avec quel zéle ne travailla-t-il pas ensuite à se l'asseûrer, & en s'en rendre digne plus que jamais ? (sixieme & derniere circonstance.) Et quel soin n'eût-il pas aprés son retour, de reparer ses malheurs par le redoublement de ses services ? Icy un nouvel ordre de choses se presente à moy, & je me trouve encore accablé de mon sujet. Car ce seroit le lieu de vous faire voir nostre Prince, suivant le Roy dans ces glorieuses campagnes, qui ont esté les miracles de nostre siecle ; & prenant part à ses conquestes, dont un jour la posterité aura droit de douter, ou peut-estre mesmes qu'elle ne croira pas, parce qu'elles sont bien plus vrayes, que vraysemblables. De quel œil les regarda-t-il ? si la droiture de son cœur n'en avoit encore sur ce poinct reglé les mouvements, peut-estre auroit-il eû peine à n'en pas concevoir une envie secrete, luy qui jusques-là n'avoit rien trouvé dans la guerre qui pust estre pour luy un sujet d'envie. Mais il fut alors convaincu, qu'il y avoit quelque chose de nouveau sous le soleil ; & parce qu'il avoit un cœur droit, il vit avec joye un plus fort que luy, selon le terme de l'Ecriture, sur le theatre du mon-

de, obſcurciſſant tous les heros, & luy cauſant à luy-meſme de l'étonnement. Je vous repreſenterois, dis-je, le Prince de Condé, ſuivant les pas de LOUIS LE GRAND, qui eſtoient des pas de géant, & ſe ſurpaſſant par la nouvelle ardeur que luy inſpiroit l'exemple de ce Monarque. Vous le verriez, ainſi que parle Daniel, rajeuni comme l'aigle; & dans un corps uſé de travaux, rallumant tout le feu de ſes premieres années, combattre, & comme un autre Hercule, défaire à Seneff l'hydre conjurée contre nous, c'eſt à dire, les trois formidables armées de l'Empereur, de l'Eſpagne, & de la Hollande; en pourſuivre les reſtes & les diſſiper par la levée du ſiege d'Oudenarde; repaſſer en Allemagne, & par ſa preſence ſauver l'Alſace expoſée en proye à l'ennemi, & deſolée par la mort de Monſieur de Turenne; empeſcher les funeſtes ſuites de la perte de ce General; avec le débris d'une armée & avec une poignée de gens, arreſter toutes les forces de l'Empire, les faire honteuſement échoüer devant Haguenau & devant Saverne, les fatiguer, les conſumer, les pouſſer au de-là du Rhin: par tout ſecondé de ſon illuſtre Fils, qui partageoit avec luy la gloire de ſes actions, & à la valeur auſſi-bien qu'à l'amour duquel, il eût à

Seneff la satisfaction & la joye de se voir luy-mesme redevable de la vie : par tout s'immolant & se sacrifiant, mais par tout triomphant & remplissant la mesure de cette glorieuse reparation qu'il faisoit à la France. Changeant de scene, vous l'admireriez hors du tumulte de la guerre, & dans une vie plus tranquille, achevant en cecy de se satisfaire par une conduite envers le Roy, qui n'eût peut-estre jamais d'exemple, mais qui en pourra éternellement servir à tous ceux qui m'écoutent.

En effet, il n'y avoit point de particulier dans le Royaume, à qui le Prince de Condé ne fust un modelle de l'attachement, du dévoüëment, de la soumission & de l'obéïssance qui sont dûs au Roy ; il n'y avoit point de courtisan, qui n'apprist de luy à honorer, à reverer, à aimer le Roy ; il n'y avoit point d'esprit chagrin ni mécontent, qu'il ne redressast en luy inspirant la veneration & la tendresse qu'il avoit pour le Roy. Ce merite du Roy si connu avoit des charmes pour luy, qu'il faisoit sentir aux autres ; & on ne concevoit jamais une idée plus haute des grandes qualitez du Roy, que quand le Prince de Condé s'en expliquoit, & qu'on l'en entendoit parler. Avec quelle application n'étudioit-il pas les volontez de ce Monar-

que, pour y conformer les siennes? Avec quelle ardeur n'alloit-il pas au devant de tout ce qui pouvoit luy plaire? Avec quelle joye ne voyoit-il pas sa famille unie à la personne de ce grand Roy, par le lien d'un heureux mariage? Avec quels saisissements de douleur & de crainte n'apprehendoit-il pas & ne ressentoit-il pas les moindres maux, dont la santé precieuse de ce grand Roy estoit attaquée? Avec quelle vivacité ne s'interessoit-il pas pour sa conservation? Aprés avoir cent fois tremblé des affreux perils, où il avoit veû ce Roy conquerant poussé par son heroïque valeur, avec quelle resolution ne l'empescha-t-il pas de s'exposer aux dangers, où la maladie de la jeune Princesse, c'est à dire, où l'excés de sa bonté & son amour de Pere alloient l'engager? Avec quel courage, dis-je, & quelle vigueur nostre Prince, quoy-que luy-mesme languissant & déja mourant, ne l'en retira-t-il pas? Mais ne put-on pas dire alors, & n'eût-il pas droit de penser, qu'il rendoit par là un service à l'Estat, seul capable d'effacer le souvenir des choses passées; que par là il s'acquittoit envers la France de tout ce qu'il pouvoit luy avoir dû, & que luy conserver son Roy, estoit ne luy devoir plus rien.

Voilà, mes chers Auditeurs, de quoy nous ſommes redevables à la droiture de ſon cœur. Mais voyons de quelle reſſource la droiture de ſon cœur luy a eſté par rapport à ſon Dieu : & c'eſt icy, où voſtre pieté va trouver de quoy ſe ſatisfaire.

Il eſt vray, ce Prince, ou livré à luy-meſme, ou, ſi vous voulez, emporté par l'eſprit du monde, nous a paru quelque temps comme dans une eſpece d'oubli de Dieu. Mais quoy-qu'il ait paru oublier Dieu, ô profondeur & abyſme de miſericorde! il ne l'a jamais méconnu, & malgré ſon relaſchement dans la pratique des devoirs de la religion, il n'a jamais dans le ſecret de ſon cœur abandonné la religion, il n'a jamais perdu la foy, il n'a jamais douté de nos myſteres. Ainſi l'a-t-il luy-meſme declaré, & nous ſçavons que ſon temoignage eſt vray, puiſque jamais Prince ne fut moins capable que luy, ſurtout dans un ſujet pareil, de diſſimuler ni de feindre. Quand il ne l'auroit pas aſſeûré, certains traits de ſa vie, quoy-qu'alors moins chreſtienne & plus diſſipée, nous en auroient ſuffiſamment répondu. Ce ſoin qu'il avoit aprés une victoire remportée, ſur le champ meſme de bataille, les genoux en terre, d'en rendre à Dieu les premieres actions de graces; c'eſt ce

qu'il fit à Rocroy : ces ordres si absolus & si severes qu'il faisoit garder, pour empescher dans la licence de la guerre, la prophanation des lieux saints : cette exactitude à ne confier les benefices auxquels il devoit pourvoir, sur-tout quand ils estoient chargez de la conduite des ames, qu'à des sujets choisis & sans reproche ; chose qu'il observa toûjours : ce zéle si loüable qu'il temoignoit pour la conversion du moindre de ses domestiques engagé dans l'heresie ; c'est ce que nous avons veû : ces conseils salutaires qu'il a si souvent donnez à ses amis mourants, & à ceux qui dans les attaques estoient blessez auprés de luy, les exhortant le premier à mettre leur salut en asseûrance, & s'employant à leur en procurer les prompts secours : ces marques de christianisme si édifiantes, qu'il donna luy mesme à Gand dans le danger d'une maladie ; & ce qui nous a enfin paru à sa mort, où, comme parle le saint Esprit, se fait la manifestation des sentiments de l'homme & de ses œuvres, *In fine hominis denudatio operum ipsius* : tout cela, dis-je, monstre bien qu'au milieu mesmes des égarements du monde, la religion s'estoit conservée dans son cœur. Or elle ne s'y estoit conservée, que parce qu'il avoit un cœur droit ; &

Ecclef. c. 11.

par là je prétends, mes chers Auditeurs, rendre icy à la religion un des plus invincibles temoignages qui puisse luy estre rendu : par là je prétends confondre le libertinage & tous les monstres d'impieté, qui pourroient regner parmi vous ; & je veux par là vous faire adorer la providence, qui sçait si bien des plus grands maux, tirer sa gloire & nostre bien. Ecoutez-moy, & qu'au moins ce que je vais dire, ne soit pas un jour le sujet de vostre condamnation.

Temoignage invincible & irreprochable en faveur de la religion : pourquoy ? parce que jamais homme, à peine en excepterois-je saint Augustin, n'a tant examiné la religion, ni avec un esprit si éclairé que nostre Prince : & ce que je vous prie en mesme temps de remarquer, jamais homme ne l'a étudiée avec moins de précaution que luy, ni avec plus de danger de la perdre ; c'est à dire, avec un esprit plus curieux & plus éloigné de cette soumission aveugle que la religion demande. Or que s'ensuit-il de là ? le voicy, non pas comme je l'imagine, mais comme le Prince luy-mesme l'a éprouvé par un don de grace, dont il a depuis tant de fois rendu gloire à Dieu. Il s'ensuit de là, qu'il n'a donc conservé la religion pure, que parce que

que malgré sa curiosité, il l'a connuë vraye : c'est à dire, que parce que sa curiosité, son sçavoir, sa penetration n'ont pû y decouvrir de foible ; que parce qu'à l'exemple de saint Augustin, plus il étudioit cette religion, plus elle luy paroissoit fondée sur les principes éternels de la verité & de la sainteté ; que parce que toutes ses recherches n'aboutissoient qu'à l'en convaincre ; que parce qu'au milieu mesmes des egarements du monde il avoit aussi-bien que saint Augustin, une raison saine, & que son cœur, qui estoit droit, a toûjours esté sur le poinct de la religion d'intelligence & d'accord avec sa raison. Car voilà ce que l'iniquité du monde n'a jamais pû corrompre dans ce grand homme, & voilà ce qui l'a sauvé. S'il avoit eû moins de lumieres, semblable à ces demi-sçavants qui ne sont impies que parce qu'ils sont ignorants, il auroit, comme dit l'Apostre, temerairement condamné tout ce qu'il auroit ignoré. S'il avoit eû moins de droiture, il n'auroit crû que ce qu'il auroit voulu ; & à l'exemple de l'insensé, qui voudroit qu'il n'y eust point de Dieu, il auroit dit dans son cœur, *Il n'y a point de Dieu.* Mais parce que la droiture de son cœur repondoit parfaitement à l'abondance de ses lumieres & à

Jud. epist.

Psal. 13.

l'integrité de ſa raiſon, malgré l'impieté du monde, il a toûjours dit & dans ſa raiſon & dans ſon cœur, *Il y a un Dieu*; & par un enchaiſnement de conſequences, contre l'évidence deſquelles il a cent fois confeſſé que le libertinage le plus fier n'avoit rien à oppoſer que de foible & de pitoyable, ſon cœur de concert avec ſa raiſon luy a toûjours fait conclure : *Il y a un Dieu. Il y a une religion, qui eſt le vray culte de Dieu. De toutes les religions du monde, la chreſtienne eſt uniquement & inconteſtablement l'ouvrage de Dieu. De toutes les ſocietez chreſtiennes, il n'y a que dans la catholique, où ſe trouve l'unité, où ſubſiſte l'ordre, & par conſequent où reſide l'eſprit de Dieu.* C'eſt ainſi, mes chers Auditeurs, que raiſonnoit ce grand Prince, & c'eſt à quoy, s'en ouvrant luy-meſme à ſes plus confidents amis, il proteſtoit qu'il s'en eſtoit toûjours tenu.

Or voilà ce que je prétends avoir eſté l'heureuſe reſſource, ou le remede ſouverain de ſes froideurs & de ſes relaſchemens dans la pratique des devoirs chreſtiens. Car d'un cœur ainſi diſpoſé, que ne doit-on pas attendre ? D'un cœur en qui la religion n'eſt pas éteinte, que n'a-t-on pas lieu d'eſperer ? Avec ce principe de religion, de quoy ne revient-on pas ?

Tandis que la foy est encore vivante, faut-il s'étonner, si malgré la dissipation des voyes du siecle, malgré la dureté de la pierre, malgré les épines qui l'étouffent, cette divine semence surmontant tout cela par sa vertu, produit enfin des fruits de grace, de salut & de sainteté ? Et n'est-ce pas le miracle de la misericorde, que nous avons veû dans la personne de nostre incomparable Prince ? Le diray-je, Chrestiens ? Dieu m'avoit donné comme un pressentiment de ce miracle; & dans le lieu mesme, où je vous parle aujourd'huy, dans une ceremonie toute semblable à celle pour laquelle vous estes icy assemblez, le Prince luy-mesme m'écoutant, j'en avois non seulement formé le vœu, mais comme anticipé l'effet, par une priere qui parut alors tenir quelque chose de la prediction. Soit inspiration, ou transport de zéle, élevé au dessus de moy, je m'estois promis, Seigneur, ou plustost je m'estois asseûré de vous, que vous ne laisseriez pas ce grand homme, avec un cœur aussi droit que celuy que je luy connoissois, dans la voye de la perdition & de la corruption du monde. Luy-mesme, dont la presence m'animoit, en fut émeû. Et qui sçait, ô mon Dieu, si vous servant dés-lors de mon foible organe, vous ne commençastes pas

Luc. c. 8.

dans ce moment-là à l'éclairer & à le toucher de vos divines lumieres ? Quoyqu'il en soit, mes vœux, & mes souhaits n'ont point esté vains. Il vous a plû, Seigneur, de les exaucer, & j'ay eû la consolation de voir ma parole accomplie. Ce Prince qui m'avoit écouté, a depuis écouté vostre voix secrete, & parce qu'il avoit un cœur droit, il a suivi l'attrait de vostre grace. Mais je m'apperçois que j'entre dans le sanctuaire de ce cœur, & que sa droiture m'a insensiblement conduit à sa pieté : derniere qualité, qui dans sa personne a couronné, comme j'ay dit, une vie glorieuse, par une sainte & precieuse mort. Encore un moment de vostre attention, & je vais finir.

III. PARTIE.

C'Est à la mort, dit saint Chrysostome, que le secret de la predestination des hommes commence à se developper ; & c'est, si j'ose parler ainsi, dans ce dénoüement de la vie, où nous voyons tous les jours le discernement que Dieu fait déja du bon grain & de la paille, c'est à dire, des lasches chrestiens & de ceux en qui la foy est victorieuse du monde, par la difference des caracteres & des dispositions de ceux qui meurent. Car les chrestiens lasches, dit ce saint Docteur, par un effet

de reprobation visible, qui est la suite déplorable de leur lascheté, quoy-que chargez de crimes devant Dieu, obstinez à joüir de la vie, remettent l'importante affaire de leur conversion au temps de la mort; font paroistre des foiblesses honteuses, & supposé les principes de la religion, affreuses & scandaleuses dans la necessité la plus pressante de se disposer à la mort; ont pour Dieu des cœurs froids & des cœurs durs, dans la veûë mesme prochaine de la mort. Telle est la destinée fatale des mondains, que Dieu rejette. Au contraire ceux qu'il choisit, pour estre, comme dit saint Paul, des vases de misericorde, s'ils sont dans le desordre du peché, previennent la mort par une veritable penitence; purifiez par la penitence, regardent la mort avec tranquillité, & en soutiennent le combat avec fermeté; mourants, achevent de se sanctifier par la mort, ou plutost sanctifient la mort mesme, & se la rendent precieuse devant Dieu par la ferveur de leur pieté. Ainsi meurent les élus de Dieu; & c'est ainsi, mes chers Auditeurs, qu'est mort le grand Prince, à qui nous rendons aujourd'huy les devoirs funebres.

Il est mort en sage chrestien, parce qu'il a voulu que sa mort fust precedée de sa

conversion & de son retour à Dieu : il est mort en heros chrestien, parce qu'il a fait paroistre en mourant toute la grandeur de son ame : il est mort en parfait chrestien, parce qu'il a consacré les derniers moments de sa vie, par tout ce que la religion peut inspirer de plus saint & de plus tendre à un cœur fervent. N'ay-je donc pas eû raison de luy appliquer cet éloge de l'Ecriture ; *Nequaquam, ut mori solent ignavi, mortuus est.* Il est mort, mais non pas comme les lasches mondains, ni comme les lasches impies ont coutume de mourir. Or voilà, hommes du siecle, ce que vous devez imiter. Ni la valeur de ce Prince, ni ses qualitez heroïques ne sont presque pas des exemples pour vous, tant elles ont esté élevées au dessus de vous ; mais sa conversion & sa mort sont des modelles que Dieu vous avoit reservez, & dont je défie les cœurs les plus impenitents & les plus endurcis pecheurs de n'avoir pas esté touchez.

2. Reg. c. 3.

Il voulut en sage chrestien, par un retour à Dieu, aussi sincere qu'exemplaire, prevenir la mort. Ce fut vostre ouvrage, Seigneur, & la gloire en est dûë encore aujourd'huy à vostre grace toute-puissante. Il auroit pû, suivant le malheureux usage des esclaves du monde, attendre

jusqu'à la derniere heure, & par d'opiniastres délais dans l'impuissance de se resoudre, pousser jusqu'au bout le desordre d'une esperance presomptueuse : mais il avoit trop de lumieres, pour prendre un si mauvais parti. Persuadé, qu'une conversion à la mort, n'estoit d'ordinaire qu'une conversion forcée, & qu'une conversion forcée ne pouvoit jamais estre une conversion chrestienne, il en medita une, qui au moins de ce coste-là ne pust pas à luy-mesme luy estre suspecte : & il voulut par des épreuves solides de soy-mesme, se donner le loisir de se convaincre, que c'estoit luy qui quittoit son peché, & non pas son peché qui le quittoit. Touché du souvenir des dangers qu'il avoit courus, & dans lesquels, prodigue de son ame, aussi-bien que de sa vie, il avoit millefois risqué son salut éternel, il conçeût l'importance & l'obligation de l'asseûrer une fois. Son ame sauvée de tant de perils, luy parut precieuse. Il ne voulut pas qu'en vain la providence eust fait tant de miracles pour le conserver. Il crût luy devoir cet hommage, non seulement de ne la plus tenter, mais de rachepter, par ce qui luy restoit de jours & d'années, l'oubli de Dieu & de soy-mesme, dans lequel il avoit

vescu. Le moment de salut arriva pour luy : il le connut, & dans un temps où le monde ne s'y attendoit plus, mais où le Dieu des misericordes avoit preparé son cœur, ce Prince qui n'avoit si long-temps balancé que pour s'affermir davantage, aprés avoir pris toutes les mesures pour s'attirer le don du ciel, se declara enfin par un changement qui rejoüit les Anges, & qui édifia les hommes ; qui consola les gens de bien, & qui confondit les impies. Quel coup de foudre pour ceux-cy, lors qu'ils virent éclater les veritables sentiments de ce Heros, duquel ils s'estoient jusques-là, quoy-qu'injustement prévalus, pour authoriser leur conduite ? Ce coup, mes chers Auditeurs, les atterra & les consterna. De tout autre exemple, le libertinage en auroit appellé ; ou plustost, contre tout autre exemple, il se seroit ou élevé, ou inscrit en faux. Car voilà l'iniquité de l'esprit libertin du siecle. Qu'un mondain, mesmes de bonne foy, reforme sa vie, on raisonne sur sa conversion, on en cherche les motifs, on veut que l'interest soit le ressort qui ait donné le mouvement à la grace ; & quand tous les dehors sont hors de prise, on va foüiller jusques dans les intentions les plus secretes, pour y trouver le levain caché de l'hypocrisie & de la dissimulation.

La converſion de noſtre Prince fut à couvert de tout cela. Sa bonne foy & la ſincerité de ſon procedé eſtoient ſi eſtablies dans le monde, que l'impieté la plus maligne ſe tût, & reſpecta dans ſa perſonne l'œuvre de Dieu. En effet, jamais retour à Dieu ne fut plus humble, plus uniforme, plus conſtant ni mieux ſoutenu, plus accompagné de toutes les conditions que le monde meſme reſpecte, & qui font dans les actions des hommes ce caractere d'irreprehenſibilité, dont parle ſaint Paul. Quelles meſures de prudence, je dis de prudence chreſtienne, ſon humilité n'y obſerva-t-elle pas? Egalement ennemi de l'affectation & de l'oſtentation, il évita ſoigneuſement tout ce qui pouvoit reſſentir l'une ou l'autre dans l'accompliſſement d'une reſolution ſi ſainte; & l'une de ſes applications fut de n'y meſler aucune ſingularité, par où il ſemblaſt avoir voulu s'en faire honneur: s'étant propoſé pour modelle le ſage & l'humble ſaint Auguſtin, qui en uſa de la ſorte, de peur, diſoit-il luy-meſme dans le livre de ſes Confeſſions, qu'on ne l'accuſaſt, ou qu'on ne le ſoupçonnaſt d'avoir voulu paroiſtre grand juſques dans ſa penitence. *Ne converſa in factum meum intuentium ora dicerent, quod quaſi appe-* L. 9. Conf. c. 2.

tiissem magnus videri. Avec quelle égalité d'ame & quelle constance, nostre Prince ne poursuivit-il pas ce que la grace du Seigneur luy avoit si divinement inspiré ? Incapable d'un vain projet, il se prescrivit dés-lors à soy-mesme une forme de vie chrestienne, qu'il pratiqua sans relasche, & de laquelle il ne se dementit jamais : assistant chaque jour, mais avec un respect digne de Dieu, au mystere adorable & redoutable ; priant comme le centenier Corneille avec assiduité ; nourrissant son ame de la lecture des Ecritures saintes, dont Dieu luy avoit donné le goust ; la purifiant par la patience, qui, selon l'Apostre, devint l'épreuve de sa foy, aussi-bien que la matiere de sa penitence ; benissant Dieu dans ses douleurs, & luy en faisant par sa soumission un sacrifice continuel : tout cela à la veüe de sa maison, qu'il édifioit, & qu'il regloit par son exemple ; n'ayant pas eû moins de zéle pour donner selon l'Evangile les marques necessaires de sa conversion, & pour en faire voir les fruits, que de modestie pour en éviter l'éclat ; & jusqu'au temps que le Seigneur acheva d'y mettre le sceau de la grace finale, ayant soutenu avec une inviolable preseverance, ce qu'il avoit si saintement & si meûrement entrepris.

Ainsi preparé du costé de Dieu, faut-il s'étonner s'il a fait paroistre en mourant toute la grandeur de son ame, & s'il est mort en heros chrestien ? Car on peut bien dire de luy ce qu'a dit l'Ecriture d'un saint Roy, dont elle a canonisé la pieté ; *Spiritu magno vidit ultima,* qu'il a envisagé sa fin avec cet esprit de heros, qui fut encore icy son caractere, & qui jamais ne fut plus grand, que quand il se trouva dans sa personne sanctifié par la religion, *Spiritu magno.* Les impies & les enfants du siecle, malgré la pretenduë force d'esprit qu'ils affectent pendant la vie, laissent voir aux approches de la mort toute leur foiblesse. Ils sont desolez à la mort, parce qu'ils n'ont pas assez de force pour se resoudre à quitter la vie. Ils veulent à la mort estre trompez, parce qu'ils n'ont pas le courage de s'entendre dire, qu'il faut mourir. Leur en porter la parole, est pour eux une mort anticipée, que la fausse prudence du siecle croit toûjours leur devoir épargner. Un malheureux respect humain fondé sur leur conduite passée, & encore plus sur leur disposition presente, ferme sur cela la bouche aux plus zélez de leurs amis. On écarte les ministres de l'Eglise, dont au moins la veûë les avertiroit d'y penser ; & la crainte d'effrayer un

Eccles. c. 48.

pecheur mourant, mais particulierement un grand du monde, fait qu'on le livre, tel qu'il est, & qu'on l'abandonne à la rigueur des jugements de Dieu. Terrible, mais juste chastiment de sa lascheté.

C'est ce que nous voyons tous les jours : mais c'est ce qu'on n'a pas veû dans le Heros, dont je vous propose l'exemple. Que fait-il ? Frappé de la maladie qui doit decider de son sort, pour en bien soutenir l'attaque, il en veut sçavoir le peril : il commande, mais en Prince & en maistre, qu'on ne luy déguise rien de l'estat où il est ; il oblige ceux qu'il a honorez de sa confiance, à luy rendre cet important, quoy-que douloureux office ; il leur en léve luy-mesme toutes les difficultez ; il reçoit la nouvelle de sa mort, comme il a cent fois receû les ordres de son Souverain, c'est à dire, comme un ordre du ciel, auquel il est prest d'obeïr ; & le premier sentiment dont il est touché, c'est d'adorer en esprit & en verité l'autheur de son estre, en luy disant avec une soumission également chrestienne & heroïque : *Dominus est, quod bonum est in oculis suis faciat : Il est le maistre de ma vie ; qu'il fasse de moy ce qui est agreable à ses yeux.* Possceda-t-il jamais son ame avec plus de fermeté ; & dans un jour de

1. Reg. 3.

bataille eût-il jamais plus de preſence & plus d'application d'eſprit que ce jour-là ? Quoy-que mourant, aucun de ſes devoirs ne luy échappe. Il écrivit au Roy une lettre auſſi tendre, que reſpectueuſe. Il profite de ce moment, pour obtenir une grace, qu'il a ſi ardemment ſouhaitée, & qui va finir la diſgrace d'un Prince qu'il ne peut oublier ; d'un Prince, qu'il a reconnu ſi digne de ſes ſoins ; d'un Prince, qu'un merite éprouvé & dont il répond, luy a rendu encore plus cher, que la proximité du ſang. Il pourvoit aux affaires de ſa maiſon avec autant de liberté, que de ſageſſe. Il penſe à ſes amis, & malgré eux, par les bienfaits dont il les comble, il leur donne les dernieres marques de ſa precieuſe amitié. Vous diriez qu'en effet la mort n'eſt pour luy qu'un départ & un voyage, auquel il ſe diſpoſe ; au lieu que l'impie la regarde comme une entiere ruine, & comme une totale deſtruction, *Et quod à nobis eſt iter, exterminium.* Mais laiſſons-là ces devoirs du monde, & attachons-nous à ce qu'il fait comme chreſtien.

Sap. c. 3.

Le deſordre, ou pluſtoſt le ſcandale des mondains qui meurent, eſt qu'on n'oſe meſmes leur parler de ce que l'Egliſe a pour eux de plus ſalutaire & de plus ſaint.

Cette idée de Sacrements de l'Eglise, qui dans les veûës de la foy devroit les remplir de consolation & de force, du moment qu'on la leur propose, les jette dans des abbatements d'esprit, qu'on ne sçait si l'on doit imputer à une simple lascheté, ou à une énorme dureté ; & Dieu veüille qu'il n'y entre point d'infidelité. Quels détours ne faut-il pas prendre, & à la honte de la religion, quels menagements ne faut-il pas apporter, pour les determiner à se munir de ces divins secours, & à se pourvoir de ces remedes souverains, qui sont les sources du salut ? Ni menagements, ni détours ne sont necessaires ; pour y determiner nostre Prince. Il les desire luy-mesme avec ardeur ; il les demande avec empressement ; il n'attend pas que son esprit affoibli ne soit plus en estat d'en profiter ; il veut, pour en ressentir toute la vertu, estre dans un parfait usage de sa raison, & posseder son ame toute entiere, pour s'en appliquer tout le fruit. Instruit de cette grande verité, que les choses saintes ne sont que pour les saints, il s'y prepare, non seulement par une confession fervente, mais par une exacte & rigoureuse discussion de toutes les obligations que sa religion luy prescrit, & auxquelles il acheve de satisfaire.

Oeuvres de pieté, de charité, de justice, il n'obmet rien de tout ce que la delicatesse d'une conscience aussi éclairée que la sienne peut luy suggerer : & ce que l'on a admiré, ou mesmes vanté dans les consciences les plus timorées, est ce qu'il accomplit avec toute l'humilité du serviteur inutile, mais pourtant fidelle. Si quelque chose, malgré ses soins, se trouve avoir manqué à ce qu'il ordonne, & à quoy il fust obligé, il y supplée par la plus seûre & la plus efficace de toutes les voyes. Il sçait l'amitié qu'a son fils pour luy, il connoist son cœur, & il ne croit pas pouvoir donner à Dieu une caution plus infaillible de ce qui luy resteroit à acquitter, que l'amitié de ce fils sur laquelle il se repose. Se trompoit-il, & fondé sur cette amitié, n'avoit-il pas droit de s'asseûrer de tout ? Mais achevons.

Aprés avoir reçeû son Dieu, plein de zéle & animé de cette ferveur, qui est comme l'effet sensible du sacrement dans ceux qui le reçoivent bien disposez, il répand son ame en presence des siens. PRINCE ET PRINCESSE, qui m'écoutez, oserois-je vous remettre devant les yeux ce triste spectacle, que vostre douleur eût tant de peine à soutenir ? Mais suspendez pour un moment vostre dou-

leur, & dites-moy ; avez-vous jamais ouï parler avec plus de dignité, avec plus de grace, avec plus d'énergie & plus de force, de vos plus eſſentiels devoirs, que vous en parla ce Heros mourant ? Non, je ne craindray pas de vous rappeller ſes dernieres paroles. Je ſçais que vous ne pouvez les oublier, & que vous en fuſtes trop vivement penetrez pour en perdre jamais le ſouvenir. Quand vous n'auriez pas eû juſqu'alors les ſentiments de religion que Dieu vous a donnez ; ce Prince, l'organe de Dieu, vous les auroit inſpirez dans le moment qu'il ſe ſepara de vous : & le dernier effort qu'il fit, lors que beniſſant ſa famille dans vos perſonnes, il vous dit *que la veritable grandeur conſiſtoit à ſervir le Maiſtre des maiſtres, & à mettre en luy ſa confiance ; & que vous ne ſeriez jamas ni grands hommes, ni grands Princes, qu'autant que vous ſeriez chreſtiens & attachez ſolidement à Dieu :* ces paroles, dis-je, que vous recüeilliſtes avec autant de reſpect que de pieté, auroient bien fait ſur vous plus d'impreſſion, que les predications les plus touchantes n'en feront jamais pour vous le perſuader. C'eſt avec ces paroles qu'il vous quitta, ou, pour mieux dire, qu'il s'arracha de vous.

Pour mourir en parfait chreſtien, il voulut mourir par avance à ce qu'il avoit le plus tendrement aimé. C'eſt à vous ſeul, mon Dieu, qu'il voulut conſacrer les derniers moments de ſa vie. Pour ſe détacher de la chair & du ſang, il vous en fit, Seigneur, un ſacrifice digne de vous qui l'acceptaſtes, & de luy qui vous le preſenta. Et pour executer luy-meſme l'arreſt de cette douloureuſe ſeparation à laquelle vous le prepariez, il vous immola toute la tendreſſe de ſon cœur, en faiſant retirer le Prince ſon fils & la Princeſſe ſa belle-fille, dont la preſence eſtoit encore pour luy quelque choſe de ſi doux, & dont pour tout autre que pour vous, il n'auroit pas voulu, ô mon Dieu, perdre un ſeul moment. Et c'eſt alors qu'uniquement occupé de vous, & déja mort à tout le reſte, il entra en eſprit dans voſtre ſanctuaire, pour n'avoir plus d'autres penſées que celles de voſtre juſtice & de voſtre miſericorde; *Introïbo in potentias Domini, memorabor juſtitiæ tuæ ſolius.* C'eſt alors, mes chers Auditeurs, que renonçant à tout le faſte de la gloire mondaine, & ſe ſouvenant ſeulement qu'il eſtoit pecheur, il donna ces marques publiques d'un cœur contrit & humilié, que Dieu ne mépriſa jamais dans le plus vil cou-

Pſal. 70.

pable, mais que je ne sçais s'il n'admire point, aussi-bien que la foy du Centenier, dans un heros penitent. C'est alors qu'empruntant la voix, & employant le ministere de celuy qui l'assistoit, il declara le desespoir où il estoit, d'avoir par ses discours & par ses exemples mal-édifié son prochain, & en particulier ses domestiques & ses amis. C'est alors qu'adjoustant au merite de la penitence, le desir de la souffrance & le zéle de la penitence, réduit à une langueur extresme, il s'affligea de ne pas souffrir assez, & souhaita pour l'expiation de ses fautes, d'endurer les douleurs les plus aiguës. C'est alors que rempli de foy, il répondit à toutes les prieres de l'Eglise; se les faisant repeter, parce qu'il y trouvoit, disoit-il, les motifs les plus solides de son esperance, & achevant d'une voix mourante, mais qui estoit encore le souffle de cette vie divine de la grace, dont Dieu l'animoit, les pseaumes qu'on luy commençoit. C'est alors qu'embrassant la croix de son Dieu, & s'unissant à elle par de saints baisers, il pria celuy qui alloit estre son juge, de n'oublier pas qu'il estoit son Sauveur, luy disant ces paroles affectueuses, qui justifierent le publicain; *Deus propitius esto mihi peccatori.* C'est alors que se

Luc. c. 81.

livrant aux ferveurs de la charité la plus consommée, il ne fut plus touché que du seul regret d'avoir trop tard aimé son Dieu, & de la seule crainte de ne pouvoir pas l'aimer jusqu'à la fin. *Je crains*, dit-il, *que mon esprit ne s'affoiblisse, & que par là je ne sois privé de la consolation que j'aurois euë de mourir occupé de luy, & m'unissant à luy.*

Mais il ne m'appartenoit pas, Chrestiens, de vous faire gouster ni sentir l'onction d'une mort si precieuse. Ce don estoit reservé à une bouche plus sacrée & plus éloquente que la mienne. L'illustre & sçavant Prélat qui vous a parlé avant moy, a déja épuisé cette matiere; & aprés ce que vous avez oüi, c'est à moy de me taire icy, en me reduisant à cette seule parole de mon texte: *Nequaquam, ut mori solent ignavi, mortuus est.* Il est mort, mais non pas comme les mondains, à la mort desquels il ne paroist qu'impenitence, que dureté, qu'insensibilité pour Dieu & que lascheté. Voilà, MONSEIGNEUR, ce qui devoit mettre le comble à l'éloge de nostre incomparable Prince, & ce qui devoit couronner sa glorieuse vie. Sans cela tout ce qu'il a fait, & tout ce que j'ay dit de luy, seroit devant Dieu, non seulement vanité des vanitez, mais

sujet de reprobation. C'est par là que devoit finir son éloge, & c'est par là qu'il a merité d'estre ce Heros de la terre, choisi de Dieu & predestiné pour le ciel. Dieu, MONSEIGNEUR, vous a donné dans sa personne l'idée de la veritable gloire. Mais en vain & pour luy & pour vous seroit-il aujourd'huy l'idée de la veritable gloire selon le monde, si vous ne trouviez en luy l'idée de la veritable pieté. Vous avez herité de ses grandeurs, de ses lumieres, des rares talents de son esprit, &, malgré le silence que vostre modestie m'impose, de ses qualitez heroïques: mais tout cela separé de sa pieté, à quoy vous conduiroit-il ? Comme au contraire tout cela sanctifié par sa pieté, à quoy ne vous élevera-t-il pas ? Il y a peu d'années, que luy-mesme entendoit icy l'éloge du Prince son pere, & vous entendez aujourd'huy le sien. Ainsi se termine la gloire des hommes: mais celle que vous aurez d'imiter sa foy & sa religion, ne se terminera jamais. Les misericordes & les graces singulieres dont Dieu l'a prévenu, voilà ce qui fait le sujet de vostre confiance: voilà ce qui fait la consolation de la Princesse vostre digne Epouse, dont ce grand Homme a tant honoré la vertu, & dont je puis dire

que la vertu est l'un des plus puissants motifs, qui ont servi à la sanctification de ce grand Homme. Car jusqu'à quel poinct n'en a-t-il pas esté touché; & qu'y avoit-il de plus propre à luy faire gouster Dieu, & à luy faire aimer la religion, que la conduite édifiante, que la vie irreprehensible, que la devotion exemplaire de cette Princesse, selon son cœur, dont la douceur le charmoit, en mesme temps que son attachement à tous ses devoirs le persuadoit? Une vie heroïque chrestiennement & saintement terminée, voilà ce que le jeune Prince vostre fils aura sans cesse devant les yeux, ce qu'il se souviendra d'avoir veû, & ce qui luy inspire déja ces nobles & ces genereux sentiments que nous admirons en luy. Formé & cultivé par ce Heros, en pouvoit-il avoir d'autres? Voilà le modelle que tous les Princes de vostre Maison auront éternellement à se proposer, pour estre eux-mesmes des Princes parfaits & des Princes predestinez.

Mais aprés leur avoir representé un modelle si propre à les toucher, & si capable de les convaincre, c'est à nous, MONSEIGNEUR, de rendre aujourd'huy à ce Heros les devoirs de la plus juste & de la plus solemnelle reconnoissance, dont

nous nous acquitterons jamais. Je parle icy au nom de toute une Compagnie qu'il a honorée de sa protection, de sa bienveillance, oseray-je le dire ? de sa confiance, de son estime & de son amitié. Vous le sçavez, mes Peres, & je suis seûr qu'au moment que je dis cecy, vos cœurs aussi vivement émeûs que le mien, repondent par un temoignage unanime à tout ce que je pense & à tout ce que je sens. Vous sçavez ce que nous devons à ce grand Prince, & ce que nous avons perdu en le perdant. Il estoit nostre appuy, nostre conseil, nostre consolation. Nous avions recours à luy, comme à nostre pere; nos interests le touchoient, nos disgraces l'affligeoient, il prenoit part aux succés de nos ministeres; sa bonté pour nous, nous servoit dans le monde de défense, & nous valloit mieux que toutes les apologies. Quelle marque ne nous a-t-il pas donné de cette bonté ? Aprés nous avoir confié pendant sa vie ce qu'il avoit au monde de plus cher, il a voulu mourir entre nos mains; & mourant, il nous a laissé une partie de luy-mesme, qui est son cœur. Ce cœur plus grand que l'univers; ce cœur que toute la France auroit aujourd'huy droit de nous envier; ce cœur si solide, si droit, si digne de Dieu, il a voulu que

nous le possedassions, & que nous en fussions les depositaires. Nous le serons, GRAND PRINCE, & jamais derniere volonté n'aura esté ni plus respectueusement, ni plus fidellement executée. Autant de cœurs que nous avons, ce sont comme autant de mausolées vivants, où nous placerons le vostre. Ce bronze & ce marbre ne sont destinez que pour en conserver les cendres; mais il vivra éternellement en nous. Tandis que cette Compagnie subsistera, il y sera en veneration. Jusqu'aux extremitez de la terre, on prendra part à l'engagement où nous sommes d'honorer ce cœur. Dans l'ancien monde & dans le nouveau, il y aura des cœurs penetrez des obligations immortelles que nous avons au Prince de Condé. Aidez-nous, Ministre de Jesus-Christ, à remplir dans toute son étenduë un si saint devoir. Pontife du Dieu vivant, Prélat que ce Heros a distingué entre ses plus chers & ses plus confidents amis, aidez-nous à luy rendre devant Dieu, le tribut solide de nostre veritable gratitude; & par le sacrifice de l'Agneau sans tache que vous allez immoler, achevez de purifier ce cœur que toute la gloire du monde n'a pû remplir, parce qu'il étoit né pour cette gloire éternelle & incorruptible que Dieu prepare à ses élus.

Monseigneur l'Evesque d'Autun.

ELOGE
DE MONSIEUR
LE PREMIER PRESIDENT
DE LA MOIGNON.

Quelques jours aprés la mort de Monsieur le Premier Président DE LA MOIGNON, *le Pere Bourdaloüe prescha le sermon de l'Aumosne dans une assemblée de charité ; & aprés avoir expliqué ces paroles qu'il avoit prises pour texte :* Qui pensez-vous qu'est le serviteur prudent & fidelle que son maistre a establi sur toute sa maison, afin qu'il pourvoye à leurs besoins, & qu'il leur distribuë dans le temps la nourriture necessaire ? *il adjousta à la fin de l'exorde :*

JE pourrois, Chrestiens, si la douleur toute recente me le permettoit, rappeller icy à vos esprits une idée sensible de ce serviteur prudent & fidelle, dont l'Evangile nous parle aujourd'huy. Dieu nous en avoit mis devant les yeux un rare exemple, bien plus capable que mes paroles de vous édifier, si nous avions merité de le posseder plus long-temps.

Ce

Ce grand & illustre Magistrat, qu'une mort aussi prompte que douloureuse, vient de nous ravir. Cet homme, l'honneur de son siecle, l'ornement de sa condition, l'appuy & le soutien de la justice, le modelle vivant de la probité, l'amour de tous les gens de bien. Cet homme parfaitement chrestien, & encore plus recommandable par sa religion, que par toutes les éminentes qualitez dont la nature l'avoit enrichi. Cet homme qui sçût si bien accorder la grace de sa modestie avec l'élevation de sa dignité, la douceur de son esprit avec la fermeté de son ministere; les vertus qui le faisoient aimer, avec celles qui, malgré luy-mesme, le faisoient réverer & admirer. Cet homme enfin, dont le nom ne mourra jamais, & qui vient de s'ensevelir dans la benediction des peuples; c'est celuy que je pourrois vous proposer comme la parfaite image du serviteur fidelle de l'Evangile, puisqu'il n'y a personne de vous qui ne luy rende ce temoignage, qu'il a esté par profession, par inclination, par choix de Dieu & par élection, le pere des pauvres; puisque l'un des caracteres par où il s'est distingué, est d'avoir cheri les pauvres comme ses enfants & comme sa propre famille; puisque ni l'éclat ni la foule de ses importantes occupations, ne luy ont jamais osté

un moment de cette application infatigable qu'il a eûë pour le bien des pauvres ; puisqu'il n'y a point de maison ni d'establissement de pauvres qui n'ait esté l'objet de son zéle, & qui n'en ait ressenti les effets ; puisque les pauvres eux-mesmes, par leurs gemissements & par leurs larmes, protestent avoir perdu en luy un protecteur, qu'à peine esperent-ils recouvrer jamais. Je pourrois, dis-je, pour l'execution mesme de mon dessein, vous retracer l'idée de cet homme incomparable, & l'éloge que je ferois de sa personne, ne seroit qu'une reconnoissance publique que vous confesseriez luy estre dûë. Mais mon regret particulier, (car combien en particulier me doit estre, non seulement venerable, mais precieuse & chere sa memoire ?) ma douleur trés vive & trés sincere m'empesche de vous en dire davantage, & de m'expliquer autrement que par mon silence. Suspendons pour quelques moments les reflexions que nous aurions à faire sur une perte que nous ne pouvons assez pleurer : & pour bien comprendre ce que c'est dans la maison de Dieu qu'un serviteur fidelle, addressons-nous à la Vierge qui prit la qualité de servante du Seigneur, au temps mesme qu'elle en fut declarée la Mere. *Ave Maria.*

TABLE
DES SERMONS,
AVEC
l'Abregé de chaque Sermon.

Le premier chiffre marque la page où commence l'article que l'on abrége ; & le second, la page où ce mesme article finit.

Sermon pour la Feste de sainte Magdelaine. page 1.

DIVISION. Penitence de Magdelaine, penitence prompte pour surmonter tous ces retardements si ordinaires aux pecheurs, 1. Partie ; penitence genereuse pour triompher de tous les obstacles, & en particulier de ces respects humains qui arrestent tant de pecheurs, 2. Partie ; penitence efficace, pour sacrifier à Dieu tout ce qui avoit esté la matiere & le sujet de son peché, 3. Partie. p. 1. 5.

I. PARTIE. Penitence prompte. *Dés qu'elle connut*, elle ne delibera point. Elle marcha, elle executa. Se convertir, ce n'est point raisonner, mais conclure & agir. On ne se convertit point sans connoistre ; mais aussi, connoistre, à l'égard des predestinez, est le poinct decisif de la conversion. p. 5. 8.

Mais encore que connut Magdelaine ? deux choses : 1. que cet homme qu'elle cherchoit, estoit Sauveur & Sauveur des ames ; 2. que ce Sauveur estoit dans la maison du pharisien, c'est à dire que cette maison estoit le lieu marqué dans l'ordre de la predestination divine, où elle devoit trouver l'autheur de son salut. Voilà ce qui la rendit si diligente & si active. Sur-tout, en connoissant elle aima, & son amour acheva de la determiner. p. 8. 12.

Appliquons-nous cet exemple. Nous sçavons qu'il faut nous convertir, mais nous differons toûjours. De nous representer l'injustice & la temerité de ces retardements, c'est ce qui nous touche communement assez peu. Que nous manque t-il donc pour devenir plus prompts & plus agissants ? un peu de cette charité qui triompha du cœur de Magdelaine. Or à quoy tient-il que ce feu divin ne prenne dans nos cœurs ? Magdelaine connoissoit-elle mieux Jesus-Christ que nous ne le connoissons ; & mesmes ne peut-on pas dire que nous le connoissons mieux, qu'elle ne le devoit alors connoistre ? Faisons une fois ce que tant de fois nous avons proposé de faire. p. 12. 17.

II. Partie. Penitence genereuse. Le plus grand obstacle que la penitence ait à vaincre, c'est le respect humain : mais Magdelaine sçût bien le surmonter. Elle ne craint point de se produire au milieu d'une assemblée. Elle quitta, pour ainsi dire, le luxe d'une mondaine, mais elle en retint tout le front ; ou, elle convertit l'effronterie du peché, dans une sainte effronterie de la penitence. p. 17. 21.

Mais à quel respect humain pouvoit-elle estre sensible, puisque c'estoit une pecheresse déja connuë ? Il est vray, c'estoit une pecheresse connuë : mais quel est l'effet du peché ? de nous rendre honteux pour le bien, autant que nous sommes hardis pour le mal. Or c'est cette honte que Magdelaine

eût à surmonter, & qu'elle surmonta. La penitence par un effet tout contraire la rendit honteuse pour le mal, & hardie pour le bien. p. 21. 25.

Soyons bien persuadez de cette maxime, que quand le respect humain nous dominera, nous ne serons point propres pour le Royaume de Dieu. Disons comme l'Apostre : *Si je cherchois à plaire aux hommes, je ne serois pas serviteur de Jesus-Christ.* Y a-t-il un respect humain que nous ne surmontions pour une fortune temporelle ? Comment trouvons-nous si difficile pour Dieu, ce qui nous devient si facile pour un interest perissable ? p. 25. 28.

III. Partie. Penitence efficace. L'efficace de la penitence, selon saint Paul, consiste à faire servir pour Dieu ce qu'on a fait servir pour le peché. Or telle est la penitence de Magdelaine. Elle employe ses yeux à pleurer, ses cheveux à essuyer les pieds de Jesus-Christ, ses mains à repandre sur les pieds de ce mesme Sauveur des liqueurs precieuses & les parfums dont elle se servoit pour contenter ses sens. p. 28. 32.

Voilà pour tant de femmes du monde la solide preuve d'une sincere conversion : faire à Dieu le sacrifice de tout ce qui a servi à l'offencer ; toute autre marque est équivoque & trompeuse. Comment détruire le peché, lors qu'on n'en veut pas couper la racine ? p. 32. 35.

Parce que la penitence de Magdelaine fut efficace, ce fut une penitence durable ; & moins cette sainte penitente s'épargna dans toute la suite de sa vie, plus elle gousta cette paix interieure dont la grace la remplit, lorsque le Fils de Dieu luy dît, en luy remettant ses pechez : *Allez en paix.* C'est ce que nous éprouverons nous-mesmes. Dieu dans nostre penitence nous rendra aimable, ce qui paroissoit d'abord insupportable à la nature. p. 35. 40.

Sermon pour la Feste de ſaint Ignace de Loyola. page 41.

DIVISION. *Dieu eſt fidelle, par qui vous avez eſté appellez à la compagnie de ſon Fils Jeſus-Chriſt noſtre Seigneur.* C'eſt ce que diſoit l'Apoſtre aux chreſtiens de Corinthe, & ce qui convient parfaitement à ſaint Ignace. Fidelité de Dieu dans la vocation d'Ignace, 1. Partie. Fidelité d'Ignace à ſuivre la vocation de Dieu, 2. Partie. p. 41. 43.

I. PARTIE. Fidelité de Dieu dans la vocation d'Ignace. 1. Fidelité envers l'Egliſe ; 2. Fidelité envers Ignace meſme. p. 43.

1. Fidelité de Dieu envers l'Egliſe, pour l'intereſt de laquelle il ſuſcita Ignace, en luy inſpirant le deſſein d'une vie Apoſtolique. C'eſtoit un temps où l'hereſie s'élevoit de toutes parts ; & Dieu pour la combattre & pour défendre ſon Egliſe, appella ſaint Ignace. Voilà ce qui a rendu les enfants d'Ignace ſi odieux à tous les heretiques : haine dont ils doivent ſe glorifier. Quelle eſtoit la ſource la plus commune des deſordres qui regnoient dans l'Egliſe ? l'ignorance des veritez de la foy. Dieu donc envoya Ignace pour enſeigner & par luy-meſme & par ſes ſucceſſeurs, pour catechiſer, pour inſtruire la jeuneſſe, pour ouvrir des écoles publiques, où l'on appriſt, non point préciſement les ſciences prophanes, mais la ſcience du ſalut. p. 44. 52.

2. Fidelité de Dieu envers Ignace, le rendant capable de ſoutenir une ſi ſainte entrepriſe, & par des dons extraordinaires de la grace le mettant en eſtat de l'executer. C'eſtoit un homme ſans lettres & ſans étude : mais Dieu tout à coup l'éclaira dans ſa retraite, & luy communiqua les plus ſublimes

connoiſſances. Non ſeulement Ignace fut éclairé d'en-haut pour luy-meſme, mais pour la conduite des autres : il n'y a, pour en eſtre convaincu, qu'à lire ce livre admirable des exercices qu'il compoſa. C'eſtoit un étranger, un mendiant, un inconnu : mais Dieu luy promit de luy eſtre propice à Rome, & il le fut. Cependant le ciel permit qu'Ignace fuſt perſecuté ; il eſt vray : mais eſtre perſecuté pour la juſtice, & tirer de ſes perſecutions de nouveaux avantages pour faire connoiſtre & aimer Dieu, ne ſont-ce pas des graces & des effets de la fidelité de Dieu ? En quelque eſtat que nous ſoyons, ſi c'eſt Dieu qui nous y engage, il nous y ſoutiendra. p. *52. 64.*

II. Partie. Fidelité d'Ignace à ſuivre la vocation de Dieu. Fidelité neceſſaire, & ſans laquelle il ne pouvoit eſtre un parfait miniſtre du Dieu vivant. Fidelité qui ſe réduiſit à deux choſes : 1. au ſoin qu'il prit d'acquerir toutes les diſpoſitions requiſes pour ſon miniſtere ; 2. au zéle qu'il fit paroiſtre dans l'exercice de ſon miniſtere. p. *64. 67.*

1. Soin qu'il prit d'acquerir toutes les diſpoſitions requiſes pour ſon miniſtere. Ce fut en effet pour cela qu'Ignace travailla d'abord à acquerir toutes les vertus que demande le miniſtere Evangelique, ſur-tout une parfaite mortification. Comment ſe traita-t-il dans la grotte de Manreze ? Ce fut pour cela qu'à l'âge de trente trois ans, il s'abbaiſſa juſqu'à ſe renfermer avec des enfants dans une école, pour y apprendre les lettres. Pour cela, qu'il vint continuer ſes études à Paris, mendiant luy-meſme ſon pain de porte en porte, afin de fournir à ſa ſubſiſtance. Choſe merveilleuſe ! c'eſt là que ce zelé diſciple devint bientoſt maiſtre, & qu'il jetta les premiers fondements de ſon Inſtitut, en s'aſſociant des compagnons. p. *67. 76.*

2. Zéle qu'il fit paroiſtre dans l'exercice de ſon

ministere. Sans parler de tout le reste, il suffit de considerer cette compagnie dont il forma le dessein, dont il fut l'instituteur & le conducteur, & dont l'unique fin est la gloire de Dieu & la sanctification des ames. Dire d'Ignace qu'il a esté le fondateur de la Compagnie de Jesus, c'est faire en un mot l'éloge complet de son zéle : car c'est donner à entendre que non content de glorifier Dieu par luy-mesme, il l'a glorifié encore par tant de missionnaires, de predicateurs, de directeurs des consciences, de sçavants hommes, de martyrs. Soyons fidelles à Dieu comme ce grand Saint, en remplissant les devoirs de nostre estat. La fidelité de Dieu consiste à nous donner sa grace, & nostre fidelité doit consister à agir avec la grace de Dieu. p. 76. 88.

Sermon pour la Feste de Nostre-Dame des Anges, sur l'indulgence de Portiuncule. page 89.

DIVISION. *Ce pauvre a prié, & le Seigneur l'a exaucé.* Ce pauvre, c'est saint François, priant dans l'Eglise de Portiuncule, & demandant à Jesus-Christ, par l'intercession de Marie, une indulgence pleniere pour tous les pecheurs qui visiteroient cette Eglise avec les dispositions convenables. François qui prie pour les pecheurs, & qui par le merite de sa personne est digne d'estre exaucé, 1. Partie. Marie qui intercede pour François, & qui s'y trouve engagée par les plus puissants motifs, 2. Partie. Jesus-Christ qui accorde en faveur de l'un & de l'autre une indulgence que nous devons regarder comme un des dons de Dieu les plus estimables, 3. Partie. p. 89. 91.

I. PARTIE. François qui prie pour les pecheurs,

& qui par le merite de sa personne est digne d'estre exaucé. Car qu'estoit-ce que François ? 1. un pauvre volontaire, 2. un pauvre crucifié, 3. un pauvre desinteressé pour luy-mesme & zelé pour le prochain. p. 91. 93.

1. Un pauvre volontaire, un pauvre Evangelique, instituteur d'un ordre de pauvres, parfaits imitateurs de la pauvreté de Jesus-Christ. En falloit-il davantage pour luy faire trouver grace auprés de Dieu, qui se plaist à écouter jusqu'aux simples desirs des pauvres ? p. 93. 97.

2. Un pauvre crucifié, c'est à dire un pauvre revestu de la mortification de Jesus-Christ, jusqu'à porter les stigmates de ce Dieu Sauveur. Quelle austerité de vie, quels jeusnes, quel renoncement à tous les plaisirs ! Esprit de penitence qu'il a laissé en heritage à ses enfants. Or combien Dieu devoit-il estre touché de la priere d'un homme en qui il decouvroit des traits si marquez & une si parfaite image de son Fils ? Jesus-Christ prie pour nous dans le ciel en monstrant à son Pere les cicatrices de ses playes ; & François prioit sur la terre en monstrant à Dieu les mesmes blessures imprimées sur son corps. p. 97. 102.

3. Un pauvre desinteressé. Pour qui addressoit-il ses vœux au ciel ? pour les autres, & non pour luy-mesme. Nos prieres n'ont pas la mesme efficace auprés de Dieu, parce que nous ne sommes, ni pauvres de cœur, comme saint François, ni crucifiez au monde, ni charitables & desinterressez. p. 102. 108.

II. PARTIE. Marie qui intercede pour François, & qui s'y trouve engagée par deux grands motifs : 1. motif de pieté maternelle, 2. motif d'interest propre. p. 108. 109.

1. Motif de pieté maternelle envers saint François. Car la Mere de Dieu ne devoit-elle pas spe-

cialement cherir un homme qui faisoit une profession particuliere de luy appartenir, & qui dans l'Eglise de Portiuncule voulut contracter une alliance étroite avec elle, en se dévoüant à son service & la choisissant pour chef de son ordre ? Quand donc François à la teste de ses enfants prioit au pied de l'Autel, Marie prosternée devant le throsne du Seigneur luy presentoit elle-mesme leur priere. p. 109. 113.

2. Motif d'interest propre. De quoy s'agissoit-il dans la concession de l'indulgence que demandoit saint François ? L'Eglise de Portiuncule érigée sous le nom de Marie & sous le glorieux titre de Nostre-Dame des Anges, estoit dans un abandon qui la deshonoroit, & il estoit question de la mettre dans un nouveau lustre en y attirant les peuples & y restablissant le culte de la Reine du ciel. De plus, il s'agissoit de favoriser un ordre, qui de tous les ordres de l'Eglise devoit estre un des plus ardents defenseurs des privileges de cette vierge, surtout de son immaculée conception. Ce n'est point envain qu'on honore Marie & qu'on se confie en elle, lors que ce n'est point un sterile honneur qu'on luy rend, ni une confiance presomptueuse qu'on a dans sa mediation. p. 113. 119.

III. Partie. Jesus-Christ qui accorde en faveur de Marie & de saint François, une indulgence que nous devons regarder comme un des dons de Dieu les plus estimables. Entre les autres indulgences, celle-cy est une des plus authentiques & des plus asseûrées : 1. parce que c'est une indulgence accordée immediatement par Jesus-Christ ; 2. parce que c'est une indulgence attestée par les miracles les plus certains ; 3. parce que c'est une indulgence repandüe parmi le peuple chrestien avec un merveilleux progrez des ames. p. 119. 122.

1. Indulgence accordée immediatement par Je-

ſus-Chriſt : donc indulgence qui doit eſtre infaillible. François neanmoins en communiqua avec le ſouverain Pontiſe : car tel eſt l'ordre & l'eſprit de Dieu, que toute revelation ſoit ſoumiſe au tribunal & au jugement de l'Egliſe. En quoy la conduite de ſaint François condamne bien celle des heretiques qui ne veulent s'en rapporter qu'à eux-meſmes. p. 122. 125.

2. Indulgence atteſtée par des miracles certains, quoy-qu'en puiſſent dire ces prétendus-eſprits forts, qui demandent des miracles pour croire, & qui ne veulent croire nul miracle. p. 125. 127.

3. Indulgence repanduë parmi le peuple chreſtien avec un merveilleux progrez des ames. C'eſt ce qu'ont éprouvé tant de pecheurs convertis, tant de chreſtiens laſches excitez & ranimez, tant de juſtes meſmes ſanctifiez. Du reſte pour gagner cette indulgence pleniere, il faut renoncer pleinement au peché ; & voilà pourquoy il y en a trés peu à qui elle ſoit appliquée. Ne negligeons rien pour profiter d'un avantage ſi precieux. p. 127. 132.

Sermon pour la Feſte de ſaint Loüis, Roy de France. page 133.

DIVISION. Saint Loüis a eſté un grand Saint, parce qu'eſtant né Roy, il a fait ſervir ſa dignité à ſa ſainteté, 1. Partie. Saint Loüis a eſté un grand Roy, parce qu'il a ſçû, en devenant ſaint, faire ſervir ſa ſainteté à ſa dignité, 2. Partie. p. 133. 138.

I. PARTIE. Saint Loüis a eſté un grand Saint, parce qu'eſtant né Roy, il a fait ſervir ſa dignité à ſa ſainteté. En effet, ſa grandeur n'a ſervi qu'à le rendre, 1. humble devant Dieu avec plus de merite, 2. charitable envers le prochain avec plus d'é-

clat, 3. severe à soy-mesme avec plus de force & plus de vertu. p. 138. 141.

1. Humble devant Dieu. Tout Roy qu'il estoit, il ne se considera que comme un sujet né pour dépendre de Dieu & pour obéïr à Dieu ; & il prefera toûjours la qualité de chrestien à celle de Roy. De-là procedoit ce zéle admirable qu'il eût pour tout ce qui concernoit la gloire de Dieu & de son culte. De-là ce zéle pour la propagation de l'Evangile, ce zéle pour l'integrité & l'unité de la foy, ce zéle pour la discipline de l'Eglise, ce zéle pour la reformation & la pureté des mœurs, ce zéle de la maison de Dieu qui le devoroit. Or ce zéle n'eût de si merveilleux succez, que parce qu'il estoit soutenu de la puissance Royale. p. 141. 151.

2. Charitable envers le prochain : rendant luy-mesme justice à tout le monde, se familiarisant avec les pauvres, portant en terre les corps de ses soldats tüez dans une sanglante bataille, fondant des hospitaux sans nombre. Or à tout cela combien luy servit le pouvoir que luy donnoit la dignité de Roy ? p. 151. 155.

3. Severe à soy-mesme. Austerité, qui dans le rang où le ciel l'avoit fait naistre, doit estre regardée comme un miracle de la grace. Car quel miracle qu'un Roy couvert du cilice, attenué de jeusnes, couché sous le saç & sur la cendre, toûjours appliqué à combattre ses passions & à mortifier ses desirs ! Voilà nostre condamnation. Saint Loüis s'est sanctifié jusques sur le throsne : qui peut donc nous empescher, chacu.. dans nostre estat, de nous sanctifier ? p. 155. 160.

II. Partie. Saint Loüis a esté un grand Roy, parce qu'il a sçû, en devenant saint, faire servir sa sainteté à sa dignité. Il a esté grand dans la guerre, grand dans la paix, grand dans l'adversité, grand dans la prosperité, grand dans le gouverne-

Sermons pour des Vestures & des Professions Religieuses.

I. Sermon sur l'estat Religieux.

Le thresor caché dans la Religion. pag. 183.

DIVISION *Le Royaume des cieux est semblable à un thresor enterré dans un champ : l'homme qui l'a trouvé, le cache ; & transporté de joye, il va vendre tout ce qu'il possede, & achepte ce champ.* Quel est ce thresor, & où est-il caché, si ce n'est dans l'estat religieux ? Le thresor dont il est icy parlé, c'est le parfait christianisme. Or voicy les trois avantages de l'ame religieuse : c'est qu'en quittant le monde & se consacrant à la religion, elle trouve parfaitement le christianisme, *invenit ;* 1. Partie. C'est qu'embrassant une vie cachée, elle le met en seûreté, *abscondit ;* 2. Partie. Et c'est que ne se reservant rien, elle l'achepte aux prix de toutes choses, *& vendit universa quæ habet, & emit ;* 3. Partie. p. 183. 187.

I. PARTIE. Premier avantage de l'ame religieuse, c'est qu'en quittant le monde & se consacrant à la religion, elle trouve parfaitement le christianisme, *Invenit.* Le christianisme pur & sans tache ne se trouve point dans le monde ; mais on le trouve dans l'estat religieux : car c'est là qu'on trouve des communautez d'ames élûës, qui vivant dans la chair, comme parle l'Apostre, ne vivent point selon la chair ; d'ames innocentes & tout ensemble penitentes ; de saintes vierges, qui usent de ce monde comme n'en usant point ; qui sont crucifiées au monde, & à qui le monde est crucifié. Tout cela nous paroist grand & au dessus de l'homme, mais tout cela est necessaire pour le vray chris-

tianifme. p. 188. 194.

Hors de la religion ce threfor ne fe trouve que rarement, ou mefmes, à prendre le monde dans le fens de l'Ecriture, il ne s'y trouve point du tout. Car tout ce qui eft dans le monde, eft, ou concupifcence de la chair, ou concupifcence des yeux, ou orgüeil de la vie. p. 194. 197.

En effet, en quoy confifte ce chriftianifme qui eft par excellence le don de Dieu? dans la beatitude de la pauvreté, dans la gloire de l'humilité, dans le gouft & l'attrait de l'aufterité. Or voilà ce que le monde ne connoift point. Dans le monde il y a des pauvres, mais qui s'eftiment malheureux de l'eftre. Dans le monde on voit des hommes humiliez, mais qui ont en horreur l'humiliation. Dans le monde on fouffre, mais on eft au defefpoir de fouffrir. Il n'y a que la religion où l'on trouve des pauvres qui fe font un bonheur de leur pauvreté; il n'y a que la religion où l'on fe glorifie d'eftre obfcur & humilié; il n'y a que la religion où l'on fouffre avec joye & où l'on fe faffe un plaifir d'eftre mortifié. p. 197. 202.

II. Partie. Second avantage de l'ame religieufe, c'eft qu'embraffant la vie religieufe, elle met en feûreté ce threfor du chriftianifme qu'elle a trouvé, *Abfcondit.* La retraite religieufe eft pour elle un prefervatif, 1. contre la corruption du monde, 2. contre les railleries & la cenfure du monde, 3. contre les vaines complaifances & la fauffe gloire du monde. p. 202. 204.

1. Prefervatif contre la corruption du monde. Car l'ame religieufe s'eftant feparée du monde, elle eft à couvert de la diffipation du monde, de fes attraits, de fes exemples, de fes loix, de fes ufages; & au lieu que le monde corrompt pour les mondains les chofes mefmes les plus indifferentes, la religion fanctifie tout. p. 204. 210.

2. Preservatif contre les railleries & la censure du monde. Il y a des ames dans le monde qui voudroient servir Dieu, mais le respect humain les arreste. Au lieu que l'ame religieuse est indépendante des jugements du monde, & que la censure mesme du monde seroit pour elle une raison de s'attacher à son devoir : car le monde ne censure les religieux, qu'autant qu'il les voit s'écarter de leur profession. p. 210. 212.

3. Preservatif contre les vaines complaisances & la fausse gloire du monde. Qu'un chrestien du monde fasse la moindre partie de ce que fait une ame religieuse, on l'exalte, on le canonise ; & les loüanges qu'il reçoit, sont une dangereuse tantation pour luy : mais dans la religion la vie parfaite est une vie ordinaire, & par consequent à l'abri de toutes les atteintes d'une vanité secrete p. 212. 215.

III. Partie. Troisieme avantage de l'ame religieuse, c'est qu'elle donne tout pour posseder ce precieux thresor du christianisme : *Vendit universa quæ habet, & emit.* On voudroit estre chrestien dans le monde, mais en mesme temps on voudroit qu'il n'en coustast rien. Dans la religion, on sacrifie tout pour cela & l'on se depoüille de tout. Belles paroles dans le monde prétendu-chrestien, belles apparences de reforme ; mais dans la pratique, oysiveté, mollesse, amour propre. Dans la religion, exercices penibles, jeusnes, veilles, silence, pauvreté, offices divins, &c. p. 215. 220.

Dans le monde on professe le christianisme, mais en mesme temps on fait dans le monde sa volonté & on veut toûjours la faire. Dans la religion on y renonce, & n'est ce pas le plus grand de tous les sacrifices ? La pluspart des vertus du monde sont des vertus payennes ; dans la religion ce sont des vertus vrayement chrestiennes. Erreur de Luther, lors qu'il osa avancer que les vœux de

la religion n'adjoustoient rien à la sainteté du baptesme, & qu'un simple chrestien donnoit autant à Dieu qu'un religieux. p. 220. 225.

II. Sermon sur l'estat religieux.

Le choix que Dieu fait de l'ame Religieuse, & que l'ame Religieuse fait de Dieu.

page 227.

DIVISION. *Souvenez-vous en, Israël, & ne l'oubliez jamais : vous choisissez aujourd'huy le Seigneur, afin qu'il soit vostre Dieu ; & le Seigneur vous choisit aujourd'huy, afin que vous soyez son peuple particulier.* Ces paroles expriment parfaitement ce qui se passe entre Dieu & l'ame religieuse, lors qu'elle se consacre à la religion. Le choix que l'ame religieuse fait de Dieu, afin qu'il soit particulierement son Dieu, 1. Partie. Le choix que Dieu fait de l'ame religieuse, afin qu'elle soit particulierement sa creature, 2. Partie. p. 227. 231.

I. PARTIE. Le choix que l'ame religieuse fait de Dieu, afin qu'il soit particulierement son Dieu. 1. Choix glorieux à Dieu, 2. choix heureux pour l'ame religieuse, 3. choix qui luy rend Dieu souverainement necessaire, 4. choix aprés lequel aussi Dieu luy suffit, 5. choix enfin par où Dieu devient specialement & plus proprement son Dieu. p. 231. 233.

1. Choix glorieux à Dieu. Car c'est reconnoistre authentiquement l'excellence de l'estre de Dieu & sa souveraineté, puisqu'il n'y a qu'un Dieu qui merite que nous quittions tout pour le posseder. Hommage qui luy est dû, & qu'il ne reçoit dans toute son étenduë, que de l'ame religieuse. p. 233. 237.

2. Choix heureux pour l'ame religieuse. Ce

choix est pour elle une asseûrance aussi grande qu'on peut l'avoir en cette vie, qu'elle aime Dieu de cet amour parfait dont la grace est inseparable. p. 237. 240.

3. Choix qui rend Dieu souverainement necessaire à l'ame religieuse. Si par son infidelité elle venoit à ne pas trouver Dieu dans la religion, ne pouvant d'ailleurs y trouver les consolations du monde, quelle seroit sa ressource ? Du reste, heureuse necessité qui l'oblige à s'attacher à Dieu. p. 240. 243.

4. Choix aprés lequel aussi, Dieu suffit à l'ame religieuse. Les mondains comblez des biens du monde, ne sont pas encore contents : l'ame religieuse avec Dieu seul, joüit d'une paix parfaite, & nous sert de preuve sensible, pour connoistre comment Dieu seul fera dans le ciel toute nostre beatitude. p. 243. 246.

5. Choix par où Dieu devient specialement & plus proprement le Dieu de l'ame religieuse. Dieu luy tient lieu de tout ; il est donc particulierement son Dieu. De plus, il est le Dieu de tout l'univers par la necessité de son estre : mais il est plus proprement le Dieu de l'ame religieuse par le choix libre & volontaire qu'elle a fait de luy. p. 247. 251.

II. Partie. Le choix que Dieu fait de l'ame religieuse, afin qu'elle soit particulierement sa creature. Elle ne pouvoit choisir Dieu, si Dieu auparavant ne l'avoit choisie & recherchée. Mais pourquoy Dieu l'a-t-il choisie ? 1. afin qu'elle soit sainte ; 2. afin qu'elle soit irreprehensible ; 3. afin qu'elle serve de modelle aux chrestiens du siecle. Et c'est ainsi qu'elle appartient specialement à Dieu, & qu'elle en est particulierement la creature. p. 251. 253.

1. Afin qu'elle soit sainte : car Dieu l'a choisie, afin qu'elle soit plus devoüée à son service. Or

Dieu estant saint & le Saint des saints, dit saint Chrysostome, il veut & il doit estre servi par des saints. Et n'est-ce pas de quoy sont remplies tant de communautez religieuses? p. 253. 256.

2. Afin qu'elle soit irreprehensible. Dans l'estat religieux une sainteté ordinaire ne suffit pas. Il faut une sainteté irreprochable, une sainteté à l'épreuve de toute censure, une sainteté où le monde, ce monde critique & si attentif à observer les personnes religieuses, ne puisse decouvrir aucune tache. Il faut pour l'honneur de Dieu que les religieux puissent dire aux mondains, ce que saint Paul disoit aux payens: *Capite nos*; examinez-nous, & voyez s'il y a rien dans toute nostre conduite que vous ayez droit de reprendre. p. 256. 261.

3. Afin qu'elle serve de modelle aux chrestiens du siecle. Car qu'est-ce qu'un vray religieux, sinon un chrestien parfait, & une image vivante de la perfection Evangelique? 261. 263.

Les personnes religieuses sont donc le peuple de Dieu particulier, & d'une façon plus propre ses creatures, puisque rien ne leur manque pour estre totalement, uniquement, & irrevocablement à Dieu. p. 263. 267.

III. Sermon sur l'estat Religieux.

Le Renoncement Religieux, & les recompenses qui luy sont promises. page 268.

DIVISION. *Pierre prenant la parole, dit à Jesus-Christ: vous voyez, Seigneur, que nous avons tout quitté, & que nous vous avons suivi: quelle recompense en recevrons-nous donc? Jesus-Christ leur repondit: Je vous dis en verité, qu'au temps de la resurrection, vous qui m'avez suivi,*

vous serez assis sur des thrones pour juger les douze tribus d'Israël. Et quiconque aura quitté sa maison, ses freres & ses sœurs, son pere ou sa mere, recevra le centuple & aura pour heritage la vie éternelle. Voilà en quoy consiste le renoncement religieux, & le fruit que l'ame religieuse en doit esperer. Voilà ce qui a porté tant de chrestiens à se separer du monde, & à se depoüiller de tout pour suivre Jesus-Christ. Avoir tout quitté pour Jesus-Christ, c'est pour l'ame religieuse une grace inestimable, & le fonds de toutes les graces dont elle est redevable à Dieu dans la religion, 1. Partie. Avoir droit aux promesses de Jesus-Christ, c'est pour l'ame religieuse une recompense & une beatitude commencée, mais qu'elle doit soutenir par sa ferveur & qu'elle doit continuellement meriter dans la religion, 2. Partie. p. 268. 275.

I. Partie. Avoir tout quitté pour Jesus-Christ, c'est pour l'ame religieuse une grace inestimable, & le fonds de toutes les graces dont elle est redevable à Dieu dans la religion. Bienloin de se glorifier du sacrifice qu'elle a fait, elle en doit remercier Dieu, qui luy a inspiré le dessein de renoncer, 1. à des biens onereux, 2. à des biens contagieux, 3. à des biens qui dans la vicissitude continuelle des choses de la vie & plus encore dans l'inévitable necessité de la mort, n'aboutissent qu'à affliger l'homme & à le rendre malheureux. p. 275. 278.

1. Biens onereux, je dis onereux pour la conscience : ce sont de grandes charges devant Dieu, à qui il en faut rendre compte. Les vrays chrestiens en ont tremblé, lors qu'ils ont esté pourveûs de ces biens. Mais l'ame religieuse en est dechargée ; & n'est-il pas plus avantageux pour elle de ne les point posseder, que de les avoir & de courir le risque affreux de se perdre ? A quoy a-t-elle

própremenț renoncé ? Est-ce à l'agreable de ces biens ? non : puisqu'il est mesmes défendu aux chrestiens du siecle. Elle n'a donc fait, à le bien prendre, que se delivrer de ce que ces biens ont de penible. p. 278. 285.

2. Biens contagieux. Biens qui soüillent l'ame par la cupidité qu'ils y allument. Il est d'une extresme difficulté de les posseder sans s'y attacher ; & en s'y attachant, il n'est pas possible de se sauver. C'est donc un parti bien plus aisé à l'ame religieuse, de s'en défaire tout d'un coup, & de s'épargner ainsi tant de combats que les chrestiens du siecle ont à soutenir, pour accorder ensemble la possession de ces biens & le soin de leur salut. p. 285. 290.

3. Biens qui dans la vicissitude continuelle des choses de la vie & dans l'inévitable necessité de la mort, n'aboutissent qu'à affliger l'homme & à le rendre malheureux. Ce sont des biens fragiles ; mille accidents les font perdre, la mort au moins les enleve : & sur cela à quels chagrins ne sont pas exposez les gens du monde ; tandis que l'ame religieuse est indépendante de toutes les calamitez publiques ou particulieres, & qu'elle voit sans regret approcher la mort ? p. 290. 292.

II. Partie. Avoir droit aux promesses de Jesus-Christ, c'est déja pour l'ame religieuse une recompense & une beatitude commencée, mais qu'elle doit soutenir par sa ferveur, & qu'elle doit continuellement meriter dans la religion. Trois promesses de Jesus-Christ : 1. confiance au jugement de Dieu, & mesmes superiorité & preéminence ; 2. le centuple en ce monde ; 3. la vie éternelle dans l'autre. p. 292. 294,

1. Confiance au jugement de Dieu, & mesmes superiorité & preéminence. Exemple de saint Hilarion qui s'écrioit à la mort : *Sors, mon ame,*

que crains-tu? il y a prés de soixante & dix ans que tu sers Dieu. Outre la confiance, superiorité & preéminence : *Je vous dis en verité, qu'au temps de la resurrection, vous qui m'avez suivi, vous serez assis sur des throsnes pour juger les douze tribus d'Israël.* En effet la vie des personnes religieuses sera la condamnation des mondains. p. 294. 300.

2. Le centuple en ce monde. Qu'est-ce que ce centuple? la liberté de l'esprit, la paix interieure, les dons de la grace. Erreur du mondain qui voudroit joüir de ce centuple, sans se mettre auparavant dans les dispositions necessaires. Il est vray qu'il y a des ames religieuses qui ne le goustent pas : mais pourquoy? parce qu'elles ne sont pas vrayement religieuses selon l'esprit & le cœur. p. 300. 308.

3. La vie éternelle dans l'autre monde. Ainsi l'a dit en termes formels le Fils de Dieu : *Quiconque aura quitté sa maison, ses freres & ses sœurs, son pere ou sa mere, recevra le centuple, & possedera la vie éternelle.* Or de telles esperances & de tels avantages ne sont-ils pas déja pour l'ame religieuse une felicité anticipée; & qu'y a-t-il de plus propre à exciter sa ferveur? p. 308. 311.

IV. Sermon sur l'estat Religieux.

L'opposition mutuelle des Religieux & des chrestiens du siecle. page 312.

DIVISION. Rien n'est plus capable de confondre la lascheté des chrestiens du siecle, que de considerer la perfection de l'estat religieux, 1. Partie. Et rien n'est plus propre à consoler les religieux & à les confirmer dans leur vocation, que

d'envisager les malheurs presque inévitables & les obligations des chrestiens du siecle, 2. Partie. p. 312. 317.

I. PARTIE. Rien n'est plus capable de confondre la lascheté des chrestiens du siecle, que de considerer la perfection de l'estat religieux. Cette veuë 1. leur decouvre sensiblement ce qu'ils doivent estre & ce qu'ils ne sont pas ; 2. les detrompe de l'erreur dont ils se préviennent souvent, que la loy de Dieu est pour eux quelque chose d'impraticable ; 3. refute toutes les excuses qu'ils alléguent, quand on leur reproche leur paresse & leur negligence dans la voye de Dieu. p. 317. 319.

1. Cette veuë decouvre sensiblement aux chrestiens du siecle ce qu'ils doivent estre & ce qu'ils ne sont pas. Dans les premiers siecles de l'Eglise il n'y avoit point de religieux, parce que les chrestiens, vivant en chrestiens, estoient alors comme autant de religieux. Dans la suite des temps, cet heureux estat du christianisme a changé par le déreglement des mœurs; & Dieu a suscité les religieux, afin qu'ils fussent pour les chrestiens du siecle une image sensible de la perfection dont ils sont déchus & où ils doivent tendre. Que doivent-ils donc dire en voyant la sainteté de la profession religieuse ? ce que disoit à peu prés saint Antoine aprés avoir veû saint Paul anachorete : *Malheur à moy qui porte en vain le nom de chrestien !* p. 319. 329.

2. Cette veuë detrompe les chrestiens du siecle de l'erreur dont ils se préviennent souvent, que la loy de Dieu est pour eux quelque chose d'impraticable. Quand ils voyent tant de religieux pratiquer les conseils mesmes les plus heroïques, comment peuvent-ils se persuader que l'observation des preceptes leur est impossible ? *Non poteris quod isti & istæ ?* quoy ? vous ne pourrez pas faire

naisme, soit des devoirs propres de leur profession. Du reste, avantages qui ne diminüent en rien le merite du sacrifice que font à Dieu les personnes religieuses. p. 342. 350.

V. Sermon sur l'estat religieux.

Comparaison des Personnes religieuses avec Jesus-Christ ressuscité. page 351.

DIVISION. *Si nous sommes entez en Jesus-Christ par la ressemblance de sa mort, nous le serons en mesme temps par la ressemblance de sa resurrection.* Estat de Jesus-Christ ressuscité, vray modelle de la perfection religieuse ; ou, vie religieuse dans sa perfection, fidelle image de l'estat de Jesus-Christ ressuscité. Conformité de l'estat religieux avec l'estat de Jesus-Christ ressuscité, soit par rapport au corps, soit par rapport à l'ame. Par rapport au corps : c'est ce que fait l'angelique pureté que professent les personnes religieuses, 1. Partie. Par rapport à l'ame, c'est ce que fait l'entier éloignement du monde, & l'intime commerce avec Dieu où vivent les personnes religieuses, 2. Partie. p. 351. 358.

I. PARTIE. Conformité de l'estat religieux avec l'estat de Jesus-Christ ressuscité par rapport au corps : c'est ce que fait l'angelique pureté que professent les personnes religieuses. Quatre qualitez des corps glorieux, selon saint Paul, & en particulier du corps de Jesus-Christ ressuscité. 1. Corps tout spirituel, *Surget corpus spirituale.* 2. Corps incorruptible, *Surget in incorruptione.* 3. Corps tout éclatant de gloire, *Surget in gloriâ.* 4. Corps plein de force, *Surget in virtute.* Or voilà dans une vierge devoüée à Dieu les quatre effets

Christ sur la terre durant les quarante jours qu'il y demeura aprés sa resurrection ? 1. Il y fut separé du commerce des hommes ; 2. si de temps en temps il se fit voir à ses disciples, ce ne fut que pour des besoins importants ; 3. dans ces apparitions il vit ses disciples & leur parla, mais en leur temoignant toûjours une sainte impatience de les quitter ; 4. du reste il n'eût d'entretien qu'avec Dieu, & toute sa conversation fut dans le ciel. Or n'est-ce pas là en figure & en abregé la vie d'une ame religieuse ? p. 375. 377.

1. Jesus-Christ fut separé du commerce des hommes ; & toute la vie d'une ame religieuse est une vie cachée avec Jesus-Christ en Dieu. p. 377. 379.

2. Jesus-Christ de temps en temps se fit voir à ses disciples, mais ce ne fut que pour des besoins importants ; pour les rassembler, pour les confirmer, pour les consoler, pour les instruire. Une ame religieuse ne doit avoir de commerce avec les chrestiens du siecle, qu'autant que l'édification, le zéle, la charité, la necessité le demandent. p. 379. 383.

3. Jesus-Christ dans ses apparitions vit ses disciples & leur parla, mais en leur temoignant toûjours une sainte impatience de les quitter. Dans les visites qu'une ame religieuse reçoit quelquefois de ses proches, elle n'aspire qu'à rentrer bientost dans sa retraite & qu'à retourner à ses exercices. p. 383. 385.

4. Jesus-Christ n'eût d'entretien qu'avec Dieu ; toute sa conversation fut dans le ciel : & une ame religieuse n'est occupée que de Dieu, ni ne gouste que les choses du ciel. Heureuse vie dont elle comprend le bonheur, & dont elle rend sans cesse à Dieu des actions de graces. p. 385. 391.

VI. Sermon ſur l'eſtat religieux.
L'Alliance de l'Ame Religieuſe avec Dieu. page 392.

DIVISION. *Mon bien-aimé eſt à moy, & je ſuis à luy.* C'eſt l'Ame religieuſe qui parle, & qui ſous la figure de l'Epouſe des cantiques, nous fait connoiſtre la ſainte alliance qu'elle a contractée avec Dieu. Trois choſes forment une alliance, le choix, l'engagement & la ſocieté. Que fait donc une jeune perſonne en embraſſant la profeſſion religieuſe? Elle choiſit Dieu, 1. Partie: elle s'engage à Dieu, 2. Partie: elle s'acquiert, pour ainſi dire, un droit ſpecial ſur tous les threſors de Dieu & ſur Dieu meſme, 3. Partie. p. 392. 395.

I. PARTIE. L'ame religieuſe choiſit Dieu. Car qu'eſt-ce que la profeſſion religieuſe? le choix le plus ſingulier que Dieu puiſſe faire de la creature, & le choix le plus authentique que la creature puiſſe faire de Dieu. Dieu appelle l'ame, & l'ame luy repond. Or cette correſpondance n'eſt rien autre choſe que le choix qu'elle fait de Dieu. p. 395. 399.

Choix ſi excellent & ſi parfait, que l'ame religieuſe a droit pour cela de quitter pere & mere, & de rompre en quelque ſorte les liens les plus ſacrez de la nature. Il n'en eſt pas de meſmes des vierges du ſiecle. Toutes vierges qu'elles ſont, elles n'ont pas encore choiſi Jeſus-Chriſt d'une maniere qui les authoriſe à ſe retirer de la maiſon paternelle. Il y a plus: non ſeulement l'ame religieuſe quitte pere & mere, mais elle ſe quitte encore elle-meſme. p. 399. 401.

Choix qui devient pour l'ame religieuſe une raiſon de ſervir Dieu avec toute la ferveur que de-

s'est converti en bien. Ce sont des maux pour les mondains qui n'en profitent pas ; & qui les portent sans consolation : mais ce sont des biens pour l'ame religieuse, qui se les rend salutaires, & qui par la grace de Jesus Christ, y gouste une onction toute divine. p. 418. 421.

Voilà ce qui doit servir de modelle aux chrestiens du siecle. L'exemple d'une ame religieuse, sa fidelité, sa ferveur, sa constance, son détachement, confond leur tiedeur, leur lascheté, leurs attaches criminelles aux biens de la terre. Du reste, quelque difference qu'il y ait entre l'estat religieux & celuy des gens du monde, deux veritez sont certaines : 1. que les gens du monde peuvent eux-mesmes estre parfaits dans leur estat & selon leur estat, comme les religieux ; 2. que non seulement ils le peuvent, mais qu'ils y sont indispensablement obligez. p. 421. 426.

Privilege du Roy.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre. A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maistres des Requestes ordinaires de nostre Hostel, Grand Conseil, Prevost de Paris, Baillifs, Seneschaux, leurs Lieutenants civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Le Sieur Claude Rigaud Directeur de nostre Imprimerie Royale, Nous a fait remonstrer, que nous luy aurions permis en vertu de nos Lettres de Privilege, de faire imprimer *les Sermons du P. Bourdaloüe*, pendant le temps de 15. années, & qu'il desiroit donner au public, *la suite desdits Sermons dudit P. Bourda-*

louë, s'il nous plaisoit luy accorder nos Lettres de privilege sur ce necessaires ; Nous avons permis & permettons par ces presentes audit Sieur Rigaud, de faire imprimer ledit livre, en un ou plusieurs volumes, en telle forme, marge, caractere, & autant de fois que bon luy semblera, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout nostre Royaume pendant le temps de quinze années consecutives, à compter du jour de la datte desdites presentes. Faisons défenses à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nostre obeïssance ; & à tous Imprimeurs, Libraires, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, debiter, ni contrefaire ledit livre, en tout ni en partie, sans la permission expresse & par écrit dudit exposant ou de ceux qui auront droit de luy ; à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de quinze cents livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hostel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit exposant, & de tous dépens, dommages & interests ; à la charge que ces presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impression dudit livre sera faite dans nostre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux reglements de la Librairie ; & qu'avant que de l'exposer en vente, il en sera mis deux exemplaires dans nostre Bibliotheque publique, un dans celle de nostre Chasteau du Louvre, & un dans celle de nostre trés cher & feal Chevalier Chancelier de France, le Sieur Phelypeaux Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des presentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'exposant

ou ses ayant cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empeschement. Voulons que la copie desdites presentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit livre, soit tenuë pour duëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foy soit adjoustée comme à l'original. Commandons au premier nostre Huissier ou Sergent de faire pour l'éxecution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & lettres à ce contraires; Car tel est nostre plaisir. Donné à Versailles le 6. de Janvier, l'an de grace 1709. & de nostre Regne le soixante-sixiéme. Par le Roy en son Conseil, LECOMTE.

Registré sur le Registre numero 2. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 400. num. 762. conformément aux Reglements, & notamment à l'Arrest du Conseil du 13. Aoust 1703. A Paris le 12. Janvier 1709. L. SEVESTRES, *Syndic.*

